9831

Polat XLV. 44 (3

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT
HUMAIN.
TOME III.

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN,

OÙ L'ON MONTRE

Quelle eſt l'étendue de nos connoiſſances certaines, & la maniere dont nous y parvenons.

PAR M. LOCKE.

Traduit de l'Anglois par M. Coste.

NOUVELLE ÉDITION.

Revue, corrigée & augmentée de quelques Additions importantes de l'Auteur, qui n'ont paru qu'après ſa mort, & de pluſieurs Remarques du Traducteur, dont quelques-unes paroiſſent pour la premiere fois dans cette Edition.

Quam bellum eſt velle confiteri potius neſcire quod neſcias, quàm iſta effutientem nauſeare, atque ipſum ſibi diſplicere! Cic. de Nat. Deor. Lib. I.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LVIII.

TABLE

DES CHAPITRES.

TOME III.

CHAP. XXXII. *DEs vrayes & des fausses Idées.* Pag. 1

XXXIII. *De l'Association des Idées.* 27

LIVRE TROISIEME.

Des Mots

CHAP. I. *Des Mots ou du Langage en général.* 47

II. *De la signification des Mots.* 53

III. *Des Termes généraux.* 63

IV. *Des Noms des Idées simples.* 92

V. *Des Noms des Modes Mixtes & des Relations.* 111

VI. *Des Noms des Substances,* 137

VII. *Des Particules.* 221

VIII. *Des Termes abstraits & concrets.* 228

IX. *De l'Imperfection des Mots.* 233

X. *De l'Abus des Mots.* 270

TABLE

CHAP. XI. *Des Remedes qu'on peut apporter aux imperfections, aux & abus dont on vient de parler.* 313

LIVRE QUATRIEME.

De la Connoiſſance.

CHAP. I. *De la Connoiſſance en général.* 357

II. *Des Degrès de notre Connoiſſance.* 371

III. *De l'Etendue de la Connoiſſance humaine.* 392

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN.

SUITE DU LIVRE II.

CHAPITRE XXXII.

Des Vrayes & des Fauſſes Idées.

CHAP. XXXII.

La Verité & la Fauſſeté appartiennent proprement aux Propoſitions.

§. 1. QUOIQU'A parler éxactement, la vérité & la fauſſeté n'appartiennent que aux propoſitions, on ne laiſſe pourtant pas d'appeller ſouvent les idées, *vrayes* & *fauſſes*. Et où ſont les mots qu'on n'employe dans un ſens fort étendu, & un peu éloigné de leur propre & juſte ſignification? Je crois pourtant que lorſque les idées ſont nommées *vrayes* ou *fauſſes*, il y a toujours quelque propoſition tacite, qui

CHAP. XXXII.

eſt le fondement de cette dénomination, comme on le verra, ſi l'on éxamine les occaſions particulieres où elles viennent à être ainſi nommées. Nous trouverons, dis-je, dans toutes ces rencontres, quelqu'eſpece d'affirmation ou de négation qui autoriſe cette dénomination-là. Car nos idées n'étant autre choſe que de ſimples apparences ou perceptions dans notre eſprit, on ne ſçauroit dire, à les conſiderer proprement & purement en elles-mêmes, qu'elles ſoient vrayes ou fauſſes, non plus que le ſimple nom d'aucune choſe ne peut être appellé vrai ou faux.

Ce qu'on nomme vérité métaphyſique contient une Propoſition tacite.

§. 2. On peut dire, à la vérité, que les idées & les mots ſont *véritables*, à prendre le mot de *vérité* dans un ſens métaphyſique, comme on dit de toutes les autres choſes, de quelque maniere qu'elles éxiſtent, qu'elles ſont véritables, c'eſt-à-dire qu'elles ſont véritablement telles qu'elles éxiſtent: quoique dans les choſes que nous appellons veritables, même en ce ſens, il y ait peut-être un ſecret rapport à nos idées que nous regardons comme la meſure de cette eſpece de vérité; ce qui revient à une propoſition mentale,

le, encore qu'on ne s'en apperçoive pas ordinairement. CHAP. XXXII.

§. 3. Mais ce n'eſt pas en prenant le mot de *vérité* dans ce ſens métaphyſique, que nous éxaminons ſi nos idées peuvent être vrayes ou fauſſes; mais dans le ſens qu'on donne le plus communément à ces mots. Cela poſé, je dis que les idées n'étant dans l'eſprit qu'autant d'apparences ou de perceptions, il n'y en a point de fauſſe. Ainſi l'idée d'*un centaure* ne renferme pas plus de fauſſeté lorſqu'elle ſe préſente à notre eſprit, que le nom de *centaure* en a lorſqu'il eſt prononcé ou écrit ſur le papier. Car la vérité ou la fauſſeté étant toujours attachées à quelque affirmation ou négation *mentale* ou *verbale*, nulle de nos idées ne peut être fauſſe, avant que l'eſprit vienne à en porter quelque jugement, c'eſt-à-dire, à en affirmer ou nier quelque choſe.

Nulle idée n'eſt vraye ou fauſſe en tant qu'elle eſt une apparence dans l'eſprit

§. 4. Toutes les fois que l'eſprit rapporte quelqu'une de ſes idées à quelque choſe qui leur eſt extérieur, elles peuvent être nommées vrayes ou fauſſes, parce que dans ce rapport l'eſprit fait une ſuppoſition tacite de leur conformité avec cette choſe-là;

Les Idées en tant qu'elles ſont rapportées à quelque choſe, peuvent être vrayes ou fauſſes.

CHAP. XXII.

& ſelon que cette ſuppoſition vient à être vraye ou fauſſe, les idées elles-mêmes ſont nommées vrayes ou fauſſes. Voici les cas les plus ordinaires où cela arrive.

Les Idées des autres hommes, l'éxiſtence réelle, les eſſences ſuppoſées réelles, ſont les choſes à quoi les hommes rapportent ordinairement leurs Idées.

§. 5. Premierement, lorſque l'eſprit ſuppoſe que quelqu'une de ſes idées eſt conforme à une idée qui eſt dans l'eſprit d'une autre perſonne ſous un même nom commun : quand, par exemple, l'eſprit s'imagine ou juge que ſes idées de *juſtice*, de *tempérance*, de *Religion*, ſont les mêmes que celles que d'autres hommes déſignent par ces noms-là.

En ſecond lieu, lorſque l'eſprit ſuppoſe qu'une idée qu'il a en lui-même eſt conforme à quelque choſe qui éxiſte réellement. Ainſi, l'idée d'*un homme* & celle d'*un centaure* étant ſuppoſées des idées de deux ſubſtances réelles, l'une eſt véritable & l'autre fauſſe, l'une étant conforme à ce qui a éxiſté réellement, & l'autre ne l'étant pas.

En troiſiéme lieu lorſque l'eſprit rapporte quelqu'une de ſes idées à cette eſſence ou conſtitution réelle d'où dépendent toutes ces propriétés ; & en ce ſens, la plus grande partie de nos

CHAP. XXXII.

nos idées des ſubſtances, pour ne pas dire toutes, ſont fauſſes.

La cauſe de ces ſortes de rapports.

§. 6. L'eſprit eſt fort porté à faire tacitement ces ſortes de ſuppoſitions touchant ſes propres idées. Cependant à bien éxaminer la choſe, on trouvera que c'eſt principalement, ou peut-être uniquement à l'égard de ſes *idées complexes*, conſidérées d'une maniere abſtraite, qu'il en uſe ainſi. Car l'eſprit étant comme entraîné par un penchant naturel à ſçavoir & à connoître, & trouvant que s'il ne s'appliquoit qu'à la connoiſſance des choſes particulieres, ſes progrès ſeroient fort lents, & ſon travail infini; pour abbréger ce chemin & donner plus d'étenduë à chacune de ſes perceptions, la premiere choſe qu'il fait & qui lui ſert de fondement pour augmenter ſes connoiſſances avec plus de facilité, ſoit en conſidérant les choſes mêmes qu'il voudroit connoître, ou en s'en entretenant avec les autres, c'eſt de les lier, pour ainſi dire, en autant de faiſceaux, & de les réduire ainſi à certaines eſpeces, pour pouvoir par ce moyen étendre sûrement la connoiſſance qu'il acquiert de chacune de ces choſes, ſur tout de celles

CHAP. XXXII.

qui ſont de cette eſpece, & avancer ainſi à plus grands pas vers la connoiſſance qui eſt le but de toutes ſes recherches. C'eſt là, comme je l'ai montré ailleurs, la raiſon pourquoi nous réduiſons les choſes en *genres* & en *eſpeces*, ſous des idées compréhenſives auſquelles nous attachons des noms.

§. 7. C'eſt pourquoi ſi nous voulons faire une ſérieuſe attention ſur la maniere dont notre eſprit agit, & conſiderer quel cours il ſuit ordinairement pour aller à la connoiſſance, nous trouverons, ſi je ne me trompe, que l'eſprit ayant acquis une idée dont il croit pouvoir faire quelqu'uſage, ſoit par la conſidération des choſes mêmes, ou par le diſcours, la premiere choſe qu'il fait, c'eſt de ſe la repréſenter par abſtraction, & alors de lui trouvrer un nom & la mettre ainſi en réſerve dans ſa mémoire comme une idée qui renferme l'eſſence d'une eſpece de choſes dont ce nom doit toujours être la marque. De-là vient que nous remarquons fort ſouvent, que, lorſque quelqu'un voit une choſe nouvelle d'une eſpece qui lui eſt inconnuë, il demande auſſi-tôt ce que c'eſt, ne ſongeant par cette queſtion qu'à en

en apprendre le nom, comme ſi le nom d'une choſe emportoit avec lui la connoiſſance de ſon eſpece, ou de ſon eſſence dont il eſt effectivement regardé comme le ſigne, le nom étant ſuppoſé en general attaché à l'eſſence de la choſe. CHAP. XXXII.

§. 8. Mais cette idée abſtraite étant quelque choſe dans l'eſprit qui tient le milieu entre la choſe qui éxiſte & le nom qu'on lui donne, c'eſt dans nos idées que conſiſte la juſteſſe de nos connoiſſances & la propriété ou la netteté de nos expreſſions. De-là vient que les hommes ſont ſi enclins à ſuppoſer que les idées abſtraites qu'ils ont dans l'eſprit s'accordent avec les choſes qui éxiſtent hors d'eux-mêmes, & auſquelles ils rapportent ces idées; & que ce ſont les mêmes idées auſquelles les noms qu'ils leur donnent, appartiennent ſelon l'uſage & la propriété de la Langue dont ils ſe ſervent: car ils voyent que ſans cette double conformité, ils n'auroient point de penſées juſtes ſur les choſes mêmes, & ne pourroient pas en parler intelligiblement aux autres.

Les Idées ſimples peuvent être fauſſes par rapport à d'autres qui

§. 9. Je dis donc en premier lieu, que *lorſque nous jugeons de la vérité de*

CHAP. XXXII.

nos Idées par la conformité qu'elles ont avec celles qui ſe trouvent dans l'eſprit des autres, hommes, & qu'ils déſignent communément par le même nom, il n'y en a point qui ne puiſſent être fauſſes dans ce ſens-là. Cependant les idées ſimples ſont celles ſur qui l'on eſt moins ſujet à ſe méprendre en cette occaſion, parce qu'un homme peut aiſément connoître par ſes propres ſens & par de continuelles obſervations, quelles ſont les idées ſimples qu'on déſigne par des noms particuliers autoriſés par l'uſage, ces noms étant en petit nombre, & tels, que s'il eſt dans quelque doute, ou dans quelque méprise à leur égard, il peut ſe redreſſer aiſément par le moyen des objets auſquels ces noms ſont attachés.

portent le même nom; mais elles ſont moins ſujettes à l'être en ce ſens qu'aucune autre eſpece d'idées.

C'eſt pourquoi il eſt rare que quelqu'un ſe trompe dans le nom de ſes idées ſimples, qu'il applique le nom de *rouge* à l'idée du *verd*, ou le nom de *doux* à l'idée de l'*amer*. Les hommes ſont encore moins ſujets à confondre les noms qui appartiennent à des Sens différens, à donner, par exemple, le nom d'un goût à une couleur, *&c.* Ce qui montre évidemment que les idées ſimples qu'ils déſi-

CHAP. XXXII.

ſignent par certains noms, ſont or-
nairement les mêmes que celles que
s autres ont dans l'eſprit quand ils
ıploient les mêmes noms.

§. 10. *Les* idées complexes *ſont beau-*
ıp plus ſujettes à être fauſſes à cet égard,
les idées complexes des modes mix-
beaucoup plus que celles des ſubſtan-
s; parce que dans les *ſubſtances*, &
t-tout celles qui ſont déſignées par
s noms communs & uſités dans quel-
e Langue que ce ſoit, il y a tou-
ırs quelques qualités ſenſibles qu'on
narque ſans peine, & qui ſervant
ur l'ordinaire à diſtinguer une eſ-
ce d'avec une autre, empêchent
ilement que ceux qui apportent
elque éxactitude dans l'uſage de
rs mots, ne les appliquent à des
eces de ſubſtances auſquelles ils
ppartiennent en aucune maniere.
is on ſe trouve dans un plus grand
barras à l'égard des *modes mixtes*;
ce qu'à l'égard de pluſieurs actions
l'eſt pas facile de déterminer, s'il
t leur donner le nom de *juſtice* ou
cruauté, de *libéralité*, ou de *pro-*
ılité. Ainſi en rapportant nos idées
elles des autres hommes qui ſont
ignées par les mêmes noms, nos

Les Idées des Modes mixtes ſont les plus ſujettes à être fauſſes en ce ſens-là.

CHAP. XXXII.

idées peuvent être fauſſes : de ſorte qu'il peut fort bien arriver, par exemple, qu'une idée que nous avons dans l'eſprit, & que nous exprimons par le mot de *Juſtice*, ſoit en effet quelque choſe qui devroit porter un autre nom.

Ou du moins à paſſer pour fauſſes.

§. 11. Mais ſoit que nos idées des *modes mixtes* ſoient plus ou moins ſujettes qu'aucune autre eſpece d'idées à être différentes de celles des autres hommes qui ſont déſignées par les mêmes noms, il eſt du moins certain que cette eſpce de fauſſeté eſt plus communément attribuée à nos idées des modes mixtes qu'à aucune autre. Lorſqu'on juge qu'un homme a une fauſſe idée de *juſtice*, de *reconnoiſſance* ou de *gloire*, c'eſt uniquement parce que ſon idée ne s'accorde pas avec celle que chacun de ces noms déſigne dans l'eſprit des autres hommes.

Pourquoi cela ?

§. 12. Et voici, ce me ſemble, quelle en eſt la raiſon: C'eſt que les idées abſtraites des modes mixtes étant des combinaiſons volontaires que les hommes font d'un certain amas déterminé d'idées ſimples, & l'eſſence de chaque eſpece de ces modes étant par cela même uniquement formée par

ar les hommes, de ſorte que nous 'en pouvons avoir d'autre modéle enſible qui éxiſte nulle part, que le iom même d'une telle combinaiſon, ou la définition de ce nom; nous ne pouvons rapporter les idées que nous nous faiſons de ces modes mixtes à aucun autre modele qu'aux idées de ceux qui ont la réputation d'employer ces noms dans leur plus juſte & plus propre ſignification. De cette maniere, ſelon que nos idées ſont conformes à celles de ces gens-là, ou en ſont differentes, elles paſſent pour *vrayes*, ou pour *fauſſes*. En voilà aſſez ſur la verité & la fauſſeté de nos idées par rapport à leurs noms.

CHAP. XXXII.

§. 13. Pour ce qui eſt, en ſecond lieu, de la verité & de la fauſſeté de nos Idées par rapport à l'éxiſtence réelle des choſes, lorſque c'eſt cette éxiſtence qu'on prend pour régle de leur verité, il n'y a que nos idées complexes des ſubſtances qu'on puiſſe nommer *fauſſes*.

Il n'y a que les Idées des Subſtances qui puiſſent être fauſſes par rapport à l'éxiſtence réelle.

§. 14. Et premierement, comme nos idées ſimples ne ſont que de pures perceptions, telles que Dieu nous a rendus capables de les recevoir, par la puiſſance qu'il a donné aux objets

Les Idées ſimples ne peuvent l'être à cet égard, & pourquoi.

CHAP. XXII.

exterieurs de les produire en nous, en vertu de certaines loix ou moyens conformes à ſa ſageſſe & à ſa bonté, quoiqu'incompréhenſibles à notre égard; toute la verité de ces idées ſimples ne conſiſte en aucune autre choſe que dans ces apparences qui ſont produites en nous & qui doivent répondre à cette puiſſance que Dieu a mis dans les objets exterieurs, ſans quoi elles ne pourroient être produites dans nos eſprits: & ainſi dès-là qu'elles repondent à ces *puiſſances*, elles ſont ce qu'elles doivent être, de veritables idées. Que ſi l'eſprit juge que ces idées ſont dans les choſes mêmes, (ce qui arrive, comme je crois à la plûpart des hommes) elles ne doivent point être taxées pour cela d'aucune fauſſeté. Car Dieu ayant, par un effet de ſa ſageſſe, établi de ces idées, comme autant de marques de diſtinction dans les choſes, par où nous puſſions être capables de diſcerner une choſe d'avec une autre, & ainſi de choiſir pour notre propre uſage celles dont nous avons beſoin; la nature de nos idées ſimples n'eſt point altérée, ſoit que nous jugions que l'idée de *jaune* eſt dans le *ſouci* même

ême, ou ſeulement dans notre eſ- CHAP. XXXII.
rit, de ſorte qu'il n'y ait dans le *ſou-*
que la puiſſance de produire cette
lée par la contexture de ſes parties,
n réfléchiſſant les particules de lu-
iere d'une certaine maniere. Car
ès-là qu'une telle contexture de l'ob-
t produit en nous la même idée de
une par une opération conſtante &
éguliere, cela ſuffit pour nous faire
iſtinguer par les yeux cet objet
e toute autre choſe, ſoit que cette
arque *diſtinctive* qui eſt réellement
ans le *ſouci* ne ſoit qu'une contex-
ure particuliere de ſes parties, ou
ien cette même couleur dont l'idée
ue nous avons dans l'eſprit eſt une
xacte reſſemblance. C'eſt cette ap-
arence, qui lui donne également la
énomination de *jaune*, ſoit que ce
oit cette couleur réelle, ou ſeule-
ent une contexture particuliere du
uci, qui excite en nous cette idée;
uiſque le nom de *jaune* ne déſigne
roprement autre choſe que cette
arque de diſtinction qui eſt dans un
uci & que nous ne pouvons diſcer-
er que par le moyen de nos yeux,
n quoi qu'elle conſiſte: ce que nous
e ſommrs pas capables de connoître

diſtinc-

CHAP. XXXII.

distinctement, & qui peut-être nous * ſeroit moins utile, ſi nous avions des facultés capables de nous faire diſcerner la contexture des parties d'où dépend cette couleur.

* Voy. ci-deſſus chap. XXIII. §. 12.

Quand bien l'idée qu'un homme a du *jaune* ſeroit différente de celle qu'un autre en a.

§. 15. Nos idées ſimples ne devroient pas non plus être ſoupçonnées d'aucune fauſſeté, quand même il ſeroit établi en vertu de la différente ſtructure de nos organes, *Que le même objet dût produire en même temps differentes idées dans l'eſprit de differentes perſonnes;* ſi, par exemple, l'idée qu'une *violette* produit par les yeux dans l'eſprit d'un homme, étoit la même que celle qu'un *ſouci* excite dans l'eſprit d'un autre homme, & au contraire. Car comme cela ne pourroit jamais être connu, parce que l'ame d'un homme ne ſçauroit paſſer dans le corps d'un autre homme pour voir quelles apparences ſont produites par ſes organes, les idées ne ſeroient point confonduës par-là, non plus que les noms; & il n'y auroit aucune fauſſeté dans l'une ou l'autre de ces choſes. Car tous les corps qui ont la contexture d'une *violette* venant à produire conſtamment l'idée qu'il appelle *bleuatre*; & ceux qui ont la contexture

CHAP. XXXII.

ture d'un *ſouci* ne manquant jamais de produire l'idée qu'il nomme auſſi conſtamment *jaune*, quelles que fuſſent les apparences qui ſont dans ſon eſprit, il ſeroit en état de diſtinguer auſſi régulierement les choſes pour ſon uſage par le moyen de ces apparences, de comprendre & de déſigner ces diſtinctions marquées par les noms de *bleu* & de *jaune*, que ſi les apparences ou idées que ces deux fleurs excitent dans ſon eſprit, étoient éxactement les mêmes que les idées qui ſe trouvent dans l'eſprit des autres hommes. J'ai néanmoins beaucoup de penchant à croire que les idées ſenſibles qui ſont produites par quelque objet que ce ſoit, dans l'eſprit de différentes perſonnes, ſont pour l'ordinaire fort ſemblables. On peut apporter, à mon avis, pluſieurs raiſons de ce ſentiment: mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler. C'eſt pourquoi, ſans engager mon Lecteur dans cette diſcuſſion, je me contenterai de lui faire remarquer, que la ſuppoſition contraire, en cas qu'elle pût être prouvée, n'eſt pas d'un grand uſage, ni pour l'avancement de nos connoiſſances, ni pour la commodité de la vie; & qu'ainſi

il

CHAP. XXXII.

il n'eſt pas néceſſaire que nous nous tourmentions à l'éxaminer.

Les Idées ſimples ne peuvent être fauſſes par rapport aux choſes extérieures, & pourquoi.

§. 16. De tout ce que nous venons de dire ſur nos idées ſimples, il s'enſuit évidemment, à mon avis, *Qu'aucune de nos idées ſimples ne peut être fauſſe par rapport aux choſes qui éxiſtent hors de nous.* Car la vérité de ces apparences ou perceptions qui ſont dans notre eſprit, ne conſiſtant, comme il a été dit, que dans ce rapport qu'elles ont à la puiſſance que Dieu a donnée aux objets extérieurs de produire de telles apparences en nous par le moyen de nos ſens; & chacune de ces apparences étant dans l'eſprit, telle qu'elle eſt, conforme à la puiſſance qui la produit, & qui ne repréſente autre choſe, elle ne peut être fauſſe à cet égard, c'eſt-à-dire, en tant qu'elle ſe rapporte à un tel patron. Le *bleu* ou le *jaune*, le *doux* ou l'*amer*, ne ſçauroient être des idées fauſſes. Ce ſont des perceptions dans l'eſprit qui ſont juſtement telles qu'elles y paroiſſent, & qui répondent aux puiſſances que Dieu a établies pour leur production; & ainſi elles ſont véritablement ce qu'elles ſont & qu'elles doivent être ſelon leur deſtination naturelle,

turelle. On peut à la vérité appliquer mal-à-propos les noms de ces idées, comme ſi un homme qui n'entend pas bien le François, donnoit à la *pourpre* le nom d'*écarlate*: mais cela ne met aucune fauſſeté dans les idées mêmes. CHAP. XXXII.

§. 17. En ſecond lieu, *nos idées complexes des modes ne ſçauroient non plus être fauſſes par rapport à l'eſſence d'une choſe réellement éxiſtante*; parce que quelque idée complexe que je me forme d'un *mode*, il n'a aucun rapport à un modéle éxiſtant & produit par la Nature, il n'eſt ſuppoſé renfermer en lui-même que les idées qu'il renferme actuellement, ni repréſenter autre choſe que cette combinaiſon d'idées qu'il repréſente. Ainſi, quand j'ai l'idée de l'action d'un homme qui refuſe de ſe nourrir, de s'habiller & de jouïr des autres commodités de la vie ſelon que ſon bien & ſes richeſſes le lui permettent, & que ſa condition l'éxige, je n'ai point une fauſſe idée, mais une idée qui repréſente une action, telle que je la trouve, ou que je l'imagine; & dans ce ſens elle n'eſt capable ni de vérité ni de fauſſeté. Mais lorſque je donne à cette action le nom de Les Idées des Modes ne peuvent l'être non plus.

CHAP. XXXII.

de *frugalité* ou de *vertu*, elle peut alors être appellée une fauſſe idée, ſi je ſuppoſe par là qu'elle s'accorde avec l'idée qu'emporte le nom de *frugalité* ſelon la propriété du langage, ou qu'elle eſt conforme à la loi qui eſt la meſure de la Vertu & du Vice.

Quand c'eſt que les idées des ſubſtances peuvent être fauſſes.

§. 18 En troiſiéme lieu, *nos idées complexes des ſubſtances peuvent être fauſſes*, parce qu'elles ſe rapportent toutes à des modéles éxiſtans dans les choſes mêmes. Qu'elles ſoient fauſſes, lorſqu'on les conſidére comme des repréſentations des eſſences inconnuës des choſes, cela eſt ſi évident qu'il n'eſt pas néceſſaire de perdre du temps à le prouver. Sans donc m'arrêter à cette ſuppoſition chimérique, je vais conſiderer les ſubſtances comme autant de collections d'idées ſimples, formées dans l'eſprit qui les déduit de certaines combinaiſons d'idées ſimples qui éxiſtent conſtamment enſemble dans les choſes mêmes : combinaiſons qui ſont les originaux dont on ſuppoſe que ces collections formées dans l'eſprit, ſont des copies. Or à les conſiderer dans ce rapport qu'elles ont à l'éxiſtence des choſes, elles ſont fauſſes, I. Lorſqu'elles réüniſſent des idées

dées ſimples qui ne ſe trouvent point enſemble dans les choſes actuellement éxiſtantes, comme lorſqu'à la forme & à la grandeur qui éxiſtent enſemble dans un cheval, on joint dans la même idée complexe la puiſſance d'*aboyer* qui ſe trouve dans un chien: trois idées qui quoique réunies dans l'eſprit en une ſeule, n'ont jamais été jointes enſemble dans la Nature. On peut donc appeller cette idée complexe, une fauſſe idée d'un cheval. II. Les idées des ſubſtances ſont encore fauſſes à cet égard, lorſque d'une collection d'idées ſimples qui éxiſtent toujours enſemble, on en ſépare par une négation directe & formelle, quelqu'autre idée ſimple qui leur eſt conſtamment unie. Si, par exemple, quelqu'un joint dans ſon eſprit à l'étenduë, à la ſolidité, à la fuſibilité, à la peſanteur particuliere & à la couleur jaune de l'*or*, la négation d'un plus grand degré de *fixité* que dans le plomb ou le cuivre, on peut dire qu'il a une fauſſe idée complexe, tout ainſi que lorſqu'il joint à ces autres idées ſimples l'idée d'une *fixité* parfaite & abſoluë. Car l'idée complexe de l'or étant compoſée, à

CHAP. XXXII.

ces

CHAP. XXXII.

ce deux égards, d'idées ſimples qui ne ſe trouvent point enſemble dans la Nature, on peut l'appeller une fauſſe idée. Mais s'il exclut entiérement de l'idée complexe qu'il ſe forme de ce métal, celle de la *fixité*, ſoit en ne l'y joignant pas actuellement, ou en la ſéparant, dans ſon eſprit, de tout le reſte, on doit regarder, à mon avis, cette idée complexe plutôt comme incomplette & imparfaite, que comme fauſſe: puiſque, bien qu'elle ne contienne point toutes les idées ſimples qui ſont unies dans la Nature, elle ne joint enſemble que celles qui éxiſtent réellement enſemble.

La Verité & la Fauſſeté ſuppoſent toujours affirmation ou négation.

§. 19. Quoique, pour m'accommoder au langage ordinaire, j'aye montré en quel ſens & ſur quel fondement nos idées peuvent être quelquefois *vrayes* ou *fauſſes*; cependant ſi nous voulons éxaminer la choſe de plus près dans tous les cas ou quelqu'idée eſt appellée *vraye* ou *fauſſe*, nous trouverons que c'eſt en vertu de quelque jugement que l'eſprit fait, ou eſt ſuppoſé faire, qu'elle eſt vraye ou fauſſe. Car la vérité ou la fauſſeté n'étant jamais ſans quelqu'affirmation ou négation, expreſſe ou tacite, elle ne ſe trouve

trouve qu'où des ſignes ſont joints ou ſéparés, ſelon la convenance ou la diſconvenance des choſes qu'ils repreſentent. Les ſignes dont nous nous ſervons principalement, ſont ou des idées ou des mots, avec quoi nous formons des propoſitions *mentales* ou *verbales*. La vérité conſiſte à unir ou à ſéparer ces ſignes, ſelon que les choſes qu'ils repréſentent, conviennent ou diſconviennent entr'elles; & la fauſſeté conſiſte à faire tout le contraire, comme nous le ferons voir plus au long dans la ſuite de cet Ouvrage. CHAP. XXXII.

§. 20. Donc, nulle idée que nous ayons dans l'eſprit, ſoit qu'elle ſoit conforme ou non à l'éxiſtence réelle des choſes, ou à des idées qui ſont dans l'eſprit des autres hommes, ne ſçauroit par cela ſeul être proprement appellée fauſſe. Car ſi ces repréſentations ne renferment rien que ce qui éxiſte dans les choſes extérieures, elles ne ſçauroient paſſer pour fauſſes, puiſque ce ſont de juſtes repréſentations de quelque choſe: & ſi elles contiennent quelque choſe qui différe de la réalité des choſes, on ne peut pas dire proprement que ce ſont de fauſſes repréſentations ou idées de choſes qu'elles

Les Idées conſidérées en elles-mêmes ne ſont ni vrayes ni fauſſes.

CHAP. XXXII.

ne repréſentent point. Quand eſt-ce donc qu'il y a de l'erreur & de la fauſſeté ? Le voici en peu de mots.

En quel cas elles ſont fauſſes.

Premier cas.

§. 21. Premierement, *lorſque l'eſprit ayant une idée, juge & conclut qu'elle eſt la même que celle qui eſt dans l'eſprit des autres hommes, exprimée par le même nom*; ou qu'elle répond à la ſignification ou définition ordinaire & communément reçuë de ce mot, lorſqu'elle n'y répond pas effectivement: mépriſe qu'on commet le plus ordinairement à l'égard des *modes mixtes*, quoi qu'on y tombe auſſi à l'égard d'autres idées.

Second cas.

§. 22. En ſecond lieu, quand l'eſprit s'étant formé une idée complexe, compoſée d'une telle collection d'idées ſimples que la nature ne mit jamais enſemble, il juge qu'*elle s'accorde avec une eſpece de créatures réellement exiſtantes*, comme quand il joint la peſanteur de l'étain, à la couleur, à la fuſibilité & à la fixité de l'or.

Troiſiéme cas.

§. 23. En troiſiéme lieu, lorſqu'ayant réüni dans ſon idée complexe, un certain nombre d'idées ſimples qui éxiſtent réellement enſemble dans quelques eſpeces de créatures, & en ayant exclu d'autres qui en ſont autant

tant inſéparables, il juge que *c'eſt l'idée parfaite & complette d'une eſpece de choſes, ce qui n'eſt point effectivement;* comme ſi venant à joindre les idées d'une ſubſtance jaune, malléable, fort peſante & fuſible, il ſuppoſe que cette idée complexe eſt une idée complette de l'or, quoiqu'une certaine fixeté & la capacité d'être diſſous dans l'*eau régale* ſoient auſſi inſeparables des autres idées ou qualités de ce corps, que celles là le ſont l'une de l'autre. CHAP. XXXII.

§. 24. En quatriéme lieu, la mépriſe eſt encore plus grande, quand je juge que *cette idée complexe renferme l'eſſence réelle d'un corps éxiſtant;* puiſqu'il ne contient tout au plus qu'un petit nombre de propriétés qui découlent de ſon eſſence & de ſa conſtitution réelle. Je dis un petit nombre de ces propriétés : car comme ces propriétés conſiſtent, pour la plûpart, en *puiſſances actives* & *paſſives* que tel ou tel corps a par rapport à d'autres choſes; toutes celles qu'on connoît communément dans un corps, & dont on forme ordinairement l'idée complexe de cette eſpece de choſes, ne ſont qu'en très-petit nombre en comparaiſon de ce qu'un homme qui l'a éxaminé en Quatriéme cas.

CHAP. XXXII.

différentes manieres, connoit de cette eſpece particuliere; & toutes celles que les plus habiles connoiſſent, ſont encore en fort petit nombre, en comparaiſon de celles qui ſont réellement dans ce corps & qui dependent de ſa conſtitution interieure ou eſſentielle. L'eſſence d'un triangle eſt fort bornée: elle conſiſte dans un très-petit nombre d'idées; trois lignes qui terminent un eſpace, compoſent toute cette eſſence. Mais il en découle plus de proprietés qu'on n'en ſçauroit connoître ou nombrer. Je m'imagine qu'il en eſt de même à l'égard des ſubſtances; leurs eſſences réelles ſe réduiſent à peu de choſe; & les proprietés qui découlent de cette conſtitution interieure, ſont infinies.

§. 25. Enfin, comme l'homme n'a aucune notion de quoi que ce ſoit hors de lui, que par l'idée qu'il en a dans ſon eſprit, & à laquelle il peut donner tel nom qu'il voudra, il peut à la verité former une idée qui ne s'accorde ni avec la réalité des choſes, ni avec les idées exprimées par des mots dont les autres hommes ſe ſervent communément; mais il ne ſçauroit ſe faire une fauſſe idée d'une choſe qui ne lui

eſt point autrement connuë que par l'idée qu'il en a : par exemple, lorſque je me forme une idée des jambes, des bras & du corps d'un homme, & que j'y joins la tête & le cou d'un cheval, je ne me fais point une fauſſe idée de quoi que ce ſoit, parce que cette idée ne repréſente rien hors de moi. Mais lorſque je nomme cela un *homme* ou *un Tartare*, & que je me figure qu'il repréſente quelqu'être réel hors de moi, ou que c'eſt la même idée que d'autres déſignent par ce même nom ; je puis me tromper en ces deux cas. Et c'eſt dans ce ſens qu'on l'appelle une fauſſe idée, quoiqu'à parler éxactement, la fauſſeté ne tombe pas ſur l'*idée*, mais ſur une *propoſition tacite & mentale*, dans laquelle ont attribue à deux choſes une conformité & une reſſemblance qu'elles n'ont point effectivement. Cependant, ſi après avoir formé une telle idée dans mon eſprit, ſans penſer en moi-même que l'éxiſtence ou le nom d'*homme* ou de *Tartare* lui convienne, je veux la déſigner par le nom d'*homme* ou de *Tartare* ; on aura droit de juger qu'il y a de la bizarrerie dans l'impoſition d'un tel nom, mais nullement que je

CHAP. XXXII.

CHAP. XXXII.

me trompe dans mon jugement, & que cette idée eſt fauſſe.

On pourroit plus proprement appeller les idées, *juſtes ou fautives*, que *vrayes* ou *fauſſes*.

§. 26. En un mot, je crois que nos idées, conſidérées par l'eſprit ou par rapport à la ſignification propre des noms qu'on leur donne, ou par rapport à la réalité des choſes, peuvent être fort bien nommées idées (1) *juſtes* ou *fautives*, ſelon qu'elles conviennent ou diſconviennent aux modeles auſquels on les rapporte. Mais qui voudra les appeller *véritables* ou *fauſſes*, peut le faire. Il eſt juſte qu'il jouïſſe de la liberté que chacun peut prendre de donner aux choſes tels noms qu'il juge leur convenir le mieux, quoique ſelon la propriété du langage, la vérité & la fauſſeté ne puiſſent guéres convenir aux idées, ce me ſemble, ſinon en tant que d'une maniere ou d'autre elles renferment *virtuellement* quelque propoſition mentale. Les idées qui ſont dans l'eſprit d'un homme, conſidérées ſimplement en elles-mêmes, ne

[1] Il n'y a point de mots en François qui répondent mieux aux deux mots Anglois *right or vroong*, dont l'Auteur ſe ſert en cette occaſion. On entend ce que c'eſt qu'une *idée juſte*, & nous n'avons point, à ce que je crois, de terme oppoſé à *juſte*, pris en ce ſens-là, qui ſoit plus propre que celui de *fautif*, qui n'eſt pourtant pas trop bon, mais dont il faut ſe ſervir, faute d'autre.

ne ſçauroient être fauſſes, excepté les idées complexes dont les parties ſont incompatibles. Toutes les autres idées ſont droites en elles-mêmes, & la connoiſſance qu'on en a, eſt une connoiſſance droite & véritable. Mais quand nous venons à les rapporter à certaines choſes, comme à leurs Modeles ou Archétypes, alors elles peuvent être fauſſes, autant qu'elles s'éloignent de ces Archétypes. CHAP. XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Association des Idées.

CHAP. XXXIII.

§. 1. IL n'y a preſque perſonne qui ne remarque dans les opinions, dans les raiſonnemens & dans les actions des autres hommes quelque choſe qui lui paroît bizarre & extravagant, & qui l'eſt en effet. Chacun a la vuë aſſez perçante pour obſerver dans un autre le moindre défaut de cette eſpece s'il eſt différent de celui qu'il a lui-même, & il ne manque pas de ſe ſervir de ſa raiſon pour le condamner, quoiqu'il y ait dans ſes opinions & dans ſa conduite de

Bizarre aſſortiment d'idées qu'on découvre dans les diſcours ou les actions d'autrui.

CHAP. XXXIII.

plus grandes irrégularités dont il ne s'apperçoit jamais, & dont il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, de le convaincre.

Ne vient point abſolument de l'Amour-propre.

§. 2. Cela ne vient pas abſolument de l'amour-propre, quoique cette paſſion y ait ſouvent beaucoup de part. On voit tous les jours des gens coupables de ce défaut qui ont le cœur bien fait, & ne ſont point fortement entêtés de leur propre mérite. Et ſouvent une perſonne écoute avec ſurpriſe les raiſonnemens d'un habile homme dont il admire l'opiniâtreté, pendant que lui-même réſiſte à des raiſons de la derniere évidence qu'on lui propoſe fort diſtinctement.

Il ne ſuffit pas, pour expliquer ce défaut d'en attribuer la cauſe à l'éducation & aux préjugés.

§. 3. On eſt accoûtumé d'imputer ce défaut de raiſon, à l'éducation & à la force des préjugés; & ce n'eſt pas ſans ſujet pour l'ordinaire, quoique cela n'aille pas juſqu'à la racine du mal, & ne montre pas aſſez nettement d'où il vient, & en quoi il conſiſte. On eſt ſouvent très-bien fondé à en attribuer la cauſe à l'*éducation*; & le terme de *préjugé* eſt un mot général très-propre à déſigner la choſe même. Cependant je crois que qui voudra conduire cette eſpece de folie

juſqu'à

jusqu'à sa source, doit porter la vuë un peu plus loin, & en expliquer la nature de telle sorte qu'il fasse voir d'où ce mal procéde originairement dans des esprits fort raisonnables, & en quoi c'est qu'il consiste préciſément. CHAP. XXXIII.

§. 4. Quelque rude que soit le nom de folie que je lui donne, on n'aura pas de peine à me le pardonner, si l'on considere que l'opposition à la raison ne mérite point d'autre titre. C'est effectivement une folie, & il n'y a presque personne qui en soit si éxempt, qu'il ne fût jugé plus propre à être mis aux petites-maisons qu'à être reçu dans la compagnie des honnêtes-gens, s'il raisonnoit & agissoit toujours & en toutes occasions, comme il fait constamment en certaines rencontres; je ne veux pas dire, lors qu'il est en proye à quelque violente passion, mais dans le cours ordinaire de sa vie. Ce qui servira encore plus à excuser l'usage de ce mot, & la liberté que je prens d'imputer une chose si choquante à la plus grande partie du Genre-Humain; c'est ce que j'ai déja dit en passant, & en peu de mots sur la nature de la folie. J'ai trouvé que la folie découle de la même sour- Pourquoi on lui donne le nom de *folie*.

* Pag. 331. Chap. XI. §. 13.

CHAP. XXXIII.

ce, & dépend de la même cauſe que ce défaut dont nous parlons préſentement. La conſidération des choſes mêmes me ſuggera tout d'un coup cette penſée, lorſque je ne ſongeois à rien moins qu'au ſujet que je traite dans ce Chapitre. Et ſi c'eſt effectivement une foibleſſe à laquelle tous les hommes ſoient ſi fort ſujets; ſi c'eſt une tache ſi univerſellement répanduë ſur le Genre Humain, il faut prendre d'autant plus de ſoin de la faire connoître par ſon véritable nom afin d'engager les hommes à s'appliquer plus fortement à prévenir ce défaut, ou à s'en défaire lorſqu'ils en ſont entachés.

Ce défaut vient d'une liaiſon d'idées non naturelle.

§. 5. Quelques-unes de nos idées ont entr'elles une correſpondance & une liaiſon naturelle. Le devoir & la plus grande perfection de notre raiſon conſiſte à découvrir ces idées & à les tenir enſemble dans cette union & dans cette correſpondance qui eſt fondée ſur leur éxiſtence particuliere. Il y a une autre liaiſon d'idées qui dépend uniquement du hazard ou de la coûtume, de ſorte que des idées qui d'elles-mêmes n'ont abſolument aucune connexion naturelle, viennent à être ſi fort unies dans l'eſprit de certaines

nes perſonnes, qu'il eſt fort difficile de les ſéparer. Elles vont toujours de compagnie, & l'une n'eſt pas plutôt préſente à l'entendement, que celle qui lui eſt aſſociée paroît auſſi-tôt; s'il y en a plus de deux ainſi unies, elles vont auſſi toutes enſemble, ſans ſe ſéparer jamais. CHAP. XXXIII.

§. 6. Cette ſorte combinaiſon d'idées qui n'eſt pas cimentée par la nature, l'eſprit la forme en lui-même, ou volontairement, ou par hazard; & de-là vient qu'elle eſt fort différente en diverſes perſonnes ſelon la diverſité de leurs inclinations, de leur éducation, & de leurs intérêts. La coûtume forme, dans l'entendement, des habitudes de penſer d'une certaine manière, tout ainſi qu'elle produit certaines déterminations dans la volonté, & certains mouvemens dans le corps: toutes choſes qui ſemblent n'être que certains mouvemens continués dans les eſprits animaux, qui étant une fois portés d'un certain côté, coulent dans les mêmes traces où ils ont accoûtumé de couler, leſquelles traces par le cours fréquent des eſprits animaux ſe changent en autant de chemins battus, de ſorte que le mouvement y devient aiſé, & pour ainſi dire- Comment ſe forme cette liaiſon.

CHAP. XXXIII.

naturel. Il me ſemble, dis-je que c'eſt ainſi que les idées ſont produites dans notre eſprit, autant que nous ſommes capables de comprendre ce que c'eſt que *penſer*. Et ſi elles ne ſont pas produites de cette maniere, cela peut ſervir dumoins à expliquer comment elles ſe ſuivent l'une l'autre dans un cours habituel, lorſqu'elles ont pris une fois cette route, comme il ſert à expliquer de pareils mouvemens du corps. Un Muſicien accoûtumé à chanter un certain Air, le trouve dès qu'il l'a une fois commencé. Les idées des diverſes notes ſe ſuivent l'une l'autre dans ſon eſprit, chacune à ſon tour, ſans aucun effort ou aucune altération, auſſi réguliérement que ſes doigts ſe remuent ſur le clavier d'un Orgue pour jouer l'air qu'il a commencé, quoique ſon eſprit diſtrait promene ſes penſées ſur toute autre choſe. Je ne détermine point, ſi le mouvement des eſprits animaux eſt la cauſe naturelle de ſes idées auſſi bien que du mouvement régulier de ſes doigts, quelque probable que la choſe paroiſſe par le moyen de cet exemple; mais cela peut ſervir un peu à nous donner quelque notion des habitudes intellectuelles, & de la liaiſon des idées. §. 7.

CHAP. XXXIII.

Elle eſt la cauſe de la plûpart des ſympathies & antipathies, qui paſſent pour naturelles.

§. 7. Qu'il y ait de telles aſſociations d'idées, que la coûtume a produites dans l'eſprit de la plûpart des hommes, c'eſt dequoi je ne crois pas que perſonne qui ait fait de ſérieuſes réfléxions ſur ſoi-même & ſur les autres hommes, s'aviſe de douter. Et c'eſt peut-être à cela qu'on peut juſtement attribuer la plus grande partie des ſympathies & des antipathies qu'on remarque dans les hommes; & qui agiſſent auſſi fortement, & produiſent des effets auſſi réglés, que ſi elles étoient naturelles: ce qui fait qu'on les nomme ainſi, quoique d'abord elles n'ayent eu d'autre origine que la liaiſon accidentelle de deux idées, que la violence d'une premier impreſſion, ou une trop grande indulgence a ſi fort unies qu'après cela elles ont toûjours été enſemble dans l'eſprit de l'homme comme ſi ce n'étoit qu'une ſeule idée. Je dis la plûpart des antipathies & non pas toutes; car il y en a quelques unes véritablement naturelles, qui dépendent de notre conſtitution originaire, & ſont nées avec nous. Mais ſi l'on obſervoit éxactement la plûpart de celles qui paſſent pour naturelles, on reconnoîtroit

CHAP. XXIII.

qu'elles ont été cauſées au commencement par des impreſſions dont on ne s'eſt point apperçu, quoiqu'elles ayent peut-être commencé de fort bonne-heure, ou bien par quelques fantaiſies ridicules. Un homme fait qui a eté incommodé pour avoir trop mangé de miel, n'entend pas plutôt ce mot que ſon imagination lui cauſe des ſoulevemens de cœur. Il n'en ſçauroit ſupporter la ſeule idée. D'autres idées de dégoût, & des maux de cœur, accompagnés de vomiſſement, ſuivent auſſi-tôt, & ſon eſtomac eſt tout en deſordre. Mais il ſçait à quel temps il doit rapporter le commencement de cette foibleſſe & comment cette indiſpoſition lui eſt venuë. Que ſi cela lui fut arivé pour avoir mangé une trop grande quantité de miel, lorſqu'il étoit enfant, tous les mêmes effets s'en ſeroient enſuivis, mais on ſe ſeroit mépris ſur la cauſe de cet accident qu'on auroit regardé comme une antipathie naturelle.

Combien il importe de prévenir de bonne-heure cette bizarre condexion d'idées.

§. 8. Je ne rapporte pas cela, comme s'il étoit fort néceſſaire en cet endroit de diſtinguer éxactement entre les antipathies naturelles & acquiſes: mais j'ai fait cette remarque dans une autre

autre vuë, ſçavoir, afin que ceux qui ont des enfans, ou qui ſont chargés de leur éducation, voyent par-là que c'eſt une choſe bien digne de leurs ſoins d'obſerver avec attention & de prévenir ſoigneuſement cette irréguliére liaiſon d'idées dans l'eſprit des jeunes gens. C'eſt le temps le plus ſuſceptible des impreſſions durables. Et quoique les perſonnes raiſonnables faſſent réfléxion à celles qui ſe rapportent à la ſanté & au corps pour les combattre, je ſuis pourtant fort tenté de croire, qu'il s'en faut bien qu'on ait eu autant de ſoin que la choſe le merite, de celles qui ſe rapportent plus particuliérement à l'ame, & qui ſe terminent à l'entendement ou aux paſſions: ou plutôt ces ſortes d'impreſſions, qui ſe rapportent purement à l'entendement, ont été, je penſe, entierement négligées par la plus grande partie des hommes. CHAP. XXXIII.

§. 9. Cette connexion irréguliére qui ſe fait dans notre eſprit, de certaines idées qui ne ſont point unies par elles-mêmes, ni dépendantes l'une de l'autre, a une ſi grande influence ſur nous, & eſt ſi capable de mettre du travers dans nos actions tant mora-

CHAP. XXXIII.

les que naturelles, dans nos passions, dans nos raisonnemens, & dans nos notions mêmes, qu'il n'y a peut-être rien qui mérite d'avantage que nous nous appliquions à le considerer pour le prévenir ou le corriger le plutôt que nous pourrons.

Exemple de cette liaison d'idées.

§. 10. Les idées des *Esprits* ou des *Phantômes* n'ont pas plus de rapport aux ténébres qu'à la lumiere : mais si une servante étourdie vient à inculquer souvent ces différentes idées dans l'esprit d'un enfant, & à les y exciter comme jointes ensemble, peut-être que l'enfant ne pourra plus les seperer durant tout le reste de sa vie, de sorte que l'obscurité lui paroissant toujours accompgnée de ces effrayantes idées, ces deux sortes d'idées seront si étroitement unies dans son esprit, qu'il ne sera non plus capable de souffrir l'une que l'autre.

Autre exemple.

§. 11. Un homme reçoit une injure sensible de la part d'un autre homme, il pense & repense à la personne & à l'action ; & en y pensant ainsi fortement ou pendant long-temps, il cimente si fort ces deux idées ensemble, qu'il les réduit presque à une seule, ne songeant jamais à cet homme, que

que le mal qu'il en a reçû ne lui vienne dans l'esprit: de sorte que distinguant à peine ces deux choses il a autant d'aversion pour l'une que pour l'autre. C'est ainsi qu'il naît souvent des haines pour des sujets fort legers & presque innocens, & que les querelles s'entretiennent & se perpétuent dans le monde. CHAP. XXXIII.

Troisiéme exemple.

§. 12. Un homme a souffert de la douleur, ou a été malade dans un certain lieu: il a vu mourir son ami dans une telle chambre. Quoique ces choses n'ayent naturellement aucune liaison l'une avec l'autre, cependant l'impression étant une fois faite, lorsque l'idée de ce lieu se présente à son esprit, elle porte avec elle une idée de douleur & de déplaisir; il les confond ensemble, & peut aussi peu souffrir l'une que l'autre.

Quatriéme exemple.

§. 13. Lorsque cette combinaison est formée, & durant tout le temps qu'elle subsiste, il n'est pas au pouvoir de la raison d'en détourner les effets. Les idées qui sont dans notre esprit, ne peuvent qu'y opérer tandis qu'elles y sont, selon leur nature & leurs circonstances: d'où l'on peut voir pourquoi le temps dissipe certaines

CHAP. XXXIII.

nes affections que la raiſon ne ſçauroit vaincre, quoique ſes ſuggeſtions ſoient très-juſtes & reconnuës pour telles ; & que les mêmes perſonnes ſur qui la raiſon ne peut rien dans ce cas-là, ſoient portées à la ſuivre en d'autres rencontres. La mort d'un enfant qui faiſoit le plaiſir continuel des yeux de ſa mere & la plus grande ſatisfaction de ſon ame, bannit la joye de ſon cœur & la privant de toutes les douceurs de la vie lui cauſe tous les tourmens imaginables. Employez, pour la conſoler, les meilleures raiſons du monde, vous avancerez tout autant que ſi vous exhortiez un homme qui eſt à la queſtion, à être tranquille, & que vous prétendiſſiez adoucir par de beaux diſcours la douleur que lui cauſe la contorſion de ſes membres. Juſqu'à ce que le temps ait inſenſiblement diſſipé le ſentiment que produit, dans l'eſprit d'une mere affligée, l'idée de ſon enfant qui lui revient dans la mémoire, tout ce qu'on peut lui repéſenter de plus raiſonnable, eſt ubſolument inutile. De là vient que certaines perſonnes en qui l'union de ces idées ne peut être diſſipée, paſſent leur vie dans le deuil,

&

portent leur triſteſſe dans le tom- CHAP. XXXIII.
au.

§. 14. Un de mes amis a connu un Cinquieme exemple bien remarquable.
mme qui ayant été parfaitement
éri de la rage par une opération ex-
mement ſenſible, ſe reconnut obli-
toute ſa vie à celui qui lui avoit
ndu ce ſervice, qu'il regardoit com-
e le plus grand qu'il pût jamais rece-
ir. Mais malgré tout ce que la re-
nnoiſſance & la raiſon pouvoient lui
ggerer, il ne put jamais ſouffrir la
ie de l'opérateur. Cette image lui
ppelloit toujours l'idée de l'extrê-
e douleur qu'il avoit enduré par ſes
ains: idée qu'il ne lui étoit pas
ſſible de ſupporter, tant elle fai-
it de violentes impreſſions ſur ſon
prit.

§. 15. Pluſieurs enfans imputant Autres exemples.
s mauvais traitemens qu'ils ont en-
rés dans les écoles, à leurs livres
ui en ont été l'occaſion, joignent ſi
en ces idées, qu'ils regardent un li-
e avec averſion, & ne peuvent plus
ncevoir de l'inclination pour l'étu-
& pour les livres; de ſorte que la
ture, qui autrement auroit peut-
re fait le plus grand plaiſir de leur
ie, leur devient un véritable ſupplice.

Il

CHAP. XXXIII.

Il ſe trouve des chambres aſſez commodes où certaines perſonnes ne ſçauroient étudier, & des vaiſſeaux d'une certaine forme où ils ne ſçauroient jamais boire, quelques propres & commodes qu'ils ſoient; & cela, à cauſe de quelques idées accidentelles qui y ont été attachées, & qui leur rendent ces chambres & ces vaiſſeaux déſagréables. Et qui eſt-ce qui n'a pas remarqué certaines gens qui ſont atterrés à la préſence ou dans la compagnie de quelques autres perſonnes qui ne leur ſont pas autrement ſuperieures, mais qui ont une fois pris de l'aſcendant ſur eux en certaines occaſions? L'idée d'autorité & de reſpect ſe trouve ſi bien jointe avec l'idée de la perſonne, dans l'eſprit de celui qui a été une fois ainſi ſoumis, qu'il n'eſt plus capable de les ſéparer.

Exemple qu'on ajoute pour la ſingularité.

§. 16. On trouve par-tout tant d'exemples de cette eſpece, que ſi j'en ajoûte un autre, c'eſt ſeulement pour ſa plaiſante ſingularité. C'eſt celui d'un jeune homme qui ayant appris à danſer, & même juſqu'à un grand point de perfection, dans une chambre où il y avoit par hazard

un

un vieux coffre tandis qu'il apprenoit à danſer, combina de telle maniere dans ſon eſprit l'idée de ce coffre avec les tours & les pas de toutes ſes danſes, que quoiqu'il danſât très-bien dans cette chambre, il n'y pouvoit danſer que lorſque ce vieux coffre y étoit, & ne pouvoit danſer dans aucune autre chambre, à moins que ce coffre ou quelqu'autre ſemblable n'y fût dans ſa juſte poſition. Si l'on ſoupçonne que cette hiſtoire ait reçu quelqu'embelliſſement qui en a corrompu la vérité, je réponds pour moi que je la tiens depuis quelques années d'un homme d'honneur, plein de bon ſens, qui a vu lui-même la choſe telle que je viens de la raconter. Et j'oſe dire que parmi les perſonnes accoûtumées à faire des réflexions, qui liront ceci, il y en a peu qui n'ayent ouï raconter, ou même vu des exemples de cette nature, qui peuvent être comparés à celui-ci, ou du moins le juſtifier. CHAP. XXXIII.

§. 17. Les habitudes intellectuelles qu'on a contractées de cette maniere, ne ſont pas moins fortes ni moins fréquentes, pour être moins obſervées. Que les idées de l'Etre & de

On contracte de la même, maniere, des habitudes intellectuelles.

CHAP. XXXIII.

de la matiere ſoient fortement unies enſemble ou par l'éducation ou par une trop grande application à ces deux idées pendant qu'elles ſont ainſi combinées dans l'eſprit, quelles notions & quels raiſonnemens ne produiroient-elles pas touchant les eſprits ſéparés? Qu'une coûtume contractée dès la premiere enfance, ait une fois attaché une forme & une figure à l'idée de Dieu, dans quelles abſurdités une telle penſée ne nous jettera-t-elle pas (1) à l'égard de la Divinité?

Ces combinaiſons d'idées contraires à la nature, produiſent tant de divers ſentimens extravagans dans la Philoſophie & dans la Religion.

§. 18. On trouvera, ſans doute, que ce ſont de pareilles combinaiſons d'idées, mal fondées & contraires à la nature, qui produiſent ces oppoſitions irréconciliables qu'on voit entre différentes ſectes de Philoſophie & de Religion: car nous ne ſçaurions imaginer que chacun de ceux qui ſuivent ces différentes ſectes, ſe trompe volontairement ſoi-même, & rejette contre ſa propre conſcience la vérité qui lui eſt offerte par des raiſons évidentes. Quoique l'intérêt ait beau-

[1] Voyez ce qui a été remarqué ſur cela, p. 148, T. I. ſur le §. 16. du Ch. III. Liv. I.

CHAP. XXXIII.

aucoup de part dans cette affaire, n ne ſçauroit pourtant ſe perſuader u'il corrompe ſi univerſellement des ociétés entieres d'hommes, que chaun d'eux juſqu'à un ſeul, ſoûtienne les fauſſetés contre ſes propres lumieres. On doit reconnoître qu'il y en a ıû moins quelques-uns qui ſont ce que tous prétendent faire, c'eſt à-dire, qui cherchent ſincérement la Vérite. Et par conſequent il faut qu'il y ait quelque autre choſe qui aveugle leur entendement, & les empêche de voir la fauſſeté de ce qu'ils prennent pour la vérité toute pure. Si l'on prend la peine d'éxaminer ce que c'eſt qui captive ainſi la raiſon des perſonnes les plus ſinceres, & qui leur aveugle l'eſprit juſqu'à les faire agir contre le ſens commun; on trouvera que c'eſt cela même dont nous parlons préſentement, je veux dire, quelques idées indépendantes qui n'ont aucune liaiſon entr'elles, mais qui ſont tellement combinées dans l'eſprit par l'éducation, par la coûtume, & par le bruit qu'on en fait inceſſament dans leur parti, qu'elles s'y montrent toujours enſemble; de ſorte que ne pouvant non plus les ſéparer en eux mêmes

CHAP. XXXIII.

mes, que ſi ce n'étoit qu'une ſeule idée, ils prennent l'une pour l'autre. C'eſt ce qui fait paſſer le galimathias pour bon ſens, les abſurdités pour des démonſtrations, & les diſcours les plus incompatibles pour des raiſonnemens ſolides & bien ſuivis. C'eſt le fondement, j'ai penſé dire, de toutes les erreurs qi réguent dans le monde; mais ſi la choſe ne doit point être pouſſée juſques-là, c'eſt du moins l'un des plus dangereux, puiſque partout où il s'étend, il empêche les hommes de voir, & d'entrer dans aucun éxamen. Lorſque deux choſes actuellement ſéparées paroiſſent à la vuë conſtamment jointes, ſi l'œil les voit comme collées enſemble, quoiqu'elles ſoient ſéparées en effet, par où commencerez-vous à rectifier les erreurs attachées à deux idées que des perſonnes qui voyent les objets de cette maniere ſont accoûtumées d'unir dans leur eſprit juſqu'à ſubſtituer l'une à la place de l'autre, & ſi je ne me trompe, ſans s'en appercevoir eux-mêmes? Pendant tout le temps que les choſes leur paroiſſent ainſi, ils ſont dans l'impuiſſance d'être convaincus de leur erreur, & s'applaudiſſent eux-mêmes

mêmes comme s'ils étoient de zélés défenſeurs de la vérité, quoiqu'en effet ils ſoûtiennent le parti de l'erreur; & cette confuſion de deux idées différentes, que la liaiſon qu'ils ont accoûtumé d'en faire dans leur eſprit, leur fait preſque regarder comme une ſeule idée, leur remplit la tête de fauſſes vuës, & les entraîne dans une infinité de mauvais raiſonnemens. CHAP. XXXIII.

§. 19. Après avoir expoſé tout ce qu'on vient de voir ſur l'origine, les différentes eſpeces, & l'étenduë de nos idées, avec pluſieurs autres conſidérations ſur ces inſtrumens ou matériaux de nos connoiſſances; (je ne ſçai laquelle de ces deux dénominations leur convient le mieux,) après cela, dis-je, je devrois en vertu de la méthode que je m'étois propoſée d'abord, m'attacher à faire voir quel eſt l'uſage que l'entendement fait de ces idées, & quelle eſt la connoiſſance que nous acquerons par leur moyen. Mais venant à conſiderer la choſe de plus près, j'ai trouvé qu'il y a une ſi étroite liaiſon entre les idées & les mots, & un rapport ſi conſtant entre les idées abſtraites & les termes généraux, qu'il eſt impoſſible de parler clai- Concluſion de ce ſecond Livre.

CHAP. XXXII. clairement & diſtinctement de notre *Connoiſſance*, qui conſiſte toute en propoſitions, ſans éxaminer auparavant la nature, l'uſage & la ſignification du *langage*. Ce ſera donc le ſujet du Livre ſuivant.

Fin du Second Livre.

ESSAI

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE TROISIE'ME.

DES MOTS.

CHAPITRE I.

Des Mots ou du Langage en Général.

§. 1. DIEU ayant fait l'homme pour être une créature ſociable, non-ſeulement lui a inſpiré le deſir, & l'a mis dans la néceſſité de vivre avec ceux de ſon eſpece, mais de plus lui a donné la faculté de parler, pour que ce fut le grand inſtrument & le lien commun de cette Societé. C'eſt pourquoi l'Hom-

CHAP. I. L'homme a des organes propres à former des ſons articulés.

CHAP. I. l'homme a naturellement ſes organes façonnés de telle maniere qu'ils ſont propres à *former des ſons articulés* que nous appellons des *Mots*. Mais cela ne ſuffiſoit pas pour faire le Langage : car on peut dreſſer les Perroquets & pluſieurs autres oiſeaux à former des ſons articulés & aſſez diſtincts ; cependant ces animaux ne ſont nullement capables de langage.

Afin de ſe ſervir de ces ſons pour être ſignes de ſes idées.

§. 2. Il étoit donc néceſſaire qu'outre les ſons articulés l'homme fut capable *de ſe ſervir de ces ſons comme de ſignes de conceptions intérieures*, & de les établir comme autant de marques des idées que nous avons dans l'eſprit, afin que par-là elles puſſent être manifeſtées aux autres, & qu'ainſi les hommes puſſent s'entre-communiquer les penſées qu'ils ont dans l'eſprit.

Les mots ſervent auſſi de ſignes généraux.

§. 3. Mais cela ne ſuffiſoit point encore pour rendre les mots auſſi utiles qu'ils doivent être. Ce n'eſt pas aſſez pour la perfection du langage que les ſons puiſſent devenir ſignes des idées, à moins qu'on ne puiſſe ſe ſervir de ces ſignes en ſorte qu'ils comprennent pluſieurs choſes particulieres : car la multiplication des mots en auroit confondu l'uſage, s'il eût fallu un nom diſtinct

distinct pour désigner chaque chose particuliére. Afin de remédier à cet inconvénient, le langage a été encore perfectionné par l'usage des termes généraux, par où un seul mot est devenu le signe d'une multitude d'éxistences particulieres : Excellent usage des sons qui a été uniquement produit par la différence des idées dont ils sont devenus les signes ; les noms à qui l'on fait signifier des idées générales, devenant généraux, & ceux qui expriment des idées particulieres, demeurant particuliers. CHAP. I.

§. 4. Outre ces noms qui signifient des idées, il y a d'autres mots que les hommes employent, non pour signifier quelqu'idée, mais le manque ou l'absence d'une certaine idée simple ou complexe, ou de toutes les idées ensemble, comme sont les mots *rien*, *ignorance*, & *stérilité*. On ne peut pas dire que tous ces mots négatifs ou privatifs n'appartiennent proprement à aucune idée, ou ne signifient aucune idée, car en ce cas-là ce seroient des sons qui ne signifieroient absolument rien : mais ils se rapportent à des idées positives, & en désignent l'absence. §. 5.

CHAP. I. §. 5. Une autre choſe qui nous peut approcher un peu plus de l'origine de toutes nos notions & connoiſſances, c'eſt d'obſerver combien les mots dont nous nous ſervons, dépendent des idées ſenſibles; & comment ceux qu'on emploie pour ſignifier des actions & des notions tout-à-fait éloignées des ſens, tirent leur origine de ces mêmes idées ſenſibles, d'où ils ſont transferés à des ſignifications plus abſtruſes pour exprimer des idées qui ne tombent point ſous les ſens. Ainſi, les mots ſuivans *imaginer*, *comprendre*, *s'attacher*, *concevoir*, *inſtiller*, *dégouter*, *trouble*, *tranquillité*, &c. ſont tous empruntés des opérations de choſes ſenſibles, & appliqués à certains *modes* de penſer. Le mot *eſprit* dans ſa premiere ſignification, c'eſt le *ſouffle*; & celui d'*Ange* ſignifie *meſſager*. Et je ne doute point que, ſi nous pouvions conduire tous les mots juſqu'à leur ſource, nous ne trouvaſſions que dans toutes les Langues, les mots qu'on emploie pour ſignifier des choſes qui ne tombent pas ſous les ſens, ont tiré leur premiere origine d'idées ſenſibles. D'où nous pouvons conjecturer quelle ſorte de notions avoient ceux

ceux qui les premiers parlerent ces Langues-là, d'où elles leur venoient dans l'eſprit, & comment la nature ſuggéra inopinément aux hommes l'origine & le principe de toutes leurs connoiſſances, par les noms mêmes qu'ils donnoient aux choſes ; puiſque pour trouver des noms qui puſſent faire connoître aux autres les opérations qu'ils ſentoient en eux-mêmes, ou quelqu'autre idée qui ne tombât pas ſous les ſens, ils furent obligés d'emprunter des mots, des idées de ſenſation les plus connuës, afin de faire concevoir par-là plus aiſément les opérations qu'ils éprouvoient en eux-mêmes, & qui ne pouvoient être repréſentées par des apparences ſenſibles & extérieures. Après avoir ainſi trouvé des noms connus & dont ils convenoient mutuellement, pour ſignifier ces opérations intérieures de l'eſprit, ils pouvoient ſans peine faire connoître par des mots toutes leurs autres idées, puiſqu'elles ne pouvoient conſiſter qu'en des perceptions extérieures & ſenſibles, ou en des opérations intérieures de leur eſprit ſur ces perceptions : car comme il a été prouvé, nous n'avons abſolument aucune

Chap. 2.

Chap. I.

idée qui ne vienne originairement des objets ſenſibles & extérieurs, ou des opérations intérieures de l'eſprit, que nous ſentons, & dont nous ſommes intérieurement convaincus en nous mêmes.

Diviſion générale de ce troiſiéme Livre.

§. 6. Mais pour mieux comprendre quel eſt l'uſage & la force du langage, en tant qu'il ſert à l'inſtruction & à la connoiſſance, il eſt à propos de voir en premier lieu, *à quoi c'eſt que les noms ſont immediatement appliqués dans l'uſage qu'on fait du langage.*

Et puiſque tous les noms (excepté les noms propres) ſont généraux, & qu'ils ne ſignifient pas en particulier telle ou telle choſe ſinguliére, mais les eſpeces des choſes; il ſera néceſſaire de conſidérer, en ſecond lieu, *ce que c'eſt que les eſpeces & les genres des choſes, en quoi ils conſiſtent, & comment ils viennent à être formés.* Après avoir éxaminé ces choſes comme il faut, nous ſerons mieux en état de découvrir le véritable uſage des mots, les perfections & les imperfections naturelles du langage, & les remédes qu'il faut employer pour éviter dans la ſignification des mots l'obſcurité ou l'incertitude, ſans quoi il eſt impoſſible de diſcourir nettement ou avec ordre

ordre de la connoiſſance des choſes qui roulant ſur des propoſitions pour l'ordinaire univerſelles, a plus de liaiſon avec les mots qu'on n'eſt peut-être porté à ſe l'imaginer. CHAP. II.

Ces conſidérations feront donc le ſujet des Chapitres ſuivans.

CHAPITRE II.

De la ſignification des Mots.

CHAP. II.

Les Mots ſont des ſignes ſenſibles néceſſaires aux hommes pour s'entre-communiquer leurs penſées.

§. 1. QUOIQUE l'homme ait une grande diverſité de penſées, qui ſont telles que les autres hommes en peuvent recueillir, auſſi-bien que lui, beaucoup de plaiſir & d'utilité, elles ſont pourtant toutes renfermées dans ſon eſprit, inviſibles, cachées aux autres, & ne ſçauroient paroître d'elles-mêmes. Comme on ne ſçauroit joüir des avantages & des commodités de la ſocieté, ſans une communicatton de penſées, il étoit néceſſaire que l'homme inventât quelques ſignes extérieurs & ſenſibles par leſquels ces idées inviſibles dont ſes penſées ſont compoſées, puſſent être manifeſtées aux autres. Rien n'étoit

CHAP. II. plus propre pour cet effet, ſoit à l'égard de la fécondité ou de la promptitude, que ces ſons articulés qu'il ſe trouve capable de former avec tant de facilité & de variété. Nous voyons par-là comment les mots qui étoient ſi bien adaptés à cette fin par la nature, viennent à être employés par les hommes pour être ſignes de leurs idées, & non par aucune liaiſon naturelle qu'il y ait entre certains ſons articulés & certaines idées, (car en ce cas-là il n'y auroit qu'une Langue parmi les hommes) mais par une inſtitution arbitraire en vertu de laquelle un tel mot a été fait volontairement le ſigne d'une telle idée. Ainſi, l'uſage des mots conſiſte à être des marques ſenſibles des idées : & les idées qu'on déſigne par les mots, ſont ce qu'ils ſignifient proprement & immédiatement.

Ils ſont des ſignes ſenſibles des idées de celui qui s'en ſert.

§. 2. Comme les hommes ſe ſervent de ces ſignes, ou pour enregiſtrer, ſi j'oſe ainſi dire, leurs propres penſées afin de ſoulager leur mémoire, ou pour produire leurs idées & les expoſer aux yeux des autres hommes, les mots ne ſignifient autre choſe dans leur premiere & immédiate ſignification,

tion, que les idées qui ſont dans l'eſprit de celui qui s'en ſert, quelque imparfaitement ou négligemment que ces idées ſoient déduites des choſes qu'on ſuppoſe qu'elles repréſentent. Lorſqu'un homme parle à un autre, c'eſt afin de pouvoir être entendu; & le but du langage eſt que ces ſons ou marques puiſſent faire connoître les idées de celui qui parle, à ceux qui l'écoutent. Par conſéquent c'eſt des idées de celui qui parle que les mots ſont des ſignes, & perſonne ne peut les appliquer immédiatement comme ſignes à aucune autre choſe qu'aux idées qu'il a lui-même dans l'eſprit: car en uſer autrement, ce ſeroit les rendre ſignes de nos propres conceptions, & les appliquer cependant à d'autres idées; c'eſt-à dire, faire qu'en même temps ils fuſſent & ne fuſſent pas des ſignes de nos idées, & par cela même qu'il ne ſignifiaſſent effectivement rien du tout. Comme les mots ſont des ſignes volontaires par rapport à celui qui s'en ſert, ils ne ſçauroient être des ſignes volontaires qu'il employe pour déſigner des choſes qu'il ne connoît point. Ce ſeroit vouloir les rendre ſignes de rien, de vains ſons

Chap. II.

CHAP. II. deſtitués de toute ſignification. Un homme ne peut pas faire que ſes mots ſoient ſignes, ou des qualités qui ſont dans les choſes, ou des conceptions qui ſe trouvent dans l'eſprit d'une autre perſonne, s'il n'a lui-même aucune idée de ces qualités & de ces conceptions. Juſqu'à ce qu'il ait quelques idées de ſon propre fonds, il ne ſçauroit ſuppoſer que certaines idées correſpondent aux conceptions d'une autre perſonne, ni ſe ſervir d'aucuns ſignes pour les exprimer; car alors ce ſeroient des ſignes de ce qu'il ne connoîtroit pas, c'eſt-à-dire des ſignes d'un rien. Mais lorſqu'il ſe repréſente à lui-même les idées des autres hommes par celles qu'il a lui-même, s'il conſent de leur donner les mêmes noms que les autres hommes leur donnent, c'eſt toujours à ſes propres idées qu'il donne ces noms, aux idées qu'il a & non à celles qu'il n'a pas.

§. 3. Cela eſt ſi néceſſaire dans le langage, qu'à cet égard l'homme habile & l'ignorant, le ſçavant & l'idiot ſe ſervent des mots de la même maniere, lorſqu'ils y attachent quelque ſignification. Je veux dire que les mots ſignifient dans la bouche de chaque homme

homme les idées qu'il a dans l'eſprit & qu'il voudroit exprimer par ces mots-là. Ainſi, un enfant n'ayant remarqué dans le métal qu'il entend nommer *or*, rien autre choſe qu'une brillante couleur jaune, applique ſeulement le mot d'*or* à l'idée qu'il a de cette couleur & à nulle autre choſe; c'eſt pourquoi il donne le nom d'*or* à cette même couleur qu'il voit dans la queuë d'un *paon*. Un autre qui a mieux obſervé ce métal, ajoûte à la couleur jaune une grande peſanteur; & alors le mot d'*or* ſignifie dans ſa bouche une idée complexe d'un jaune brillant, & d'une ſubſtance fort peſante. Un troiſiéme ajoute à ces qualités la *fuſibilité*, & dès-là ce nom ſignifie à ſon égard un corps brillant, jaune, fuſible, & fort péſant. Un autre ajoute la *malleabilité*. Chacune de ces perſonnes ſe ſervent également du mot d'*or*, lorſqu'ils ont occaſion d'exprimer l'idée à laquelle ils l'appliquent: mais il eſt évident qu'aucun d'eux ne peut l'appliquer qu'à ſa propre idée, & qu'il ne ſçauroit le rendre ſigne d'une idée complexe qu'il n'a pas dans l'eſprit. CHAP. II.

§. 4. Mais encore que les mots, conſiderés dans l'uſage qu'en font les hom-

CHAP. II. mes, ne puiſſent ſignifier proprement & immediatement rien autre choſe que les idées qui ſont dans l'eſprit de celui qui parle, cependant les hommes leur attribuent dans leurs penſées un ſecret rapport à deux autres choſes.

Premierement, *ils ſuppoſent que les mots dont ils ſe ſervent, ſont ſignes des idées qui ſe trouvent auſſi dans l'eſprit des autres hommes avec qui ils s'entretiennent.* Car autrement ils parleroient envain & ne pourroient être entendus, ſi les ſons qu'ils appliquent à une idée, étoient attachés à une autre idée par celui qui les écoute, ce qui ſeroit parler deux Langues. Mais dans cette occaſion, les hommes ne s'arrêtent pas ordinairement à éxaminer ſi l'idée qu'ils ont dans l'eſprit, eſt la même que celle qui eſt dans l'eſprit de ceux avec qui ils s'entretiennent. Ils s'imaginent qu'il leur ſuffit d'employer le mot dans le ſens qu'il a communément dans la Langue qu'ils parlent, ce qu'ils croyent faire; & dans ce cas ils ſuppoſent que l'idée dont ils le font ſigne, eſt préciſément la même que les habiles gens du païs attachent à ce nom-là.

§. 5. En ſecond lieu, parce que les hommes ſeroient fâchés qu'on crût qu'ils

qu'ils parlent ſimplement de ce qu'ils imaginent, mais qu'ils veulent auſſi qu'on s'imagine qu'ils parlent des choſes ſelon ce qu'elles ſont réellement en elles-mêmes, ils ſuppoſent ſouvent à cauſe de cela, *que leurs paroles ſignifient auſſi la réalité des choſes.* Mais comme ceci ſe rapporte plus particuliérement aux *ſubſtances* & à leurs noms, ainſi que ce que nous venons de dire dans le paragraphe précédent ſe rapporte peut-être aux *idées ſimples* & aux *modes*, nous parlerons plus aulong de ces deux differens moyens d'appliquer les mots, lorſque nous traiterons en particulier des noms des *modes mixtes* & des ſubſtances. Cependant permettez-moi de dire ici en paſſant que c'eſt pervertir l'uſage des mots, & embarraſſer leur ſignification d'une obſcurité & d'une confuſion inévitable, que de leur faire tenir lieu d'aucune autre choſe que des idées que nous avons dans l'eſprit. CHAP. II.

§. 6. Il faut conſiderer encore à l'égard des mots, premierement qu'étant immédiatement les ſignes des idées des hommes & par ce moyen les inſtrumens dont ils ſe ſervent pour s'entre-communiquer leurs conceptions, & exprimer l'un à l'autre les penſées qu'ils

CHAP. II. ont dans l'eſprit, il ſe fait, par un conſtant uſage, une telle connexion entre certains ſons & les idées déſignées par ces ſons là, que les noms qu'on entend, excitent dans l'eſprit certaines idées avec preſque autant de promptitude & de facilité, que ſi les objets propres à les produire, affectoient actuellement les ſens. C'eſt ce qui arrive évidemment à l'égard de toutes les qualités ſenſibles les plus communes, & de toutes les ſubſtances qui ſe préſentent ſouvent & familiérement à nous.

On ſe ſert ſouvent de mots auſquels on n'attache aucune ſignification.

§. 7. Il faut remarquer, en ſecond lieu, que, quoique les mots ne ſignifient proprement & immédiatement que les idées de celui qui parle ; cependant parce que par un uſage qui nous devient familier dès le berceau, nous apprenons très parfaitement certains ſons articulés qui nous viennent promptement ſur la langue, & que nous pouvont rappeller à tout moment, mais dont nous ne prenons pas toujours la peine d'éxaminer ou de fixer éxactement la ſignification, *il arrive ſouvent que les hommes appliquent d'avantage leurs penſées aux mots qu'aux choſes*, lors même qu'ils voudroient s'appliquer à conſiderer

ſiderer attentivement les choſes en elles-mêmes. Et parce qu'on a appris la plûpart de ces mots, avant que de connoître les idées qu'ils ſignifient, il y a non-ſeulement des enfans, mais des hommes faits, qui parlent ſouvent comme des perroquets, ſe ſervant de pluſieurs mots par la ſeule raiſon qu'ils ont appris ces ſons & qu'ils ſe ſont fait une habitude de les prononcer. Du reſte, tant que les mots ont quelque ſignification, il y a juſque-là une conſtante liaiſon entre le ſon & l'idée, & une marque que l'un tient lieu de l'autre. Mais ſi l'on n'en fait pas cet uſage, ce ne ſont plus que de vains ſons qui ne ſignifient rien. Chap. II.

La ſignification des Mots eſt parfaitement arbitraire.

§. 8. Les mots, par un long & familier uſage, excitent, comme nous venons de le dire, certaines idées dans l'eſprit, ſi réglément & avec tant de promptitude, que les hommes ſont portés à ſuppoſer qu'il y a une liaiſon naturelle entre ces deux choſes. Mais que les mots ne ſignifient autre choſe que les idées particulieres des hommes, & cela par une inſtitution tout-à-fait arbitraire, c'eſt ce qui paroît évidemment en ce qu'ils n'excitent pas toujours dans l'eſprit des autres, (lors même

CHAP. II. me qu'ils parlent le même langage) les mêmes idées dont nous ſuppoſons qu'ils ſont les ſignes. Et chacun a une ſi inviolable liberté de faire ſignifier aux mots telles idées qu'il veut, que perſonne n'a le pouvoir de faire que d'autres ayent dans l'eſprit les mêmes idées qu'il a lui-même quand il ſe ſert des mêmes mots. C'eſt pourquoi *Auguſte* lui même élevé à ce haut degré de puiſſance qui le rendoit maître du monde, reconnut qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire un nouveau mot latin ; ce qui vouloit dire qu'il ne pouvoit pas établir par ſa pure volonté de quelle idée un certain ſon devroit être le ſigne dans la bouche & dans le langage ordinaire de ſes ſujets. A la vérité, dans toutes les Langues, l'uſage approprie par un conſentement tacite, certains ſons à certaines idées, & limite de telle ſorte la ſignification de ce ſon, que quiconque ne l'applique pas juſtement à la même idée, parle improprement : à quoi j'ajoûte qu'à moins que les mots dont un homme ſe ſert, n'excitent dans l'eſprit de celui qui l'écoute, les mêmes idées qu'il leur fait ſignifier en parlant, il ne parle pas d'une maniére intelligible. Mais quelle que ſoit la con-

conſequence que produit l'uſage qu'un homme fait des mots dans un ſens différent de celui qu'ils ont généralement, ou de celui qu'y attache en particulier la perſonne à qui il adreſſe ſon diſcours, il eſt certain que par rapport à celui qui s'en ſert, leur ſignification eſt bornée aux idées qu'il a dans l'eſprit, & qu'ils ne peuvent être ſignes d'aucune autre choſe. Chap. III.

CHAPITRE III.

Des Termes généraux.

§. 1. TOUT ce qui éxiſte, étant des choſes particulieres, on pourroit peut-être s'imaginer, qu'il faudroit que les mots qui doivent être conformes aux choſes, fuſſent auſſi particuliers par rapport à leur ſignification. Nous voyons pourtant que c'eſt tout le contraire, car la plus grande partie des mots qui compoſent les diverſes Langues du monde, ſont des termes généraux: ce qui n'eſt pas arrivé par négligence ou par hazard, mais par raiſon & par néceſſité. Chap. III. La plus grande partie des mots ſont généraux.

§. 2. Premierement, *il eſt impoſſible que* Il eſt impoſſible que

Chap. III.

chaque choſe particuliere ait un nom particulier & diſtinct.

que chaque choſe particuliere pût avoir un nom particulier & diſtinct. Car la ſignification & l'uſage des mots dépendant de la connexion que l'eſprit met entre ſes idées & les ſons qu'il employe pour en être les ſignes, il eſt néceſſaire, qu'en appliquant les noms aux choſes, l'eſprit ait des idées diſtinctes des choſes, & qu'il retienne auſſi le nom particulier qui appartient à chacune avec l'adaptation particuliere qui en eſt faite à cette idée. Or il eſt au-deſſus de la capacité humaine de former & de retenir des idées diſtinctes de toutes les choſes particulieres qui ſe préſentent à nous. Il n'eſt pas poſſible que chaque oiſeau, chaque bête que nous voyons, que chaque arbre & chaque plante qui frappent nos ſens, trouvent place dans le plus vaſte entendement. Si l'on a regardé comme un exemple d'une mémoire prodigieuſe, que certains Généraux ayent pû appeller chaque ſoldat de leur armée par ſon propre nom, il eſt aiſé de voir la raiſon pourquoi les hommes n'ont jamais tenté de donner des noms à chaque brebis dont un troupeau eſt compoſé, ou à chaque corbeau qui vole ſur leurs têtes, & moins encore de

déſigner

déſigner par un nom particulier cha- Chap. III.
que feuille des plantes qu'ils voyent, ou chaque grain de ſable qui ſe trouve ſur leur chemin.

§. 3. En ſecond lieu, ſi cela pouvoit ſe faire, *il ſeroit pourtant inutile*, parce qu'il ne ſerviroit point à la fin principale du langage. C'eſt en vain que les hommes entaſſeroient des noms de choſes particulieres, cela ne leur ſeroit d'aucun uſage pour s'entre-communiquer leurs penſées. Les hommes n'apprennent des mots & ne s'en ſervent dans leurs entretiens avec les autres hommes, que pour pouvoir être entendus; ce qui ne ſe peut faire que lorſque par l'uſage ou par un mutuel conſentement, les ſons que je forme par les organes de la voix excitent dans l'eſprit d'un autre qui l'écoute, l'idée que j'y attache en moi-même lorſque je le prononce. Or c'eſt ce qu'on ne pourroit faire par des moms appliqués à des choſes particulieres, dont les idées ſe trouvant uniquement dans mon eſprit, les noms que je leur donnerois, ne pourroient être intelligibles à une autre perſonne qui ne connoîtroit pas préciſément toutes les mêmes choſes qui ſont venuës à ma connoiſſance. Cela ſeroit inutile.

§. 4.

Chap. III. §. 4. Mais en troiſiéme lieu, ſuppoſé que cela pût ſe faire, (ce que je ne crois pas) cependant *un nom diſtinct pour chaque choſe particuliere ne ſeroit pas d'un grand uſage pour l'avancement de nos connoiſſances*, qui, bien que fondées ſur des choſes particulieres, s'étendent par des vûës générales qu'on ne peut former qu'en réduiſant les choſes à certaines eſpeces ſous des noms généraux. Ces eſpeces ſont alors renfermées dans certaines bornes avec les noms qui leur appartiennent, & ne ſe multiplient pas chaque moment au delà de ce que l'eſprit eſt capable de retenir, ou que l'uſage le requiert. C'eſt pour cela que les hommes ſe ſont arrêtés pour l'ordinaire à ces conceptions générales; mais non pas pourtant juſqu'à s'abſtenir de diſtinguer les choſes particulieres par des noms diſtincts, lorſque la néceſſité l'éxige. C'eſt pourquoi dans leur propre eſpece avec qui ils ont le plus à faire, & qui leur fournit ſouvent des occaſions de faire mention de perſonnes particulieres, ils ſe ſervent de noms propres, chaque individu diſtinct étant déſigné par une particuliere & diſtincte dénomination.

§. 5.

§. 5. Outre les perſonnes, on a donné communément des noms particuliers aux *pays*, aux *villes*, aux *rivieres*, aux *montagnes*, & à d'autres telles diſtinctions de lieu: & cela par la même raiſon, je veux dire, à cauſe que les hommes ont ſouvent occaſion de les déſigner en particulier, & de les mettre, pour ainſi dire, devant les yeux des autres dans les entretiens qu'ils ont avec eux. Et je ſuis perſuadé que, ſi nous étions obligés de faire mention de chevaux particuliers auſſi ſouvent que nous avons occaſion de parler de différens hommes en particulier, nous aurions pour déſigner les chevaux des noms propres, qui nous ſeroient auſſi familiers que ceux dont nous nous ſervons pour déſigner les hommes, que le mot de *Bucephale*, par exemple, ſeroit d'un uſage auſſi commun que celui d'*Alexandre*. Auſſi voyons-nous que les maquignons donnent des noms propres à leurs chevaux auſſi communément qu'à leurs valets, pour pouvoir les connoître, & les diſtinguer les uns des autres, parcequ'ils ont ſouvent occaſion de parler de tel ou tel cheval particulier, lorſqu'il eſt éloigné de leur vuë.

Chap. III.

A quoi c'eſt qu'on a donné des noms propres.

§. 6.

Chap. III.

Comment ſe font les termes généraux.

§. 6. Une autre choſe qu'il faut conſiderer après cela, c'eſt, *comment ſe font les termes généraux.* Car tout ce qui éxiſte, étant particulier, comment eſt-ce que nous avons des termes généraux, & où trouvons-nous ces natures univerſelles que ces termes ſignifient? Les mots deviennent généraux lorſqu'ils ſont inſtitués ſignes d'idées générales; & les idées deviennent générales lorſqu'on en ſépare les circonſtances du temps, du lieu & de toute autre idée qui peut les déterminer à telle ou telle éxiſtence particuliere. Par cette ſorte d'abſtraction elles ſont renduës capables de repréſenter également pluſieurs choſes individuelles, dont chacune étant en elle-même conforme à cette idée abſtraite, eſt par-là de cette *eſpece* de choſes, comme on parle.

§. 7. Mais pour expliquer ceci un peu plus diſtinctement, il ne ſera peut-être pas hors de propos de conſiderer nos notions & les noms que nous leur donnons dès leur origine, & d'obſerver par quels degrés nous venons à former & à étendre nos idées depuis notre premiere enfance. Il eſt tout viſible que les idées que les enfans ſe font des

des perſonnes avec qui ils converſent (pour nous arrêter à cet exemple) ſont ſemblables aux perſonnes mêmes, & ne ſont que particulieres. Les idées qu'ils ont de leur nourrice & de leur mere, ſont fort bien tracées dans leur eſprit, & comme autant de fidéles tableaux y repréſentent uniquement ces individus. Les noms qu'ils leur donnent d'abord, ſe terminent auſſi à ces individus: ainſi les noms de *nourrice* & *maman*, dont ſe ſervent les enfans, ſe rapportent uniquement à ces perſonnes. Quand après cela le temps & une plus grande connoiſſance du monde leur a fait obſerver qu'il y a pluſieurs autres êtres, qui par certains communs rapports de figure & de pluſieurs autres qualités reſſemblent à leur pere, à leur mere, & aux autres perſonnes qu'ils ont accoutumé de voir, ils forment une idée à laquelle ils trouvent que tous ces êtres particuliers participent également, & ils lui donnent comme les autres le nom d'*homme*, par exemple. Voilà comment ils viennent à avoir un nom général & une idée générale. En quoi ils ne forment rien de nouveau, mais écartant ſeulement de l'idée complexe qu'ils avoient

Chap. III. avoient de *Pierre* & de *Jacques*, de *Marie* & d'*Elizabeth*, ce qui eſt particulier à chacun d'eux, ils ne retiennent que ce qui leur eſt commun à tous.

§. 8. Par le même moyen qu'ils acquiérent le nom & l'idée générale d'*homme*, ils acquiérent aiſément des noms, & des notions plus générales. Car venant à obſerver que pluſieurs choſes qui différent de l'idée qu'ils ont de l'*homme*, & qui ne ſçauroient par conſequent être compriſes ſous ce nom, ont pourtant certaines qualités en quoi elles conviennent avec l'homme; ils ſe forment une autre idée plus générale en retenant ſeulement ces qualités & les réüniſſant dans une ſeule idée, & en donnant un nom à cette idée, ils font un terme d'une compréhenſion plus étenduë. Or cette nouvelle idée ne ſe fait point par aucune nouvelle addition, mais ſeulement comme la précédente, en ôtant la figure & quelques autres propriétés déſignées par le mot d'*homme*, & en retenant ſeulement un corps, accompagné de vie, de ſentiment, & de *motion ſpontanée*, ce qui eſt compris ſous le nom d'*animal*.

Les natures généra- §. 9. Que ce ſoit là le moyen par où

où les hommes forment premierement les idées générales & les noms généraux qu'ils leur donnent, c'eſt, je crois, une choſe ſi évidente qu'il ne faut pour la prouver que conſiderer ce que nous faiſons nous-mêmes, ou ce que les autres font, & quelle eſt la route ordinaire que leur eſprit prend pour arriver à la connoiſſance. Que ſi l'on ſe figure que les natures ou notions générales ſont autre choſe que de telles idées *abſtraites* & *partiales* d'autres idées plus complexes qui ont été premierement déduites de quelque éxiſtence particuliere ; on ſera, je penſe, bien en peine de ſçavoir où les trouver. Car que quelqu'un refléchiſſe en ſoi-même ſur l'idée qu'il a de l'*homme*, & qu'il me diſe enſuite en quoi elle differe de l'idée qu'il a de *Pierre* & de *Paul*, ou en quoi ſon idée de *cheval* eſt différente de celle qu'il a de *Bucephale*, ſi ce n'eſt dans l'éloignement de quelque choſe qui eſt particulier à chacun des individus, & dans la conſervation d'autant de particulieres idées complexes qu'il trouve convenir à pluſieurs éxiſtences particulieres. De même, en ôtant, des idées complexes ſignifiées

CHAP. III. Les ne ſont autre choſe que des idées abſtraites.

Chap. III. ſignifiées par les noms d'*homme* & de *cheval*, les ſeules idées particulieres en quoi elles différent, en ne retenant que celles dans leſquelles ils conviennent, & en faiſant de ces idées une nouvelle & diſtincte idée complexe, à laquelle on donne le nom d'*animal*, on a un terme plus général, qui avec l'homme comprend pluſieurs autres créatures. Otez après cela, de l'idée d'*animal* le ſentiment & le mouvement ſpontanée; dés-là l'idée complexe qui reſte, compoſée d'idées ſimples de corps, de vie & de nutrition, devient une idée encore plus générale, qu'on déſigne par le terme *vivant* qui eſt d'une plus grande étenduë. Et pour ne pas nous arrêter plus long-temps ſur ce point qui eſt ſi évident par lui-même, c'eſt par la même voie que l'eſprit vient à ſe former l'idée de *corps*, de *ſubſtance*, & enfin d'*être*, de *choſe*, & de tels autres termes univerſels qui s'appliquent à quelque idée que ce ſoit que nous ayons dans l'eſprit. En un mot tout ce myſtére des *genres* & des *eſpeces* dont on fait tant de bruit dans les écoles, mais qui hors de là eſt avec raiſon ſi peu conſidéré; tout ce myſtére,

tére, dis-je, ſe réduit uniquement à la formation d'idées abſtraites, plus ou moins étenduës auſquelles on donne certaines noms. Sur quoi ce qu'il y a de certain & d'invariable, c'eſt que chaque terme plus géneral ſignifie une certaine idée qui n'eſt qu'une partie de quelqu'une de celles qui ſont contenuës ſous elle. CHAP. III.

§. 10. Nous pouvons voir par-là quelle eſt la raiſon pourquoi en définiſſant les mots, ce qui n'eſt autre choſe que faire connoître leur ſignification, nous nous ſervons du *genre*, ou du terme général le plus prochain ſous lequel eſt compris le mot que nous voulons définir. On ne fait point cela par néceſſité, mais ſeulement pour s'épargner la peine de compter les différentes idées ſimples que le prochain terme général ſignifie, ou quelquefois peut-être pour s'épargner la honte de ne pouvoir faire cette énumération. Mais quoique la voie la plus courte de définir ſoit par le moyen du *genre* & de la *différence*, comme parlent les Logiciens, on peut douter, à mon avis, qu'elle ſoit la meilleure. Une choſe du moins, dont je ſuis aſſuré, c'eſt qu'elle n'eſt

Pourquoi on ſe ſert ordinairement du *genre* dans les définitions.

Chap. III. pas l'unique, ni par conſéquent abſolument néceſſaire. Car définir, n'étant autre choſe que faire connoître à un autre par des paroles quelle eſt l'idée qu'emporte le mot qu'on définit, la meilleure définition conſiſte à faire le dénombrement de ces idées ſimples qui ſont renfermées dans la ſignification du terme défini; & ſi au lieu d'un tel dénombrement les hommes ſe ſont accoûtumés à ſe ſervir du prochain terme général, ce n'a pas été par néceſſité, ou pour une plus grande clarté, mais pour abbréger. Car je ne doute point que, ſi quelqu'un deſiroit de connoître quelle idée eſt ſignifiée par le mot *homme*, & qu'on lui dit qu'un homme eſt une ſubſtance ſolide, étenduë, qui a de la vie, du ſentiment, un mouvement ſpontanée, & la faculté de raiſonner, je ne doute pas qu'il n'entendît auſſi-bien le ſens de ce mot *homme*, & que l'idée qu'il ſignifie ne lui fût pour le moins auſſi clairement connuë, que lorſqu'on le définit *un animal raiſonnable*, ce qui par les différentes définitions d'*animal*, de *vivant*, & de *corps*, ſe réduit à ces autres idées dont on vient de voir le dénombrement.

Dans

Dans l'explication du mot *homme*, je me ſuis attaché, en cet endroit, à la définition qu'on en donne ordinairement dans les écoles, qui quoiqu'elle ne ſoit peut-être pas la plus éxacte, ſert pourtant aſſez bien à mon préſent deſſein. On peut voir par cet exemple, ce qui a donné occaſion à cette régle, *Qu'une définition doit être composée de genre & de difference:* & cela ſuffit pour montrer le peu de néceſſité d'une telle régle, ou le peu d'avantage qu'il y a à l'obſerver éxactement. Car les définitions n'étant, comme il a été dit, que l'explication d'un mot par pluſieurs autres, enſorte qu'on puiſſe connoître certainement le ſens ou l'idée qu'il ſignifie, les langues ne ſont pas toujours formées ſelon les régles de la logique, de ſorte que la ſignification de chaque terme puiſſe être éxactement & clairement exprimée par deux autres termes. L'expérience nous fait voir ſuffiſamment le contraire: ou bien ceux qui ont fait cette régle ont eu tort de nous avoir donné ſi peu de définitions qui y ſoient conformes. Mais nous parlerons plus au long des *définitions* dans le chapitre ſuivant. Chap. III.

Chap. III.

Ce qu'on appelle *général & univerſel* eſt un ouvrage de l'entendement.

§. 11. Pour retourner aux termes généraux, il s'enſuit évidemment de ce que nous venons de dire, que ce qu'on appelle *général* & *univerſel* n'appartient pas à l'éxiſtence réelle des choſes, mais *que c'eſt un ouvrage de l'entendement* qu'il fait pour ſon propre uſage, & qui ſe rapporte uniquement aux ſignes, ſoit que ce ſoient des mots ou des idées. Les mots ſont généraux, comme il a été dit, lorſqu'on les employe pour être ſignes d'idées générales, ce qui fait qu'ils peuvent être indifféremment appliqués à pluſieurs choſes particulieres: & les idées ſont générales, lorſqu'elles ſont formées pour être des repréſentations de pluſieurs choſes particulieres. Mais l'univerſalité n'appartient pas aux choſes mêmes qui ſont toutes particulieres dans leur éxiſtence, ſans en excepter les mots & les idées dont la ſignification eſt générale. Lors donc que nous laiſſons à part les * particuliers, les généraux qui reſtent, ne ſont que de ſimples productions de notre eſprit, dont la nature générale n'eſt autre choſe que la capacité que l'entendement leur communique, de ſignifier ou de repréſenter pluſieurs particuliers.

*Mots, idées ou choſes.

liers. Car la ſignification qu'ils ont, n'eſt qu'une relation, qui leur eſt attribuée par l'eſprit de l'homme.

§. 12. Ainſi, ce qu'il faut conſiderer immédiatement après, c'eſt *quelle ſorte de ſignification appartient aux mots généraux.* Car il eſt évident qu'ils ne ſignifient pas ſimplement une ſeule choſe particuliere, puiſqu'en ce cas-là ce ne ſeroient pas des termes généraux, mais des noms propres. D'autre part il n'eſt pas moins évident qu'ils ne ſignifient pas une pluralité de choſes, car ſi cela étoit, *homme* & *hommes* ſignifieroient la même choſe; & la diſtinction des nombres, comme parlent les Grammairiens, ſeroit ſuperfluë & inutile. Ainſi, ce que les termes généraux ſignifient c'eſt une eſpece particuliere de choſes; & chacun de ces termes acquiert cette ſignification, en devenant ſigne d'une idée abſtraite que nous avons dans l'eſprit; & à meſure que les choſes éxiſtantes ſe trouvent conformes à cette idée, elles viennent à être rangées ſous cette dénomination, ou ce qui eſt la même choſe, à être de cette eſpece. D'où il paroît clairement que les eſſences de chaque eſpece de choſes ne ſont

Les idées abſtraites ſont les eſſences des *genres* & des *eſpeces.*

Chap. III. que ces idées abſtraites. Car puiſque avoir l'eſſence d'une eſpece, c'eſt avoir ce qui fait qu'une choſe eſt de cette eſpece; & puiſque la conformité à l'idée à laquelle le nom ſpécifique eſt attaché, eſt ce qui donne droit à ce nom de déſigner cette idée; il s'enſuit néceſſairement de là, qu'avoir cette eſſence, & avoir cette conformité, c'eſt une ſeule & même choſe; parce qu'être d'une telle eſpece, & avoir droit au nom de cette eſpece, eſt une ſeule & même choſe. Ainſi par exemple, c'eſt la même choſe d'être *homme*, ou *de l'eſpece d'homme*, & d'avoir droit au nom d'*homme*: comme être homme, ou de l'eſpece d'homme, & avoir l'eſſence d'homme, eſt une ſeule & même choſe. Or comme rien ne peut être *homme*, ou avoir droit au nom d'*homme* que ce qui a de la conformité avec l'idée abſtraite que le nom d'*homme* ſignifie; & qu'aucune choſe ne peut être un homme ou avoir droit à l'eſpece d'homme, que ce qui a l'eſſence de cette eſpece, il s'enſuit que l'idée abſtraite que ce nom emporte, & l'eſſence de cette eſpece, n'eſt qu'une ſeule & même choſe. Par où il eſt aiſé de voir que les eſſences des eſpeces

ces des choſes, & par conſéquent la réduction des choſes en eſpeces, eſt un ouvrage de l'entendement qui forme lui-même ces idées générales par abſtraction. CHAP. III.

§. 13. Je ne voudrois pas qu'on s'imaginât ici, que j'oublie, & moins encore que je nie que la nature dans la production des choſes en fait pluſieurs ſemblables. Rien n'eſt plus ordinaire ſur-tout dans les races des animaux, & dans toutes les choſes qui ſe perpétuent par ſemence. Cependant, je crois pouvoir dire que la réduction de ces choſes en eſpeces ſous certaines dénominations, eſt l'ouvrage de l'entendement qui prend occaſion de la reſſemblance qu'il remarque entr'elles de former des idées abſtraites & générales, & de les fixer dans l'eſprit ſous certains noms qui ſont attachés à ces idées dont ils ſont comme autant de modéles, de ſorte qu'à meſure que les choſes particulieres actuellement éxiſtantes ſe trouvent conformes à tels ou tels modéles, elles viennent à être d'une telle eſpece, à avoir une telle dénomination, ou à être rangées ſous une telle claſſe. Car lorſque nous diſons, c'eſt *un homme*, c'eſt *un cheval*, c'eſt

Les eſpeces ſont l'ouvrage de l'Entendement, mais elles ſont fondées ſur la reſſemblance des choſes.

Chap. III. c'eſt *juſtice*, c'eſt *cruauté*, c'eſt *une montre*, c'eſt *une bouteille*; que faiſons-nous par-là que ranger ces choſes ſous différens noms ſpécifiques en tant qu'elles conviennent aux idées abſtraites dont nous avons établi que ces noms ſeroient les ſignes? Et que ſont les eſſences de ces eſpeces, diſtinguées & déſignées par certains noms, ſinon ces idées abſtaites, qui ſont comme des liens par où les choſes particulieres actuellement éxiſtantes ſont attachées aux noms ſous leſquels elles ſont rangées? En effet, lorſque les termes généraux ont quelque liaiſon avec des êtres particuliers, ces idées abſtraites ſont comme un milieu qui unit ces êtres enſemble; de ſorte que les eſſences des eſpeces, ſelon que nous les diſtinguons, & les déſignons par des noms, ne ſont, & ne peuvent être autre choſe que ces idées préciſes & abſtraites que nous avons dans l'eſprit. C'eſt pourquoi, ſi les eſſences, ſuppoſées réelles, des ſubſtances, ſont différentes de nos idées adſtraites, elles ne ſçauroient être les eſſences des eſpeces ſous leſquelles nous les rangeons. Car deux eſpeces peuvent être avec autant de fondement une ſeule

eſpece,

eſpece, que deux différentes eſſences peuvent être l'eſſence d'une ſeule eſpece : & je voudrois bien qu'on me dît quelles ſont les altérations qui peuvent ou ne peuvent pas être faites dans un *cheval*, ou dans le *plomb*, ſans que l'une ou l'autre de ces choſes ſoit d'une autre eſpece. Si nous déterminons les eſpeces de ces choſes par nos idées abſtraites, il eſt aiſé de réſoudre cette queſtion ; mais quiconque voudra ſe borner en cette occaſion à des eſſences ſuppoſées réelles, ſera, je m'aſſure tout-à-fait déſorienté, & ne pourra jamais connoître quand une choſe ceſſe préciſément d'être de l'eſpece d'un cheval, ou de l'eſpece du plomb. Chap. III.

§. 14. Perſonne, au reſte, ne ſera ſurpris de m'entendre dire, que ces eſſences ou idées abſtraites qui ſont les meſures des noms & les bornes des eſpeces, ſoient l'ouvrage de l'entendement, ſi l'on conſidére qu'il y a du moins des idées complexes qui dans l'eſprit de diverſes perſonnes ſont ſouvent différentes collections d'idées ſimples ; & qu'ainſi ce qui eſt *avarice* dans l'eſprit d'un homme, ne l'eſt pas dans l'eſprit d'un autre. Bien plus, dans les ſubſtances dont les idées abſ- Chaque idée abſtraite diſtincte eſt une Eſſence diſtincte.

Chap. VI. traites ſemblent être tirées des choſes mêmes, on ne peut pas dire que ces idées ſoient conſtamment les mêmes, non pas même dans l'eſpece qui nous eſt la plus familiere, & que nous connoiſſons de la maniere la plus intime: puiſqu'on a douté pluſieurs fois ſi le fruit qu'une femme a mis au monde étoit homme, juſqu'à diſputer ſi l'on devoit le nourrir & le baptiſer: ce qui ne pourroit être, ſi l'idée abſtraite ou l'eſſence à laquelle appartient le nom d'*homme*, étoit l'ouvrage de la nature, & non une diverſe & incertaine collection d'idées ſimples que l'entendement unit enſemble, & à la quelle il attache un nom, après l'avoir renduë générale par voie d'abſtraction. De ſorte que dans le fond chaque idée diſtincte formée par abſtraction eſt une eſſence diſtincte; & les noms qui ſignifient de telles idées diſtinctes ſont des noms de choſes eſſentiellement différentes. Ainſi, un *cercle* différe auſſi eſſentiellement d'un *ovale*, qu'une *brebis* d'une *chévre*; & la pluye eſt auſſi eſſentiellement différente de la neige, que l'eau différe de la terre; puiſqu'il eſt impoſſible que l'idée abſtraite qui eſt l'eſſence de l'une, ſoit ainſi com-

communiquée à l'autre. Et ainſi deux idées abſtraites qui différent entr'elles par quelque endroit & qui ſont déſignées par deux noms diſtincts, conſtituent deux *ſortes* ou *eſpeces* diſtinctes, leſquelles ſont auſſi eſſentiellement différentes, que les deux idées les plus oppoſées du monde. CHAP. III.

§. 15. Mais parce qu'il y a des gens qui croient, & non ſans raiſon, que les eſſences des choſes nous ſont entiérement inconnuës, il ne ſera pas hors de propos de conſiderer les différentes ſignifications du mot *eſſence*. Il y a une *Eſſence réelle*, & une *nominale*.

Premierement, l'eſſence peut ſe prendre pour la propre exiſtence de chaque choſe. Ainſi dans les ſubſtances en général, la conſtitution réelle, intérieure & inconnuë des choſes, d'où dépendent les qualités qu'on y peut découvrir, peut être appellée leur *eſſence*. C'eſt la propre & originaire ſignificatiou de ce mot, comme il paroît par ſa formation, le terme d'*eſſence* ſignifiant proprement * l'*Etre*, dans ſa premiere dénotation. Et c'eſt dans ce ſens que nous l'employons encore quand nous parlons de l'eſſence des choſes particulieres ſans leur donner aucun nom.

* Ab eſſe Eſſentia.

CHAP. III. En ſecond lieu, la doctrine des écoles s'étant fort éxercée ſur le *genre* & l'*eſpece* qui y ont été le ſujet de bien des mots, le mot d'*eſſence*, a preſque perdu ſa premiere ſignification, & au lieu de déſigner la conſtitution réelle des choſes, il a preſque été entiérement appliqué à la conſtitution artificielle du *genre* & de l'*eſpece*. Il eſt vrai qu'on ſuppoſe ordinairement une conſtitution réelle de l'eſpece de chaque choſe, & il eſt hors de doute qu'il doit y avoir quelque conſtitution réelle, d'où chaque amas d'idées ſimples *coéxiſtantes* doit dépendre. Mais comme il eſt évident que les choſes ne ſont rangées, en *ſortes* ou *eſpeces*, ſous certains noms qu'en tant qu'elles conviennent avec certaines idées abſtraites, auſquelles nous avons attaché ces noms-là, l'*eſſence* de chaque *genre* ou *eſpece* vient ainſi à n'être autre choſe que l'idée abſtraite, ſignifiée par le nom général ou ſpécifique. Et nous trouverons que c'eſt-là ce qu'emporte le mot d'*eſſence* ſelon l'uſage le plus ordinaire qu'on en fait. Il ne ſeroit pas mal, à mon avis, de déſigner ces deux ſortes d'eſſences par deux noms différens, & d'appeller la pre-

premiere *eſſence reelle*, & l'autre *eſſence nominale*. CHAP. III.

§. 16. *Il y a une ſi étroite liaiſon entre l'eſſence nominale & le nom*, qu'on ne peut attribuer le nom d'aucune ſorte de choſes à aucun être particulier qu'à celui qui a cette eſſence par où il répond à cette idée abſtraite, dont le nom eſt le ſigne.

Il y a une conſtante liaiſon entre le nom & l'eſſence nominale.

§. 17. A l'egard des eſſences réelles des ſubſtances corporelles, pour ne parler que de celles-là, il y a deux opinions, ſi je ne me trompe. L'une eſt de ceux qui ſe ſervant du mot *eſſence* ſans ſçavoir ce que c'eſt, ſuppoſent un certain nombre de ces eſſences, ſelon leſquelles toutes les choſes naturelles ſont formées, auſquelles chacune d'elles participe éxactement, par où elles viennent à être de telle ou de telle eſpece. L'autre opinion qui eſt beaucoup plus raiſonnable, eſt de ceux qui reconnoiſſent que toutes les choſes naturelles ont une certaine conſtitution réelle, mais inconnuë, de leurs parties inſenſibles, d'où découlent ces qualités ſenſibles qui nous ſervent à diſtinguer ces choſes l'une de l'autre, ſelon que nous avons occaſion de les diſtinguer en certaines *ſortes*, ſous de communes dénominations.

La ſuppoſition, que les Eſpeces ſont diſtinguées par leurs eſſences reelles, eſt inutile.

Chap. III. La premiere de ces opinions qui ſuppoſe ces eſſences comme autant de moules où ſont jettées toutes les choſes naturelles qui éxiſtent & auſquelles elles ont également part, a, je penſe, fort embrouillé la connoiſſance des choſes naturelles. Les fréquentes productions de monſtres dans toutes les eſpeces d'animaux, la naiſſance des imbécilles, & d'autres ſuites étranges des enfantemens forment des difficultés qu'il n'eſt pas poſſible d'accorder avec cette hypothéſe; puiſqu'il eſt auſſi impoſſible que deux choſes qui participent éxactement à la même eſſence réelle ayent différentes proprietés, qu'il eſt impoſſible que deux figures participant à la même eſſence réelle d'un cercle ayent différentes proprietés. Mais quand il n'y auroit point d'autre raiſon contre une telle hypothéſe, cette ſuppoſition d'eſſences qu'on ne ſçauroit connoître, & qu'on regarde pourtant comme ce qui diſtingue les eſpeces des choſes, eſt ſi fort inutile, & ſi peu propre à avancer aucune partie de nos connoiſſances, que cela ſuffiroit ſeul pour nous la faire rejetter, & nous obliger à nous contenter de ces eſſences des eſpeces.

des

des choſes, que nous ſommes capables de concevoir, & qu'on trouvera, après y avoir bien penſé, n'être autre choſe que ces idées abſtraites & complexes auſquelles nous avons attaché certains noms généraux. CHAP. III.

§. 18. Les eſſences étant ainſi diſtinguées en *nominales* & *réelles*, nous pouvons remarquer outre cela, que *dans les eſpeces des idées ſimples & des modes, elles ſont toujours les mêmes*; mais que dans les ſubſtances elles ſont toujours entierement différentes. Ainſi, une figure qui termine un eſpace par trois lignes, c'eſt l'eſſence d'un triangle, tant *réelle* que *nominale*; car c'eſt non ſeulement l'idée abſtraite à laquelle le nom général eſt attaché, mais l'eſſence ou l'être propre de la choſe même, le véritable fondement d'où procédent toutes ſes proprietés, & auquel elles ſont inſéparablement attachées. Mais il en eſt tout autrement à l'égard de cette portion de matiere qui compoſe l'anneau que j'ai au doigt, dans laquelle ces deux eſſences ſont viſiblement différentes. Car c'eſt de la conſtitution réelle de ſes parties inſenſibles que dépendent toutes ces proprietés de couleur, de peſan-

L'Eſſence réelle & nominale la même dans les idées ſimples & dans les modes: différentes dans les ſubſtances.

Chap. III. pesanteur, de fusibilité, de fixité, &c. qu'on y peut observer. Et cette constitution nous est inconnuë, de sorte que n'en ayant point d'idée, nous n'avons point de nom qui en soit le signe. Cependant c'est sa couleur, son poids, sa fusibilité & sa fixité, *&c.* qui le font être de l'or, ou qui lui donnent droit à ce nom, qui est pour cet effet son *essence nominale*: puisque rien ne peut avoir le nom d'or que ce qui a cette conformité de qualités avec l'idée complexe & abstraite à laquelle ce nom est attaché. Mais comme cette distinction d'essences appartient principalement aux substances, nous aurons occasion d'en parler plus au long, quand nous traiterons des noms des substances.

Essences *ingénérables* & incorruptibles.

§. 19. Une autre chose qui peut faire voir encore que ces idées abstraites, désignées par certains noms, sont les essences que nous concevons dans les choses, c'est ce qu'on a accoûtumé de dire, qu'elles sont *ingénérables* & incorruptibles: ce qui ne peut être véritable des constitutions réelles des choses, qui commencent & périssent avec elles. Toutes les choses qui éxistent, excepté leur auteur, sont sujettes au changement, & sur-tout celles qui

qui ſont de notre connoiſſance, & que nous avons réduit à certaines eſpeces ſous des noms diſtincts. Ainſi, ce qui hier étoit herbe, eſt demain la chair d'une brebis, & peu de jours après fait partie d'un homme. Dans tous ces changemens & autres ſemblables, l'eſſence réelle des choſes, c'eſt-à-dire, la conſtitution d'où dépendent leurs différentes propriétés, eſt détruite & périt avec elles. Mais les eſſences étant priſes pour des idées établies dans l'eſprit avec certains noms qui leur ont été donnés, ſont ſuppoſées reſter conſtamment les mêmes, à quelques changemens que ſoient expoſées les ſubſtances particulieres. Car quoi qu'il arrive d'*Alexandre* & de *Bucephale*, les idées auſquelles on a attaché les noms d'*homme* & de *cheval* ſont toujours ſuppoſées demeurer les mêmes; & par conſéquent les eſſences de ces eſpeces ſont conſervées dans leur entier, quelques changemens qui arrivent à aucun individu, ou même à tous les individus de ces eſpeces. C'eſt ainſi, dis-je, que l'eſſence d'une eſpece reſte en ſûreté & dans ſon entier, ſans l'éxiſtence même d'un ſeul individu de cette eſpece.

Chap. III. eſpece. Car bien qu'il n'y eut préſentement aucun cercle dans le monde (comme peut-être cette figure n'éxiſte nulle part tracée éxactement) cependant l'idée qui eſt attachée à ce nom, ne ceſſeroit pas d'être ce qu'elle eſt, & de ſervir comme de modéle pour déterminer quelles des figures particulieres qui ſe préſentent à nous, ont ou n'ont pas droit à ce nom de cercle, & pour faire voir par même moyen laquelle de ces figures ſeroit de cette eſpece dès-là qu'elle auroit cette eſſence. De même, quand bien il n'y auroit préſentement, ou n'y auroit jamais eu dans la nature aucune bête telle que la *licorne*, ni aucun poiſſon tel que la *ſirène*, cependant ſi l'on ſuppoſe que ces noms ſignifient des idées complexes & abſtraites qui ne renferment aucune impoſſibilité, l'eſſence d'une ſirène eſt auſſi intelligible que celle d'un homme; & l'idée d'une licorne eſt auſſi certaine, auſſi conſtante & auſſi permanente que celle d'un cheval. D'où il s'enſuit évidemment que les eſſences ne ſont autre choſe que des idées abſtraites, par cela même qu'on dit qu'elles ſont immuables; que

cette

cette doctrine de l'immutabilité des essences est fondée sur la relation qui est établie entre ces idées abstraites & certains sons considerés comme signes de ces idées, & qu'elle sera toujours véritable, pendant que le même nom peut avoir la même signification.

§. 20. Pour conclure; voici en peu de mots ce que j'ai voulu dire sur cette matiére: c'est que tout ce qu'on nous débite à grand bruit sur les genres, sur les especes & sur leurs essences, n'emporte dans le fond autre chose que ceci, sçavoir, que les hommes venant à former des idées abstraites, & à les fixer dans leur esprit avec des noms qu'ils leur assignent, se rendent par-là capables de considerer les choses & d'en discourir, comme si elles étoient assemblées, pour ainsi dire, en divers faisceaux, afin de pouvoir plus commodément, plus promptement & plus facilement s'entre-communiquer leurs pensées, & avancer dans la connoissance des choses, où ils ne pourroient faire que des progrès fort lents, si leurs mots & leurs pensées étoient entiérement bornées à des choses particulieres. Récapitulation.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des Noms des Idées ſimples.

CHAP. IV. Les noms des Idées ſimples, des Modes, & des Subſtances ont chacun quelque choſe de particulier.

§. 1. QUOIQUE les mots ne ſignifient rien immédiatement que les idées qui ſont dans l'eſprit de celui qui parle, comme je l'ai déja montré; cependant après avoir fait une revûë plus éxacte, nous trouverons que les noms des *idées ſimples*, des *modes mixtes* (ſous leſquels je comprens auſſi les *relations*) & des *ſubſtances*, ont chacun quelque choſe de particulier, par où ils différent les uns des autres.

I. Les noms ſimples & des Subſtances donnent à entendre une éxiſtence réelle.

§. 2. Et premierement, les noms des idées ſimples & des ſubſtances marquent, outre les idées abſtraites qu'ils ſignifient immédiatement, quelque éxiſtence réelle, d'où leur patron orignal a été tiré. Mais les noms des modes mixtes ſe terminent à l'idée qui eſt dans l'eſprit, & ne portent pas nos penſées plus avant, comme nous verrons dans le chapitre ſuivant.

II. Les noms des idées

§. 3. En ſecond lieu, les noms des idées ſimples & des modes ſignifient toujours

toujours l'*eſſence réelle* de leurs eſpeces auſſi bien que la *nominale.* Mais les noms des ſubſtances naturelles ne ſignifient que rarement, pour ne pas dire jamais, autre choſe que l'eſſence nominale de leurs eſpeces, comme on verra dans le chapitre où nous traitons * des *noms des ſubſtances* en particulier.

CHAP. IV. ſimples & des modes ſignifient toujours l'eſſence réelle & nominale.

* Chap. VI. du Liv. III.

§. 4. En troiſiéme lieu, les noms des *idées ſimples*, ne peuvent être définis, & ceux de toutes les *idées complexes* peuvent l'être. Juſqu'ici perſonne, que je ſçache, n'a remarqué quels ſont les termes qui peuvent ou ne peuvent pas être définis; & je ſuis tenté de croire qu'il s'éleve ſouvent de grandes diſputes & qu'il s'introduit bien du galimathias dans les diſcours des hommes pour ne pas ſonger à cela, les uns demandant qu'on leur définiſſe des termes qui ne peuvent être définis, & d'autres croyant devoir ſe contenter d'une explication qu'on leur donne d'un mot par un autre plus général, & par ce qui en reſtraint le ſens, ou pour parler en termes de l'art, par un *genre* & une *différence*, quoique ſouvent ceux qui ont oui cette définition faite ſelon les régles, n'ayant pas une

III. Les noms des idées ſimples ne peuvent être définis.

CHAP. IV. une connoiſſance plus claire du ſens de ce mot qu'ils n'en avoient auparavant. Je crois du moins qu'il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos de montrer en cet endroit quels mots peuvent être définis & quels ne ſçaureiont l'être, & en quoi conſiſte une bonne définition ; ce qui ſervira peut-être ſi fort à faire connoître la nature de ces ſignes de nos idées, qu'il vaut la peine d'être éxaminé plus particulierement qu'il ne l'a été juſqu'ici.

Si tous pouvoient être définis, cela iroit à l'infini.

§. 5. Je ne m'arrêterai pas ici à prouver que tous les modes ne peuvent être définis, par la raiſon tirée du progrès à l'infini, où nous nous engagerions viſiblement, ſi nous reconnoiſſions que tous les mots peuvent être définis. Car où s'arrêter, s'il falloit définir les mots d'une définition, par d'autres mots ? Mais je montrerai par la nature de nos idées, & par la ſignification de nos paroles, pourquoi certains noms peuvent être définis & pourquoi d'autres ne ſçauroient l'être, & quels ils ſont.

Ce que c'eſt qu'une définition.

§. 6. On convient, je penſe, *que*, définir *n'eſt autre choſe que faire connoître le ſens d'un mot par le moyen de pluſieurs autres mots qui ne ſoient pas ſynonimes.*

Or

Or comme le sens des mots n'est autre chose que les idées mêmes dont ils sont établis les signes par celui qui les employe, la signification d'un mot est connuë; ou le mot est défini dès que l'idée dont il est rendu signe, & à laquelle il est attaché dans l'esprit de celui qui parle est, pour ainsi dire, représentée & comme exposée aux yeux d'une autre personne par le moyen d'autres termes, & que par-là la signification en est déterminée. C'est-là le seul usage & l'unique fin des définitions, & par conséquent l'unique régle par où l'on peut juger si une définition est bonne ou mauvaise. CHAP. IV.

§. 7. Cela posé, je dis que les noms des idées simples ne peuvent point être définis, & que ce sont les seuls qui ne puissent l'être. En voici la raison. C'est que les différens termes d'une définition signifiant différentes idées, ils ne sçauroient en aucune maniere représenter une idée qui n'a aucune composition. Et par conséquent, une définition, qui n'est proprement autre chose que l'explication du sens d'un mot par le moyen de plusieurs autres mots qui ne signifient point la même chose, ne peut avoir lieu dans les noms des idées simples. §. 8.

Les idées simples pourquoi ne peuvent être définies.

CHAP. IV.

Exemple tiré du *Mouvement.*

§. 8. Ces célébres vétilles dont on fait tant de bruit dans les écoles, ſont venuës de ce qu'on n'a pas pris garde à cette différence qui ſe trouve dans nos idées & dans les noms dont nous nous ſervons pour les exprimer, comme il eſt aiſé de voir dans les définitions qu'ils nous donnent de quelque peu d'idées ſimples. Car les plus grands maîtres dans l'art de définir, ont été contraints d'en laiſſer la plus grande partie ſans les définir, par la ſeule impoſſibilité qu'ils y ont trouvé. Le moyen par exemple, que l'eſprit de l'homme pût inventer un plus fin galimathias, que celui qui eſt renfermé dans cette définition, *L'Acte d'un Etre en puiſſance, en tant qu'il eſt en puiſſance?* Un homme raiſonnable, à qui elle ne ſeroit pas connuë d'avance par ſon extrême abſurdité qui l'a renduë ſi fameuſe, ſeroit ſans doute fort embarraſſé de conjecturer quel mot on pourroit ſuppoſer qu'on ait voulu expliquer par-là. Si, par exemple, *Ciceron* eut demandé à un Flamand ce que c'étoit *bevveeginge* & que le Flamand lui en eut donné cette explication en latin, *eſt actus Entis in potentia quatenus in potentia*, je demande ſi l'on pourroit

roit ſe figurer que Ciceron eut entendu par ces paroles ce que ſignifioit le mot de *bevveeginge*, ou qu'il eut même pû conjecturer quelle étoit l'idée qu'un Flamand avoit ordinairement dans l'eſprit, & qu'il vouloit faire connoître à une autre perſonne, lorſqu'il prononçoit ce * mot-là. CHAP. IV.

§. 9. Nos Philoſophes modernes qui ont tâché de ſe défaire du jargon des écoles & de parler intelligiblement, n'ont pas mieux réüſſi à définir les idées ſimples, par l'explication qu'ils nous donnent de leurs cauſes ou par quelqu'autre voie que ce ſoit. Ainſi les partiſans des Atomes qui définiſſent le mouvement, *un paſſage d'un lieu dans un autre*, ne font autre choſe que mettre un mot ſynonyme à le place d'un autre. Car qu'eſt-ce qu'un *paſſage* ſinon un *mouvement?* Et ſi l'on leur demandoit, ce que c'eſt que *paſſage*, comment le pourroient-ils mieux définir que par le terme de mouvement? En effet, dite qu'*un paſſage eſt un mouvement d'un lieu dans un autre*, n'eſt-ce pas s'exprimer pour le moins d'une maniere auſſi propre & auſſi ſignificative que de dire, *le mouvement eſt un paſſage d'un lieu dans un autre.*

* Qui ſignifie en Flamand ce que nous appellons *mouvement*, en François.

CHAP. IV. C'eſt traduire & non pas définir, que de mettre ainſi deux mots de la même ſignification l'un à la place de l'autre. A la vérité, quand l'un eſt mieux entendu que l'autre, cela peut ſervir à faire connoître quelle idée eſt ſignifiée par le terme inconnu : mais il s'en faut pourtant beaucoup que ce ſoit une définition, à moins que nous ne diſions que chaque mot françois qu'on trouve dans un dictionnaire eſt la définition du mot latin qui lui répond, & que le mot de *mouvement* eſt une définition de celui de *motus*. Que ſi l'on éxamine bien la définition que les Carteſiens nous donnent du *mouvement*, quand ils diſent que c'eſt *l'application ſucceſſive des parties de la ſurface d'un corps aux parties d'un autre corps*, on trouvera qu'elle n'eſt pas meilleure.

Autre exemple tiré de la *Lumiere.*

§. 10. *L'Acte de tranſparent, en tant que tranſparent*, eſt une autre définition que les Péripatéticiens ont prétendu donner d'une idée ſimple, qui n'eſt pas dans le fond plus abſurde que celle qu'ils nous donnent du mouvement, mais qui paroît plus viſiblement inutile, & ne ſignifier abſolument rien ; parce que l'expérience convaincra aiſément quiconque y fera réfléxion, qu'elle

qu'elle ne peut faire entendre à un aveugle le mot de *lumiere* dont on veut qu'elle ſoit l'explication. La définition du mouvement ne paroît pas d'abord ſi frivole, parce qu'on ne peut pas la mettre à cette épreuve. Car cette idée ſimple s'introduiſant dans l'eſprit par l'attouchement auſſi bien que par la vûë, il eſt impoſſible de citer quelqu'un qui n'ait point eu d'autre moyen d'acquerir l'idée du mouvement que par la ſimple définition de ce mot. Ceux qui diſent que la *lumiere* eſt un grand nombre de petits globules qui frappent vivement le fond de l'œil, parlent plus intelligiblement qu'on ne parle ſur ce ſujet dans les écoles: mais que ces mots ſoient entendus avec la derniere évidence, ils ne ſçauroienr pourtant jamais faire que l'idée ſignifiée par le mot de *lumiere* ſoit plus connuë à un homme qui ne l'entend pas auparavant, que ſi on lui diſoit que la lumiere n'eſt autre choſe qu'un amas de petites balles que des *Fées* pouſſent tout le jour avec des raquettes contre le front de certains hommes, pendant qu'elles négligent de rendre le même ſervice à d'autres. Car ſuppoſé que

CHAP. IV. l'explication de la choſe ſoit véritable, cette idée de la cauſe de la lumiere auroit beau nous être connuë avec toute l'éxactitude poſſible, elle ne ſerviroit non plus à nous donner l'idée de la lumiere même, en tant que c'eſt une perception particuliere qui eſt en nous, que l'idée de la figure & du mouvement d'une épingle nous pourroit donner l'idée de la douleur qu'une épingle eſt capable de produire en nous. Car dans toutes les idées ſimples qui nous viennent par un ſeul ſens, la cauſe de la ſenſation, & la ſenſation elle-même ſont deux idées, & qui ſont ſi différentes & ſi éloignées l'une de l'autre, que deux idées ne ſçauroient l'être d'avantage. C'eſt pourquoi les globules de Deſcartes auroient beau frapper la rétine d'un homme que la maladie nommée *Gutta ſerena* auroit rendu aveugle, jamais il n'auroit, par ce moyen, aucune idée de lumiere ni de quoi que ce ſoit d'approchant, encore qu'il comprit à merveille ce que ſont ces petits globules, & ce que c'eſt que frapper un autre corps. Pour cet effet les Carteſiens qui ont fort bien compris cela, diſtinguent éxactement entre cette *lumiere* qui eſt la cauſe de

la

la ſenſation qui s'excite en nous à la vuë d'un objet, & entre l'idée qui eſt produite en nous par cette cauſe, & qui eſt proprement la *lumiere.* CHAP. IV.

§. 11. Les idées ſimples ne nous viennent comme on a déja vû, que par le moyen des impreſſions que les objets font ſur notre eſprit, par les organes appropriés à chaque eſpece. Si nous ne les recevons pas de cette maniere, *tous les mots qu'on employeroit pour expliquer ou définir quelqu'un des noms qu'on donne à ces idées, ne pourroient jamais produire en nous l'idée que ce nom ſignifie.* Car les mots n'étant que des ſons, ils ne peuvent exciter d'autre idée ſimple en nous que celle de ces ſons mêmes, ni nous faire avoir aucune idée qu'en vertu de la liaiſon volontaire qu'on reconnoît être entre eux & ces idées ſimples dont ils ont été établis ſignes par l'uſage ordinaire. Que celui qui penſe autrement ſur cette matiere, éprouve s'il trouvera des mots qui puiſſent lui donner le goût des *Ananas*, & lui faire avoir la vraye idée de l'exquiſe ſaveur de ce fruit. Que ſi on lui dit que ce goût approche de quelqu'autre goût, dont il a déja l'idée dans ſa mémoire où elle a

On continue d'expliquer pourquoi les idées ſimples ne peuvent être définies.

CHAP. IV. été imprimée par des objets ſenſibles qui ne ſont pas inconnus à ſon palais, il peut approcher de ce goût en lui-même ſelon ce degré de reſſemblance. Mais ce n'eſt pas nous faire avoir cette idée par le moyen d'une définition. C'eſt ſeulement exciter en nous d'autres idées ſimples par leurs noms connus; ce qui ſera toujours fort différent du véritable goût de ce fruit. Il en eſt de même à l'égard de la lumiere, des couleurs & de toutes les autres idées ſimples; car la ſignification des ſons n'eſt pas naturelle, mais impoſée par une inſtitution arbitraire. C'eſt pourquoi il n'y a aucune définition de la *lumiere* ou de la *rougeur* qui ſoit plus capable d'exciter en nous aucune de ces idées, que le ſon du mot *lumiere* ou *rougeur* pourroit le faire par lui-même. Car eſperer de produire une idée de lumiere ou de couleur par un ſon, de quelque maniere qu'il ſoit formé, c'eſt ſe figurer que les ſons pourront être vûs ou que les couleurs pourront être ouïes; & attribuer aux oreilles la fonction de tous les autres ſens: ce qui eſt autant que ſi l'on diſoit que nous pouvons *goûter*, *flairer*, & *voir* par le moyen des oreilles; eſpece

eſpece de Philoſophie qui ne peut convenir qu'à *Sancho pança* qui avoit la faculté de voir *Dulcinée* par ouï-dire. Soit donc conclu que quiconque n'a pas déja reçu dans ſon eſprit par la porte naturelle, l'idée ſimple qui eſt ſignifiée par un certain mot, ne ſçauroit jamais venir à connoître la ſignification de ce mot par le moyen d'autres mots ou ſons, quels qu'ils puiſſent être, de quelque maniere qu'ils ſoient joints enſemble par aucunes régles de définition qu'on puiſſe jamais imaginer. Le ſeul moyen de la faire connoître, c'eſt de frapper ſes ſens par l'objet qui leur eſt propre, & de produire ainſi en lui l'idée dont il a déja appris le nom. Un homme aveugle qui aimoit l'étude, s'étant fort tourmenté la tête ſur le ſujet des objets viſibles, & ayant conſulté ſes livres & ſes amis pour pouvoir comprendre les mots de *lumiere* & de *couleur* qu'il rencontroit ſouvent dans ſon chemin, dit un jour avec une extrême confiance, qu'il comprenoit enfin ce que ſignifioit l'*écarlate*. Sur quoi ſon ami lui ayant demandé ce que c'étoit que l'écarlate, *c'eſt*, répondit-il, *quelque choſe de ſemblable au ſon de la trompette.*

CHAP. IV. Quiconque prétendra découvrir ce qu'emporte le nom de quelqu'autre idée ſimple par le ſeul moyen d'une définition, ou par d'autres termes qu'on peut employer pour l'expliquer, ſe trouvera juſtement dans le cas de cet aveugle.

Le contraire paroit dans les idées complexes par les exemples d'une *ſtatuë* & de l'*Arc-en-ciel.*

§. 12. Il en eſt tout autrement à l'égard des *idées complexes.* Comme elles ſont compoſées de pluſieurs idées ſimples, les mots qui ſignifient les différentes idées qui entrent dans cette compoſition, peuvent imprimer dans l'eſprit des idées complexes qui n'y avoient jamais été, & en rendre par-là les noms intelligibles. C'eſt dans de telles collections d'idées, déſignées par un ſeul nom, qu'a lieu la définition ou l'explication d'un mot par pluſieurs autres, & qu'elle peut nous faire entendre les noms de certaines choſes qui n'étoient jamais tombées ſous nos ſens, & nous engager à former des idées conformes à celles que les autres hommes ont dans l'eſprit, lorſqu'ils ſe ſervent de ces noms-là; pourvû que nul des termes de la définition ne ſignifie aucune idée ſimple, que celui à qui on la propoſe, n'ait encore jamais eu dans l'eſprit. Ainſi, le

le mot de *ſtatuë* peut bien être expli- Chap. IV.
qué à un aveugle par d'autres mots, mais non pas celui de *peinture*, ſes ſens lui ayant fourni l'idée de la figure & non celle des couleurs qu'on ne ſçauroit pour cet effet exciter en lui par le ſecours des mots. C'eſt ce qui fit gagner le prix au Peintre ſur le Statuaire. Etant venus à diſputer de l'excellence de leur art, le Statuaire prétendit que la ſculpture devoit être preferée à cauſe qu'elle s'étendoit plus loin, & que ceux-là même qui étoient privés de la vuë, pouvoient encore s'appercevoir de ſon excellence. Le Peintre convint de s'en rapporter au jugement d'un aveugle. Celui-ci étant conduit où étoit la ſtatuë du ſculpteur & le tableau du peintre, on lui preſenta premierement la ſtatuë, dont il parcourut avec ſes mains tous les traits du viſage & la forme du corps, & plein d'admiration il éxalta l'adreſſe de l'ouvrier. Mais étant conduit auprès du tableau, on lui dit, à meſure qu'il étendoit la main deſſus, que tantôt il touchoit la tête, tantôt le front, les yeux, le nez *&c.* à meſure que ſa main ſe mouvoit ſur les différentes parties de la peinture

CHAP. IV. qui avoit été tirée ſur la toile, ſans qu'il y trouvât la moindre diſtinction; ſur quoi il s'écria que ce devoit être ſans contredit un ouvrage tout-à-fait admirable & divin, puiſqu'il pouvoit leur repréſenter toutes ces parties où il n'en pouvoit ni ſentir ni appercevoir la moindre trace.

§. 13. Celui qui ſe ſerviroit du mot *arc-en-ciel*, en parlant à une perſonne qui connoîtroit toutes les couleurs dont il eſt compoſé, mais qui n'auroit pourtant jamais vû ce *phénoméne*, définiroit ſi bien ce mot en repréſentant la figure, la grandeur, la poſition & l'arrangement des couleurs, qu'il pourroit le lui faire tout-à-fait bien comprendre. Mais quelque éxacte & parfaite que fut cette définition, elle ne feroit jamais entendre à un aveugle ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, parce que pluſieurs des idées ſimples qui forment cete idée complexe, étant de telle nature qu'elles ne lui ont jamais été connuës par ſenſation & par expérience, il n'y a point de paroles qui puiſſent les exciter dans ſon eſprit.

Quand les noms des idées complexes peuvent

§. 14. Comme les idées ſimples ne nous viennent que de l'expérience par le

le moyen des objets qui ſont propres à produire ces perceptions en nous ; dès que notre eſprit a acquis par ce moyen une certaine quantité de ces idées, avec la connoiſſance des noms qu'on leur donne, nous ſommes en état de définir, & d'entendre, à la faveur des définitions, les noms des idées complexes qui ſont compoſées de ces idées ſimples. Mais lorſqu'un terme ſignifie une idée ſimple qu'un homme n'a point eu encore dans l'eſprit, il eſt impoſſible de lui en faire comprendre le ſens par des paroles. Au contraire, ſi un terme ſignifie une idée qu'un homme connoit déja, mais ſans ſçavoir que ce terme en ſoit le ſigne, on peut lui faire entendre le ſens de ce mot par le moyen d'un autre qui ſignifie la même idée & auquel il eſt accoûtumé. Mais il n'y a abſolument aucun cas où le nom d'aucune idée ſimple puiſſe être défini.

CHAP. IV. vent être rendus intelligibles par le ſecours des mots.

§. 15. En quatriéme lieu, quoiqu'on ne puiſſe point faire concevoir la ſignification préciſe des noms des idées ſimples en les définiſſant, cela n'empêche pourtant pas qu'en général ils ne ſoient moins douteux, & moins incertains que ceux des *modes mixtes*

IV. Les noms des idées ſimples ſont les moins douteux.

CHAP. IV. & des *ſubſtances*. Car comme ils ne ſignifient qu'une ſimple perception, les hommes pour l'ordinaire s'accordent facilement & parfaitement ſur leur ſignification ; & ainſi, l'on n'y trouve pas grand ſujet de ſe méprendre, ou de diſputer. Celui qui ſçait une fois que la *blancheur* eſt le nom de la couleur qu'il a obſervé dans la *neige* ou dans le *lait*, ne pourra guéres ſe tromper dans l'application de ce mot, tandis qu'il conſerve cette idée dans l'eſprit ; & s'il vient à la perdre entierement, il n'eſt plus ſujet à n'en pas prendre le vrai ſens, mais il apperçoit qu'il n'entend abſolument point. Il n'y a, dans ce cas, ni multiplicité d'idées ſimples qu'il faille joindre enſemble, ce qui rend douteux les noms des *modes mixtes* ; ni une eſſence, ſuppoſée réelle, mais inconnuë, accompagnée de propriétés qui en dépendent & dont le juſte nombre n'en eſt pas moins inconnu, ce qui met de l'obſcurité dans les noms des ſubſtances. Au contraire dans les idées ſimples toute la ſignification du nom eſt connuë tout-à-la fois & n'eſt point compoſée de parties, de ſorte qu'en mettant un plus grand ou un plus petit nom-

nombre de parties l'idée puiſſe varier & que la ſignification du nom qu'on lui donne, puiſſe être par conſequent obſcure & incertaine. CHAP. IV.

§. 16. On peut obſerver, en cinquieme lieu, touchant les idées ſimples & leurs noms, qu'ils n'ont que très-peu de ſubordination dans ce que les Logiciens appellent *linea prædicamentalis*, depuis la * *derniere eſpece* juſqu'au † *genre ſuprême*. Et la raiſon, c'eſt que la derniere eſpece n'étant qu'une ſeule idée ſimple, on n'en peut rien retrancher pour faire que ce qui la diſtingue des autres étant ôté, elle puiſſe convenir avec quelqu'autre choſe par une idée qui leur ſoit commune à toutes deux, & qui n'ayant qu'un nom, ſoit le genre des deux autres: Par exemple, on ne peut rien retrancher des idées du *blanc* & du *rouge* pour faire qu'elles conviennent dans une commune apparence, & qu'ainſi elles ayent un ſeul nom général, comme lorſque la facilité de raiſonner etant retranchée de l'idée complexe d'*homme*, la fait convenir avec celle de *bête*, dans l'idée & la dénomination plus générale d'*animal*. C'eſt pour cela que, lorſque les hommes ſouhaitant

V. Les idees ſimples ont très-peu de ſubordination dans ce que les Logiciens nomment *Linea prædicamentalis.*

* *Species infima.*

† *Genus ſupremum.*

CHAP. IV. haitant d'éviter de longues & ennuyeuſes énumérations ont voulu comprendre le *blanc* & le *rouge* & pluſieurs autres ſemblables idées ſimples ſous un ſeul nom général, ils ont été obligés de le faire par unmot qui exprime uniquement le moyen par où elles s'introduiſent dans l'eſprit. Car lorſque le *blanc*, le *rouge* & le *jaune* ſont tous compris ſous le genre ou le nom de *couleur*, cela ne déſigne autre choſe que ces idées en tant qu'elles ſont produites dans l'eſprit uniquement par la vuë, & qu'elles n'y entrent qu'à travers les yeux. Et quand on veut former un terme encore plus général qui comprenne les couleurs, les ſons & ſemblables idées ſimples, on ſe ſert d'un mot qui ſignifie toutes ces ſortes d'idées qui ne viennent dans l'eſprit que par un ſeul ſens; & ainſi ſous le terme général de *qualité*, pris dans le ſens qu'on lui donne ordinairement, on comprend les couleurs, les ſons, les goûts, les odeurs & les qualités tactiles, pour les diſtinguer de l'etenduë, du nombre, du mouvement, du plaiſir & de la douleur qui agiſſent ſur l'eſprit & y introduiſent leurs idées par plus d'un ſens.

§. 17.

§. 17. En ſixiéme lieu, une différence qu'il y a entre les noms des idées ſimples, des ſubſtances & des modes mixtes, c'eſt *que ceux des modes mixtes déſignent des idéespar faitement arbitraires*, qu'*il n'en eſt pas tout-à-fait de même de ceux des ſubſtances*, puiſqu'ils ſe rapportent à un modéle, quoique d'une maniere un peu vague; & enfin *que les noms des idées ſimples ſont entierement pris de l'exiſtence des choſes & ne ſont nullement arbitraires.* Nous verrons dans les chapitres ſuivans quelle différence naît de-là dans la ſignification des noms de ces trois ſortes d'idées.

Quant aux noms des modes ſimples, ils ne différent pas beaucoup de ceux des idées ſimples.

Chap. IV.

Les noms des idées ſimples emportent des idées qui ne ſont nullement arbitraires.

CHAPITRE V.

Des Noms des Modes mixtes, & des Relations.

Chap. V.

§. 1. Les noms des *Modes mixtes* étant généraux, ils ſignifient, comme il a été dit, des eſpeces de choſes dont chacune a ſon eſſence particuliere. Et les eſſences de ces eſpeces

Les noms des Modes mixtes ſignifient des idées abſtraites comme les autres noms généraux.

CHAP. V. ces ne ſont que des idées abſtraites, auſquelles on a attaché certains noms. Juſques-là les noms & les eſſences des *modes mixtes* n'ont rien qui ne leur ſoit commun avec d'autres idées : mais ſi nous les éxaminons de plus près, nous y trouverons quelque choſe de particulier qui peut-être mérite bien que nous y faſſions attention.

I. Les idées qu'ils ſignifient ſont formées par l'Entendement.

§. 2. La premiere choſe que je remarque, c'eſt que les idées abſtraites, ou, ſi vous voulez, les eſſences des différentes eſpeces de modes mixtes ſont formées par l'entendement, en quoi elles différent de celles des idées ſimples ; car pour ces dernieres l'eſprit n'en ſçauroit produire aucune ; il reçoit ſeulement celles qui lui ſont offertes par l'éxiſtence réelle des choſes qui agiſſent ſur lui.

II. Elles ſont formées arbitrairement & ſans Modéles.

§. 3. Je remarque, après cela, que les eſſences des eſpeces des modes mixtes ſont non ſeulement formées par l'entendement, mais qu'elles ſont formées d'une maniere purement arbitraire, ſans modéle ou rapport à aucune éxiſtence réelle : en quoi elles différent de celles des ſubſtances qui ſuppoſent quelqu'être réel, d'où elles ſont tirées, & auquel elles ſont conformes.

formes. Mais dans les idées complexes, que l'eſprit ſe forme des modes mixtes, il prend la liberté de ne pas ſuivre éxactement l'éxiſtence des choſes. Il aſſemble & retient certaines combinaiſons d'idées, comme autant d'*idées ſpécifiques* & diſtinctes, pendant qu'il en laiſſe à quartier d'autres qui ſe préſentent auſſi ſouvent dans la nature, & qui ſont auſſi clairement ſuggerées par les choſes extérieures, ſans les déſigner par des noms ou des ſpécifications diſtinctes. L'eſprit ne ſe propoſe pas non plus dans les idées des modes mixtes, comme dans les idées complexes des ſubſtances, de les éxaminer par rapport à l'éxiſtence réelle des choſes, ou de les vérifier par des modéles qui éxiſtent dans la nature, compoſés de telles idées particulieres. Par exemple, ſi un homm veut ſçavoir ſi ſon idée de l'*adultére* ou de l'*inceſte* eſt éxacte, ira-t-il la chercher parmi les choſes actuellement éxiſtantes ? Ou bien, eſt-ce qu'une telle idée eſt véritable, parce que quelqu'un a été témoin de l'action qu'elle ſuppoſe ? Nullement. Il ſuffit pour cela que les hommes ayent réüni une telle collection dans une ſeule idée com- CHAP. V.

CHAP. V. complexe, qui dès-là devient modéle, original & idée ſpecifique, ſoit qu'une telle action ait été commiſe, ou non.

Comment cela ?

§. 4. Pour bien comprendre ceci, il nous faut voir en quoi conſiſte la formation de ces ſortes d'idées complexes. Ce n'eſt pas à faire quelque nouvelle idée, mais à joindre enſembla celles que l'eſprit a déja. Et dans cette occaſion, l'eſprit fait ces trois choſes: Premierement, il choiſit un certain nombre d'idées; en ſecond lieu, il met une certaine liaiſon entre elles, & les réünit dans une ſeule idée; enfin il les lie enſemble par un ſeul nom. Si nous éxaminons comment l'eſprit agit, quelle liberté il prend en cela, nous verrons ſans peine comment les eſſences des eſpeces des modes mixtes ſont un ouvrage de l'eſprit; & que par conſequent les eſpeces mêmes ſont de l'invention des hommes.

Il paroît évidemment qu'elles ſont arbitraires en ce que l'idée d'un Mode mixte eſt ſouvent avant l'exiſtence de la choſe qu'elle repréſente.

§. 5. Quiconque conſidérera qu'on peut former cette ſorte d'idées complexes, les abſtraire, leur donner des noms, & qu'ainſi l'on peut conſtituer une eſpece diſtincte avant qu'aucun individu de cette eſpece ait jamais éxiſté; quiconque, dis-je, fera réfléxion ſur tout cela, ne pourra douter que

que ces idées de modes mixtes ne ſoient faites par une combinaiſon volontaire d'idées réünies dans l'eſprit. Qui ne voit, par exemple que les hommes peuvent former en eux-mêmes les idées de *ſacrilege* ou d'*adultére*, & leur donner des noms, enſorte que parlà ces eſpeces de modes mixtes pourroient être établies avant que ces choſes ayent été commiſes, & qu'on en pourroit diſcourir auſſi bien, & découvrir ſur leur ſujet des vérités auſſi certaines, pendant qu'elles n'éxiſteroient que dans l'entendement, qu'on ſçauroit le faire à preſent qu'elles n'ont que trop ſouvent une éxiſtence réelle? D'où il paroît évidemment que les eſpeces des *modes mixtes* ſont un ouvrage de l'entendement, où ils ont une éxiſtence auſſi propre à tous les uſages qu'on en peut tirer pour l'avancement de la vérité, que lorſquils éxiſtent réellement. Et l'on ne peut douter que les Légiſlateurs n'ayent ſouvent fait des loix ſur des eſpeces d'actions qui n'étoient que des ouvrages de leur entendement, c'eſt-à-dire, des êtres qui n'éxiſtoient que dans leur eſprit. Je ne crois pas non plus que perſonne nie, que la *réſurrection* Chap. V.

CHAP. V. *ſurrection* ne fut une eſpece de *mode mixte*, qui éxiſtoit dans l'eſprit avant que d'avoir hors de-là une éxiſtence réelle.

Exemples tirés du *Meurtre*, de l'*Inceſte*, &c.

§. 6. Pour voir avec quelle liberté ces eſſences des modes mixtes ſont formées dans l'eſprit des hommes, il ne faut que jetter les yeux ſur la plûpart de celles qui nous ſont connuës. Un peu de réfléxion que nous ferons ſur leur nature nous convaincra que c'eſt l'eſprit qui combine en une ſeule idée complexe différentes idées diſperſes & indépendantes les unes des autres, & qui par le nom commun qu'il leur donne, les fait être l'eſſence d'une certaine eſpece, ſans ſe régler en cela ſur aucune liaiſon qu'elles ayent dans la nature. Car comment l'idée d'un *homme* a-t-elle une plus grande liaiſon dans la nature que celle d'*une brebis* avec l'idée de *tuer*, pour que celle-ci jointe à celle d'un homme devienne l'eſpece particuliere d'une action ſignifiée par le mot de *meurtre*, & non quand elle eſt jointe avec l'idée d'une brebis. Ou bien, quelle plus grande union l'idée de la relation de *pere* a-t-elle, dans la nature, avec celle de *tuer*, que cette derniere idée n'en

l'en a avec celle de *fils* ou de *voiſin*, pour que ces deux premieres idées ſoient combinées dans une ſeule idée complexe, qui devient par-là l'eſſence de cette eſpece diſtincte qu'on nomme *parricide*, tandis que les autres ne conſtituent point d'eſpece diſtincte ? Mais quoiqu'on ait fait de l'action de tuer ſon pere ou ſa mere une eſpece diſtincte de celle de tuer ſon fils ou ſa fille, cependant en d'autres cas, le fils & la fille ſont combinés avec la même action auſſi-bien que le pere & la mere, tous étant également compris dans la même eſpece, comme dans celle qu'on nomme *inceſte*. C'eſt ainſi que dans les *modes mixtes* l'eſprit réünit arbitrairement en idées complexes telles idées ſimples qu'il trouve à propos; pendant que d'autres qui ont en elles-mêmes autant de liaiſon enſemble, ſont laiſſées déſunies, ſans être jamais combinées en une ſeule idée, parce qu'on n'a pas beſoin d'en parler ſous une ſeule dénomination. Il eſt, dis-je, évident que l'eſprit réünit par une libre détermination de ſa volonté, un certain nombre d'idées qui en elles-mêmes n'ont pas plus de liaiſon enſemble que les autres dont il néglige

CHAP. V. glige de former de ſemblables combinaiſons. Et ſi cela n'étoit ainſi, d'où vient qu'on fait attention à cette partie des armes par où commence la bleſſure, pour conſtituer cette eſpece d'action diſtincte de toute autre, qu'on appelle en anglois (1) *ſtabbing*, pendant qu'on ne prend garde ni à la figure ni à la matiere de l'arme même? Je ne dis pas que cela ſe faſſe ſans raiſon: nous verrons le contraire tout à l'heure. Je dis ſeulement que cela ſe fait par un libre choix de l'eſprit qui va par-là à ſes fins; & qu'ainſi les eſpeces des

[1] Rien ne prouve mieux le raiſonnement de M. *Locke* ſur ces ſortes d'idées qu'il nomme *Modes mixtes* que l'impoſſibilité qu'il y a de traduire en François ce mot de *Stabbing*, dont l'uſage eſt fondé ſur une Loi d'Angleterre, par laquelle celui qui tuë un homme en le frappant d'eſtoc, eſt condamné à la mort ſans eſpérance de pardon, au lieu que ceux qui tuent en frappant du tranchant de l'épée peuvent obtenir grace. La Loi ayant conſideré différemment ces deux actions, on a été obligé de faire de cet acte de *tuer en frappant d'eſtoc* une Eſpece particuliere, & de la déſigner par ce mot de *Stabbing*. Le terme François qui en approche le plus, eſt celui de *poignarder*; mais il n'exprime pas préciſément la même idée. Car *poignarder* ſignifie ſeulement *bleſſer, tuer avec un poignard, ſorte d'arme pour frapper de la pointe, plus courte qu'une épée*: au lieu que le mot Anglois *Stab* ſignifie tuer en frappant de la pointe d'une arme propre à cela. De ſorte que la ſeule choſe qui conſtituë cete eſpece d'action, c'eſt de tuer de la pointe d'une arme, courte ou longue il n'importe; ce qu'on ne peut exprimer en François par un ſeul mot, ſi je ne me trompe.

des *modes mixtes* ſont l'ouvrage de l'entendement. Et il eſt viſible que dans la formation de la plûpart de ces idées l'eſprit n'en cherche pas les modéles dans la nature, & qu'il ne rapporte pas ces idées à l'éxiſtence réelle des choſes, mais aſſemble celles qui peuvent le mieux ſervir à ſon deſſein, ſans s'obliger à une juſte & préciſe imitation d'aucune choſe réellement éxiſtante. CHAP. V.

§. 7. Mais quoique ces idées complexes ou eſſences des modes mixtes dépendent de l'eſprit qui les forme avec une grande liberté, elles ne ſont pourtant pas formées au hazard, & entaſſées enſemble ſans aucune raiſon. Encore qu'elles ne ſoient pas toujours copiées d'après nature, elles ſont toujours proportionnées à la fin pour laquelle on forme des idées abſtraites; & quoique ce ſoient des combinaiſons compoſées d'idées qui ſont naturellement aſſez déſunies & qui ont entre elles auſſi peu de liaiſon que pluſieurs autres que l'eſprit ne combine jamais dans une ſeule idée, elles ſont pourtant toujours unies pour la commodité de l'entretien qui eſt la principale fin du langage. L'uſage du langage

eſt

CHAP. V. eſt de marquer par des ſons courts d'une maniere facile & prompte des conceptions générales, qui non ſeulement renferment quantité de choſes particulieres, mais auſſi une grande varieté d'idees indépendantes, aſſemblées dans une ſeule idée complexe. C'eſt pourquoi dans la formation des différentes eſpeces de *modes mixtes*, les hommes n'ont eu égard qu'à ces combinaiſons dont ils ont occaſion de s'entretenir enſemble. Ce ſont celles-là dont ils ont formé des idées complexes diſtinctes, & auſquelles ils ont donné des noms, pendant qu'ils en laiſſent d'autres détachées qui ont une liaiſon auſſi étroite dans la nature, ſans ſonger le moins du monde à les réünir. Car pour ne parler que des actions humaines s'ils vouloient former des idées diſtinctes & abſtraites de toutes les varietés qu'on y peut remarquer, le nombre de ces idées iroit à l'infini; & la mémoire ſeroit non ſeulement confonduë par cette grande abondance, mais accablée ſans néceſſité. Il ſuffit que les hommes, forment & déſignent par des noms particuliers autant d'idées complexes de *modes mixtes*, qu'ils trouvent qu'ils ont beſoin

ſoin d'en nommer dans le cours ordi- CHAP. V.
naire des affaires. S'ils joignent à l'idée de tuer, celle de pere ou de mere, & qu'ainſi ils en faſſent une eſpece diſtincte du meurtre de ſon enfant ou de ſon voiſin, c'eſt à cauſe de la différente atrocité du crime, & du ſupplice qui doit être infligé à celui qui tue ſon pere ou ſa mere, différent de celui qu'on doit faire ſouffrir à celui qui tue ſon enfant ou ſon voiſin. Et c'eſt pour cela auſſi qu'on a trouvé néceſſaire de le déſigner par un nom diſtinct, ce qui eſt la fin qu'on ſe propoſe en faiſant cette combinaiſon particuliere. Mais quoique les idées de *mere* & de *fille* ſoient traitées ſi différemment par rapport à l'idée de *tuer*, que l'une y eſt jointe pour former une idée diſtincte & abſtraite, déſignée par un nom particulier, & pour conſtituer par même moyen une eſpece diſtincte, tandis que l'autre n'entre point dans une telle combinaiſon avec l'idée de *meurtre*; cependant ces deux idées de *mere* & de *fille* conſidérées par rapport à un commerce illicite ſont également renfermées ſous l'*inceſte*, & cela encore pour la commodité d'exprimer par un même

CHAP. V.

nom & de ranger ſous une ſeule eſpece ces conjonctions impures qui ont quelque choſe de plus infâme que les autres; ce qu'on fait pour éviter des circonſtances choquantes, ou des deſcriptions qui rendroient le diſcours ennuyeux.

Autre preuve, que les idées des Modes mixtes ſe forment arbitrairement, tirée de ce que pluſieurs mots d'une Langue ne peuvent être traduits dans une autre.

§. 8. Il ne faut qu'avoir une médiocre connoiſſance de différentes Langues pour être convaincu ſans peine de la verité de ce que je viens de dire, que les hommes forment arbitrairement diverſes eſpeces des modes mixtes; car *rien n'eſt plus ordinaire que de trouver quantité de mots dans une Langue auſquels il n'y en a aucun dans une autre Langue qui leur réponde.* Ce qui montre évidemment, que ceux d'un même Païs ont eu beſoin en conſequence de leurs coûtumes & de leur maniere de vivre, de former pluſieurs idées complexes, & de leur donner des noms que d'autres n'ont jamais reünis en idées ſpéciques. Ce qui n'auroit pu arriver de la ſorte, ſi ces eſpeces étoient un conſtant ouvrage de la nature, & non des combinaiſons formées & *abſtraites* par l'eſprit pour la commodité de l'entretien, après qu'on les a déſignées par des noms diſtincts. Ainſi l'on auroit bien de la

peine

peine à trouver en Italien ou en Eſ- CHAP. V.
pagnol, qui ſont deux Langues fort abondantes, des mots qui répondiſſent aux termes de notre Juriſprudence qui ne ſont pas de vains ſons: moins encore pourroit-on, à mon avis, traduire ces termes en Langue *Caribe* ou dans les Langues qu'on parle parmi les *Iroquois* & les *Kiriſtinous*. Il n'y a point de mots dans d'autres Langues qui répondent au mot *verſura* uſité parmi les Romains, ni à celui de *corban*, dont ſe ſervent les Juifs. Il eſt aiſé d'en voir la raiſon par ce que nous venons de dire. Bien plus: ſi nous voulons éxaminer la choſe d'un peu plus près, & comparer éxactement diverſes Langues, nous trouverons que quoi qu'elles ayent des mots qu'on ſuppoſe dans les (1) traductions & dans les dictionnaires ſe répondre l'un à l'autre, à peine y en a-t-il un entre dix parmi les noms des idées complexes, & ſur-tout, des modes mixtes, qui ſignifie préciſément la même idée que le mot par lequel il eſt traduit dans les diction-

[1] Sans aller plus loin, cette Traduction en eſt une preuve, comme on peut le voir par quelques Remarques que j'ai été obligé de faire pour en avertir le Lecteur.

CHAP. V. naires. Il n'y a point d'idées plus communes & moins compoſées que celles des meſures, du temps, de l'étenduë & du poids. On rend hardiment en François les mots Latins *hora*, *pes* & *libra* par ceux d'*heure*, de *pied* & de *livre*: cependant il éſt évident que les idées qu'un Romain attachoit à ces mots latins étoient fort différentes de celles qu'un François exprime par ces mots François. Et qui que ce fut des deux qui viendroit à ſe ſervir des meſures que l'autre déſigne par des noms uſités dans ſa Langue, ſe méprendroit infailliblement dans ſon calcul, s'il les regardoit comme les mêmes que celles qu'il exprime dans la ſienne. Les preuves en ſont trop ſenſibles pour qu'on puiſſe le révoquer en doute; & c'eſt ce que nous verrons beaucoup mieux dans les noms des idées plus abſtraites & plus compoſées telles que ſont la plus grande partie de celles qui compoſent les diſcours de morale: car ſi l'on vient à comparer éxactement les noms de ces idées avec ceux par leſquels ils ſont rendus dans d'autres Langues, on en trouvera fort peu qui correſpondent éxactement dans toute l'étenduë de leurs ſignifications. §. 9.

§. 9. La raiſon pourquoi j'éxamine ceci d'une maniere ſi particuliere, c'eſt afin que nous ne nous trompions point ſur les genres, les eſpeces & leurs eſſences, comme ſi c'étoient des choſes formées régulierement & conſtamment par la nature, & qui euſſent une éxiſtence réelle dans les choſes mêmes; puiſqu'il paroît, après un éxamen un peu plus éxact, que ce n'eſt qu'un artifice dont l'eſprit s'eſt aviſé pour exprimer plus aiſément les collections d'idées dont il avoit ſouvent occaſion de s'entretenir, par un ſeul terme général, ſous lequel diverſes choſes particulieres peuvent être compriſes, autant qu'elles conviennent avec cette idée abſtraite. Que ſi la ſignification douteuſe du mot *eſpece* fait que certaines gens ſont choqués de m'entendre dire que les eſpeces des modes mixtes ſont formées par l'entendement, je crois pourtant que perſonne ne peut nier que ce ne ſoit l'eſprit qui forme ces idées complexes & abſtraites auſquelles les noms ſpécifiques ont été attachés. Et s'il eſt vrai, comme il l'eſt certainement, que l'eſprit forme ces modeles pour réduire les choſes en eſpeces, & leur

CHAP. V.

On a formé des Eſpeces de Modes mixtes pour s'entretenir commodément.

CHAP. V. donner des noms, je laiſſe à penſer qui c'eſt qui fixe les limites de chaque *ſorte* ou *eſpece*, car ces deux mots ſont chez moi tout-à-fait ſynonymes.

Dans les Modes mixtes c'eſt le nom qui lie enſemble la combinaiſon de diverſes idées & en fait une Eſpece.

§. 10. L'étroit rapport qu'il y a entre les *eſpeces*, les *eſſences* & leurs *noms généraux*, du moins dans les *modes mixtes*, paroîtra encore d'avantage, ſi nous conſiderons que c'eſt le nom qui ſemble préſerver ces eſſences & leur aſſûrer une perpétuelle durée. Car l'eſprit ayant mis de la liaiſon entre les parties détachées de ces idées complexes, cette union qui n'a aucun fondement particulier dans la nature, ceſſeroit, s'il n'y avoit quelque choſe qui la maintînt, & qui empêchât que ces parties ne ſe diſperſaſſent. Ainſi, quoique ce ſoit l'eſprit qui forme cette combinaiſon, c'eſt le nom, qui eſt, pour ainſi dire, le nœud qui les tient étroitement liés enſemble. Quelle prodigieuſe variété de différentes idées le mot Latin *Triumphus* ne joint-il pas enſemble, & nous préſente comme un eſpece unique! Si ce nom n'eût jamais été inventé ou eut été entiérement perdu, nous aurions pû ſans doute avoir des deſcriptions de ce qui ſe paſſoit dans cette ſolem-

ſolemnité. Mais je crois pourtant, que ce qui tient ces différentes parties jointes enſemble dans l'unité d'une idée complexe, c'eſt ce même mot qu'on y a attaché, ſans lequel on ne regarderoit non plus les différentes parties de cette ſolemnité comme faiſant une ſeule choſe, qu'aucun autre ſpectacle qui n'ayant parû qu'une fois n'a jamais été réüni en une ſeule idée complexe ſous une ſeule dénomination. Qu'on voye après cela juſques à quel point l'unité néceſſaire à l'eſſence des modes mixtes dépend de l'eſprit; & combien la continuation & la détermination de cette unité dépend du nom qui lui eſt attaché dans l'uſage ordinaire; je laiſſe, dis je, examiner cela à ceux qui regardent les eſſences & les eſpeces comme des choſes réelles & fondées dans la nature. Chap. V.

§. 11. Conformément à cela, nous voyons que les hommes imaginent & conſidérent rarement aucune autre idée complexe comme une eſpece particuliere de modes mixtes, que celles qui ſont diſtinguées par certains noms, parce que ces modes n'étant formés par les hommes que pour recevoir une certaine dénomination,

CHAP. V. l'on ne prend point de connoiſſance d'aucune telle eſpece, l'on ne ſuppoſe pas même qu'elle éxiſte, à moins qu'on n'y attache un nom qui ſoit comme un ſigne qu'on a combiné pluſieurs idées détachées en une ſeule, & que par ce nom on aſſûre une union durable à ces parties qui autrement ceſſeroient d'être jointes dès-que l'eſprit laiſſeroit à quartier cette idée abſtraite, & diſcontinueroit d'y penſer actuellement. Mais quand une fois on y a attaché un nom dans lequel les parties de cette idée complexe ont une union déterminée & permanente, alors l'eſſence eſt, pour ainſi dire, établie, & l'eſpece eſt conſiderée comme complete. Car dans quelle vuë la mémoire ſe chargeroit-elle de telles compoſitions, à moins que ce ne fût par voie d'abſtraction pour les rendre générales; & pourquoi les rendroit-on générales ſi ce n'étoit pour avoir des noms généraux dont on pût ſe ſervir commodément dans les entretiens que l'on auroit avec les autres hommes? Ainſi nous voyons qu'on ne regarde pas comme deux eſpeces d'actions diſtinctes de tuer un homme avec une épée ou avec une hache; mais ſi la pointe

pointe de l'épée entre la premiere dans le corps, on regarde cela comme une eſpece diſtincte dans les lieux où cette action a un nom diſtinct, comme (1) en Angleterre. Mais dans un autre Païs où il eſt arrivé que cette action n'a pas été ſpécifiée ſous un nom particulier, elle ne paſſe pas pour une eſpece diſtincte. Du reſte, quoique dans les eſpeces des ſubſtances corporelles, ce ſoit l'eſprit qui forme l'eſſence nominale; cependant parce que les idées qui ſont combinées, ſont ſuppoſées être unies dans la nature, ſoit que l'eſprit les joigne enſemble ou non, on les regarde comme des eſpeces diſtinctes, ſans que l'eſprit y interpoſe ſon opération, ſoit par voie d'abſtraction, ou en donnant un nom à l'idée complexe qui conſtitue cette eſſence. CHAP. V.

§. 12. Une autre remarque qu'on peut faire en conſequence de ce que je viens de dire ſur les eſſences des eſpeces des modes mixtes, qu'elles ſont produites par l'entendement plutôt que par la nature, c'eſt *que leurs noms*

Nous ne conſiderons point les Originaux des Modes mixtes au delà de l'eſprit, ce qui prouve encore qu'ils ſont l'Ouvrage de l'Entendement.

[1] Où on nomme *Stabbing*. Voyez ci-deſſus pag. 118. ce qui a été dit ſur ce mot-là.

CHAP. V. *noms conduiſent nos penſées à ce qui eſt dans l'eſprit, & point au-delà.* Lorſque nous parlons de *juſtice* & de *reconnoiſſance*, nous ne repréſentons aucune choſe éxiſtante que nous ſongions à concevoir; mais nos penſées ſe terminent aux idées abſtraites de ces vertus, & ne vont pas plus loin, comme elles font quand nous parlons d'un *cheval* ou du *fer*, dont nous ne conſiderons pas les idées ſpécifiques comme éxiſtantes purement dans l'eſprit, mais dans les choſes mêmes qui nous fourniſſent les patrons originaux de ces idées. Au contraire, dans les *modes mixtes*, ou du moins dans les plus conſidérables qui ſont les êtres de morale, nous conſiderons les modeles originaux comme éxiſtants dans l'eſprit, & c'eſt à ces modeles que nous avons égard pour diſtinguer chaque être particulier par des noms diſtincts. De-là vient, à mon avis, qu'on donne aux eſſences des eſpeces des modes mixtes le nom plus particulier de (1) *notion*, comme ſi elles appartenoient à

[1] On dit, *la Notion de la Juſtice, de la Temperance*; mais on ne dit point, *la Notion d'un cheval, d'une pierre*, &c.

à l'entendement d'une maniere plus particuliere que les autres idées. Chap. V.

§. 13. Nous pouvons auſſi apprendre par-là, *pourquoi les idées complexes des modes mixtes ſont communément plus compoſées, que celles des ſubſtances naturelles.* C'eſt parce que l'entendement qui en les formant par lui-même ſans aucun rapport à un original préexiſtant, s'attache uniquement à ſon but, & à la commodité d'exprimer en abbregé les idées qu'il voudroit faire connoître à une autre perſonne, réünit ſouvent avec une extrême liberté dans une ſeule idée abſtraite des choſes qui n'ont aucune liaiſon dans la nature : & par-là il aſſemble ſous un ſeul terme une grande varieté d'idées diverſement compoſées. Prenons par exemple le mot de *Proceſſion ;* quel mêlange d'idées indépendantes, de perſonnes, d'habits, de tapiſſeries, d'ordre, de mouvemens, de ſons, *&c.* ne renferme-t-il pas dans cette idée complexe que l'eſprit de l'homme a formée arbitrairement pour l'exprimer par ce nom-là ? Au lieu que les idées complexes qui conſtituent les eſpeces des ſubſtances, ne ſont ordinairement compoſées que d'un petit nombre d'i-

La raiſon pourquoi ils ſont ſi compoſés, c'eſt parce qu'ils ſont formés par l'Entendement ſans modele.

CHAP. V.

dées ſimples; & dans les différentes eſpeces d'animaux, l'eſprit ſe contente ordinairement de ces deux idées, la *figure* & la *voix*, pour conſtituer toute leur eſſence nominale.

Les Noms de Modes mixtes ſignifient toujours leurs Eſſences réelles.

§. 14. Une autre choſe que nous pouvons remarquer à propos de ce que je viens de dire, c'eſt *que les noms des modes mixtes ſignifient toujours les eſſences réelles de leurs eſpeces lorſqu'ils ont une ſignification déterminée.* Car ces idées abſtraites étant une production de l'eſprit, & n'ayant aucun rapport à l'éxiſtence réelle des choſes, on ne peut ſuppoſer qu'aucune autre choſe ſoit ſignifiée par ce nom, que la ſeule idée complexe que l'eſprit a formé lui-même, & qui eſt tout ce qu'il a voulu exprimer par ce nom-là: & c'eſt delà auſſi que dépendent toutes les propriétés de cette eſpece, & d'où elles découlent uniquement. Par conſequent dans les modes mixtes, l'eſſence réelle & nominale n'eſt qu'une ſeule & même choſe. Nous verrons ailleurs de quelle importance cela eſt pour la connoiſſance certaine des vérités générales.

Pourquoi l'on apprend d'ordinaire.

§. 15. Ceci nous peut encore faire voir la raiſon, *pourquoi l'on vient à apprendre*

prendre la plûpart des noms des modes mixtes avant que de connoître parfaitement les idées qu'ils ſignifient. C'eſt que n'y ayant point d'eſpeces de ces modes dont on prenne ordinairement connoiſſance ſinon de celles qui ont des noms ; & ces eſpeces ou plutôt leurs eſſences étant des idées complexes & abſtraites, formées arbitrairement par l'eſprit, il eſt à propos, pour ne pas dire néceſſaire, de connoître les noms avant que de s'appliquer à former ces idées complexes ; à moins qu'un homme ne veuille ſe remplir la tête d'une foule d'idées complexes & abſtraites, auſquelles les autres hommes n'ont attaché aucun nom, & qui lui ſont ſi inutiles à lui-même qu'il n'a autre choſe à faire après les avoir formées que de les laiſſer à l'abandon & les oublier entiérement. J'avoue que dans les commencemens des Langues, il étoit néceſſaire qu'on eut l'idée, avant que de lui donner un certain nom ; & il en eſt de même encore aujourd'hui, lorſque l'eſprit venant à faire une nouvelle idée complexe & la réüniſſant en une ſeule par un nouveau nom qu'il lui donne, il invente pour cet effet un nouveau mot. Mais cela ne regarde point

CHAP. V. leurs noms avant les idées qu'ils renferment.

CHAP. V.

point les Langues établies qui en général ſont fort bien pourvuës de ces idées que les hommes ont ſouvent occaſion d'avoir dans l'eſprit & de communiquer aux autres. Et c'eſt ſur ces ſortes d'idées que je demande, s'il n'eſt pas ordinaire que les enfans apprennent les noms des modes mixtes avant qu'ils en ayent les idées dans l'eſprit ? De mille perſonnes à peine y en a-t-il une qui forme l'idée abſtraite de *gloire* ou d'*ambition* avant que d'en avoir oüi les noms. Je conviens qu'il en eſt tout autrement à l'égard des idées ſimples & des ſubſtances ; car comme elles ont une éxiſtence & une liaiſon réelle dans la nature, on acquiert l'idée avant le nom, ou le nom avant l'idée comme il ſe rencontre.

Pourquoi je m'étends ſi fort ſur ce ſujet.

§. 16. Ce que je viens de dire des *modes mixtes* peut être auſſi appliqué aux *relations*, ſans y changer grand' choſe ; & parce que chacun peut s'en appercevoir de lui-même, je m'épargnerai le ſoin d'étendre davantage cet article, & ſur-tout à cauſe que ce que j'ai dit ſur les mots dans ce troiſieme livre, paroîtra peut-être à quelques-uns beaucoup plus long que ne méritoit

ritoit un ſujet de ſi pétite importance. J'avoue qu'on auroit pû le renfermer dans un plus petit eſpace; mais j'ai été bien aiſe d'arrêter mon lecteur ſur une matiere qui me paroît nouvelle, & un peu éloignée de la route ordinaire, (je ſuis du moins aſſuré que je n'y avois point encore penſé, quand je commençai à écrire cet Ouvrage,) afin qu'en l'éxaminant à fond, & en la tournant de tous côtés, quelque partie puiſſe frapper çà ou là l'eſprit des lecteurs, & donner occaſion aux plus opiniâtres ou aux plus négligens de réfléchir ſur un deſordre général, dont on ne s'apperçoit pas beaucoup, quoiqu'il ſoit d'une extrême conſequence. Si l'on conſidere le bruit qu'on fait au ſujet des *eſſences* des choſes; & combien on embrouille toutes ſortes de Sciences, de diſcours, & de converſations par le peu d'éxactitude & d'ordre qu'on employe dans l'uſage & l'application des mots, on jugera peut-être que c'eſt une choſe bien digne de nos ſoins d'approfondir entiérement cette matiere, & de la mettre dans tout ſon jour. Ainſi j'eſpere qu'on m'excuſera de ce que j'ai traité au long un ſujet qui merite d'autant

plus,

CHAP. V. plus, à mon avis, d'être inculqué & rebattu que les fautes qu'on commet ordinairement dans ce genre, apportent non ſeulement les plus grands obſtacles à la vraie connoiſſance, mais ſont ſi reſpectées qu'elles paſſent pour des fruits de cette même connoiſſance. Les hommes s'appercevroient ſouvent que dans ces opinions dont ils ſont tant les fiers, il y a bien peu de raiſon & de vérité, ou peut-être qu'il n'y en a abſolument point, s'ils vouloient porter leur eſprit au de-là de certains ſons qui ſont à la mode, & conſiderer quelles idées ſont ou ne ſont pas compriſes ſous des termes dont ils ſe muniſſent à toutes fins & en toutes rencontres, & qu'ils employent avec tant de confiance pour expliquer toutes ſortes de matieres. Pour moi je croirai avoir rendu quelque ſervice à la vérité, à la paix & à la véritable ſcience, ſi en m'étendant un peu ſur ce ſujet, je puis engager les hommes à refléchir ſur l'uſage qu'ils font des mots en parlant, & leur donner occaſion de ſoupçonner que puiſqu'il arrive ſouvent à d'autres d'employer dans leurs diſcours & dans leurs écrits de fort bons mots, autoriſés

autorifés par l'uſage, dans un ſens fort incertain, & qui ſe réduit à très-peu de choſe ou même à rien du tout, ils pourroient bien tomber auſſi dans le même inconvénient. D'où il s'enſuit évidemment qu'ils ont grand' raiſon de s'obſerver éxactement eux-mêmes, ſur ces matieres, & d'être bien-aiſes que d'autres s'appliquent à les éxaminer. C'eſt ſur ce fondement que je vais continuer de propoſer ce qui me reſte à dire ſur cet article. CHAP. VI.

CHAPITRE VI.

Des Noms des Subſtances.

§. 1. LEs noms communs des ſubſtances emportent auſſi bien que les autres termes généraux, l'idée générale de *ſorte*, ce qui ne veut dire autre choſe ſinon que ces noms-là ſont faits ſignes de telles ou telles idées complexes, dans leſquelles pluſieurs ſubſtances particulieres conviennent ou peuvent convenir; & en vertu de quoi elles ſont capables d'être compriſes ſous une commune conception, & ſignifiées par un ſeul nom. Je dis qu'elles CHAP. VI. Les noms communs des Subſtances emportent l'idée des *Sortes*.

CHAP. VI. les conviennent ou peuvent convenir : car, par exemple, quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul Soleil dans le monde, cependant l'idée en étant formée par abſtraction de telle maniere que d'autres ſubſtances (ſuppoſé qu'il y en eut pluſieurs autres) puſſent chacune y participer également, cette idée eſt auſſi bien une *ſorte* ou *eſpece* que s'il y avoit autant de ſoleils qu'il y a d'étoiles. Et ce n'eſt pas ſans fondement que certaines gens penſent qu'il y a véritablement autant de ſoleils ; & que par rapport à une perſonne qui ſeroit placée à une juſte diſtance, chaque étoile fixe répondroit en effet à l'idée ſignifiée par le mot de *ſoleil* : ce qui, pour le dire en paſſant, nous peut faire voir combien les *ſortes*, ou ſi vous voulez, les *genres* & les *eſpeces* des choſes (car ces deux derniers mots dont on fait tant de bruit dans les écoles, ne ſignifient autre choſe chez moi que ce qu'on entend en François par le mot de *ſorte*) dépendent des collections d'idées que les hommes ont faites, & nullement de la nature réelle des choſes, puiſqu'il n'eſt pas impoſſible que dans la plus grande éxactitude du langage, ce qui à l'égard d'une certaine perſonne eſt

eſt une étoile, ne puiſſe être un ſoleil à l'égard d'une autre. CHAP. VI.

§. 2. La meſure & les bornes de chaque *eſpece* ou *ſorte*, par où elle eſt érigée en une telle eſpece particuliere & diſtinguée des autres, c'eſt ce que nous appellons ſon *eſſence*; qui n'eſt autre choſe que l'idée abſtraite à laquelle le nom eſt attaché; de ſorte que chaque choſe contenuë dans cette idée eſt eſſentielle à cette eſpece. Quoique ce ſoit là toute l'eſſence des Subſtances naturelles qui nous eſt connuë, & par où nous diſtinguons ces ſubſtantances en différentes eſpeces, je la nomme pourtant *eſſence nominale*, pour la diſtinguer de la conſtitution réelle des ſubſtances, d'où dépendent toutes les idées qui entrent dans l'*eſſence nominale* & toutes les propriétés de chaque eſpece : laquelle conſtitution réelle quoi qu'inconnuë peut être appellée pour cet effet l'*eſſence réelle*, comme il a été dit. Par exemple, l'*eſſence nominale* de l'or, c'eſt cette idée complexe que le mot *or* ſignifie, comme vous diriez un corps jaune, d'une certaine peſanteur, malléable, fuſible, & fixe. Mais l'*eſſence réelle*, c'eſt la conſtitution des parties inſenſibles de ce

L'eſſence de chaque *Sorte*, c'eſt l'idée abſtraite.

CHAP. VI. ce corps, de laquelle ces qualités & toutes les autres propriétés de l'or dépendent. Il eſt aiſé de voir d'un coup d'œil combien ces deux choſes ſont différentes, quoiqu'on leur donne à toutes deux le nom d'*eſſence*.

Différence entre l'*eſſence réelle* & l'*eſſence nominale*.

§. 3. Car encore qu'un corps d'une certaine forme, accompagné de ſentiment, de raiſon, & de motion volontaire, conſtitue peut-être l'idée complexe à laquelle moi & d'autres attachons le nom d'*homme* : & qu'ainſi ce ſoit l'eſſence nominale de l'eſpece que nous déſignons par ce nom-là ; cependant perſonne ne dira jamais, que cette idée complexe eſt l'eſſence réelle & la ſource de toutes les opérations qu'on peut trouver dans chaque individu de cette eſpece. Le fondement de toutes ces qualités qui entrent dans l'idée complexe que nous en avons, eſt tout autre choſe ; ſi nous connoiſſions cette conſtitution de l'*homme*, d'où découlent ſes facultés de mouvoir, de ſentir, de raiſonner, & ſes autres puiſſances, & d'où dépend ſa figure ſi réguliére, comme peut-être les Anges la connoiſſent, & comme la connoit certainement celui qui en eſt l'auteur, nous aurions une idée de ſon

ſon eſſence tout-à-fait différente de celle qui eſt préſentement renfermée dans notre définition de cette eſpece, en quoi elle conſiſte; & l'idée que nous aurions de chaque homme individuel ſeroit auſſi différente de celle que nous en avons à preſent, que l'idée de celui qui connoit tous les reſſorts, toutes les rouës & tous les mouvemens particuliers de chaque piéce de la fameuſe Horloge de *Strasbourg*, eſt différente de celle qu'en a un païſan groſſier qui voit ſimplement le mouvement de l'aiguille, qui entend le ſon du timbre, & qui n'obſerve que les parties extérieures de l'Horloge.

§. 4. Ce qui fait voir que l'*eſſence* ſe rapporte aux eſpeces, dans l'uſage ordinaire qu'on fait de ce mot, & qu'on ne la conſidere dans les êtres particuliers qu'en tant qu'ils ſont rangés ſous certaines eſpeces, c'eſt qu'ôté les idées abſtraites par où nous réduiſons les individus à certaines ſortes & les rangeons ſous de communes dénominations, rien n'eſt plus regardé comme leur étant eſſentiel. Nous n'avons point de notion de l'un ſans l'autre ce qui montre évidemment leur relation. Il eſt néceſſaire que je ſois ce que je ſuis. Rien n'eſt eſſentiel aux Individus.

Dieu

CHAP. VI. DIEU & la nature m'ont ainſi fait, mais je n'ai rien qui me ſoit eſſentiel. Un accident ou une maladie peut apporter de grands changemens à mon teint ou à ma taille: une fiévre ou une chute peut m'ôter entiérement la raiſon ou la mémoire, ou toutes deux enſemble; & une apopléxie peut me réduire à n'avoir ni ſentiment, ni entendement, ni vie. D'autres créatures de la même forme que moi peuvent être faites avec un plus grand ou un plus petit nombre de facultés que je n'en ai, avec des facultés plus excellentes ou pires que celles dont je ſuis doué; & d'autres créatures peuvent avoir de la raiſon & du ſentiment dans une forme & dans un corps fort différent du mien. Nulle de ces choſes n'eſt eſſentielle à aucun individu, à celui-ci ou à celui-là juſqu'à ce que l'eſprit le rapporte à quelque *ſorte* ou *eſpece* de choſes: mais l'eſpece n'eſt pas plutôt formée qu'on trouve quelque choſe d'eſſentiel par rapport à l'idée abſtraite de cette eſpece. Que chacun prenne la peine d'éxaminer ſes propres penſées; & il verra, je m'aſſure, que dès qu'il ſuppoſe quelque choſe d'eſſentiel, ou qu'il en parle, la conſidération de quelque

que eſpece ou de quelque idée com- Chap. VI.
plexe, ſignifiée par quelque nom général, ſe préſente à ſon eſprit; & c'eſt par rapport à cela qu'on dit que telle ou telle qualité eſt eſſentielle. De ſorte que, ſi l'on me demande s'il eſt eſſentiel à moi ou à quelque autre être particulier & corporel d'avoir de la raiſon, je répondrai que non, & que cela n'eſt non plus eſſentiel qu'il eſt eſſentiel à cette choſe blanche ſur quoi j'écris, qu'on y trace des mots deſſus. Mais ſi cet être particulier doit être compté parmi cette eſpece qu'on appelle *homme* & avoir le nom d'*homme*, dès-lors la raiſon lui eſt eſſentielle, ſuppoſé que la raiſon faſſe partie de l'idée complexe qui eſt ſignifiée per le nom d'*homme*, comme il eſt eſſentiel à la choſe ſur quoi j'écris de contenir des mots, ſi je lui veux donner le nom de *Traité* & le ranger ſous cette eſpece. De ſorte que ce qu'on appelle *eſſentiel* & *non-eſſentiel*, ſe rapporte uniquement à nos idées abſtraites & aux noms qu'on leur donne: ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que toute choſe particuliere qui n'a pas en elle-même les qualités qui ſont contenuës dans l'idée abſtraite qu'un terme général ſignifie, ne peut

être

CHAP. VI. être rangée ſous cette eſpece ni être appellée de ce nom, puiſque cette idée abſtraite eſt la véritable eſſence de cette eſpece.

§. 5. Cela poſé, ſi l'idée du *corps* eſt, comme veulent quelques-uns, une ſimple étenduë, ou le pur eſpace, alors la ſolidité n'eſt pas *eſſentielle* au corps. Si d'autres établiſſent que l'idée à laquelle ils donnent le nom de *corps*, emporte ſolidité & étenduë, en ce cas la ſolidité eſt eſſentielle au corps. Par conſequent ce qui fait partie de l'idée complexe que le nom ſignifie, eſt la choſe, & la ſeule choſe qu'il faut conſiderer comme eſſentielle, & ſans laquelle nulle choſe particuliere ne peut être rangée ſous cette eſpece, ni être déſignée par ce nom-là. Si l'on trouvoit une partie de matiere qui eût toutes les autres qualités qui ſe rencontrent dans le fer, excepté celle d'être attirée par l'Aimant & d'en recevoir une direction particuliere, qui eſt-ce qui s'aviſeroit de mettre en queſtion s'il manqueroit à cette portion de matiere quelque choſe d'eſſentiel? Qui ne voit plutôt l'abſurdité qu'il y auroit de demander s'il manqueroit quelque choſe d'eſſentiel à une

à une choſe réellement éxiſtante ? Ou bien, pourroit-on demander ſi cela ſeroit, ou non, une différence eſſentielle ou ſpécifique, puiſque nous n'avons point d'autre meſure de ce qui conſtitue l'eſſence ou l'eſpece des choſes que nos idées abſtraites & que, parler de différences ſpécifiques dans la nature, ſans rapport à des idées générales & à des noms généraux, c'eſt parler inintelligiblement ? Car je voudrois bien vous demander ce qui ſuffit pour faire une différence eſſentielle dans la nature entre deux êtres particuliers ſans qu'on ait égard à quelqu'idée abſtraite qu'on conſidere comme l'eſſence & le patron d'une eſpece. Si l'on ne fait abſolument point d'attention à tous ces modeles, on trouvera ſans doute que toutes les qualités des êtres particuliers, conſiderés en eux-mêmes, leur ſont également *eſſentielles*; & dans chaque individu chaque choſe lui ſera *eſſentielle*, ou plutôt rien du tout ne lui ſera eſſentiel. Car quoi qu'on puiſſe demander raiſonnablement, s'il eſt eſſentiel au fer d'être attiré par l'aimant, je crois pourtant que c'eſt une choſe abſurde & frivole, de demander ſi cela eſt *eſſentiel* à cette portion particuliere CHAP. VI.

CHAP. VI. culiere de matiere dont je me ſers pour tailler ma plume, ſans la conſiderer ſous le nom de *fer*, ou comme étant d'une certaine *eſpece*. Et ſi nos idées abſtraites auxquelles on a attaché certains noms, ſont les bornes des eſpeces, comme nous avons déja dit, rien ne peut être eſſentiel que ce qui eſt renfermé dans ces idées.

§. 6. A la vérité, j'ai ſouvent fait mention d'une *eſſence réelle*, qui dans les ſubſtances eſt diſtincte des idées abſtraites qu'on s'en fait, & que je nomme leurs *eſſences nominales*. Et par cette eſſence réelle, j'entens la conſtitution réelle de chaque choſe qui eſt le fondement de toutes les propriétés, qui ſont combinées & qu'on trouve *coéxiſter* conſtamment avec l'eſſence nominale; cette conſtitution particuliere que chaque choſe a en elle-même ſans aucun rapport à rien qui lui ſoit extérieur. Mais l'eſſence, priſe même en ce ſens-là, ſe rapporte à une certaine *ſorte*, & ſuppoſe une eſpece: car comme c'eſt la conſtitution réelle d'où dépendent les propriétés, elle ſuppoſe néceſſairement une ſorte de choſes, puiſque les propriétés appartiennent ſeulement aux eſpeces, & non aux individus.

vidus. Suppoſé, par exemple, que *l'eſſence nominale* de l'or ſoit d'être un corps d'une telle couleur, d'une telle peſanteur, malleable & fuſible, ſon eſſence réelle eſt la diſpoſition des parties de matiere d'où dépendent ces qualités & leur union, comme elle eſt auſſi le fondement de ce que ce corps ſe diſſout dans l'*eau régale*, & des autres propriétés qui accompagnent cette idée complexe. Voilà des eſſences & des propriétés, mais toutes fondées ſur la ſuppoſition d'une eſpece ou d'une idée générale & abſtraite qu'on conſidere comme immuable: car il n'y a point de particule individuelle de matiere, à laquelle aucune de ces qualités ſoit ſi fort attachée, qu'elle lui ſoit eſſentielle ou en ſoit inſéparable. Ce qui eſt eſſentiel à une certaine portion de matiere, lui appartient comme une condition par où elle eſt de telle ou telle eſpece; mais ceſſez de la conſiderer comme rangée ſous la dénomination d'une certaine idée abſtraite, dès-lors il n'y a plus rien qui lui ſoit néceſſairement attaché, rien qui en ſoit inſéparable. Il eſt vrai qu'à l'égard des eſſences réelles des ſubſtances, nous ſuppoſons ſeulement leur

CHAP. VI. éxiſtence ſans connoître préciſément ce qu'elles ſont. Mais ce qui les lie toujours à certaines eſpeces, c'eſt *l'eſſence nominale* dont on ſuppoſe qu'elles ſont la cauſe & le fondement.

L'Eſſence nominale détermine l'Eſpece.

§. 7. Il faut éxaminer après cela par quelle de ces deux eſſences on réduit les ſubſtances à telles & telles eſpeces. Il eſt évident que c'eſt par l'*eſſence nominale*; car c'eſt cette ſeule eſſence qui eſt ſignifiée par le nom qui eſt la marque de l'eſpece. Il eſt donc impoſſible que les eſpeces des choſes que nous rangeons ſous des noms généraux, ſoient déterminées par autre choſe que par cette idée dont le nom eſt établi pour ſigne: & c'eſt là ce que nous appellons *eſſence nominale*, comme on l'a déja montré. Pourquoi diſons-nous, c'eſt un cheval, c'eſt une mule, c'eſt un animal, c'eſt un arbre? Comment une choſe particuliere vient-elle à être de telle ou telle eſpece, ſi ce n'eſt à cauſe qu'elle a cette eſſence nominale, ou, ce qui revient au même, parce qu'elle convient avec l'idée abſtraite à laquelle ce nom eſt attaché? Je ſouhaite ſeulement que chacun prenne la peine de réfléchir ſur ſes propres penſées, lorſqu'il entend

tend tels & tels noms de ſubſtances, ou qu'il en parle lui-même pour ſçavoir quelles ſortes d'eſſences ils ſignifient. CHAP. VI.

§. 8. Or que les eſpeces des choſes ne ſoient à notre égard que leur réduction à des noms diſtincts, ſelon les idées complexes que nous en avons, & non pas ſelon les eſſences préciſes diſtinctes & réelles qui ſont dans les choſes, c'eſt ce qui paroît évidemment de ce que nous trouvons que quantité d'individus rangés ſous une ſeule eſpece, déſignés par un nom commun, & qu'on conſidere par conſequent comme d'une ſeule eſpece, ont pourtant des qualités dépendantes de leurs conſtitutions réelles, par où ils ſont autant différens l'un de l'autre qu'ils le ſont d'autres individus dont on compte qu'ils différent *ſpécifiquement*. C'eſt ce qu'obſervent ſans peine tous ceux qui éxaminent les corps naturels: & en particulier les Chymiſtes ont ſouvent occaſion d'en être convaincus par de facheuſes expériences, cherchant quelque fois en vain dans un morceau de ſoufre, d'antimoine, ou de vitriol les mêmes qualités qu'ils ont trouvées dans d'autres parties de

CHAP. VI. ces mineraux. Quoique ce ſoient des corps de la même eſpece, qui ont la même *eſſence nominale* ſous le même nom ; cependant après un rigoureux éxamen il paroît dans l'un des qualités ſi différentes de celles qui ſe rencontrent dans l'autre, qu'ils trompent l'attente & le travail des Chymiſtes les plus éxacts. Mais ſi les choſes étoient diſtinguées en eſpeces ſelon leurs eſſences réelles, il ſeroit auſſi impoſſible de trouver différentes propriétés dans deux ſubſtances individuelles de la même eſpece, qu'il l'eſt de trouver différentes propriétés dans deux cercles, ou dans deux triangles équilatéres. C'eſt proprement l'eſſence, qui à notre égard détermine chaque choſe particuliere à telle ou à telle claſſe, ou ce qui revient au même, à tel ou tel nom général ; & elle ne peut être autre choſe que l'idée abſtraite à laquelle le nom eſt attaché. D'où il s'enſuit que dans le fond cette eſſence n'a pas tant de rapport à l'éxiſtence des choſes particulieres, qu'à leurs dénominations générales.

Ce n'eſt pas l'*Eſſence réelle* qui détermine l'Eſpé-

§. 9. Et en effet, nous ne pouvons point réduire les choſes à certaines eſpeces, ni par conſequent leur donner

ner des dénominations (ce qui eſt le bût de cette réduction) en vertu de leurs *eſſences réelles*, parce que ces eſſences nous ſont inconnuës. Nos facultés ne nous conduiſent point pour la connoiſſance & la diſtinction des ſubſtances, au-delà d'une collection des idées ſenſibles que nous y obſervons actuellement, laquelle collection quoique faite avec la plus grande éxactitude dont nous ſoyons capables, eſt pourtant plus éloigné de la véritable conſtitution intérieure d'où ces qualités découlent, que l'idée qu'un païſan a de l'horloge de *Strasbourg* n'eſt éloignée d'être conforme à l'artifice intérieur de cette admirable machine, dont le païſan ne voit que la figure & les mouvemens extérieurs. Il n'y a point de plante ou d'animal ſi peu conſidérable, qui ne confonde l'entendement de la plus vaſte capacité. Quoique l'uſage ordinaire des choſes qui ſont autour de nous, étouffe l'admiration qu'elles nous cauſeroient autrement, cela ne guérit pourtant point notre ignorance. Dès que nous venons à éxaminer les pierres que nous foulons anx pieds, ou le fer que nous manions tous les jours, nous ſommes

CHAP. VI. puiſque cette Eſſence nous eſt inconnuë

CHAP. VI. convaincus que nous n'en connoiſſons point la conſtitution interieure, & que nous ne ſçaurions rendre raiſon des différentes qualités que nous y découvrons. Il eſt évident que cette conſtitution intérieure, d'où dépendent les qualités des pierres & du fer nous eſt abſolument inconnuë. Car pour ne parler que des plus groſſiéres & des plus communes que nous y pouvons obſerver, quelle eſt la contexture de parties, l'eſſence réelle qui rend le plomb & l'antimoine fuſibles & qui empêche que le bois & les pierres ne ſe fondent point? Qu'eſt-ce qui fait que le plomb & le fer ſont *malléables*, & que l'antimoine & les pierres ne le ſont pas? Cependant quelle infinie diſtance n'y a-t-il pas de ces qualités aux arrangemens ſubtils & aux inconcevables eſſences réelles des plantes & des animaux? C'eſt ce que tout le monde reconnoît ſans peine. L'artifice que Dieu, cet Etre tout ſage & tout puiſſant, a employé dans le grand Ouvrage de l'Univers & dans chacune de ſes parties, ſurpaſſe d'avantage la capacité & la compréhenſion de l'homme le plus curieux & le plus pénétrant, que la plus grande ſubtilité

tilité de l'eſprit le plus ingénieux ne ſurpaſſe les conceptions du plus ignorant & du plus groſſier des hommes. C'eſt donc en vain que nous prétendons réduire les choſes à certaines eſpeces & les ranger en diverſes claſſes ſous certains noms, en vertu de leurs eſſences réelles, que nous ſommes ſi éloignés de pouvoir découvrir, ou comprendre. Un Aveugle peut auſſitôt réduire les choſes en eſpeces par le moyen de leurs couleurs; & celui qui a perdu l'odorat peut auſſi bien diſtinguer un lis & une roſe par leur odeur que par ces conſtitutions intérieures qu'il ne connoît pas. Celui qui croit pouvoir diſtinguer les brebis & les chévres par leurs eſſences réelles, qui lui ſont inconnuës, peut tout auſſi bien éxercer ſa pénétration ſur les eſpeces qu'on nomme *Caſſiowary* & *Querechinchio* & déterminer à la faveur de leurs eſſences réelles & intérieures, les bornes de leurs eſpeces, ſans connoître les idées complexes des qualités ſenſibles que chacun de ces noms ſignifie dans les Païs où l'on trouve ces animaux-là. CHAP. VI.

§. 10. Ainſi, ceux à qui l'on a enſeigné que les différentes eſpeces de Ce n'eſt pas non plus les *Formes ſubſ-*

CHAP. VI. *tantielles*, que nous connoiſſons encore moins.

ſubſtances avoient leurs *formes ſubſtantielles*, diſtinctes & intérieures, & que c'étoient ces formes qui font la diſtinction des ſubſtances en leurs vrais *genres* & leurs véritables eſpeces, ont été encore plus éloignés du droit chemin, puiſque par-là ils ont appliqué leur eſprit à de vaines recherches ſur des formes ſubſtantielles entiérement inintelligibles & dont à peine avons-nous quelqu'obſcure ou confuſe conception en général.

Par les idées que nous avons des Eſprits il paroît encore que c'eſt par l'*eſſence nominale* que nous diſtinguons les Eſpeces.

§. 11. Que la diſtinction que nous faiſons des ſubſtances naturelles en eſpeces particulieres, conſiſte dans des eſſences nominales établies par l'eſprit, & nullement dans les eſſences réelles qu'on peut trouver dans les choſes mêmes, c'eſt ce qui paroît encore bien clairement par les idées que nous avons des *Eſprits*. Car notre entendement n'acquerant les idées qu'il attribue aux Eſprits que par les réfléxions qu'il fait ſur ſes propres opérations, il n'a ou ne peut avoir d'autre notion d'un Eſprit, qu'en attribuant toutes les opérations qu'il trouve en lui-même, à une ſorte d'être, ſans aucun égard à la matiere. L'idée même la plus parfaite que nous ayons de DIEU, n'eſt qu'une

qu'une attribution des mêmes *idées* Chap. VI.
ſimples qui nous ſont venuës en réfléchiſſant ſur ce que nous trouvons en nous-mêmes, & dont nous concevons que la poſſeſſion nous communique plus de perfection, que nous n'aurions ſi nous en étions privés; ce n'eſt, dis-je, autre choſe qu'une attribution des ces idées ſimples à cet Etre ſuprême, dans un degré illimité. Ainſi après avoir acquis par la réfléxion que nous faiſons ſur nous-mêmes, l'idée d'exiſtence, de connoiſſance, de puiſſance & de plaiſir, de chacune deſquelles nous jugeons qu'il vaut mieux joüir que d'en être privé, & que nous ſommes d'autant plus heureux que nous les poſſedons dans un plus haut degré, nous joignons toutes ces choſes enſemble en attachant l'*infinité* à chacune en particulier, & par-là nous avons l'idée complexe d'un Etre éternel, *omniſcient*, tout-puiſſant, infiniment ſage & infiniment heureux. Or quoiqu'on nous diſe qu'il y a différentes eſpeces d'Anges, nous ne ſçavons pourtant comment nous en former diverſes idées ſpécifiques; non que nous ſoyions prévenus de la penſée qu'il eſt impoſſible qu'il y ait plus d'une eſpece d'Eſprits, mais parce que

CHAP. VI. n'ayant & ne pouvant avoir d'autres idées ſimples applicables à tels êtres, que ce petit nombre que nous tirons de nous mêmes & des actions de notre propre eſprit, lorſque nous penſons, que nous reſſentons du plaiſir & que nous remuons différentes parties de notre corps, nous ne ſçaurions autrement diſtinguer dans nos conceptions, différentes ſortes d'eſprits, l'une de l'autre, qu'en leur attribuant dans un plus haut ou plus bas degré ces opérations & ces puiſſances que nous trouvons en nous-mêmes: & ainſi nous ne pouvons point avoir des idées ſpécifiques des Eſprits, qui ſoient fort diſtinctes: Dieu ſeul excepté, à qui nous attribuons la durée & toutes ces autres idées dans un degré infini, au lieu que nous les attribuons aux autres eſprits avec limitation. Et autant que je puis concevoir la choſe, il me ſemble que dans nos idées nous ne mettons aucune différence entre Dieu & les Eſprits par aucun nombre d'idées ſimples que nous ayions de l'un & non des autres, excepté celle de l'Infinité. Comme toutes les idées particulieres d'éxiſtence, de connoiſſances, de volonté, de puiſſance, de mouvement,

&c.

&c. procédent des opérations de notre eſprit, nous les attribuons toutes à toutes ſortes d'Eſprits, avec la ſeule différence de degrés juſqu'au plus haut que nous puiſſions imaginer, & même juſqu'à l'infinité, lorſque nous voulons nous former, autant qu'il eſt en notre pouvoir, une idée du premier Etre, qui cependant eſt toujours infiniment plus éloigné, par l'excellence réelle de ſa nature, du plus élevé & du plus parfait de tous les êtres créés, que le plus excellent homme, ou plutôt que l'Ange & le *Séraphin* le plus pur eſt éloigné de la partie de matiere la plus contempatible, & qui par conſequent doit être infiniment au-deſſus de ce que notre entendement borné peut concevoir de lui. Chap. VI.

§. 12. Il n'eſt ni impoſſible de concevoir, ni contre la raiſon qu'il puiſſe y avoir pluſieurs eſpeces d'Eſprits, autant différentes l'une de l'autre par des propriétés diſtinctes dont nous n'avons aucune idée, que les eſpeces de choſes ſenſibles ſont diſtinguées l'une de l'autre par des qualités que nous connoiſſons & que nous y obſervons actuellement. Sur quoi il me ſemble qu'on peut conclure probablement

Il eſt probable qu'il y a un nombre innombrable d'Eſpeces d'Eſprits.

CHAP. VI. blement de ce que dans tout le Monde viſible & corporel nous ne remarquons aucun vuide, qu'il devroit y avoir plus d'eſpeces de Créatures intelligentes au-deſſus de nous qu'il n'y en a de ſenſibles & de matérielles au-deſſous. En effet en commençant depuis nous juſqu'aux choſes les plus baſſes, c'eſt une deſcente qui ſe fait par de fort petits degrés, & par une ſuite continuée de choſes qui dans chaque éloignement différent fort peu l'une de l'autre. Il y a des poiſſons qui ont des aîles & auſquels l'air n'eſt pas étranger, & il y a des oiſeaux qui habitent dans l'eau, qui ont le ſang froid comme les poiſſons & dont la chair leur reſſemble ſi fort par le goût, qu'on permet aux ſcrupuleux d'en manger durant les jours maigres. Il y a des animaux qui approchent ſi fort de l'eſpece des oiſeaux & des bêtes qu'ils tiennent le milieu entre deux. Les amphibies tiennent également des bêtes terreſtres & des aquatiques. Les veaux marins vivent ſur la terre & dans la mer; & les marſouins ont le ſang chaud & les entrailles d'un cochon, pour ne pas parler de ce qu'on rapporte des ſyrenes ou des

des hommes marins. Il y a des bêtes qui ſemblent avoir autant de connoiſſance & de raiſon que quelques animaux qu'on appelle hommes ; & il y a une ſi grande proximité entre les animaux & les végétaux, que ſi vous prenez le plus imparfait de l'un & le plus parfait de l'autre, à peine remarquerez-vous aucune différence conſidérable entr'eux. Et ainſi, juſqu'à ce que nous arrivions aux plus baſſes & moins organiſées parties de matiere, nous trouverons par-tout, que les différentes eſpeces ſont liées enſemble, & ne different que par des degrés preſque inſenſibles. Et lorſque nous conſiderons la puiſſance & la ſageſſe infinie de l'Auteur de toutes choſes, nous avons ſujet de penſer que c'eſt une choſe conforme à la ſomptueuſe harmonie de l'Univers, & au grand deſſein, auſſi-bien qu'à la bonté infinie de ce Souverain Architecte, que les différentes *eſpeces* de créatures s'élévent auſſi peu-à-peu depuis nous vers ſon infinie perfection, comme nous voyons qu'ils vont depuis nous en deſcendant par des degrés preſque inſenſibles. Et cela une fois admis comme probable, nous avons raiſon de CHAP. VI

CHAP. VI. de nous perſuader qu'il y a beaucoup plus d'eſpeces de créatures au-deſſus de nous qu'il n'y en a au-deſſous ; parce que nous ſommes beaucoup plus éloignés en degrés de perfection de l'Etre infini de DIEU, que du plus bas état de l'être & de ce qui approche le plus près du néant. Cependant nous n'avons nulle idée claire & diſtincte de toutes ces différentes eſpeces, pour les raiſons qui ont été propoſées ci-deſſus.

Il paroît par l'*eau* & par la *Glace* que c'eſt l'eſſence nominale qui conſtitue l'Eſpece.

§. 13. Mais pour revenir aux eſpeces des Subſtances corporelles : Si je demandois à quelqu'un ſi la glace & l'eau ſont deux diverſes eſpeces de choſes, je ne doute pas qu'il ne me répondît qu'ouï ; & l'on ne peut nier qu'il n'eût raiſon. Mais ſi un Anglois élevé dans la *Jamaïque* où il n'auroit peut-être jamais vu de glace ni oüi dire qu'il y eût rien de pareil dans le Monde, arrivant en Angleterre pendant l'hyver trouvoit l'eau qu'il auroit miſe le ſoir dans un baſſin, gelée le matin en grand' partie, & que ne ſçachant pas le nom particulier qu'elle a dans cet état, il l'appellât de l'*eau durcie* ; je demande ſi ce ſeroit à ſon égard une nouvelle eſpece différente

différente de l'eau, & je crois qu'on me répondra que dans ce cas-là ce ne ſeroit non plus une nouvelle eſpece à l'égard de cet Anglois, qu'un ſuc de viande qui ſe congele quand il eſt froid, eſt une eſpece diſtincte de cette même gelée quand elle eſt chaude & fluide; ou que l'or liquide dans le creuſet eſt une eſpece diſtincte de l'or qui eſt en conſiſtance dans les mains de l'Ouvrier. Si cela eſt ainſi, il eſt évident que nos eſpeces diſtinctes ne ſont que des amas diſtincts d'idées complexes auſquels nous attachons des noms diſtincts. Il eſt vrai que chaque Subſtance qui éxiſte, a ſa conſtitution particuliere, d'où dépendent les qualités ſenſibles & les puiſſances que nous y remarquons: mais la réduction que nous faiſons des choſes en eſpeces qui n'emporte autre choſe que leur arrangement ſous des eſpeces particulieres déſignées par certains noms diſtincts; cette réduction, dis-je, ſe rapporte uniquement aux idées que nous en avons: & quoique cela ſuffiſe pour les diſtinguer ſi bien par des noms, que nous puiſſions en diſcourir lorſqu'elles ne ſont pas devant nous, cependant ſi nous ſuppoſons CHAP. VI.

CHAP. VI. sons que cette distinction est fondée sur leur constitution réelle & intérieure, & que la nature distingue les choses qui éxistent, en autant d'especes par leurs essences réelles, de la même maniere que nous les distingons nous-mêmes en especes par telles & telles dénominations, nous risquerons de tomber dans de grandes mépriſes.

Difficultés contre le sentiment qui établit un certain nombre déterminé d'Essences réelles.

§. 14. Pour pouvoir distinguer les êtres substantiels en especes selon la supposition ordinaire, qu'il y a certaines *essences* ou *formes* précises des choses, par où tous les individus éxistans sont distingués naturellement en especes, voici des conditions qu'il faut remplir nécessairement.

§. 15. Premierement : On doit être assuré que la nature se propose toujours dans la production des choses, de les faire participer à certaines *essences* réglées & établies, qui doivent être les modeles de toutes les choses à produire. Cela proposé ainsi crûment comme on a accoûtumé de faire, auroit besoin d'une explication plus précise avant qu'on pût le recevoir avec un entier consentement.

§ 16. Il seroit nécessaire, en second lieu, de sçavoir si la Nature parvient tou-

toujours à cette *eſſence* qu'elle a en vuë dans la production des choſes. Les naiſſances irrégulieres & monſtrueuſes qu'on a obſervées en differentes eſpeces d'animaux, nous donneront toujours ſujet de douter de l'un de ces articles, ou de tous les deux enſemble.

§. 17. Il faut déterminer, en troiſiéme lieu, ſi ces êtres que nous appellons des *monſtres*, ſont réellement une eſpece diſtincte ſelon la notion ſcholaſtique du mot d'*eſpece*, puiſqu'il eſt certain que chaque choſe qui éxiſte, a ſa conſtitution particuliere; car nous trouvons que quelques-uns de ces monſtres n'ont que peu ou point de ces qualités qu'on ſuppoſe réſulter de l'eſſence de cette eſpece d'où elles tirent leur origine, & à laquelle il ſemble qu'elles appartiennent en vertu de leur naiſſance.

§. 18. Il faut, en quatriéme lieu, que les *eſſences réelles* de ces choſes que nous diſtinguons en eſpeces & auſquelles nous donnons des noms après les avoir ainſi diſtinguées, nous ſoient connuës; c'eſt-à-dire que nous devons en avoir des idées. Mais comme nous ſommes dans l'ignorance ſur ces quatre articles, les *eſſences réelles des choſes*

ne-

CHAP. VI. *ne nous ſervent de rien à diſtinguer les Subſtances en Eſpeces.*

Nos eſſences nominales des Subſtances ne ſont pas de parfaites collections de toutes leurs propriétés.

§. 19. En cinquiéme lieu, le ſeul moyen qu'on pourroit imaginer pour l'éclairciſſement de cette queſtion, ce ſeroit qu'après avoir formé des idées complexes entiérement parfaites des propriétés des choſes qui découleroient de leurs différentes eſſences réelles, nous les diſtinguaſſions par-là en eſpeces. Mais c'eſt encore ce qu'on ne ſçauroit faire: car comme l'eſſence réelle nous eſt inconnuë, il nous eſt impoſſible de connoître toutes les propriétés qui en dérivent, & qui y ſont ſi intimement unies que l'une d'elles n'y étant plus, nous puiſſions certainement conclure que cette eſſence n'y eſt pas, & que par conſequent la choſe n'appartient point à cette eſpece. Nous ne pouvons jamais connoître quel eſt préciſément le nombre des propriétés qui dépendent de l'eſſence réelle de l'or, de ſorte que l'une de ces propriétés venant à manquer dans tel ou tel ſujet, l'eſſence réelle de l'or & par conſequent l'or ne fût point dans ce ſujet, à moins que nous ne connuſſions l'eſſence de l'or lui-même, pour pouvoir par-là déterminer cette

cette eſpece. Il faut ſuppoſer qu'ici par le mot d'*or*, je déſigne une piéce particuliere de matiere comme la derniere * *guinée* qui a été frappée en Angleterre. Car ſi ce mot étoit pris ici dans ſa ſignification ordinaire pour l'idée complexe que moi ou quelque autre appellons *or*, c'eſt-à-dire, pour l'eſſence nominale de l'*or*, ce ſeroit un vrai galimathias; tant il eſt difficile de faire voir la différente ſignification des mots & leur imperfection, lorſque nous ne pouvons le faire par le ſecours même des mots. CHAP. VI.

* Monnoye d'Or qui a cours en Angleterre.

§. 20. De tout cela il s'enſuit évidemment que les diſtinctions que nous faiſons des ſubſtance en eſpeces, par différentes dénominations, ne ſont nullement fondées ſur leurs *eſſences réelles*, & que nous ne ſçaurions prétendre les ranger & les réduire éxactement à certaines eſpeces en conſequence de leurs différences eſſentielles & intérieures.

§. 21. Mais puiſque nous avons beſoin de termes généraux, comme il a été remarqué ci-deſſus, quoi que nous ne connoiſſions pas les *eſſences réelles* des choſes; tout ce que nous pouvons faire, c'eſt d'aſſembler tel nombre d'idées

Mais elles renferment telle collection qui eſt ſignifiée par le nom que nous leur donnons.

CHAP. VI. dées ſimples que nous trouvons par expérience unies enſemble dans les choſes éxiſtantes, & d'en faire une ſeule idée complexe. Bien que ce ne ſoit point là l'eſſence réelle d'aucune ſubſtance qui éxiſte, c'eſt pourtant l'*eſſence ſpécifique* à laquelle appartient le nom que nous avons attaché à cette idée complexe, de ſorte qu'on peut prendre l'un pour l'autre; par où nous pouvons enfin éprouver la vérité de ces *eſſences nominales*. Par exemple, il y a des gens qui diſent que l'étenduë eſt l'eſſence du corps. S'il eſt ainſi, comme nous ne pouvons jamais nous tromper en mettant l'eſſence d'une choſe pour la choſe même, mettons dans le diſcours l'*étenduë* pour le *corps*, & quand nous voulons dire que le corps ſe meut, diſons que l'étenduë ſe meut, & voyons comment cela ira. Quiconque diroit qu'une étenduë met en mouvement une autre étenduë par voie d'impulſion, montreroit ſuffiſamment l'abſurdité d'une telle notion. L'eſſence d'une choſe eſt, par rapport à nous, toute l'idée complexe, compriſe & déſignée par un certain nom; & dans les ſubſtances, outre les différentes idées ſimples qui les compoſent,

ſent, il y a une idée confuſe de ſubſ- Chap. VI.
tance ou d'un ſoûtien inconnu & d'une cauſe de leur union, qui en fait toujours une partie. C'eſt pourquoi l'eſſence du corps n'eſt pas la pure étenduë, (1) mais une *choſe étenduë & ſolide*; de ſorte que dire qu'une choſe étenduë & ſolide en remue ou pouſſe une autre, c'eſt autant que ſi l'on diſoit qu'un corps remue ou pouſſe un autre corps. La premiere de ces expreſſions eſt autant intelligible que la derniere. De même, quand on dit qu'un animal raiſonnable eſt capable de converſation, c'eſt autant que ſi l'on diſoit qu'un homme en eſt capable. Mais perſonne ne s'aviſera de dire que la (2) *Raiſonnabilité* eſt capable de converſa-

[1] C'eſt ainſi que l'entendent les Carteſiens. *La choſe que nous concevons étenduë en longueur, largeur & profondeur, c'eſt que nous nommons un Corps*, dit Rohault dans ſa Phiſique, *Ch. II. Part. I.* Lors donc que les Carteſiens ſoutiennent que l'étenduë eſt l'eſſence du corps, ils ne prétendent affirmer autre choſe de l'étenduë par rapport au corps, que ce que M. Loke dit ailleurs de la ſolidité par rapport au corps, que *de toutes les idées c'eſt celle qui paroit la plus eſſentielle & la plus étroitement unie au Corps, ---- de ſorte que l'eſprit la regarde comme inſéparablement attachée au corps, où qu'il ſoit, & de quelque maniere qu'il ſoit modifié:* ci-deſſus, *Tome I. pag. 226.*

[2] Ou faculté de raiſonner. Quoique ces ſortes de mots ſoient inconnus dans le monde, l'on doit en permettre l'uſage, ce me ſemble, dans un Ouvrage comme

CHAP. VI. verſation, parce qu'elle ne conſtitue pas toute l'eſſence à laquelle nous donnons le nom d'*homme*.

Les idées abſtraites que nous nous formons des Subſtances, ſont les meſures des Eſpeces par rapport à nous: Exemple dans l'idée que nous avons de l'Homme.

§. 22. Il y a des créatures dans le monde qui ont une forme pareille à la nôtre, mais qui ſont veluës, & n'ont point l'uſage de la parole & de la raiſon. Il y a parmi nous des imbecilles qui ont parfaitement la même forme que nous, mais qui ſont deſtitués de raiſon, & quelques-uns d'entre eux qui n'ont point auſſi l'uſage de la parole. Il y a des créatures, à ce qu'on dit, qui avec l'uſage de la parole, de la raiſon, & une forme ſemblable en toute autre choſe à la nôtre ont des queuës veluës: je m'en rapporte à ceux qui nous le racontent, mais au moins ne paroît-il pas contradictoire qu'il y ait de telles créatures. Il y en a d'autres dont les mâles n'ont point de barbe, & d'autres

comme celui-ci. Je prens d'avance cette liberté & je ſerai ſouvent obligé de la prendre dans la ſuite de ce Troiſiéme Livre, ou l'Auteur n'auroit pu faire connoître la meilleure partie de ſes penſées, s'il eût inventé de nouveaux termes, pour pouvoir exprimer des conceptions toutes nouvelles. Qui ne voit que je ne puis me diſpenſer de l'imiter en cela? C'eſt une liberté qu'ont priſe *Rohault*, le P. *Malebranche*, & que Meſſieurs de l'*Académie Royale des Sciences* prennent tous les jours.

d'autres dont les femelles en ont. Si l'on demande ſi toutes ces créatures ſont hommes ou non, ſi elles ſont d'eſpece humaine, il eſt viſible que cette queſtion ſe rapporte uniquement à l'*eſſence nominale*; car entre ces créatures-là celles à qui convient la définitson du mot *Homme*, ou l'idée complexe ſignifiée par ce nom, ſont hommes: & les autres ne le ſont point à qui cette définition ou cette idée complexe ne convient pas. Mais ſi la recherche roule ſur l'*eſſence* ſuppoſée *réelle*, ou que l'on demande ſi la conſtitution intérieure de ces différentes créatures eſt *ſpécifiquement* différente, il nous eſt abſolument impoſſible de répondre, puiſque nulle partie de cette conſtitution intérieure n'entre dans notre *idée ſpécifique*: ſeulement nous avons raiſon de penſer que là où les facultés ou la figure extérieure ſont ſi différentes, la conſtitution intérieure n'eſt pas éxactement la même. Mais c'eſt en vain que nous rechercherions quelle eſt la diſtinction que la différence ſpécifique met dans la conſtitution réelle & intérieure, tandis que nos meſures des eſpeces ne ſeront, comme elles ſont à préſent, que les CHAP. VI.

CHAP. VI. idées abſtraites que nous connoiſſons, & non la cooſtitution intérieure qui ne fait point partie de ces idées. La différence de poil ſur la peau doit-elle être une marque d'une différente conſtitution intérieure & ſpécifique entre un imbécille & un Mâgot, lorſqu'ils conviennent d'ailleurs par la forme, & par le manque de raiſon & de langage? Le défaut de raiſon & de langage ne nous doit-il pas ſervir d'un ſigne de différentes conſtitutions & d'*eſpeces* réelles entre un imbécille & un homme raiſonnable? Et ainſi du reſte, ſi nous prétendons que la diſtinction des eſpeces ſoit juſtement établie ſur la forme réelle & la conſtitution interieure des choſes.

Les Eſpeces ne ſont pas diſtinguées par la Génération.

§. 23. Et qu'on ne diſe pas que les *eſpeces* ſuppoſées *réelles* ſont conſervées diſtinctes & dans leur entier dans les animaux par l'accouplement du mâle & de la femelle, & dans les plantes par le moyen des ſemences. Car cela ſuppoſé véritable ne nous ſerviroit à fixer la diſtinction des eſpeces des choſes qu'à l'égard des animaux & des végétaux. Que faire du reſte? Mais cela ne ſuffit pas même à l'égard de ceux-là, car s'il en faut croire l'hiſtoi-

re

re, des femmes ont été engroſſées par des Magots; & voilà une nouvelle queſtion de ſçavoir de quelle eſpece doit être dans la nature une telle production en vertu de cette régle. D'ailleurs, nous n'avons aucun ſujet de croire que cela ſoit impoſſible, puiſqu'on voit ſi ſouvent des mulets & des (1) jumarts, les premiers engendrés d'un ane & d'une cavale, & les derniers d'un taureau & d'une jument. J'ai vu un animal engendré d'un chat & d'un rat, & qui avoit des marques viſibles de ces deux bêtes, en quoi il paroiſſoit que la nature n'avoit ſuivi le modele d'aucune de ces eſpeces en particulier, mais les avoit confonduës enſemble. Et qui ajoutera à cela les productions monſtrueuſes qu'on rencontre ſi ſouvent dans la nature, trouvera qu'il eſt bien mal-aiſé à l'égard même des races des animaux de déterminer par la génération de quelle eſpece eſt la race de chaque animal, & ſe reconnoîtra dans une parfaite ignorance touchant l'eſſence réelle qu'il croit être certainement provignée par

[1] Voy. ſur ce mot le Dictionnaire Etimologique de *Menage*.

CHAP. VI. le moyen de la génération, & avoir ſeule un droit au nom ſpécifique. Mais outre cela, ſi les eſpeces des animaux & des plantes ne peuvent être diſtinguées que par la propagation, dois-je aller aux Indes pour voir le pere & la mere de l'un, & la plante d'où la ſemence a été cueillie qui produit l'autre, afin de ſçavoir ſi cet animal eſt un *Tigre*, & ſi cette plante eſt du *Thé*?

Ni par les Formes ſubſtantielles.

§. 24. Enfin il eſt évident que c'eſt des collections que les hommes font eux-mêmes des qualités ſenſibles, qu'ils compoſent les eſſences des différentes ſortes de ſubſtances dont ils ont des idées, & que la plûpart ne ſongent en aucune maniere à leur ſtructure intérieure & réelle, quand ils les réduiſent à telles ou telles eſpeces: moins encore aucun d'eux a-t-il jamais penſé à certaines *formes ſubſtantielles*, ſi vous en exceptez ceux qui dans ce ſeul endroit du monde ont appris le langage de nos écoles. Cependant ces pauvres ignorans qui ſans prétendre pénétrer dans les eſſences réelles, ou s'embarraſſer l'eſprit de formes ſubſtantielles, ſe contentent de connoître les choſes une à une par leurs qualités ſenſibles ſont

ſont ſouvent mieux inſtruits de leurs différences, peuvent les diſtinguer plus éxactement pour leur uſage, & connoiſſent mieux ce qu'on peut faire de chacune en particulier que ces Docteurs ſubtils qui s'appliquent ſi fort à en pénétrer le fond & qui parlent avec tant de confiance de quelque choſe de plus caché & de plus eſſentiel que ces qualités ſenſibles que tout le monde y peut voir ſans peine. Chap. VI.

Les Eſſences ſpécifiques ſont faites par l'Eſprit.

§. 25. Mais ſuppoſé que les eſſences réelles des ſubſtances puſſent être découvertes par ceux qui s'appliqueroient ſoigneuſement à cette recherche, nous ne ſçaurions pourtant croire raiſonnablement qu'en rangeant les choſes ſous des noms généraux, on ſe ſoit réglé par ces conſtitutions réelles & intérieures, ou par aucune autre choſe que par leurs apparences qui ſe préſentent naturellement; puiſque dans tous les païs, les Langues ont été formées long-temps avant les ſciences. Ce ne ſont pas des Philoſophes, des Logiciens ou telles autres gens, qui après s'être bien tourmentés à penſer aux formes & aux eſſences des choſes ont forme les noms généraux qui ſont en uſage parmi les différentes Nations:

CHAP. VI. mais plutôt dans toutes les Langues, la plupart de ces termes d'une extenſion plus au moins grande ont tiré leur origine & leur ſignification du peuple ignorant & ſans lettres, qui a réduit les choſes à certaines eſpeces, & leur a donné des noms en vertu des qualités ſenſibles qu'il y rencontroit, pour pouvoir les déſigner aux autres lorſqu'elles n'étoient pas préſentes, ſoit qu'ils euſſent beſoin de parler d'une eſpece, ou d'une ſeule choſe en particulier.

C'eſt pour cela qu'elles ſont fort diverſes & incertaines.

§. 26. Puis donc qu'il eſt évident que nous rangeons les ſubſtances ſous différentes eſpeces & ſous diverſes dénominations ſelon leurs *eſſences nominales*, & non ſelon leurs *eſſences réelles*; ce qu'il faut conſiderer enſuite, c'eſt comment, & par qui ces eſſences viennent à être faites. Pour ce qui eſt de ce dernier point, il eſt viſible que c'eſt l'eſprit qui eſt l'auteur de ces eſſences, & non la nature; parce que ſi c'étoit un ouvrage de la nature, elles ne pourroient point être ſi différentes en différentes perſonnes, comme il eſt viſible qu'elles ſont. Car ſi nous prenons la peine de l'éxaminer, nous ne trouverons point que l'eſſence

l'eſſence nominale d'aucune eſpece de ſubſtances ſoit la même dans tous les hommes, non pas même celle qu'ils connoiſſent de la maniere la plus intime. Il ne ſeroit peut-être pas poſſible que l'idée abſtraite à laquelle on a donné le nom d'*homme* fut différente en différens hommes, ſi elle étoit formée pr la nature; & qu'à l'un elle fut un *animal raiſonnable*, & à l'autre un *animal ſans plume, à deux pieds avec de larges ongles.* Celui qui attache le nom d'*homme* à une idée complexe, compoſée de ſentiment & de motion volontaire, jointe à un corps d'une telle forme, a par ce moyen une certaine eſſence de l'eſpece qu'il appelle *homme*; & celui qui après un plus profond éxamen, y ajoute la *raiſonnabilité*, a une autre eſſence de l'eſpece à laquelle il donne le même nom d'*homme*; de ſorte qu'à l'égard de l'un d'eux le même individu ſera parlà un véritable homme qui ne l'eſt point à l'égard de l'autre. Je ne penſe pas qu'il ſe trouve à peine une ſeule perſonne qui convienne que cette ſtature droite, ſi connuë, ſoit la différence eſſentielle de l'eſpece qu'il déſigne par le nom d'homme. Cependant il eſt viſible qu'il

Chap. VI.

CHAP. VI. qu'il y a bien des gens qui déterminent plutôt les eſpeces des animaux par leur forme extérieure que par leur naiſſance, puiſqu'on a mis en queſtion plus d'une fois ſi certains *fœtus* humains devoient être admis au Baptême ou non, par la ſeule raiſon que leur configuration extérieure différoit de la forme ordinaire des enfans, ſans qu'on ſçût s'ils n'étoient point auſſi capables de raiſon que des enfans jettés dans un autre moule, dont il s'en trouve quelques-uns qui, quoique d'une forme approuvée, ne ſont jamais capables de faire voir, durant toute leur vie, autant de raiſon qu'il en paroît dans un ſinge ou un élephant, & qui ne donnent jamais aucune marque d'être conduits par une ame raiſonnable. D'où il paroît évidemment que la forme extérieure qu'on a ſeulement trouvé à dire, & non la faculté de raiſonner, dont perſonne ne peut ſçavoir ſi elle devoit manquer dans ſon temps, a été renduë eſſentielle à l'eſpece humaine. Et dans ces occaſions les Théologiens & les Juriſconſultes les plus habiles, ſont obligés de renoncer à leur ſacrée définition d'*animal raiſonnable*, & de mettre à la place quelqu'autre eſſence de

de l'eſpece humaine. Mr. *Ménage* nous fournit l'exemple d'un certain *Abbé de Saint Martin* qui mérite d'être rapporté ici. * *Quand cet Abbé de Saint Martin*, dit-il, *vint au monde, il avoit ſi peu la figure d'un homme qu'il reſſembloit plutôt à un monſtre. On fut quelque temps à déliberer ſi on le baptiſeroit. Cependant il fut baptiſé, & on le déclara homme par proviſion*, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le temps eut fait connoître ce qu'il étoit. *Il étoit ſi diſgracié de la nature qu'on l'a appellé toute ſa vie* l'Abbé Malotrou. *Il étoit de Caën.* Voilà un enfant qui fut fort près d'être exclus de l'eſpece humaine ſimplement à cauſe de ſa forme. Il échappa à toute peine tel qu'il étoit; & il eſt certain qu'une figure un peu plus contrefaite, l'en auroit privé pour jamais & l'auroit fait périr comme un être qui ne devoit point paſſer pour un homme. Cependant on ne ſçauroit donner aucune raiſon, pourquoi une ame raiſonnable n'auroit pu loger en lui ſi les traits de ſon viſage euſſent été un peu plus alterés; pourquoi un viſage un peu plus long, ou un rez plus plat, ou une bouche plus fenduë n'auroient pu ſubſiſter, auſſi-bien que le

CHAP. VI.

*Menagiana, Tom. I. pag. 278. de l'Edition de Hollande, an. 1694.

CHAP. VI. reſte de ſa figure irreguliére, avec une ame & des qualités qui le rendirent capable, tout contrefait qu'il étoit, d'avoir une dignité dans l'Egliſe.

§. 27. Pour cet effet, je ſerois bien aiſe de ſçavoir en quoi conſiſtent les bornes préciſes & invariables de cette eſpece. il eſt évident à quiconque prend la peine de l'éxaminer, que la nature n'a-fait, ni établi rien de ſemblable parmi les hommes. On ne peut s'empêcher de voir que l'eſſence réelle de telle ou telle ſorte de ſubſtances nous eſt inconnuë; & de là vient que nous ſommes ſi indéterminés à l'égard des *eſſences nominales* que nous formons nous-mêmes, que ſi l'on interrogeoit diverſes perſonnes ſur certains *Fœtus* qui ſont difformes en venant au monde, pour ſçavoir s'ils les croyent hommes, il eſt hors de doute qu'on en recevroit différentes réponſes; ce qui ne pourroit arriver, ſi les eſſences nominales par où nous limitons & diſtinguons les eſpeces des ſubſtances, n'étoient point formées par les hommes avec quelque liberté, mais qu'elles fuſſent éxactement copiées d'après des bornes préciſes que la nature eut établies, & par leſquelles elle eut diſtingué toutes

toutes les ſubſtances en certaines eſ- Chap. VI.
peces. Qui voudroit, par exemple, entreprendre de déterminer de quelle eſpece étoit ce monſtre dont parle *Licetus*, (Liv. I. Chap. 3.) qui avoit la tête d'un homme, & le corps d'un pourceau; ou ces autres qui ſur des corps d'hommes avoient des têtes de bêtes, comme de chiens, de chevaux, &c.? Si quelqu'une de ces créatures eut été conſervée en vie & eût pû parler, la difficulté auroit été encore plus grande. Si le haut du corps juſqu'au milieu eût été de figure humaine, & que tout le reſte eût repréſenté un pourceau, auroit-ce été un meurtre de s'en défaire? Ou bien auroit-il fallu conſulter l'Evêque, pour ſçavoir ſi un tel Etre étoit aſſez homme pour devoir être préſenté ſur les fonts, ou non, comme j'ai oüi dire que cela eſt arrivé en France il y a quelques années dans un cas à peu près ſemblable?. Tant les bornes des eſpeces des animaux ſont incertaines par rapport à nous qui n'en pouvons juger que par les idées complexes que nous raſſemblons nous-mêmes; & tant nous ſommes éloignés de connoître certainement ce que c'eſt qu'un *hom-*

CHAP. VI. *me*. Ce qui n'empêchera peut-être pas qu'on ne regarde comme une grande ignorance d'avoir aucun doute là-deſſus. Quoiqu'il en ſoit, je penſe être en droit de dire, que, tant s'en faut que les bornes certaines de cette eſpece ſoient déterminées, & que le nombre précis des idées ſimples qui en conſtituent l'eſſence nominale ſoit fixé & parfaitement connu, qu'on peut encore former des doutes fort importans ſur cela; & je crois qu'aucune définition qu'on ait donné juſqu'ici du mot *homme*, ni aucune deſcription qu'on ait faite de cette eſpece d'animal, ne ſont aſſez parfaites ni aſſez éxactes pour contenter une perſonne de bons ſens, qui approfondit un peu les choſes, moins encore pour être reçûë avec un conſentement général, de ſorte que par-tout les hommes vouluſſent s'y tenir pour la déciſion des cas concernant les productions qui pourroient arriver, & pour déterminer s'il faudroit conſerver ces productions en vie, ou leur donner la mort, leur accorder ou leur refuſer le Baptême.

Les Eſſences nominales des Subſtances ne

§. 28. Mais quoi que ces eſſences nominales des ſubſtances ſoient formées par l'eſprit, elles ne ſont pourtant

tant pas formées ſi arbitrairement que celles des *modes mixtes.* Pour faire une eſſence nominale il faut premierement que les idées dont elle eſt compoſée, ayent une telle union qu'elles ne forment qu'une idée, quelque complexe qu'elle ſoit; & en ſecond lieu, que les idées particulieres ainſi unies, ſoient éxactement les mêmes, ſans qu'il y en ait ni plus ni moins. Pour la premiere de ces choſes, lorſque l'eſprit forme ſes idées complexes des ſubſtances, il ſuit uniquement la nature, & ne joint enſemble aucunes idées qu'il ne ſuppoſe unies dans la nature. Perſonne n'allie le bêlement d'une brebis à une figure de cheval, ni la couleur du plomb à la peſanteur & à la *fixité* de l'or pour en faire des idées complexes de quelques ſubſtances réelles, à moins qu'il ne veuille ſe remplir la tête de chiméres, & embarraſſer ſes diſcours de mots inintelligibles. Mais les hommes obſervant certaines qualités qui toujours éxiſtent & ſont unies enſemble, en ont tiré des copies d'après nature; & de ces idées ainſi unies en ont formé leurs idées complexes des ſubſtances. Car encore que les hommes puiſſent faire telles idées complexes qu'ils

Chap. V I. ſont pas formées ſi arbitrairement que celles des *Modes mixtes.*

CHAP. VI. qu'ils veulent & leur donner tels noms qu'ils jugent à propos, il faut pourtant que lorſqu'ils parlent des choſes réellement éxiſtantes ils conforment juſqu'à un certain degré leurs idées aux choſes dont ils veulent parler, s'ils ſouhaitent d'être entendus. Autrement, le langage des hommes ſeroit tout-à-fait ſemblable à celui de *Babel*, & les mots dont chaque particulier ſe ſerviroit, n'étant intelligibles qu'à lui-même, ils ne ſeroient plus d'aucun uſage pour la converſation & pour les affaires ordinaires de la vie, ſi les idées qu'ils déſignent, ne répondoient en quelque maniere aux communes apparences & conformités des ſubſtances, conſidérées comme réellement éxiſtantes.

Quoiqu'elles ſoient fort imparfaites.

§. 29. En ſecond lieu, quoique l'eſprit de l'homme en formant ſes idées complexes des ſubſtances, n'en réünilſe jamais qui n'éxiſtent ou ne ſoient ſuppoſées éxiſter enſemble, & qu'ainſi il fonde véritablement cette union ſur la nature même des choſes, cependant *le nombre d'idées qu'il combine, dépend de la differente application, induſtrie ou fantaſie de celui qui forme cette eſpece de combinaiſon.* En général les hommes ſe conten-

contentent de quelque peu de qualités ſenſibles qui ſe préſentent ſans aucune peine; & ſouvent, pour ne pas dire toujours, ils en omettent d'autres qui ne ſont ni moins importantes ni moins fortement unies que celles qu'ils prennent. Il y a deux ſortes de ſubſtances ſenſibles; l'une des corps organiſés qui ſont perpétués par ſemence, & dans ces ſubſtances la forme extérieure eſt la qualité ſur laquelle nous nous réglons le plus, c'eſt la partie la plus caractériſtique qui nous porte à en déterminer l'eſpece. C'eſt pourquoi dans les *végétaux* & dans les *animaux*, une ſubſtance étenduë & ſolide d'une telle ou telle figure ſert ordinairement à cela: Car quelque eſtime que certaines gens faſſent de la définition d'*animal raiſonnable* pour déſigner l'homme, cependant ſi l'on trouvoit une créature qui eût la faculté de parler & l'uſage de la raiſon, mais qui ne participât point à la figure ordinaire de l'homme, elle auroit beau être un animal raiſonnable, l'on auroit, je crois, bien de la peine à la reconnoître pour un homme. Et ſi l'aneſſe de *Balaam* eût diſcouru toute ſa vie auſſi raiſonnablement qu'elle fit CHAP. VI.

une

CHAP. VI. une fois avec ſon maître, je doute que perſonne l'eût jugée digne du nom d'*homme* ou reconnuë de la même eſpece que lui-même. Comme c'eſt ſur la figure qu'on ſe régle le plus ſouvent pour déterminer l'eſpece des *végétaux* & des animaux, de même à l'égard de la plûpart des corps qui ne ſont pas produits par ſemence, c'eſt à la couleur qu'on s'attache le plus. Ainſi là où nous trouvons la couleur de l'*or*, nous ſommes portés à nous figurer que toutes les autres qualités compriſes dans notre idée complexe y ſont auſſi; de ſorte que nous prenons communément ces deux qualités qui ſe préſentent d'abord à nous, la figure & la couleur, pour des idées ſi propres à déſigner différentes eſpeces, que voyant un bon tableau, nous diſons auſſi-tôt, *c'eſt un lion*, *c'eſt une roſe*, *c'eſt une coupe d'or* ou *d'argent*; & cela ſeulement à cauſe des diverſes figures & couleurs repréſentées à l'œil par le moyen du pinceau.

Elles peuvent pourtant ſervir pour la converſation ordinaire.

§. 30. Mais quoique cela ſoit aſſez propre à donner des conceptions groſſiéres & confuſes des choſes, & à fournir des expreſſions & des penſées inéxactes; cependant *il s'en faut bien que les*

les hommes conviennent du nombre précis des idées ſimples ou des qualités qui appartiennent à une telle eſpece de choſes & qui ſont déſignées par le nom qu'on lui donne. Et il n'y a pas ſujet d'en être ſurpris, puiſqu'il faut beaucoup de temps, de peine, d'adreſſe, une éxacte recherche & un long éxamen pour trouver quelles ſont ces idées ſimples qui ſont conſtamment & inſéparablement unies dans la nature, qui ſe rencontrent toujours enſemble dans le même ſujet, & combien il y en a. La plûpart des hommes n'ayant ni le temps ni l'inclination ou l'adreſſe qu'il faut pour porter ſur cela leurs vûes juſqu'à quelque degré tant ſoit peu raiſonnable, ſe contentent de la connoiſſance de quelques apparences communes, extérieures & en fort petit nombre, par où ils puiſſent les diſtinguer aiſément, & les réduire à certaines eſpeces pour l'uſage ordinaire de la vie; & ainſi, ſans un plus ample éxamen, ils leur donnent des noms, ou ſe ſervent, pour les déſigner, des noms qui ſont déja en uſage. Or quoique dans la converſation ordinaire ces noms paſſent aſſez aiſément pour des ſignes de quelque peu de qualités communes qui

CHAP. VI.

CHAP. VI. qui coéxiſtent enſemble, il s'en faut pourtant beaucoup que ces noms comprennent dans une ſignification déterminée un nombre précis d'idées ſimples, & encore moins toutes celles qui ſont réellement unies dans la nature. Malgré tout le bruit qu'on a fait ſur le *genre* & l'*eſpece*, & malgré tant de diſcours qu'on a débités ſur les différences ſpécifiques, quiconque conſiderera combien peu de mots il y a dont nous ayons des définitions fixes & déterminées, ſera ſans doute en droit de penſer que les *formes* dont on a tant parlé daus les écoles, ne ſont que de pures chiméres qui ne ſervent en aucune maniere à nous faire entrer dans la connoiſſance de la nature ſpécifique des choſes. Et qui conſiderera combien il s'en faut que les noms des ſubſtances ayent des ſignifications ſur leſquelles tous ceux qui les emploient ſoient parfaitement d'accord, aura ſujet d'en conclure, qu'encore qu'on ſuppoſe que toutes les eſſences nominales des ſubſtances ſoient copiées d'après nature, elles ſont pourtant toutes, ou la plûpart, très-imparfaites: puiſque l'amas de ces idées complexes eſt fort différent en différentes perſonnes,

nes, & qu'ainſi ces bornes des eſpeces ſont telles qu'elles ſont établies par les hommes, & non par la nature, ſi tant eſt qu'il y ait dans la nature de telles bornes fixes & déterminées. Il eſt vrai que pluſieurs ſubſtances particulieres ſont formées de telle ſorte par la nature, qu'elles ont de la reſſemblance & de la conformité entre elles, & que c'eſt là un fondement ſuffiſant pour les ranger ſous certaines eſpeces. Mais cette réduction que nous faiſons des choſes en eſpeces déterminées, n'étant deſtinée qu'à leur donner des noms généraux & à les comprendre ſous ces noms, je ne ſçaurois voir comment en vertu de cette réduction on peut dire proprement que la nature fixe les bornes des eſpeces des choſes. Ou ſi elle le fait, il eſt dumoins viſible que les limites que nous aſſignons aux eſpeces, ne ſont pas éxactement conformes à celles qui ont été établies par la nature. Car dans le beſoin que nous avons de noms généraux pour l'uſage préſent, nous ne nous mettons point en peine de découvrir parfaitement toutes ces qualités, qui nous feroient mieux connoître leurs différences & leurs conformités les plus

eſſen-

CHAP. VI. eſſentielles ; mais nous les diſtinguons nous-mêmes en eſpeces, en vertu de certaines apparences qui frappent les yeux de tout le monde, afin de pouvoir par des noms généraux communiquer plus aiſement aux autres ce que nous en penſons. Car comme nous ne connoiſſons aucune ſubſtance que par le moyen des idées ſimples qui y ſont unies, & que nous obſervons pluſieurs choſes particulieres qui conviennent avec d'autres par pluſieurs de ces idées ſimples, nous formons de cet amas d'idées notre *idée ſpécifique*, & lui donnons un nom général, afin que lorſque nous voulons enregiſtrer, pour ainſi dire, nos propres penſées, & diſcourir avec les autres hommes, nous puiſſions déſigner par un ſon court tous les individus qui conviennent dans cette idée complexe, ſans faire une énumération des idées ſimples dont elle eſt compoſée, pour éviter par-là de perdre du temps & d'uſer nos poulmons à faire de vaines & ennuyeuſes deſcriptions ; ce que nous voyons que ſont obligés de faire tous ceux qui veulent parler de quelque nouvelle eſpece de choſes qui n'ont point encore de nom.

Les eſſences des eſ-

§. 31. Mais quoique ces eſpeces de ſub-

ſubſtances puiſſent aſſez bien paſſer dans la converſation ordinaire, il eſt évident que l'idée complexe dans laquelle on remarque que pluſieurs individus conviennent, eſt formée différemment par différentes perſonnes, plus éxactement par les uns, & moins éxactement par les autres, quelques-uns y comprenant un plus grand, & d'autres un plus petit nombre de qualités; ce qui montre viſiblement que c'eſt un ouvrage de l'eſprit. Un jaune éclatant conſtitue l'*or* à l'égard des enfans, d'autres y ajoûtent la peſanteur, la malléabilité & la fuſibilité, & d'autres encore d'autres qualités qu'ils trouvent auſſi conſtamment jointes à cette couleur jaune que ſa peſanteur on ſa fuſibilité. Car parmi toutes ces qualités & autres ſemblables, l'une a autant de droit que l'autre de faire partie de l'idée complexe de cette ſubſtance, où elles ſont toutes réünies enſemble. C'eſt pourquoi différentes perſonnes omettant dans ce ſujet, ou y faiſant entrer pluſieurs idées ſimples, ſelon leur différente application ou adreſſe à l'examiner, ils ſe font par-là diverſes eſſences de l'*or*, leſquelles doivent être, par conſequent, une production

CHAP. VI. Peces ſont fort différentes ſous un même nom.

CHAP. VI. duction de leur esprit, & non de la nature.

Plus nos idées sont générales, plus elles sont incomplettes.

§. 32. Si le nombre des idées simples qui composent l'essence nominale de la plus basse espece, ou la premiere distribution des individus en especes, dépend de l'esprit de l'homme qui assemble diversement ces idées, il est bien plus évident qu'il en est de même dans les classes les plus étenduës qu'on appelle *genres* en terme de Logique. En effet, ce ne sont que des idées qu'on rend imparfaites à dessein; car qui ne voit du premier coup d'œil que diverses qualités que l'on peut trouver dans les choses mêmes, sont excluës exprès des *idées génériques?* Comme l'esprit pour former des idées générales qui puissent comprendre divers êtres particuliers, en exclut le temps, le lieu & les autres circonstances qui ne peuvent être communes à plusieurs individus; ainsi pour former des idées encore plus générales, & qui comprennent différentes especes, l'esprit en exclut les qualités qui distinguent ces especes les unes des autres, & ne renferme dans cette nouvelle combinaison d'idées que celles qui sont communes à différentes especes. La même

même commodité qui a porté les hommes à déſigner par un ſeul nom les diverſes piéces de cette matiére jaune qui vient de la *Guinée* ou du *Péron*, les engage auſſi à inventer un ſeul nom qui puiſſe comprendre l'or, l'argent & quelques autres corps de différentes ſortes: ce qu'on fait en omettant les qualités qui ſont particulieres à chaque eſpece, & retenant une idée complexe, formée de celles qui ſont communes à toutes ces eſpeces. Ainſi le nom de *métal* leur étant aſſigné, voilà un genre établi, dont l'eſſence n'eſt autre choſe qu'une idée abſtraite qui contenant ſeulement la malléabilité & la fuſibilité avec certains degrés de peſanteur & de fixité, en quoi quelques corps de différentes eſpeces conviennent, laiſſe à part la couleur & les autres qualités particulieres à l'or, à l'argent & aux autres ſortes de corps compris ſous le nom de *métal*. D'où il paroît évidemment, que, lorſque les hommes forment leurs *idées génériques* des ſubſtances, ils ne ſuivent pas éxactement les modeles qui leur ſont propoſés par la nature; puiſqu'on ne ſçauroit trouver aucun corps qui renferme ſimplement la malléabilité & la fuſibilité

CHAP. VI. fusibilité sans d'autres qualités qui en soient aussi inséparables que celles-là. Mais comme les hommes en formant leurs idées générales, cherchent plutôt la commodité du langage & le moyen de s'exprimer promptement, par des signes courts & d'une certaine étenduë, que de découvrir la vraie & précise nature des choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, ils se sont principalement proposé, dans la formation de leurs idées abstraites, cette fin, qui consiste à faire provision de noms généraux, & de différente étenduë. De sorte que dans cette matiere des *genres* & des *especes*, le *genre* ou l'idée la plus étenduë n'est autre chose qu'une conception partiale de ce qui est dans les especes, & l'*espece* n'est autre chose qu'une idée partiale de ce qui est dans chaque *individu*. Si donc quelqu'un s'imagine qu'un homme, un cheval, un animal, & une plante, *&c.* sont distingués par des essences réelles formées par la nature, il doit se figurer la nature bien libérale de ces essences réelles, si elle en produit une pour le corps, une autre pour l'animal, & l'autre pour un cheval, & qu'il communique libéralement toutes ces essences

ces à *Bucephale.* Mais ſi nous conſide- Chap. VI.
rons éxactement ce qui arrive dans la formation de tous ces genres & de toutes ces eſpeces, nous trouverons qu'il ne fait rien de nouveau, mais que ces genres & ces eſpeces ne ſont autre choſe que des ſignes plus ou moins étendus, par où nous pouvons exprimer en peu de mots un grand nombre de choſes particulieres, en tant qu'elles conviennent dans des conceptions plus ou moins générales que nous avons formées dans cette vûe. Et dans tout cela nous pouvons obſerver que le terme le plus général eſt toujours le nom d'une idée moins complexe, & que chaque genre n'eſt qu'une conception partiale de l'eſpece qu'il comprend ſous lui. De ſorte que ſi ces idées générales & abſtraites paſſent pour completes, ce ne peut être que par rapport à une certaine relation établie entre elles & certains noms qu'on emploie pour les déſigner, & non à l'égard d'aucune choſe éxiſtante, en tant que formée par la nature.

§. 33. Ceci eſt adapté à la véritable fin du langage qui doit être de communiquer nos notions par le chemin le plus court & le plus facile qu'on

Tout cela eſt adapté à la fin du Langage.

CHAP. VI. puiſſe trouver. Car par ce moyen, celui qui veut diſcourir des choſes en tant qu'elles conviennent dans l'idée complexe d'*étenduë* & de *ſolidité*, n'a beſoin que du mot de *corps* pour déſigner tout cela. Celui qui à ces idées en veut joindre d'autres ſignifiées par les mots de *vie*, de *ſentiment* & de *mouvement ſpontanée*, n'a beſoin que d'employer le mot d'*animal* pour ſignifier tout ce qui participe à ces idées: & celui qui a formé une idée complexe d'un corps accompagné de vie, de ſentiment & de mouvement, auquel eſt jointe la faculté de raiſonner avec une certaine figure, n'a beſoin que de ce petit mot *homme* pour exprimer toutes les idées particulieres qui répondent à cette idée complexe. Tel eſt le véritable uſage du *genre* & de l'*eſpece*, & c'eſt ce que les hommes font ſans ſonger en aucune maniere aux *eſſences réelles*, ou *formes ſubſtantielles*, qui ne font point partie de nos connoiſſances quand nous penſons à ces choſes, ni de la ſignification des mots dont nous nous ſervons en nous entretenant avec les autres hommes.

Exemple dans les *Caſſiowarys*.

§. 34. Si je veux parler à quelqu'un d'une eſpece d'oiſeaux que j'ai vu depuis

depuis peu dans le Parc de *S. James*, de trois ou quatre pieds de haut, dont la peau eſt couverte de quelque choſe qui tient le milieu entre la plume & le poil, d'un brun obſcur, ſans aîles; mais qui au lieu d'aîles a deux ou trois petites branches ſemblables à des branches de genêt qui lui deſcendent au bas du corps, avec de longues & groſſes jambes, des pieds armés ſeulement de trois griffes, & ſans queuë. Je dois faire cette deſcription par où je puis me faire entendre aux autres. Mais quand on m'a dit que *Caſſiovvary* eſt le nom de cet animal, je puis alors me ſervir de ce mot pour déſigner dans le diſcours toutes mes idées comp'exes compriſes dans la deſcription qu'on vient de voir, quoiqu'en vertu de ce mot, qui eſt préſentement devenu un nom ſpécifique, je ne connoiſſe pas mieux la conſtitution ou l'eſſence réelle de cette ſorte d'animaux que je la connoiſſois auparavant, & que ſelon toutes les apparences j'euſſe autant de connoiſſance de la nature de cette eſpece d'oiſeaux avant que d'en avoir appris le nom, que pluſieurs François en ont des *cignes* ou des *hérons*, qui ſont des noms

CHAP. VI.

CHAP. VI.

ſpécifiques, fort connus, de certaines ſortes d'oiſeaux aſſez communs en France.

Ce ſont les hommes qui déterminent les Eſpeces des choſes.

§. 35. Il paroît par ce que je viens de dire, que *ce ſont les hommes qui forment les eſpeces des choſes.* Car comme ce ne ſont que les différentes eſſences qui conſtituent les différentes eſpeces, il eſt évident que ceux qui forment ces idées abſtraites qui conſtituent les eſſences nominales, forment par même moyen les eſpeces. Si l'on trouvoit un corps qui eût toutes les autres qualités de l'or excepté la malléabilité, on mettroit ſans doute en queſtion s'il ſeroit de l'or ou non, c'eſt-à-dire s'il ſeroit de cette eſpece. Et cela ne pourroit être déterminé que par l'idée abſtraite à laquelle chacun en particulier attache le nom d'*or*; en ſorte que ce corps-là ſeroit de véritable or, & appartiendroit à cette eſpece par rapport à celui qui ne renferme pas la malléabilité dans l'eſſence nominale qu'il déſigne par le mot d'*or*: & au contraire il ne ſeroit pas de l'or véritable ou de cette eſpece à l'égard de celui qui renferme la malléabilité dans l'idée ſpécifique qu'il a de l'or. Qui eſt ce, je vous prie, qui

qui fait ces diverſes eſpeces, même sous un ſeul & même nom, ſinon ceux qui forment deux différentes idées abſtraites qui ne ſont pas éxactement compoſées de la même collection de qualités ? Et qu'on ne diſe pas que c'eſt une pure ſuppoſition, d'imaginer qu'il puiſſe éxiſter un corps, dans lequel, excepté la malléabilité, l'on puiſſe trouver les autres qualités ordinaires de l'or ; puiſqu'il eſt certain que l'or lui-même eſt quelquefois ſi *aigre* (comme parlent les Artiſans) qu'il ne peut non plus réſiſter au marteau que le verre. Ce que nous avons dit que l'un renferme la malléabilité dans l'idée complexe à laquelle il attache le nom d'or, & que l'autre l'omet, on peut le dire de ſa peſanteur particuliere, de ſa fixité & de pluſieurs autres ſemblables qualités ; car quoique ce ſoit qu'on exclue ou qu'on admette, c'eſt toujours l'idée complexe à laquelle le nom eſt attaché qui conſtitue l'eſpece ; & dès-là qu'une portion particuliere de matiere répond à cette idée, le nom de l'eſpece lui convient véritablement, & elle eſt de cette eſpece ; c'eſt de l'or véritable, c'eſt un parfait métal. Il eſt viſible que

Chap. VI.

CHAP. VI. cette détermination des eſpeces dépend de l'eſprit de l'homme qui forme telle idée complexe.

La Nature fait la reſſemblance des choſes.

§. 36. Voici donc en un mot tout le myſtére. La nature produit pluſieurs choſes particulieres qui conviennent entr'elles en pluſieurs qualités ſenſibles, & probablement auſſi, par leur forme & conſtitution intérieure: mais ce n'eſt pas cette eſſence réelle qui les diſtingue en eſpeces; ce ſont les hommes qui prenant occaſion des qualités qu'ils trouvent unies dans les choſes particulieres, auſquelles ils remarquent que pluſieurs individus participent également, les réduiſent en eſpeces par rapport aux noms qu'ils leur donnent; afin d'avoir la commodité de ſe ſervir de ſignes d'une certaine étenduë, ſous leſquels les individus viennent à être rangés comme ſous autant d'étendards, ſelon qu'ils ſont conformes à telle ou telle idée abſtraite: de ſorte que celui-ci eſt du regiment bleu, celui-là du regiment rouge, ceci eſt un homme, cela un ſinge: c'eſt-là, dis-je, à quoi ſe réduit, à mon avis, tout ce qui concerne le *genre* & l'*eſpece*.

§. 37. Je ne dis pas que dans la conſtante

conſtante production des êtres particuliers, la nature les faſſe toujours nouveaux & différens. Elle les fait, au contraire, fort ſemblables l'un à l'autre; ce qui, je crois, n'empêche pourtant pas qu'il ne ſoit vrai, *que les bornes des eſpeces ſont établies par les hommes*, puiſque les eſſences des eſpeces qu'on diſtingue par différens noms, ſont formées par les hommes, comme il a été prouvé, & qu'elles ſont rarement conformes à la nature intérieure des choſes d'où elles ſont déduites. Et par conſequent nous pouvons dire avec vérité, que cette réduction des choſes en certaines eſpeces, eſt l'ouvrage de l'homme. Chap. VI.

§. 38. Une choſe qui, je m'aſſûre, paroîtra fort étrange dans cette Doctrine, c'eſt qu'il s'enſuivra de ce qu'on vient de dire, que *chaque idée abſtraite qui a un certain nom, forme une eſpece diſtincte.* Mais que faire à cela, ſi la vérité le veut ainſi? Car il faut que cela reſte de cette maniere, juſqu'à ce que quelqu'un nous puiſſe montrer les eſpeces des choſes, limitées & diſtinguées par quelqu'autre marque, & nous faire voir que les termes généraux ne ſignifient pas nos idées abſtraites, mais Chaque idée abſtraite eſt une Eſſence.

CHAP. VI. quelque choſe qui en eſt différent. Je voudrois bien ſçavoir pourquoi un *bichon* & un *levrier* ne ſont pas des eſpeces auſſi diſtinctes qu'un *épagneul* & un *éléphant*. Nous n'avons pas autrement l'idée de la différente eſſence d'un éléphant & d'un épagneul, que nous en avons de la différente eſſence d'un bichon & d'un levrier ; car toute la différence eſſentielle par où nous connoiſſons ces annimaux, & les diſtinguons les uns des autres, conſiſte uniquement dans le différent amas d'idées ſimples auquel nous avons donné ces différens noms.

La formation des *Genres* & des *Eſpeces* ſe rapporte aux noms généraux.

§. 39. Outre l'exemple de la glace & de l'eau que nous avons rapporté * ci-deſſus, en voici un fort familier par où il ſera aiſé de voir combien la formation des genres & des eſpeces a du rapport aux noms généraux, & combien les noms généraux ſont néceſſaires, ſi ce n'eſt pour donner l'éxiſtence à une eſpece, du moins pour la rendre complete, & la faire paſſer pour telle. Une montre qui ne marque que les heures, & une montre ſonnante ne ſont qu'une ſeule eſpece à l'égard de ceux qui n'ont qu'un nom pour les déſigner : mais à l'égard de celui

* Pag. 160. §. 13.

celui qui a le nom de *montre* pour dé- Chap. VI.
ſigner la premiere, & celui d'*horloge* pour ſignifier la derniere, avec les différentes idées complexes auxquelles ces noms appartiennent, ce ſont, par rapport à lui, des eſpeces différentes. On dira peut-être que la diſpoſition intérieure eſt différente dans ces deux machines dont un Horloger a une idées fort diſtincte. Qu'importe ? Il eſt pourtant viſible qu'elles ne ſont qu'une eſpece par rapport à l'Horloger, tandis qu'il n'a qu'un ſeul nom pour les déſigner. Car qu'eſt-ce qui ſuffit dans la diſpoſition intérieure pour faire une nouvelle eſpece ? Il y a des montres à quatre rouës, & d'autres à cinq, eſt-ce là une différence ſpécifique par rapport à l'ouvrier ? Quelques-unes ont des cordes & des fuſées, & d'autres n'en ont point : quelques-unes ont le balancier libre, & d'autres conduit par un reſſort fait en ligne ſpirale, & d'autres par des ſoyes de pourceau. Quelqu'une de ces choſes ou toutes enſemble ſuffiſent-elles pour faire une différence ſpécifique à l'égard de l'ouvrier qui connoit chacune de ces différences en particulier, & pluſieurs autres qui ſe trouvent dans

CHAP. VI. la conſtitution intérieure des montres? Il eſt certain que chacune de ces choſes différe réellement du reſte; mais de ſçavoir ſi c'eſt une différence eſſentielle & ſpécifique, ou non, c'eſt une queſtion dont la déciſion dépend uniquement de l'idée complexe à laquelle le nom de *montre* eſt appliqué. Tandis que toutes ces choſes conviennent dans l'idée que ce nom ſignifie, & que ce nom ne comprend pas différentes eſpeces ſous lui en qualité de terme *génerique*, il n'y a entr'elles ni différence eſſentielle, ni ſpécifique. Mais ſi quelqu'un veut faire de plus petites diviſions fondées ſur les différences qu'il connoit dans la configuration intérieure des montres; & donner des noms à ces idées complexes, formées ſur ces préciſions, il peut le faire; & en ce cas-là ce ſeront tout autant de nouvelles eſpeces à l'égard de ceux qui ont ces idées & qui leur aſſignent des noms particuliers: de ſorte qu'en vertu de ces différences ils peuvent diſtinguer les montres en toutes ces diverſes eſpeces; & alors le mot de *montre* ſera un terme générique. Cependant ce ne ſeroient pas des eſpeces diſtinctes par rapport à des gens

gens qui n'étant point Horlogers igno- Chap. VI.
reroient la compoſition intérieure des montres, & n'en auroient point d'autre idée que comme d'une machine d'une certaine forme extérieure, d'une telle groſſeur, qui marque les heures par le moyen d'une aiguille. Tous ces autres noms ne ſeroient à leur égard qu'autant de termes ſynonymes pour exprimer la même idée, & ne ſignifieroient autre choſe qu'une *montre*. Il en eſt juſtement de même dans les choſes naturelles. Il n'y a perſonne, je m'aſſure, qui doute que les rouës ou les reſſorts (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) qui agiſſent intérieurement dans un homme raiſonnable & dans un imbecille ne ſoient différents, de même qu'il y a de la différence entre la forme d'un ſinge & celle d'un imbecille. Mais de ſçavoir ſi l'une de ces différences, ou toutes deux ſont eſſentielles ou ſpécifiques, nous ne ſçaurions le connoître que par la conformité ou non-conformité qu'un imbecille & un ſinge ont avec l'idée complexe qui eſt ſignifiée par le mot *homme*; car c'eſt uniquement par-là qu'on peut déterminer, ſi l'un de ces êtres eſt *homme*; s'ils le ſont tous deux, ou

CHAP. VI. s'ils ne le ſont ni l'un ni l'autre.

Les Eſpeces des choſes artificielles ſont moins confuſes que celles des naturelles.

§. 40. Il eſt aiſé de voir par tout ce que nous venons de dire, la raiſon pourquoi *dans les eſpeces de choſes artificielles il y a en général moins de confuſion & d'incertitude que dans celles des choſes naturelles.* C'eſt qu'une choſe artificielle étant un ouvrage d'homme que l'artiſan s'eſt propoſé de faire, & dont par conſequent l'idée lui eſt fort connuë, on ſuppoſe que le nom de la choſe n'emporte point d'autre idée ni d'autre eſſence que ce qui peut être certainement connu & qu'il n'eſt pas fort mal-aiſé de comprendre. Car l'idée ou l'eſſence des différentes ſortes de choſes artificielles ne conſiſtant pour la plûpart que dans une certaine figure déterminée des parties ſenſibles, & quelque fois dans le mouvement qui en dépend, (ce que l'artiſan opére ſur la matiere ſelon qu'il le trouve néceſſaire à la fin qu'il ſe propoſe) il n'eſt pas au-deſſus de la portée de nos facultés de nous en former une certaine idée; & par-là de fixer la ſignification des noms qui diſtinguent les différentes eſpeces des choſes artificielles, avec moins d'incertitude, d'obſcurité & d'équivoque que nous ne

pouvons

pouvous le faire à l'égard des choſes naturelles, dont les différences & les opérations dépendent d'un méchaniſme que nous ne ſçaurions découvrir. CHAP. VI.

§. 41. J'eſpere qu'on n'aura pas de peine à me pardonner la penſée où je ſuis, que les choſes artificielles ſont de diverſes eſpeces diſtinctes, auſſi-bien que les naturelles, puiſque je les trouve rangées auſſi nettement & auſſi diſtinctement en différentes ſortes par le moyen de différentes idées abſtraites, & des noms généraux qu'on leur aſſigne, leſquels ſont auſſi diſtincts l'un de l'autre que ceux qu'on donne aux ſubſtances naturelles. Car pourquoi ne croirions-nous pas qu'une *montre* & un *piſtolet* ſont deux eſpeces diſtinctes l'une de l'autre auſſi bien qu'un cheval & un chien, puiſqu'elles ſont repréſentées à notre eſprit par des idées diſtinctes, & aux autres hommes par des dénominations diſtinctes ? Les choſes artificielles ſont de diverſes Eſpeces diſtinctes.

§. 42. Il faut de plus remarquer à l'égard des ſubſtances, que de toutes les diverſes ſortes d'idées que nous avons, ce ſont les ſeules qui ayent des noms propres, par où l'on ne déſigne qu'une ſeule choſe particuliere. Et cela, parce que dans les idées ſimples, dans les Les ſeules Subſtances ont des noms propres.

CHAP. VI. les modes & dans les relations il arrive rarement que les hommes ayent occaſion de faire ſouvent mention d'aucune telle idée individuelle & particuliere lorſqu'elle eſt abſente. Outre que la plus grande partie des modes mixtes étant des actions qui périſſent dès leur naiſſance, elles ne ſont pas capables d'une longue durée, ainſi que les ſubſtances qui ſont des agents & dans leſquelles les idées ſimples qui forment les idées complexes, déſignées par un nom particulier, ſubſiſtent long-temps unies enſemble.

Difficulté qu'il y a à traiter des mots.

§. 43. Je ſuis obligé de demander pardon à mon lecteur pour avoir diſcouru ſi long-temps ſur ce ſujet, & peut-être avec quelqu'obſcurité. Mais je le prie en même temps de conſiderer combien il eſt difficile de faire entrer une autre perſonne par le ſecours des paroles dans l'éxamen des choſes mêmes, lorſqu'on vient à les dépouiller de ces différences ſpéciques que nous avons accoûtumé de leur attribuer. Si je ne nomme pas ces choſes, je ne dis rien; & ſi je les nomme, je les range par-là ſous quelque eſpece particuliere, & je ſuggere à l'eſprit l'ordinaire idée abſtraite de cette eſpece-là

eſpece-là, par où je traverſe mon pro- Chap. VI.
pre deſſein. Car de parler d'un *homme* & de renoncer en même temps à la ſignification ordinaire du nom d'*homme*, qui eſt l'idée complexe qu'on y attache communément, & de prier le lecteur de conſiderer l'*homme* comme il eſt en lui-même & ſelon qu'il eſt diſtigué réellement des autres par ſa conſtitution interieure ou eſſence réelle, c'eſt-à-dire, par quelque choſe qu'il ne connoit pas, c'eſt, ce ſemble, un vrai badinage. Et cependant c'eſt ce que ne peut ſe diſpenſer de faire quiconque veut parler des eſſences ou eſpeces, ſuppoſées réelles, en tant qu'on les croit formées par la nature ; quand ce ne ſeroit que pour faire entendre qu'une telle choſe ſignifiée par les noms généraux dont on ſe ſert pour déſigner les ſubſtances, n'éxiſte nulle part. Mais parce qu'il eſt difficile de conduire l'eſprit de cette maniere en ſe ſervant des noms connus & familiers, permettez-moi de propoſer encore un exemple qui faſſe connoître plus clairement les différentes vûës ſous leſquelles l'eſprit conſidere les noms & les idées ſpécifiques, & de montrer comment les idées complexes des *modes*

CHAP. VI. *des* ont quelque fois du rapport à des *archétypes* qui ſont dans l'eſprit de quelqu'autre être intelligent, ou ce qui eſt la même choſe, à la ſignification que d'autres attachent aux noms dont on ſe ſert communément pour déſigner ces modes; & comment ils ne ſe rapportent quelque fois à aucun archétype. Permettez-moi auſſi de faire voir comment l'eſprit rapporte toujours ſes idées des *ſubſtances*, ou aux ſubſtances mêmes, ou à la ſignification de leurs noms, comme à des archétypes; & d'expliquer nettement, quelle eſt la nature des eſpeces ou de la réduction des choſes en eſpeces, ſelon que nous la comprenons & que nous la mettons en uſage; & quelle eſt la nature des eſſences qui appartiennent à ces eſpeces ce qui peut-être contribue beaucoup plus qu'on ne croit d'abord à découvrir quelle eſt l'étenduë & la certitude de nos connoiſſances.

Exemple de modes mixtes dans les mots *Kinneah* & *Niouph*.

§. 44. Suppoſons *Adam* dans l'état d'un homme fait, doué d'un eſprit ſolide, mais dans un païs étranger, environné de choſes qui lui ſont toutes nouvelles & inconnuës, ſans autres facultés pour en acquerir la connoiſſance,

noiſſance, que celles qu'un homme de cet âge a preſentement. Il voit *Lamech* plus triſte qu'à l'ordinaire, & il ſe figure que cela vient du ſoupçon qu'il a conçû que ſa femme *Adah* qu'il aime paſſionnément, n'ait trop d'amitié pour un autre homme. Adam communique ces penſées là à *Eve*, & lui recommande de prendre garde qu'Adah ne faſſe quelque folie; & dans cet entretien qu'il a avec Eve, il ſe ſert de ces deux mots nouveaux *Kinneah* & *Niouph*. Il paroît dans la ſuite qu'Adam s'eſt trompé; car il trouve que la mélancholie de Lamech vient d'avoir tué un homme. Cependant les deux mots *Kinneah* & *Niouph* ne perdent point leurs ſignifications diſtinctes, le premier ſignifiant le ſoupçon qu'un mari a de l'infidélité de ſa femme, & l'autre l'acte par lequel une femme commet cette infidélité. Il eſt évident que voilà deux différentes idées complexes de *modes mixtes*, déſignées par des noms particuliers, deux eſpèces diſtinctes d'actions eſſentiellement différentes. Cela étant, je demande en quoi conſiſtoient les eſſences de ces deux eſpeces diſtinctes d'actions. Il eſt viſible qu'elles

CHAP. VI.

CHAP. VI. les conſiſtoient dans une combinaiſon préciſe d'idées ſimples, différente dans l'une & dans l'autre. Mais l'idée complexe qu'Adam avoit dans l'eſprit & qu'il nomme *Kinneah*, étoit-elle complete, ou non? Il eſt évident qu'elle étoit complete: car étant une combinaiſon d'idées ſimples qu'il avoit aſſemblées volontairement ſans rapport à aucun archétype, ſans avoir égard à aucune choſe qu'il prit pour modele d'une telle combinaiſon, l'ayant formée lui même par abſtraction & lui ayant donné le nom de *Kinneah* pour exprimer en abbregé aux autres hommes par ce ſeul ſon toutes les idées ſimples contenuës & unies dans cette idée complexe, il s'enſuit néceſſairement de là que c'étoit une idée complete. Comme cette combinaiſon avoit été formée par un pur effet de ſa volonté, elle renfermoit tout ce qu'il avoit deſſein qu'elle renfermât; & par conſequent elle ne pouvoit qu'être parfaite & complete, puiſqu'on ne pouvoit ſuppoſer qu'elle ſe rapportât à aucun autre archétype qu'elle dût repréſenter.

§. 45. Ces mots *Kinneah* & *Niouph* furent introduits par degrés dans l'uſage

ge ordinaire, & alors le cas fut un peu différent. Les enfans d'Adam avoient les mêmes facultés, & par conſequent, le même pouvoir qu'il avoit, d'aſſembler dans leur eſprit telles idées complexes de *modes mixtes* qu'ils trouvoient à propos, d'en former des abſtractions, & d'inſtituer tels ſons qu'ils vouloient pour les déſigner. Mais parce que l'uſage des noms conſiſte à faire connoître aux autres les idées que nous avons dans l'eſprit, on ne peut en venir là que lorſque le même ſigne ſignifie la même idée dans l'eſprit de deux perſonnes qui veulent s'entre-communiquer leurs penſées & diſcourir enſemble. Ainſi ceux d'entre les enfans d'Adam qui trouverent ces deux mots, *Kinneah* & *Niouph*, reçus dans l'uſage ordinaire, ne pouvoient pas les prendre pour de vains ſons qui ne ſignifioient rien, mais ils devoient conclure néceſſairement qu'ils ſignifioient quelque choſe, certaines idées déterminées des idées abſtraites, puiſque c'étoient des noms généraux; leſquelles idées abſtraites étoient des eſſences de certaines eſpèces diſtinguées de toute autre par ces noms-là. Si donc ils vouloient ſe ſervir de ces mots comme

CHAP. VI. me de noms d'eſpeces déjà établies & reconnuës d'un commun conſentement, ils étoient obligés de conformer les idées qu'ils formoient en eux-mêmes comme ſignifiées par ces noms-là aux idées qu'elles ſignifioient dans l'eſprit des autres hommes, comme à leurs véritables modeles. Et dans ce cas, les idées qu'ils ſe formoient de ces modes complexes étoient ſans doute ſujettes à être incompletes; parce qu'il peut arriver facilement que ces ſortes d'idées & ſur-tout celles qui ſont compoſées de combinaiſons de quantité d'idées, ne répondent pas éxactement aux idées qui ſont dans l'eſprit des autres hommes qui ſe ſervent des mêmes noms. Mais à cela il y a pour l'ordinaire un reméde tout prêt, qui eſt de prier celui qui ſe ſert d'un mot que nous n'entendons pas, de nous en dire la ſignification; car il eſt auſſi impoſſible de ſçavoir certainement ce que les mots de *jalouſie* & d'*adultére*, qui, je crois, répondent aux mots Hébreux * *Kinneah* & *Niouph*, ſignifient dans l'eſprit d'un autre homme avec qui je m'entretiens de ces choſes, qu'il étoit impoſſible dans le commencement du langage de ſçavoir ce que *Kinneah* & *Niouph*

* *Kinneah* ſignifie *jalouſie*, & *Niouph*, *adultére.*

Niouph ſignifioient dans l'eſprit d'un autre homme ſans en avoir entendu l'explication, puiſque ce ſont des ſignes arbitraires dans l'eſprit de chaque perſonne en particulier. CHAP. VI.

§. 46. Conſiderons préſentement de la même maniere les noms des ſubſtances, dans la premiére application qui en fut faite. Un des enfans d'Adam courant çà & là ſur des montagnes découvre par hazard une ſubſtance éclatante qui lui frappe agréablement la vûe. Il la porte à Adam qui, après l'avoir conſidérée, trouve qu'elle eſt dure, d'un jaune fort brillant & d'une extrême peſanteur. Ce ſont peut-être là toutes les qualités qu'il y remarque d'abord : & formant par abſtraction une idée complexe, compoſée d'une ſubſtance qui a cette particuliere couleur jaune, & une très-grande peſanteur par rapport à ſa maſſe, il lui donne le nom de *Zahab*, pour déſigner par ce mot toutes les ſubſtances qui ont ces qualités ſenſibles. Il eſt évident que dans ce cas Adam agit d'une toute autre maniere qu'il n'a fait en formant des idées de *modes mixtes* auſquelles il a donné les noms de *Kinneah* & de *Niouph*. Car dans

Exemple des Subſtances dans le mot *Zahab*.

CHAP. VI. dans ce dernier cas il joignit enſemble, par le ſeul ſecours de ſon imagination, des idées qui n'étoient point priſes de l'éxiſtence d'aucune choſe, & leur donna des noms qui puſſent ſervir à déſigner tout ce qui ſe trouveroit conforme à ces idées abſtraites qu'il avoit formées, ſans conſiderer ſi aucune telle choſe éxiſtoit ou non. Là le modele étoit purement de ſon invention. Mais lorſqu'il ſe forme une idée de cette nouvelle ſubſtance, il ſuit un chemin tout oppoſé, car il y a en cette occaſion un modele formé par la nature : de ſorte que voulant ſe le repréſenter à lui-même par l'idée qu'il en a lors même que ce modele eſt abſent, il ne fait entrer dans ſon idée complexe nulle idée ſimple dont la preception ne lui vienne de la choſe même. Il a ſoin que ſon idée ſoit conforme à cet archétype, & veut que le nom exprime une idée qui ait une telle conformité.

§. 47. Cette portion de matiere qu'Adam déſigna ainſi par le terme de *Zahab*, étant entierement différente de toute autre qu'il eut vû auparavant, il ne ſe trouvera, je crois, perſonne qui nie qu'elle ne conſtitue une eſpece

eſpece diſtincte qui a ſon eſſence particuliere ; & que le mot de *Zahab* ne ſoit le ſigne de cette eſpece, & un nom qui appartient à toutes les choſes qui participent à cette eſſence. Or il eſt viſible qu'en cette occaſion l'eſſence qu'Adam déſigna par le nom de *Zahab*, ne comprenoit autre choſe qu'un corps dur, brillant, jaune & fort peſant. Mais la curioſité naturelle à l'eſprit de l'homme qui ne ſçauroit ſe contenter de la connoiſſance de ces qualités ſuperficielles, engage Adam à conſiderer cette matiere de plus près. Pour cet effet, il la frappe avec un caillou pour voir ce qu'on y peut découvrir en dedans. Il trouve qu'elle cede aux coups, mais qu'elle n'eſt pas aiſément diviſée en morceaux, & qu'elle ſe plie ſans ſe rompre. La ductilité ne doit-elle pas, après cela, être ajoutée à ſon idée précédente, & faire partie de l'eſſence de l'eſpece qu'il déſigne par le terme de *Zahab* ? De plus particulieres expériences y découvrent la fuſibilité & la fixité. Ces dernieres propriétés ne doivent-elles pas entrer auſſi dans l'idée complexe qu'emporte le mot de *Zahab*, par la même raiſon que toutes les autres y ont été admiſes ? Chap. VI.

CHAP. VI. miſes? Si l'on dit que non, comment fera-t-on voir que l'une doit être préférée à l'autre? Que s'il faut admettre celles-là, dès-lors toute autre propriété que de nouvelles obſervations feront connoître dans cette matiere, doit par la même raiſon faire partie de ce qui conſtitue cette idée complexe, ſignifiée par le mot de *Zahab*, & être par conſequent l'eſſence de l'eſpece qui eſt déſignée par ce nom-là: & comme ces proprietés ſont infinies, il eſt évident qu'une idée formée de cette maniere ſur un tel archétype, ſera toujours incomplete.

Les idées des Subſtances ſont imparfaites, & à cauſe de cela, diverſes.

§. 48. Mais ce n'eſt pas tout, il s'enſuivroit encore de là que les noms des ſubſtances auroient non ſeulement différentes ſignifications dans la bouche de diverſes perſonnes (ce qui eſt effectivement) mais qu'on le ſuppoſeroit ainſi, ce qui répandroit une grande confuſion dans le langage. Car ſi chaque qualité que chacun découvriroit dans quelque matiere que ce fut, étoit ſuppoſée faire une partie néceſſaire de l'idée complexe ſignifiée par le nom commun qui lui eſt donné, il s'enſuivroit néceſſairement de là que les hommes doivent ſuppoſer que le même

me mot ſignifie différentes choſes en différentes perſonnes, puiſqu'on ne peut douter que diverſes perſonnes ne puiſſent avoir découvert pluſieurs qualités dans des ſubſtances de la même dénomination, que d'autres ne connoiſſent en aucune maniere. CHAP. VI.

§. 49. Pour éviter cet inconvénient, certaines gens ont ſuppoſé une eſſence réelle, attachée à chaque eſpece, d'où découlent toutes ces propriétés; & ils prétendent que les noms dont-ils ſe ſervent pour déſigner les eſpeces, ſignifient ces ſortes d'eſſences. Mais comme ils n'ont aucune idée de cette eſſence réelle dans les ſubſtances, & que leurs paroles ne ſignifient que les idées qu'ils ont dans l'eſprit; cet expédient n'aboutit à autre choſe qu'à mettre le nom ou le ſon à la place de la choſe qui a cette eſſence réelle, ſans ſçavoir ce que c'eſt que cette eſſence: & c'eſt là effectivement ce que font les hommes quand ils parlent des eſpeces des choſes en ſuppoſant qu'elles ſont établies par nature, & diſtinguées par leurs eſſences réelles. Pour fixer leur eſpece, on ſuppoſe une eſſence réelle

§. 50. Et pour cet effet, quand nous diſons que tout or eſt fixe, examinons ce qu'emporte cette affirmation. Cette ſuppoſition n'eſt d'aucun uſage.

CHAP. VI. Ou cela veut dire que la *fixité* eſt une partie de la définition, une partie de l'eſſence nominale que le mot *or* ſignifie; & par conſequent cette affirmation, *tout or eſt fixe*, ne contient autre choſe que la ſignification du terme d'*or*. Ou bien cela ſignifie que la fixité ne faiſant pas partie de la définition du mot *or*, c'eſt une propriété de cette ſubſtance même; auquel cas il eſt viſible que le mot *or* tient la place d'une ſubſtance qui a l'eſſence réelle d'une eſpece de choſes, formée par la nature: ſubſtitution qui donne à ce mot une ſignification ſi confuſe & ſi incertaine, qu'encore que cette propoſition, *l'or eſt fixe*, ſoit en ce ſens une affirmation de quelque choſe de réel, c'eſt pourtant une vérité qui nous échappera toujours dans l'application particuliere que nous en voudrons faire; & ainſi elle eſt incertaine & n'a aucun uſage réel. Mais quelque vrai qu'il ſoit que tout or, c'eſt-à-dire tout ce qui a l'eſſence réelle de l'*or*, eſt fixe, à quoi ſert cela; puiſqu'à prendre la choſe en ce ſens, nous ignorons ce que c'eſt qui eſt ou n'eſt pas or? Car ſi nous ne connoiſſons pas l'eſſence réelle de l'or, il eſt impoſſible

poſſible que nous connoiſſions quelle particule de matiere a cette eſſence, & par conſequent ſi telle particule de matiere eſt véritable or, ou non. CHAP. VI.

§. 51. Pour conclure: la même liberté qu'Adam eut au commencement de former telles idées complexes de *modes mixtes* qu'il vouloit, ſans ſuivre aucun autre modele que ſes propres penſées, tous les hommes l'ont euë depuis ce temps-là; & la même néceſſité qui fut impoſée à Adam de conformer ſes ideés des ſubſtances aux choſes extérieures, s'il ne vouloit point ſe tromper volontairement lui-même, cette même néceſſité a été depuis impoſée à tous les hommes. De même la liberté qu'Adam avoit d'attacher un nouveau nom à quelque idée que ce fut, chacun l'a encore aujourd'hui, & ſur-tout ceux qui font une Langue, ſi l'on peut imaginer de telles perſonnes; nous avons, dis-je, aujourd'hui ce même droit, mais avec cette différence, que dans les lieux où les hommes unis en ſocieté ont déja une Langue établie parmi eux, il ne faut changer la ſignification des mots qu'avec beaucoup de circonſpection & le moins qu'on peut, parce que les hommes Conclusion.

CHAP. VI. étant déja pourvûs de noms pour déſigner leurs idées, & l'uſage ordinaire ayant approprié des noms connus à certaines idées, ce ſeroit une choſe fort ridicule que d'affecter de leur donner un ſens différent de celui qu'ils ont déja. Celui qui a de nouvelles notions, ſe hazardera peut-être quelque fois de faire de nouveaux termes pour les exprimer; mais on regarde cela comme une eſpece de hardieſſe, & il eſt incertain ſi jamais l'uſage ordinaire les autoriſera. Mais dans les entretiens que nous avons avec les autres hommes, il faut néceſſairement faire enſorte que les idées que nous déſignons par les mots ordinaires d'une Langue, ſoient conformes aux idées qui ſont exprimées par ces mots-là dans leur ſignification propre & connuë, ce que j'ai déja expliqué au long; oubien il faut faire connoître diſtinctement le nouveau ſens que nous leur donnons.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Des Particules.

CHAP. VII.

Les Particules lient les parties des Propositions ou les Propositions entieres.

§. 1. OUTRE les mots qui servent à nommer les idées qu'on a dans l'esprit, il y en a un grand nombre d'autres, qu'on employe pour signifier la connexion que l'esprit met entre les idées ou les propositions qui composent le discours. Lorsque l'esprit communique ses pensées aux autres, il n'a pas seulement besoin de signes qui marquent les idées qui se présentent alors à lui, mais d'autres encore pour désigner ou faire connoître quelque action particuliere qu'il fait lui-même, & qui dans ce temps-là se rapporte à ces idées. C'est ce qu'il peut faire en diverses manieres. *Cela est*, *cela n'est pas*, sont les signes généraux dont l'esprit se sert en affirmant ou en niant. Mais outre l'affirmation & la négation, sans quoi il n'y a ni vérité ni fausseté dans les paroles, lorsque l'esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non-seulement les parties des propositions, mais des

Chap. VII.

ſentences entieres l'une à l'autre dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un diſcours ſuivi.

C'eſt dans le bon uſage des Particules que conſiſte l'art de bien parler.

§. 2. Or ces mots par leſquels l'eſprit exprime cette liaiſon qu'il donne aux différentes affirmations ou négations, pour en faire un raiſonnement continué, ou une narration ſuivie, on les appelle en général des *particules*; & c'eſt de la juſte application qu'on en fait, que dépend principalement la clarté & la beauté du ſtile. Pour qu'un homme penſe bien, il ne ſuffit pas qu'il ait des idés claires & diſtinctes en lui-même, ni qu'il obſerve la convenance ou la diſconvenance qu'il y a entre quelques-unes de ces idées, il doit encore lier ſes penſées, & remarquer la dépendance que ſes raiſonnemens ont l'un avec l'autre. Et pour bien exprimer ces ſortes de penſées, rangées méthodiquement, & enchaînées l'une à l'autre par des raiſonnemens ſuivis, il lui faut des termes qui montrent la *connexion*, la *reſtriction*, la *diſtinction*, l'*oppoſition*, l'*emphaſe*, *&c.* qu'il met dans chaque partie reſpective de ſon diſcours. Que ſi l'on vient à ſe méprendre dans l'application de ces

ces particules, on embarraſſe celui qui écoute, bien loin de l'inſtruire. Voilà pourquoi ces mots, qui par eux-mêmes ne ſont point effectivement le nom d'aucune idée, ſont d'un uſage ſi conſtant & ſi indiſpenſable dans la Langue, & ſervent ſi fort aux hommes pour ſe bien exprimer. CHAP. VII.

§. 3. Cette partie de la Grammaire qui traite des Particules a peut-être été auſſi négligée que quelques autres ont été cultivées avec trop d'éxactitude. Il eſt aiſé d'écrire l'un après l'autre des *cas* & des *genres*, des *modes* & des *temps*, des *gerondifs* & des *ſupins*. C'eſt à quoi l'on s'eſt attaché avec grand ſoin; & dans quelques Langues on a auſſi rangé les Particules ſous différens chefs avec une extrême apparence d'éxactitude. Mais quoique les *prépoſitions*, les *conjonctions*, &c. ſoient des noms fort connus dans la Grammaire, & que les particules qu'on renferme ſous ces titres, ſoient rangées éxactement ſous des ſubdiviſions diſtinctes; cependent qui voudra montrer le véritable uſage des Particules, leur force & toute l'étenduë de leurs ſignifications, ne doit pas ſe borner à parcourir ces catalogues: il faut

Les Particules ſervent à montrer quel rapport l'eſprit met entre ſes penſées.

Chap. VII. qu'il prenne un peu plus de peine, qu'il réfléchiſſe ſur ſes propres penſées, & qu'il obſerve avec la derniere éxactitude les différentes formes que ſon eſprit prend en diſcourant.

§. 4. Et pour expliquer ces mots, il ne ſuffit pas de les rendre, comme on fait ordinairement dans les Dictionnaires, par des mots d'une autre Langue qui approchent le plus de leur ſignification; car pour l'ordinaire il eſt auſſi mal-aiſé de comprendre dans une Langue que dans l'autre ce qu'on entend préciſément par ces mots-là. Ce ſont tout autant de *marques de quelque action de l'eſprit ou de quelque choſe qu'il veut donner à entendre:* ainſi, pour bien comprendre ce qu'ils ſignifient, il faut conſiderer avec ſoin les différentes vûes, poſtures, ſituations, tours, limitations, exceptions & autres penſées de l'eſprit que nous ne pouvons exprimer faute de noms, ou parce que ceux que nous avons, ſont très-imparfaits. Il y a une grande variété de ces ſortes de penſées, & qui ſurpaſſent de beaucoup le nombre des particules que la plûpart des Langues fourniſſent pour les exprimer. C'eſt pourquoi l'on ne doit pas être ſurpris que

que la plupart de ces particules ayent des ſignifications différentes, & quelquefois preſqu'oppoſées. Dans la Langue Hébraïque il y a une particule qui n'eſt compoſée que d'une ſeule lettre, mais dont on compte, s'il m'en ſouvient bien, ſoixante-dix, ou certainement plus de ſignifications différentes. CHAP. VII.

§. 5. (1) *Mais* eſt une des particules les plus communes dans notre Langue, & après avoir dit que c'eſt une *conjonction diſcrétive* qui répond au *ſed* des Latins, on penſe l'avoir ſuffiſamment expliquée. Cependant il me ſemble qu'elle donne à entendre divers rapports que l'eſprit attribue à différentes propoſitions ou parties de propoſitions qu'il joint par ce monoſyllabe. Exemple tiré de la Particule *Mais*.

Premierement cette particule ſert à marquer contrariété, exception, différence. *Il eſt fort honnête homme*, MAIS *il eſt trop prompt. Vous pouvez faire un*

(1) En Anglois *But*. Notre *Mais* ne répond point éxactement à ce mot Anglois, comme il paroît viſiblement par les divers rapports que l'Auteur remarque dans cette Particule, dont il y en a quelques-uns qui ne ſçauroient être appliqués à notre *Mais*. Comme je ne pouvois traduire ces exemples en notre langue, j'en ai mis d'autres à la place, que j'ai tirés en partie du Dictionaire de l'*Académie Françoiſe*.

CHAP. VII. *tel marché*, MAIS *prenez garde qu'on ne vous trompe. Elle n'eſt pas ſi belle qu'une telle*, MAIS *enfin elle eſt jolie.*

II. Elle ſert à rendre raiſon de quelque choſe dont on ſe veut excuſer. *Il eſt vrai, je l'ai battu*, MAIS *j'en avois ſujet.*

III. MAIS *pour ne pas parler davantage ſur ce ſujet :* Exemple où cette particule ſert à faire entendre que l'eſprit s'arrête dans le chemin où il alloit, avant que d'être arrivé au bout.

IV. (1) *Vous priez Dieu*, MAIS *ce n'eſt pas, qu'il veuille vous amener à la connoiſſance de la vraye Religion.* V. MAIS *qu'il vous confirme dans la vôtre.* Le premier des ces *Mais* déſigne une ſuppoſition dans l'eſprit de quelque choſe qui eſt autrement qu'elle ne devroit être ; & le ſecond fait voir, que l'eſprit met une oppoſition directe entre ce qui ſuit & ce qui précéde.

VI.

(1) Cet exemple eſt dans l'Anglois. Nos Puriſtes blâmeront peut-être deux *Mais* dans une même période, mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Suffit qu'on voye par-là que l'eſprit marque par une ſeule particule deux rapports fort différens : & je ne ſçai même, ſi, malgré les régles ſcrupuleuſes de nos Grammairiens, il n'eſt pas néceſſaire d'employer quelquefois ces deux *Mais*, pour marquer plus vivement & plus nettement ce qu'on a dans l'eſprit. Cela ſoit dit ſans décider.

CHAP. VII.

VI. *Mais* ſert quelquefois de tranſition (1) pour revenir à un ſujet, ou pour quitter celui dont on parloit. MAIS *revenons à ce que nous diſions tantôt.* (2) MAIS *laiſſons Chapelain pour la derniere fois.*

On n'a touché cette matiere que fort legérement.

§. 6. A ces ſignifications du mot de *Mais*, j'en pourrois ajouter ſans doute pluſieurs autres, ſi je me faiſois une affaire d'éxaminer cette particule dans toute ſon étenduë, & la conſidérer dans tous les lieux où elle peut ſe rencontrer. Si quelqu'un vouloit prendre cette peine, je doute que dans tous les ſens qu'on lui donne, elle pût mériter le titre de *diſcrétive*, par où les Grammairiens la déſignent ordinairement. Mais je n'ai pas deſſein de donner une explication complete de cette eſpece de ſignes. Les éxemples

[1] Une choſe digne de remarque, c'eſt que les Latins ſe ſervoient quelquefois de *nam* en ce ſens-là *Nam quid ego dicam de Patre*, dit *Terence*, Andr. *Act.* I. *Sc.* VI. v. 18. Il ne faut que voir l'endroit pour être convaincu qu'on ne le peut mieux traduire en François que par ces paroles. MAIS *que dirai-je de mon Pere ?* Ce qui, pour le dire en paſſant, prouve d'une maniere plus ſenſible ce que vient de dire M. *Locke*, qu'il ne faut pas chercher dans les Dictionnaires la ſignification de ces Particules ; mais dans la diſpoſition d'eſprit où ſe trouve celui qui s'en ſert.

[2] *Deſpreaux*, Sat. IX. v. 242.

CHAP. VIII. que je viens de propoſer ſur cette particule, pourront donner occaſion de réfléchir ſur l'uſage & ſur la force que ces mots ont dans le diſcours, & nous conduire à la conſidération de pluſieurs actions que notre eſprit a trouvé le moyen de faire ſentir aux autres par le ſecours de ces particules, dont quelques-unes renferment conſtamment le ſens d'une propoſition entiere, & d'autres ne le renferment que lorſqu'elles ſont conſtruites d'une certaine maniere.

CHAPITRE VIII.

Des Termes abſtraits & concrets.

CHAP. VIII. §. 1. LEs mots communs des Langues, & l'uſage ordinaire que nous en faiſons, auroient pu nous fournir des lumieres pour connoître la nature de nos idées, ſi l'on eut pris la peine de les conſiderer avec attention. L'eſprit, comme nous avons fait voir, a la puiſſance d'*abſtraire* ſes idées, qui par-là deviennent autant d'eſſences générales par où les choſes ſont diſtinguées en eſpeces. Or chaque

Les termes abſtraits ne peuvent être affirmés l'un de l'autre, & pourquoi.

que idée abſtraite étant diſtincte, en CHAP. VIII.
ſorte que de deux l'une ne peut jamais être l'autre, l'eſprit doit appercevoir par ſa connoiſſance *intuitive* la différence qu'il y a entr'elles; & par conſequent dans des propoſitions, deux de ces idées ne peuvent jamais être affirmées l'une de l'autre. C'eſt ce que nous voyons dans l'uſage ordinaire des Langues, *qui ne permet pas que deux termes abſtraits, ou deux noms d'idées abſtraites ſoient affirmés l'un de l'autre.* Car quelque affinité qu'il paroiſſe y avoir entr'eux, & quelque certain qu'il ſoit, par éxemple, qu'un homme eſt un animal, qu'il eſt raiſonnable, qu'il eſt blanc, *&c.* cependant chacun voit d'abord la fauſſeté de ces propoſitions, l'*humanité eſt animalité*, ou *raiſonnabité*, ou *blancheur*. Cela eſt d'une auſſi grande évidence qu'aucune des maximes le plus généralement reçûës. Toutes nos affirmations roulent donc uniquement ſur des idées concretes; ce qui eſt affirmer non qu'une idée abſtraite eſt une autre idée, mais qu'une idée abſtraite eſt jointe à une autre idée. Ces idées abſtraites peuvent être de toute eſpece dans les ſubſtances, mais dans tout le reſte elles ne ſont guére

autre

CHAP. VIII. autre choſe que des idées de relations. D'ailleurs, dans les ſubſtances, les plus ordinaires ſont des idées de puiſſance; par éxemple, *un homme eſt blanc*, ſignifie que la choſe qui a l'eſſence d'un homme, a auſſi en elle l'eſſence de blancheur, qui n'eſt autre choſe qu'un pouvoir de produire l'idée de blancheur dans une perſonne dont les yeux peuvent diſcerner les objets ordinaires: ou, *un homme eſt raiſonnable*, veut dire que la même choſe qui a l'eſſence d'un homme a auſſi en elle l'eſſence de *raiſonnabilité*, c'eſt-à-dire, la puiſſance de raiſonner.

Ils montrent la différence de nos idées.

§. 2. Cette diſtinction des noms fait voir auſſi la différence de nos idées; car ſi nous y prenons garde, nous trouverons que *nos idées ſimples ont toutes des noms abſtraits auſſi bien que de concrets* dont l'un (pour parler en Grammairien) eſt un ſubſtantif, & l'autre un adjectif, comme *blancheur*, *blanc*; *douceur*, *doux*. Il en eſt de même à l'égard de nos idées des modes & des *relations*, comme *juſtice*, *juſte*; *égalité*, *égal*; mais avec cette ſeule différence, que quelques-uns des noms concrets des relations, ſur-tout ceux qui concernent l'homme, ſont ſubſtantifs, comme

paren-

paternité, *pere;* de quoi il ne ſeroit pas difficile de rendre raiſon. Quant à nos idées de ſubſtances, elles n'ont que peu de noms abſtraits, ou plutôt elles n'en ont abſolument point. Car quoique les écoles ayent introduit les noms d'*animalité*, d'*humanité*, de *corporiété*, & quelques autres; ce n'eſt rien en comparaiſon de ce nombre infini de noms de ſubſtances auſquels les ſcholaſtiques n'ont jamais été aſſez ridicules pour joindre des noms abſtraits, & le petit nombre qu'ils ont forgé, & qu'ils ont mis dans la bouche de leurs écoliers, n'a jamais pu entrer dans l'uſage ordinaire, ni être autoriſé dans le monde. D'où l'on peut au moins conclure, ce me ſemble, que tous les hommes reconnoiſſent par-là qu'ils n'ont point l'idée des eſſences réelles des ſubſtances, puiſqu'ils n'ont point de noms dans leurs langues pour les exprimer, dont ils n'auroient pas manqué ſans doute de ſe pourvoir, ſi le ſentiment par lequel ils ſont intérieurement convaincus que ces eſſences leur ſont inconnuës, ne les eut détournés d'une ſi frivole entrepriſe. Ainſi quoiqu'ils ayent aſſez d'idées pour diſtinguer l'or d'avec une pierre, & le métal

CHAP. VIII. métal d'avec le bois, ils n'oſeroient pourtant ſe ſervir des mots (1) *Aureitas*, *Saxeitas*, *Metalleitas*, *Ligneitas*, & de tels autres noms, par où ils prétendroient exprimer les eſſences réelles de ces ſubſtances dont ils ſeroient convaincus qu'ils n'ont aucune idée. Et en effet, ce ne fut que la Doctrine des *formes ſubſtantielles*, & la confiance téméraire de certaines perſonnes deſtituées d'une connoiſſance qu'ils prétendoient avoir, qui firent premierement fabriquer & enſuite introduire les mots d'*animalité* & d'*humanité*, & autres ſemblables, qui cependant n'allerent pas bien loin de leurs écoles, & n'ont jamais pu être de miſe parmi les gens raiſonnables. Je ſçai bien que le mot *humanitas* étoit en uſage parmi les Romains, mais dans un ſens bien différent; car il ne ſignifioit pas l'eſſence abſtraite d'aucune ſubſtance. C'étoit le nom abſtrait d'un *mode*, ſon concret étant *humanus* (2) & non pas *homo*.

[1] Ces Mots qui ſont tout-à-fait barbares en Latin, paroîtroient de la derniere extravagance en François.

[2] C'eſt ainſi qu'en François, d'*humain* nous avons fait *humanité*.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

De l'Imperfection des Mots.

§. 1. IL eſt aiſé de voir par ce qui a été dit dans les chapitres précédens, quelle imperfection il y a dans le Langage, & comment la nature même des mots fait qu'il eſt preſque inévitable que pluſieurs d'entr'eux n'ayent une ſignification douteuſe & incertaine. Pour découvrir en quoi conſiſte la perfection & l'imperfection des mots, il eſt néceſſaire, en premier lieu, d'en conſiderer l'uſage & la fin; car ſelon qu'ils ſont plus ou moins proportionnés à cette fin, ils ſont plus ou moins parfaits. Dans la premiere partie de ce diſcours nous avons ſouvent parlé par occaſion d'un *double uſage* qu'ont les mots.

CHAP. IX.

Nous nous ſervons des Mots pour enregiſtrer nos propres penſées & pour les communiquer aux autres.

1. L'un eſt, d'enregiſtrer, pour ainſi dire, nos propres penſées.

2 L'autre, de communiquer nos penſées aux autres.

§. 2. Quant au premier de ces uſages qui eſt d'enregiſtrer nos propres penſées pour aider notre mémoire, qui

Tout mot peut ſervir à enregiſtrer nos penſées.

CHAP. IX. qui nous fait, pour ainſi dire, parler à nous-mêmes ; toutes ſortes de paroles, quelles qu'elles ſoient, peuvent ſervir à cela. Car puiſque les ſons ſont des ſignes arbitraires & indifferens de quelqu'idée que ce ſoit, un homme peut employer tels mots qu'il veut pour exprimer à lui-même ſes propres idées ; & ces mots n'auront jamais aucune imperfection, s'il ſe ſert toujours du même ſigne pour déſigner la même idée ; car en ce cas il ne peut manquer d'en comprendre le ſens ; en quoi conſiſte le véritable uſage & la perfection du langage.

Il y a une double communication par paroles, l'une eſt Civile, & l'autre Philoſophique.

§. 3. En ſecond lieu, pour la communication qui ſe fait entre les hommes par le moyen des paroles, les mots ont auſſi un double uſage :

I. L'un eſt *Civil.*

II. Et l'autre *Philoſophique.*

Premierement, par l'*uſage civil* j'entens cette communication de penſées & d'idées par le ſecours des mots, autant qu'elle peut ſervir à la converſation & au commerce qui regarde les affaires & les commodités ordinaires de la Vie Civile, dans les différentes Sociétés qui lient les hommes les uns aux autres.

En

En ſecond lieu, par l'*uſage philoſophique* des mots, j'entens l'uſage qu'on en doit faire pour donner des notions préciſes des choſes, & pour exprimer en propoſitions générales des vérités certaines & indubitables ſur leſquelles l'eſprit peut s'appuyer, & dont il peut être ſatisfait dans la recherche de la vérité. Ces deux uſages ſont forts diſtincts; & l'on peut ſe paſſer dans l'un de beaucoup moins d'éxactitude que dans l'autre, comme nous verrons dans la ſuite. CHAP. IX.

§. 4. La principale fin du Langage dans la communication que les hommes font de leurs penſées les uns aux autres, étant d'être entendu, les mots ne ſçauroient bien ſervir à cette fin dans le diſcours civil ou philoſophique, lorſqu'un mot n'excite pas dans l'eſprit de celui qui écoute la même idée qu'il ſignifie dans l'eſprit de celui qui parle. Or puiſque les ſons n'ont aucune liaiſon naturelle avec nos idées, mais qu'ils tirent tous leur ſignification de l'impoſition arbitraire des hommes, ce qu'il y a de douteux & d'incertain dans leur ſignification, (en quoi conſiſte l'imperfection dont nous parlons préſentement) vient plutôt des idées qu'ils, L'imperfection des Mots c'eſt l'ambiguité de leurs ſignifications.

CHAP. IX. qu'ils ſignifient, que d'aucune incapacité qu'un ſon ait plutôt qu'un autre, de ſignifier aucune idée ; car à cet égard ils ſont tous également parfaits.

Par conſequent, ce qui fait que certains mots ont une ſignification plus douteuſe & plus incertaine que d'autres, c'eſt la difference des idées qu'ils ſignifient.

Quelles ſont les cauſes de leur imperfection.

§. 5. Comme les mots ne ſignifient rien naturellement, il faut que ceux qui veulent s'entrecommuniquer leurs penſées, & lier un diſcours intelligible avec d'autres perſonnes en quelque Langue que ce ſoit, apprennent & retiennent l'idée que chaque mot ſignifie ; ce qui eſt fort difficile à faire dans les cas ſuivans.

I. Lorſque les idées que les mots ſignifient, ſont extrêmement complexes, & compoſées d'un grand nombre d'idées jointes enſemble.

II. Lorſque les idées que ces mots ſignifient, n'ont point de liaiſon naturelle les unes avec les autres, de ſorte qu'il n'y a dans la nature aucune meſure fixe, ni aucun modele pour les rectifier & les combiner.

III. Lorſque la ſignification d'un mot ſe rapporte à un modele, qu'il n'eſt pas aiſé de connoitre. IV.

IV. Lorſque la ſignification d'un mot, & l'eſſence réelle de la choſe, ne ſont pas éxactement les mêmes. CHAP. IX.

Ce ſont-là des difficultés attachées à la ſignification de pluſieurs mots qui ſont intelligibles. Pour les mots qui ſont tout-à-fait inintelligibles, comme les noms qui ſignifient quelqu'idée ſimple qu'on ne peut connoître faute d'organes ou de facultés propres à nous en donner la connoiſſance, tels que ſont les noms des couleurs à l'égard d'un aveugle, ou les ſons à l'égard d'un ſourd, il n'eſt pas néceſſaire d'en parler en cet endroit.

Dans tous ces cas, dis-je, nous trouverons de l'imperfection dans les mots, ce que j'expliquerai plus au long, en conſidérant les mots dans leur application particuliere aux différentes ſortes d'idées que nous avons dans l'eſprit; car, ſi nous y prenons garde, nous trouverons que *les noms des* modes mixtes *ſont le plus ſujets à être douteux & imparfaits dans leurs ſignifications pour les deux premieres raiſons, & les noms des* ſubſtances *pour les deux dernieres.*

§. 6. Je dis premierement que les noms des *modes mixtes* ſont la plûpart ſujets

Les noms des Modes mixtes ſont douteux.

CHAP. IX. ſujets à une grande incertitude, & à une grande obſcurité dans leurs ſignifications.

I. A cauſe que les idées qu'ils ſignifient, ſont fort complexes.

I. A cauſe de l'extrême compoſition de ces ſortes d'idées complexes. Pour faire que les modes ſervent au but d'un entretien mutuel, il faut, comme il a été dit, qu'ils excitent éxactement la même idée dans celui qui écoute, que celle qu'ils ſignifient dans l'eſprit de celui qui parle. Sans quoi les hommes qui parlent enſemble, ne font que ſe remplir la tête de vains ſons, ſans pouvoir ſe communiquer par-là leurs penſées, & ſe peindre, pour ainſi dire, leurs idées les uns aux autres, ce qui eſt le but du diſcours & du langage. Mais lorſqu'un mot ſignifie une idée fort complexe, compoſée de différentes parties qui ſont elles-mêmes compoſées de pluſieurs autres, il n'eſt pas facile aux hommes de former & de retenir cette idée avec une telle éxactitude qu'ils faſſent ſignifier au nom qu'on lui donne dans l'uſage ordinaire, la même idée préciſe, ſans la moindre variation. De-là vient que les noms des idées fort complexes, comme ſont pour la plûpart les termes de morale, ont rarement

rarement la même ſignification préciſe dans l'eſprit de deux différentes perſonnes, parce que l'idée complexe d'un homme convient rarement avec celle d'un autre, & qu'elle diffère ſouvent de celle qu'il a lui-même en divers temps, de celle, par exemple, qu'il avoit hier, & qu'il aura demain. CHAP. IX.

§. 7. En ſecond lieu, les noms des *modes mixtes* ſont fort équivoques, parce qu'ils n'ont, pour la plûpart, aucun modele dans la nature, ſur lequel les hommes puiſſent en rectifier & régler la ſignification. Ce ſont des amas d'idées miſes enſemble, comme il plaît à l'eſprit, qui les forme par rapport au but qu'il ſe propoſe dans le diſcours & à ſes propres notions, par où il n'a pas en vûe de copier aucune choſe qui éxiſte actuellement; mais de nommer & de ranger les choſes ſelon qu'elles ſe trouvent conformes aux archétypes ou modeles qu'il a faits lui-même. Celui qui le premier a mis en uſage les mots (1) *bruſquer*, *débrutaliſer*, *dépicquer*; &c. a joint enſemble, II. Parce qu'elles n'ont point de modeles.

[1] Ce ſont des termes nouveaux dans la Langue; & par cela même qu'ils ne ſont pas fort en uſage, ils n'en ſont peut-être que plus propres à faire ſentir le raiſonnement que M. *Locke* fait en cet endroit.

CHAP. IX. ſemble, comme il l'a jugé à propos, les idées qu'il a fait ſignifier à ces mots : & ce qui arrive à l'égard de quelques nouveaux noms de *modes* qui commencent préſentement à être introduits dans une Langue, eſt arrivé à l'égard des vieux mots de cette eſpece, lorſqu'ils ont commencé d'être mis en uſage. Il en eſt de ces derniers comme des premiers. D'où il s'enſuit que les noms qui ſignifient des collections d'idées que l'eſprit forme à plaiſir, doivent être néceſſairement d'une ſignification douteuſe, lorſque ces collections ne peuvent ſe trouver nulle part, conſtamment unies dans la nature, & qu'on ne peut montrer aucuns modeles par où l'on puiſſe les rectifier. Ainſi, l'on ne ſçauroit jamais connoître par les choſes mêmes ce qu'emporte le mot de *meurtre* ou de *ſacrilége*, &c. Il y a pluſieurs parties de ces idées complexes qui ne paroiſſent point dans l'action même : l'intention de l'eſprit, ou le rapport aux choſes ſaintes, qui font partie du *meurtre* ou du *ſacrilége*, n'ont pas une liaiſon néceſſaire avec l'action extérieure & viſible de celui qui commet l'un ou l'autre de ces crimes : & l'action

tion de tirer à ſoi la détente du mouſquet par où l'on commet un meurtre, & qui eſt peut-être la ſeule action viſible, n'a point de liaiſon naturelle avec les autres idées qui compoſent cette idée complexe, nommée *meurtre*, leſquelles tirent uniquement leur union & leur combinaiſon de l'entendement qui les aſſemble ſous un ſeul nom. Mais comme il fait cet aſſemblage ſans régle ou modele, il faut néceſſairement que la ſignification du nom qui déſigne de telles collections arbitraires, ſe trouve ſouvent différente dans l'eſprit de différentes perſonnes qui ont à peine aucun modele fixe ſur lequel ils réglent eux-mêmes leurs notions dans ces ſortes d'idées arbitraires. CHAP. IX.

§. 8. L'on peut ſuppoſer à la vérité que l'uſage commun qui régle la propriété du langage, nous eſt de quelque ſecours en cette rencontre pour fixer la ſignification des mots; & l'on ne peut nier qu'il ne la fixe juſqu'à un certain point. Il eſt, dis-je, hors de doute que l'uſage commun régle aſſez bien le ſens des mots pour la converſation ordinaire. Mais comme perſonne n'a droit d'établir la ſignifica- La propriété du Langage ne ſuffit pas pour remédier à cet inconvénient.

CHAP. IX. tion préciſe des mots, ni de déterminer à quelles idées chacun doit les attacher, l'uſage ordinaire ne ſuffit pas pour nous autoriſer à les adapter à des Diſcours Philoſophiques: car à peine y a-t-il un nom d'aucune idée fort complexe (pour ne pas parler des autres) qui dans l'uſage ordinaire n'ait une ſignification fort vague, & qui, ſans devenir impropre, ne puiſſe être fait ſigne d'idées fort différentes. D'ailleurs, la régle & la meſure de la propriété des termes n'étant déterminée nulle part, on a ſouvent occaſion de diſputer ſi, ſuivant la propriété du langage, on peut employer un mot d'une telle ou telle maniere. Et de tout cela il s'enſuit fort viſiblement, que les noms de ces ſortes d'idées fort complexes ſont naturellement ſujets à cette imperfection d'avoir une ſignification douteuſe & incertaine; & que même dans l'eſprit de ceux qui deſirent ſincerement de s'entendre l'un l'autre, ils ne ſignifient pas toujours la même idée dans celui qui parle, & dans celui qui écoute. Quoique les noms de *gloire* & de *gratitude* ſoient les mêmes dans la bouche de tout François qui parle la Langue de ſon Pays,

Pays, cependant l'idée complexe que chacun a dans l'eſprit, ou qu'il prétend ſignifier par l'un de ces noms, eſt apparemment fort différente dans l'uſage qu'en font bien des gens qui parlent cette même Langue. Chap. IX.

§. 9. D'ailleurs, la maniere dont on apprend ordinairement les noms des *modes mixtes*, ne contribue pas peu à rendre leur ſignification douteuſe. Car ſi nous prenons la peine de conſiderer comment les enfans apprennent les Langues, nous trouverons que, pour leur faire entendre ce que ſignifient les noms des idées ſimples & des ſubſtances, on leur montre ordinairement la choſe dont on veut qu'ils ayent l'idée, & qu'on leur dit pluſieurs fois le nom qui en eſt le ſigne, *blanc*, *doux*, *lait*, *ſucre*, *chien*, *chat*, &c. Mais pour ce qui eſt des *modes mixtes*, & ſur-tout les plus importans, je veux dire ceux qui expriment des idées de morale, d'ordinaire les enfans apprennent premierement les ſons: & pour ſçavoir enſuite quelles idées complexes ſont ſignifiées par ces ſons-là, ou ils en ſont redevables à d'autres qui les leur expliquent, ou (ce qui arrive le plus ſouvent) on

La maniere dont on apprend les noms des *Modes mixtes* contribue encore à leur incertitude.

CHAP. IX. s'en remet à leur ſagacité & à leurs propres obſervations. Et comme ils ne s'appliquent pas beaucoup à rechercher la véritable & préciſe ſignification des noms, il arrive que ces termes de morale ne ſont guéres autre choſe que de ſimples ſons dans la bouche de la plûpart des hommes; ou s'ils ont quelque ſignification, c'eſt pour l'ordinaire, une ſignification fort vague & fort indéterminée, & par conſequent très-obſcure & très-confuſe. Ceux-la même qui ont été les plus éxacts à déterminer le ſens qu'ils donnent à leurs notions, ont pourtant bien de la peine à éviter l'inconvénient de leur faire ſignifier des idées complexes, différentes de celles que d'autres perſonnes habiles attachent à ces mêmes noms. Où trouver, par éxemple, un diſcours de controverſe, ou un entretien familier ſur l'*Honneur*, la *Foi*, la *Grace*, la *Religion*, l'*Egliſe*, &c. où il ne ſoit pas facile de remarquer les différentes notions que les hommes ont de ces choſes; ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon qu'ils ne convienent point ſur la ſignification de ces mots, & que les idées complexes qu'ils ont dans l'eſprit

l'eſprit & qu'ils leur font ſignifier, ne ſont pas les mêmes; de ſorte que toutes les diſputes qui ſuivent de là, ne roulent en effet, que ſur la ſignification d'un ſon. Auſſi voyons-nous en conſequence de cela qu'il n'y a point de fin aux interprétations des Loix divines ou humaines: un commentaire produit un autre commentaire: une explication fournit la matiere à de nouvelles explications; & l'on ne ceſſe jamais de limiter, de diſtinguer, & de changer la ſignification de ces termes de morale. Comme les hommes forment eux-mêmes ces idées, ils peuvent les multiplier à l'infini, parce qu'ils ont toujours le pouvoir de les former. Combien y a-t-il de gens qui fort ſatisfaits à la premiere lecture, de la maniere dont ils entendoient un texte de l'Ecriture, ou une certaine clauſe dans le Code, en ont tout-à-fait perdu l'intelligence en conſiderant les Commentateurs, dont les explications n'ont ſervi qu'à leur faire avoir des doutes, ou à augmenter ceux qu'ils avoient déja, & à répandre des ténébres ſur le paſſage en queſtion. Je ne dis pas cela pour donner à entendre que je CHAP. IX.

CHAP. IX. croye les Commentaires inutiles ; mais ſeulement pour faire voir combien les noms des *modes mixtes* ſont naturellement incertains, dans la bouche même de ceux qui vouloient & pouvoient parler auſſi clairement que la Langue étoit capable d'exprimer leurs penſées.

C'eſt ce qui rend les Anciens Auteurs inévitablement obſcurs.

§. 10. Il ſeroit inutile de faire remarquer quelle obſcurité doit avoir été inévitablement répanduë par ce moyen dans les Ecrits des hommes qui ont vêcu dans des temps reculés, & en différens Pays. Car le grand nombre de volumes que de Sçavans hommes ont écrit pour éclaircir ces ouvrages, ne prouve que trop quelle pénétration, quelle force de raiſonnement eſt néceſſaire pour découvrir le véritable ſens des *anciens Auteurs*. Mais comme il n'y a point d'ouvrages dont il importe extrêmement que nous nous mettions fort en peine de pénétrer le ſens, excepté ceux qui contiennent ou des vérités que nous devons croire, ou des loix auſquelles nous devons obéïr & que nous ne pouvons mal expliquer ou tranſgreſſer ſans tomber dans de fâcheux inconvéniens, nous ſommes en droit de ne

ne pas nous tourmenter beaucoup à pénétrer le ſens des autres Auteurs qui n'écrivent que leurs propres opinions: car nous ne ſommes pas plus obligés de nous inſtruire de ces opinions, qu'ils le ſont de ſçavoir les nôtres. Comme notre bonheur ou notre malheur ne dépend point de leurs Decrets, nous pouvons ignorer leurs notions ſans courir aucun danger. Si donc en liſant leurs Ecrits nous voyons qu'ils n'employent pas les mots avec toute la clarté & la netteté requiſe, nous pouvons fort bien les mettre à quartier ſans leur faire aucun tort, & dire en nous-mêmes. Chap. IX.

* *Pourquoi ſe fatiguer à pouvoir te comprendre,*
Si tu ne veux te faire entendre?

* *Si non vis intelligi debes negligi.*

§. 11. Si la ſignification des noms des *modes mixtes* eſt incertaine, parce qu'ils n'y a point de modeles réels, éxiſtans dans la nature, auſquels ces idées puiſſent être rapportées, & par où elles puiſſent être réglées, les noms des ſubſtances ſont équivoques par une raiſon toute contraire, je

CHAP. IX. veux dire à cauſe que les idées qu'ils ſignifient ſont ſuppoſées conformes à la réalité des choſes, & qu'*elles ſont rapportées à des modeles formés par la nature.* Dans nos idées des ſubſtances nous n'avons pas la liberté, comme dans les modes mixtes, de faire telles combinaiſons que nous jugeons à propos, pour être des ſignes caractériſtiques par leſquels nous puiſſions ranger & nommer les choſes. Dans les idées des ſubſtances nous ſommes obligés de ſuivre la nature, de conformer nos idées complexes à des exiſtences réelles, & de régler la ſignification de leurs noms ſur les choſes mêmes, ſi nous voulons que les noms que nous leur donnons, en ſoient les ſignes, & ſervent à les exprimer. A la vérité, nous avons en cette occaſion des modeles à ſuivre, mais des modeles qui rendront la ſignification de leurs noms fort incertaine; car les noms doivent avoir un ſens fort incertain & fort divers, lorſque les idées qu'ils ſignifient, ſe rapportent à des modeles hors de nous, *qu'on ne peut abſolument point connoître, ou qu'on ne peut connoître que d'une maniere imparfaite & incertaine.*

§. 12.

§. 12. Les noms des ſubſtances ont dans l'uſage ordinaire un double rapport, comme on l'a déja montré. CHAP. IX.

Premierement, on ſuppoſe quelquefois qu'ils ſignifient la conſtitution réelle des choſes, & qu'ainſi leur ſignification s'accorde avec cette conſtitution, d'où découlent toutes leurs propriétés, & à quoi elles aboutiſſent toutes. Mais cette conſtitution réelle, ou (comme on l'appelle communément) cette eſſence nous étant entierement inconnuë, tout ſon qu'on employe pour l'exprimer doit être fort incertain dans cet uſage; de ſorte qu'il nous ſera impoſſible, par éxemple, de ſçavoir quelles choſes ſont ou doivent être appellées *cheval* ou *antimoine* ſi nous employons ces mots pour ſignifier des eſſences réelles, dont nous n'avons abſolument aucune idée. Comme dans cette ſuppoſition l'on rapporte les noms des ſubſtances à des modeles qui ne peuvent être connus, leurs ſignifications ne ſçauroient être réglées & déterminées par ces Modeles. Les noms des Subſtances ſes rapportent premierement à des Eſſences réelles qui ne peuvent être connuës.

§. 13. En ſecond lieu, ce que les noms des ſubſtances ſignifient immédiate- Secondement à des Qualités qui coéxiſtent.

CHAP. IX. dans les Subſtances & qu'on ne connoît qu'imparfaitement.

diatement, n'étant autre choſe que les *idées ſimples* qu'on trouve *coéxiſter* dans les ſubſtances, ces idées en tant que réünies dans les différentes eſpeces des choſes, ſont les véritables modeles, auſquels leurs noms ſe rapportent, & par leſquels on peut le mieux rectifier leurs ſignifications. Mais c'eſt à quoi ces archétypes ne ſerviront pourtant pas ſi bien, qu'ils puiſſent éxempter ces noms d'avoir des ſignifications fort différentes & fort incertaines; parce que ces idées ſimples qui coéxiſtent & ſont unies dans un même ſujet, étant en très-grand nombre, & ayant tous un égal droit d'entrer dans l'idée complexe & ſpécifique que le nom ſpécifique doit déſigner, il arrive qu'encore que les hommes ayent deſſein de conſiderer le même ſujet, ils s'en forment pourtant des idées fort différentes: ce qui fait que le nom qu'ils employent pour l'exprimer, a infailliblement différentes ſignifications en différentes perſonnes. Les qualités qui compoſent ces idées complexes, étant pour la plûpart des puiſſances, par rapport aux changemens qu'elles ſont capables de produire dans les autres corps,

Qui

ou de recevoir des autres corps ſont preſque infinies. Qui conſiderera combien de divers changemens eſt capable de recevoir l'un des plus bas métaux quel qu'il ſoit, ſeulement par la différente application du feu, & combien plus il en reçoit entre les mains d'un Chymiſte par l'application d'autres corps, ne trouvera nullement étrange de m'entendre dire qu'il n'eſt pas aiſé de raſſembler les propriétés de quelque ſorte de corps que ce ſoit, & de les connoître éxactement par les différentes recherches où nos facultés peuvent nous conduire. Comme donc ces propriétés ſont du moins en ſi grand nombre que nul homme ne peut en connoître le nombre précis & défini, diverſes perſonnes font différentes découvertes ſelon la diverſité qui ſe trouve dans l'habitude, l'attention & les moyens qu'ils employent à manier les corps qui en ſont le ſujet: & par conſequent ces perſonnes ne peuvent qu'avoir différentes idées de la même *ſubſtance*, & rendre la ſignification de ſon nom commune, fort diverſe & fort incertaine. Car les idées complexes des ſubſtances étant compoſées d'idées

CHAP. IX.

CHAP. IX. ſimples qu'on ſuppoſe *coéxiſter* dans la nature, chacun a droit de renfermer dans ſon idée complexe les qualités qu'il a trouvées jointes enſemble. En effet, quoique dans la ſubſtance que nous nommons *or*, l'un ſe contente d'y comprendre la couleur & la peſanteur, un autre ſe figure que la capacité d'être diſſous dans l'*eau régale* doit être auſſi néceſſairement jointe à cette couleur, dans l'idée qu'il a de *l'or*; un troiſiéme croit être en droit d'y faire entrer la fuſibilité, parce que la capacité d'être diſſous dans l'*eau régale* eſt une qualité auſſi conſtamment unie à la couleur & à la peſanteur de l'or, que la fuſibilité ou quelqu'autre qualité que ce ſoit: d'autres y mettent là *ductilité*, la *fixité*, &c. ſelon qu'ils ont appris par tradition ou par expérience que ces propriétés ſe rencontrent dans cette ſubſtance. Qui de tous ceux-là a établi la vraie ſignification du mot *or*, ou qui choiſira-t-on pour la déterminer? Chacun a ſon modele dans la nature, auquel il en appelle; & c'eſt avec raiſon qu'il croit avoir autant de droit de renfermer dans ſon idée complexe ſignifiée par le mot *or*, les qualités que l'expérience

périence lui a fait voir jointes enſem- Chap. IX.
ble, qu'un autre qui n'a pas ſi bien
éxaminé la choſe en a de les exclure
de ſon idée, ou un troiſieme d'y en
mettre d'autres qu'il y a trouvées après
de nouvelles expériences. Car l'union
naturelle de ces qualités étant un vé-
ritable fondement pour les unir dans
une ſeule idée complexe, l'on n'a au-
cun ſujet de dire que l'une de ces
qualités doive être admiſe ou rejet-
tée plutôt que l'autre. D'où il s'en-
ſuivra toujours inévitablement, que
les idées complexes des ſubſtances,
ſeront fort différentes dans l'eſprit des
gens qui ſe ſervent des mêmes noms
pour les exprimer, & que la ſignifi-
cation de ces noms ſera, par conſe-
quent, fort incertaine.

§. 14. Outre cela, à peine y a-t-il
une choſe éxiſtante qui par quelqu'une
de ſes idées ſimples n'ait de la conve-
nance avec un plus grand ou un plus pe-
tit nombre d'autres êtres particuliers.
Qui déterminera dans ce cas, quelles
ſont les idés qui doivent conſtituer la
collection préciſe qui eſt ſignifiée par
le nom ſpécifique? Ou qui a droit de
définir quelles qualités communes &
viſibles doivent être excluës de la ſi-
gnifi-

CHAP. IX.

gnification du nom de quelque ſubſtance, ou quelles plus ſecretes & plus particulieres y doivent entrer? Toutes choſes qui coſiderées enſemble, ne manquent guéres, ou plutôt jamais, de produire dans les noms des ſubſtances cette variété & cette ambiguité de ſignification qui cauſe tant d'incertitude, de diſputes & d'erreurs, lorſqu'on vient à les employer à un uſage Philoſophique.

Malgré cette imperfection, ces noms peuvent ſervir dans la converſation ordinaire; mais non pas dans des Diſcours Philoſophiques.

§. 15. A la vérité, dans le commerce civil & dans la converſation ordinaire, les noms généraux des ſubſtances, déterminés dans leur ſignification vulgaire par quelques qualités qui ſe préſentent d'elles-mêmes, (comme par la figure extérieure, dans les choſes qui viennent par une propagation ſeminale & connuë, & dans la plûpart des autres ſubſtances par la couleur jointe à quelques autres qualités ſenſibles,) ces noms, dis-je, ſont aſſez bons pour déſigner les choſes dont les hommes veulent entretenir les autres: auſſi conçoit-on d'ordinaire aſſez bien quelles ſubſtances ſont ſignifiées par le mot *or* ou *pomme*, pour pouvoir les diſtinguer l'une de l'autre. Mais dans des recherches

&

& des controverſes Philoſophiques, où il faut établir des vérités générales & tirer des conſequences de certaines poſitions déterminées, on trouvera dans ce cas que la ſignification préciſe des noms des ſubſtances n'eſt pas ſeulement bien établie, mais qu'il eſt même bien difficile qu'elle le ſoit. Par éxemple, celui qui fera entrer dans ſon idée complexe de l'or la malleabilité, ou un certain degre de *fixité*, peut faire des propoſitions touchant l'or, & en en déduire des conſequences qui découleront véritablement & clairement de cette ſignification particuliere du mot *or*; mais qui ſont telles pourtant qu'un autre homme ne peut jamais être obligé d'admettre, ni être convaincu de leur vérité, s'il ne regarde point la malleabilité ou le même degré de *fixité*, comme une partie de cette idée complexe que le mot *or* ſignifie dans le ſens qu'il l'employe. CHAP. IX.

§. 16. C'eſt là une imperfection naturelle & preſque inévitablement attachée à preſque tous les noms des ſubſtances dans toutes ſortes de Langues: ce que les hommes reconnoîtront ſans peine toutes les fois que renonçant Exemple remarquable ſur cela.

CHAP. IX. nonçant aux notions confuſes ou indéterminées ils viendront à des recherches plus éxactes & plus préciſes; car alors ils verront combien ces mots ſont douteux & obſcurs dans leur ſignification qui dans l'uſage ordinaire paroiſſoit fort claire & fort expreſſe. Je me trouvai un jour dans une aſſemblée de Médecins habiles & pleins d'eſprit, où l'on vint à éxaminer par hazard ſi quelque *liqueur* paſſoit à travers les filamens des nerfs: les ſentimens furent partagés, & la diſpute dura aſſez long-tems, chacun propoſant de part & d'autre différens argumens pour appuyer ſon opinion. Comme je me ſuis mis dans l'eſprit depuis long-temps, qu'il pourroit bien être que la plus grande partie des diſputes roule plutôt ſur la ſignification des mots que ſur une différence réelle qui ſe trouve dans la maniere de concevoir les choſes, je m'aviſai de demander à ces Meſſieurs qu'avant que de pouſſer plus loin cette diſpute, ils vouluſſent premierement éxaminer & établir entr'eux ce que ſignifioit le mot de *liqueur*. Ils furent d'abord un peu ſurpris de cette propoſition; & s'ils euſſent été moins polis, ils l'auroient peut-être regardée:

dée avec mépris comme frivole & extravagante, puiſqu'il n'y avoit perſonne dans cette aſſemblée qui ne crût entendre parfaitement ce que ſignifioit le mot de *liqueur*, qui, je crois, n'eſt pas effectivement un des noms des ſubſtances le plus embarraſſé. Quoi qu'il en ſoit, ils eurent la complaiſance de céder à mes inſtances; & ils trouverent enfin, après avoir éxaminé la choſe, que la ſignification de ce mot n'étoit pas ſi déterminée ni ſi certaine qu'ils l'avoient tous crû juſqu'alors, & qu'au contraire chacun d'eux le faiſoit ſigne d'une différente idée complexe. Ils virent par-là que le fort de leur diſpute rouloit ſur la ſignification de ce terme, & qu'ils convenoient tous à peu près de la même choſe, ſçavoir que quelque matiere fluide & ſubtile paſſoit à travers les conduits des nerfs, quoiqu'il ne fut pas ſi facile de déterminer ſi cette matiere devoit porter le nom de liqueur, ou non: ce qui bien conſideré par chacun d'eux fut jugé indigne d'être un ſujet de diſpute. CHAP. IX.

§. 17. J'aurai peut-être occaſion de faire remarquer ailleurs que c'eſt de là que dépend la plus grande partie des Exemple tiré du mot *Or.*

CHAP. IX. des diſputes où les hommes s'engagent avec tant de chaleur. Contentons-nous de conſiderer un peu plus éxactement l'éxemple du mot *or* que nous avons propoſé ci-deſſus, & nous verrons combien il eſt difficile d'en déterminer préciſement la ſignification. Je crois que tout le monde s'accorde à lui faire ſignifier un Corps d'un certain jaune brillant ; & comme c'eſt l'idée à laquelle les enfans ont attaché ce nom-là, l'endroit de la queuë d'un paon qui a cette couleur jaune, eſt proprement *or* à leur égard. D'autres trouvant la *fuſibilité* jointe à cette couleur jaune dans certaines parties de matiere, en ſont une idée complexe à laquelle ils donnent le nom d'or pour déſigner une ſorte de ſubſtance, & par-là excluent du privilége d'être or tous ces corps d'un jaune brillant que le feu peut réduire en cendres, & n'admettent dans cette eſpece, ou ne comprennent ſous le nom d'*Or* que les Subſtances qui, ayant cette couleur jaune ſont fonduës par le feu, au lieu d'êtres réduites en cendres. Un autre par la même raiſon ajoûte la *peſanteur*, qui étant une qualité auſſi étroitement unie à cette couleur que la fuſibilité,

a

a un égal droit, ſelon lui, d'être jointe à l'idée de cette Subſtance, & d'être renfermée dans le nom qu'on lui donne; d'où il conclut que l'autre idée qui ne contient qu'un corps d'une telle couleur & d'une telle fuſibilité eſt imparfaite: & ainſi de tout le reſte: en quoi perſonne ne peut donner aucune raiſon, pourquoi quelques-unes des qualités inſéparables qui ſont toujours unies dans la nature, devroient entrer dans l'eſſence nominale, & d'autres en devroient être excluës; ou pourquoi le mot *Or* qui ſignifie cette ſorte de corps dont eſt compoſé l'anneau que j'ai au doigt, devroit déterminer cette eſpece par ſa couleur, par ſon poids & par ſa fuſibilité plutôt que par ſa couleur, par ſon poids & par ſa capacité d'être diſſous dans l'*Eau Regale*; puiſque cette derniere proprieté d'être diſſous dans cette liqueur en eſt auſſi inſéparable que la propriété d'être fondu par le feu: propriétés qui ne ſont toutes deux qu'un rapport que cette Subſtance a avec deux autres corps, qui ont la puiſſance d'opérer différemment ſur elle. Car de quel droit la fuſibilité vient-elle à être partie de l'eſſence, CHAP. IX.

ſignifiée

CHAP. IX. signifiée par le mot *Or*, pendant que cette capacité d'être dissous dans l'eau régale n'en est qu'une propriété ? Ou bien, pourquoi sa couleur fait-elle partie de son Essence, tandis que sa malleabilité n'est regardée que comme une propriété ? Je veux dire par-là, que toutes ces choses n'étant que des propriétés qui dépendent de la constitution réelle de ce corps, & ces propriétés n'étant autre chose que des puissances *actives* ou *passives* par rapport à d'autres corps, personne n'a le droit de fixer la signification du mot *Or*, en tant qu'il se rapporte à un tel corps éxistant dans la nature ; personne, dis-je, ne peut la fixer à une certaine collection d'idées qu'on peut trouver dans ce corps, plutôt qu'à une autre. D'où il s'ensuit que la signification de ce mot doit être nécessairement fort incertaine, puisque différentes personnes observent différentes propriétés dans la même substance, comme il a été dit ; & je crois pouvoir ajoûter, que personne ne les découvre toutes. Ce qui fait que nous n'avons que des descriptions fort imparfaites des choses, & que la signification des mots est très-incertaine.

§. 18.

CHAP. IX.

Les noms des idées ſimples ſont les moins douteux.

§. 18. De tout ce qu'on vient de dire, il eſt aiſé d'en conclure ce qui a été remarqué ci-deſſus, *Que les noms des idées ſimples ſont le moins ſujets à équivoque*, & cela, pour les raiſons ſuivantes. La premiere, parce que chacune des idées qu'ils ſignifient n'étant qu'une ſimple perception, on les forme plus aiſément, & on les conſerve plus diſtinctement que celles qui ſont plus-complexes ; & par conſequent elles ſont moins ſujettes à cette incertitude qui accompagne ordinairement les idées complexes des *Subſtances* & des *Modes mixtes*, dans leſquelles on ne convient pas ſi facilement du nombre précis des *idées ſimples* dont elles ſont compoſées, qu'on ne retient pas non plus ſi bien. La ſeconde raiſon pourquoi l'on eſt moins ſujet à ſe méprendre dans les noms des idées ſimples, c'eſt qu'ils ne ſe rapportent à nulle autre eſſence qu'à la perception même que les choſes produiſent en nous & que ces noms ſignifient immédiatement ; lequel rapport eſt au contraire la véritable cauſe pourquoi la ſignification des noms des ſubſtanees eſt naturellement ſi perplexe, & donne occaſion à tant de diſputes. Ceux qui n'abuſent

CHAP. IX. n'abuſent pas des termes pour tromper les autres ou pour ſe tromper eux-mêmes, ſe méprennent rarement dans une Langue qui leur eſt connuë, ſur l'uſage & la ſignification des noms des idées ſimples. *Blanc*, *doux*, *jaune*, *amer*, ſont des mots dont le ſens ſe préſente ſi naturellement que quiconque l'ignore & veut s'en inſtruire, le comprend auſſi-tôt d'une maniere préciſe, ou l'apperçoit ſans beaucoup de peine. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de ſçavoir quelle collection d'idées ſimples eſt déſignée au juſte par les termes de *modeſtie* ou de *frugalité*, ſelon qu'ils ſont emploÿés par une autre perſonne. Et quoique nous ſoyons portés à croire que nous comprenons aſſez bien ce qu'on entend par *or* ou par *fer*, cependant il s'en faut bien que nous connoiſſions éxactement l'idée complexe dont d'autres hommes ſe ſervent pour en être les ſignes ; c'eſt fort rarement, à mon avis, qu'ils ſignifient préciſément la même collection d'idées dans l'eſprit de celui qui parle, & de celui qui écoute. Ce qui ne peut que produire des mécomptes & des diſputes, lorſque ces mots ſont employés dans des diſcours où les hommes font des

des propoſitions générales & voudroient établir dans leur eſprit des vérités univerſelles, & conſiderer les conſequences qui en découlent.

§. 19. *Après les noms des idées ſimples, ceux des modes ſimples ſont*, par la même régle, *le moins ſujets à être ambigus*, & ſur-tout ceux des figures & des nombres dont on a des idées ſi claires & ſi diſtinctes. Car qui jamais a mal pris le ſens de *ſept* ou d'un *triangle*, s'il a eu deſſein de comprendre ce que c'eſt ? Et en général on peut dire qu'en chaque eſpece les noms des idées les moins compoſées ſont les moins douteux.

Et après cela, ceux des *Modes ſimples.*

§. 20. C'eſt pourquoi les *modes mixtes* qui ne ſont compoſés que d'un petit nombre d'idées ſimples les plus communes, ont ordinairement des noms dont la ſignification n'eſt pas fort incertaine. Mais les noms de *modes mixtes* qui contiennent un grand nombre d'idées ſimples, ont communément des ſignifications fort douteuſes & fort indéterminées, comme nous l'avons déja montré. Les noms des Subſtances qu'on attache à des idées qui ne ſont ni des eſſences réelles ni des repréſentations éxactes des modeles

Les noms les plus douteux ſont ceux des *Modes mixtes* fort complexes, & des *Subſtances.*

CHAP. IX. modeles auſquels elles ſe rapportent, ſont encore ſujets à une plus grande incertitude, ſur-tout quand nous les employons à un uſage Philoſophique.

Pourquoi l'on rejette cette imperfection ſur les Mots.

§. 21. Comme la plus grande confuſion qui ſe trouve dans les noms des ſubſtances procéde pour l'ordinaire du défaut de connoiſſance & de l'incapacité où nous ſommes de découvrir leurs conſtitutions réelles, on pourra s'étonner avec quelqu'apparence de raiſon, que j'attache cette imperfection aux mots, plutôt que de la mettre ſur le compte de notre entendement. Et cette Objection paroît ſi juſte, que je me crois obligé de dire pourquoi j'ai ſuivi cette méthode. J'avoue donc que, lorſque je commençai cet ouvrage, & long-temps après, il ne me vint nullement dans l'eſprit qu'il fut néceſſaire de faire aucune réflexion ſur les mots pour traiter cette matiere. Mais quand j'eus parcouru l'origine & la compoſition de nos idées & que je commençai à éxaminer l'étenduë & la certitude de nos connoiſſances, je trouvai qu'elles ont une liaiſon ſi étroite avec nos paroles, qu'à moins qu'on n'eut conſideré auparavant avec éxactitude, quelle eſt la force

ſerce des mots, & comment ils ſignifient les choſes, on ne ſçauroit guére parler clairement & raiſonnablement de la connoiſſance, qui roulant uniquement ſur la vérité eſt toujours renfermée dans des propoſitions. Et quoi qu'elle ſe termine aux choſes, je m'apperçus que c'étoit principalement par l'invention des mots, qui par cette raiſon me ſembloient à peine capables d'être ſéparés de nos connoiſſances générales. Il eſt du moins certain qu'ils s'interpoſent de telle maniere entre notre eſprit & la vérité que l'entendement veut contempler & comprendre, que ſemblables au milieu par où paſſent les rayons des objets viſibles, ils répandent ſouvent des nuages ſur nos yeux & impoſent à notre entendement par le moyen de ce qu'ils ont d'obſcur & de confus. Si nous conſiderons que la plûpart des illuſions que les hommes ſe font à eux mêmes auſſi bien qu'aux autres, que la plupart des mépriſes qui ſe trouvent dans leurs notions & dans leurs diſputes viennent des mots & de leur ſignification incertaine ou mal entenduë, nous aurons tout ſujet de croire que ce défaut n'eſt pas un petit CHAP. IX.

CHAP. IX. obſtacle à la vraie & ſolide connoiſſance. D'où je conclus, qu'il eſt d'autant plus néceſſaire que nous ſoyons ſoigneuſement avertis, que bien loin qu'on ait regardé cela comme un inconvénient, l'art d'augmenter cet inconvénient a fait la plus conſiderable partie de l'étude des hommes, & a paſſé pour érudition & pour ſubtilité d'eſprit, comme nous le verrons dans le Capitre ſuivant. Mais je ſuis tenté de croire que, ſi l'on éxaminoit plus à fond les imperfections du langage conſideré comme l'inſtrument de nos connoiſſances, la plus grande partie des diſputes tomberoient d'elles-mêmes, & que le chemin de la connoiſſance & peut-être de la paix, ſeroit beaucoup plus ouvert aux hommes qu'il n'eſt encore.

Cette incertitude des Mots nous devroit apprendre à être modérés, quand il s'agit d'impoſer aux autres le ſens que nous attribuons aux anciens Auteurs.

§. 22. Une choſe au moins dont je ſuis aſſûré, c'eſt que dans toutes les Langues la ſignification des mots dependant extrêmement des penſées, des notions, & des idées de celui qui les employe, elle doit être inévitablement très-incertaine dans l'eſprit de bien des gens du même pays & qui parlent la même Langue. Cela eſt ſi viſible dans les Auteurs Grecs, que quicon-

quiconque prendra la peine de feuilleter leurs écrits, trouvera dans preſque chacun d'eux un langage différent, quoiqu'il voye par-tout les mêmes mots. Que ſi à cette difficulté naturelle qui ſe rencontre dans chaque pays, nous ajoûtons celles que doit produire la difference des pays, & l'éloignement des temps dans leſquels ceux qui ont parlé & écrit ont eu différentes notions, divers temperamens, différentes coûtumes, alluſions & figures de langage, *&c.* chacune deſquelles choſes avoit quelqu'influence ſur la ſignification des mots, quoique préſentement elles nous ſoient tout-à-fait inconnuës; la raiſon nous obligera à avoir de l'indulgence & de la charité les uns pour les autres à l'égard des interprétations ou des faux ſens que les uns ou les autres donnent à ces anciens écrits, puiſqu'encore qu'il nous importe beaucoup de les bien entendre, ils renferment d'inévitables difficultés, attachées au langage, qui excepté les noms des *idées ſimples* & quelques-autres fort communs, ne ſçauroit faire connoître d'une maniere claire & déterminée le ſens & l'intention de celui qui parle, à celui qui écoute, ſans CHAP. IX.

CHAP. IX. de continuelles définitions des termes. Et dans les Diſcours de Religion, de Droit & de Morale, où les matieres ſont d'une plus haute importance, on y trouvera auſſi de plus grandes difficultés.

§. 23. Le grand nombre de commentaires qu'on a faits ſur le vieux & ſur le nouveau Teſtament, en ſont des preuves bien ſenſibles. Quoique tout ce qui eſt contenu dans le Texte ſoit infailliblement véritable, le lecteur peut fort bien ſe tromper dans la maniere dont il l'explique, ou plutôt il ne ſçauroit éviter de tomber ſur cela dans quelque mépriſe. Et il ne faut pas s'étonner que la volonté de Dieu, lorſqu'elle eſt ainſi revêtuë de paroles, ſoit ſujette à des ambiguités qui ſont inévitablement attachées à cette maniere de communication, puiſque ſon fils même étoit ſujet à toutes les foibleſſes & à toutes les incommodités de notre Nature, excepté le péché, tandis qu'il a été revêtu de la chair humaine. Du reſte nous devons éxalter ſa bonté de ce qu'il a daigné expoſer en caractéres ſi liſibles ſes ouvrages & ſa Providence aux yeux de tout le monde, & de ce qu'il a accordé

a accordé au Genre-Humain une aſſez grande meſure de raiſon pour que ceux qui n'ont jamais entendu parler de ſa parole écrite, ne puiſſent point douter de l'éxiſtence d'un Dieu, ni de l'obéïſſance qui lui eſt dûë, s'ils appliquent leur eſprit à cette recherche. Puis donc que les Préceptes de la Religion Naturelle ſont clairs & tout-à-fait proportionnés à l'intelligence du Genre-Humain, qu'ils ont rarement été mis en queſtion, & que d'ailleurs les autres vérités révélées qui nous ſont inſtillées par des livres & par le moyen des Langues, ſont ſujettes aux obſcurités & aux difficultés qui ſont ordinaires & comme naturellement attachées aux mots, ce ſeroit, ce me ſemble, une choſe bienſéante aux hommes de s'appliquer avec plus de ſoin & d'éxactitude à l'obſervation des Loix naturelles, & d'être moins imperieux & moins déciſifs à impoſer aux autres le ſens qu'ils donnent aux vérités que la révélation nous propoſe. Chap. X.

CHAPITRE X.

De l'Abus des Mots.

Chap X. Abus des Mots.

§. 1. OUTRE l'imperfection naturelle au Langage & l'obſcurité & la confuſion qu'il eſt ſi difficile d'éviter dans l'uſage des mots, il y a pluſieurs fautes & pluſieurs négligences volontaires que les hommes commettent dans cette maniere de communiquer leurs penſées, par où ils rendent la ſignification de ces ſignes moins claire & moins diſtincte qu'elle ne devroit être naturellement.

I. On ſe ſert de mots auſquels on n'attache aucune idée, ou du moins aucune idée claire.

§. 2. Le premier & le plus viſible abus qu'on commet en ce point, c'eſt qu'on ſe ſert de mots auſquels on n'attache aucune idée claire & diſtincte, ou, qui pis eſt, qu'on établit ſignes, ſans leur faire ſignifier aucune choſe. On peut diſtinguer ces mots en deux Claſſes.

I. Chacun peut remarquer dans toutes les Langues, certains mots, qu'on trouvera après les avoir bien éxaminés, ne ſignifier dans leur premiere origine & dans leur uſage ordinaire, aucune idée

idée claire & déterminée. La plûpart des Sectes de Philoſophie & de Religion en ont introduit quelques-uns. Leurs Auteurs ou leurs Promoteurs affectant des ſentimens ſinguliers & au-deſſus de la portée ordinaire des hommes, ou bien voulant ſoûtenir quelque opinion étrange ou cacher quelqu'endroit foible de leurs Syſtemes, ne manquent guére de fabriquer de nouveaux termes qu'on peut juſtement appeller de *vains ſons*, quand on vient à les éxaminer de près. Car ces mots ne contenant pas un amas déterminé d'idées qui leur ayent été aſſignées quand on les a inventés pour la premiere fois : ou renfermant du moins des idées qu'on trouvera incompatibles après les avoir éxaminées, il ne faut pas s'étonner que dans la ſuite ce ne ſoient, dans l'uſage ordinaire qu'en fait le parti, que de vains ſons qui ne ſignifient que peu de choſe ou rien du tout, parmi des gens qui ſe figurent qu'il ſuffit de les avoir ſouvent à la bouche, comme des caractéres diſtinctifs de leur Egliſe ou de leur Ecole, ſans ſe mettre beaucoup en peine d'éxaminer quelles ſont les idées préciſes que ces mots ſignifient. CHAP. X.

Chap. X. Il n'eſt pas néceſſaire que j'entaſſe ici des exemples de ces ſortes de termes, chacun peut en remarquer un aſſez grand nombre dans les Livres & dans la converſation : ou s'il en veut faire une plus ample proviſion, je crois qu'il trouvera dequoi ſe contenter pleinement chez les Scholaſtiques & les Métaphyſiciens, parmi leſquels on peut ranger, à mon avis, les Philoſophes de ces derniers ſiécles qui ont excité tant de diſputes ſur des queſtions Phyſiques & Morales.

§. 3. Il y en a d'autrts qui portent ces abus encore plus avant, prenant ſi peu garde de ne pas ſe ſervir des mots qui dans leur premier uſage ſont à peine attachés à quelque idée claire & diſtincte, que par une négligence inexcuſable ils employent communément des mots adoptés par l'uſage de la Langue à des idées fort importantes, ſans y attacher eux-mêmes aucune idée diſtincte. Les mots de *ſageſſe*, de *gloire*, de *grace*, *&c.* ſont fort ſouvent dans la bouche des hommes : mais parmi ceux qui s'en ſervent combien y en a-t-il, qui, ſi on leur demandoit ce qu'ils entendent par-là, s'arrêteroient tout court, ſans ſçavoir

que

que répondre ? Preuve évidente qu'encore qu'ils ayent appris ces ſons & qu'ils les rappellent aiſément dans leur mémoire, ils n'ont pourtant pas dans l'eſprit des idées déterminées qui puiſſent être, pour ainſi dire, *exhibées* aux autres par le moyen de ces termes. CHAP. X.

§. 4. Comme il eſt facile aux hommes d'apprendre & de retenir des mots, & qu'ils ont été accoûtumés à cela dès-le berceau avant qu'ils connuſſent ou qu'ils euſſent formé les idées complexes auſquelles les mots ſont attachés ou qui doivent ſe trouver dans les choſes dont ils ſont regardés comme les ſignes, ils continuent ordinairement d'en uſer de même pendant toute leur vie : de ſorte que ſans prendre la peine de fixer dans leur eſprit des idées déterminées, ils ſe ſervent des mots pour déſigner les notions vagues & confuſes qu'ils ont dans l'eſprit, contens des mêmes mots que les autres employent, comme ſi conſtamment le ſon même de ces mots devoit néceſſairement avoir le même ſens. Mais quoique les hommes s'accommodent de ce deſordre dans les affaires ordinaires de la vie où ils ne laiſſent pas de ſe faire entendre en cas

Cela vient de ce qu'on apprend les mots avant que d'apprendre les idées qui leur appartiennent.

Chap. X. de beſoin, ſe ſervant de tant de différentes expreſſions qu'ils font enfin concevoir aux autres ce qu'ils veulent dire ; cependant lorſqu'ils viennent à raiſonner ſur leurs propres opinions, ou ſur leurs intérêts, ce défaut de ſignification dans leurs mots remplit viſiblement leur diſcours de quantité de vains ſons, & principalement ſur des points de Morale, où les mots ne ſignifiant pour l'ordinaire que des amas nombreux & arbitraires d'idées qui ne ſont point unies régulierement & conſtamment dans la nature, il arrive ſouvent qu'on ne penſe qu'au ſon des ſyllabes dont ces mots ſont compoſés, ou du moins qu'à des notions obſcures & fort incertaines qu'on y a attachées. Les hommes prennent les mots qu'ils trouvent en uſage chez leurs voiſins ; & pour ne pas paroître ignorer ce que ces mots ſignifient, ils les employent avec confiance ſans ſe mettre beaucoup en peine de les prendre en un ſens fixe & déterminé. Outre que cette conduite eſt commode, elle leur procure encore cet avantage, c'eſt que, comme dans ces ſortes de diſcours il leur arrive rarement d'avoir raiſon, ils ſont auſſi rarement

rement convaincus qu'il ont tort : car entreprendre de tirer d'erreur ces gens qui n'ont point de notions déterminées, c'eſt vouloir dépoſſéder de ſon habitation un vagabond qui n'a point de demeure fixe. C'eſt ainſi que j'imagine la choſe ; & chacun peut obſerver en lui-même & dans les autres, ce qui en eſt. CHAP. X.

§. 5. En ſecond lieu, un autre grand abus qu'on commet en cette rencontre, c'eſt *l'uſage inconſtant qu'on fait des mots.* Il eſt difficile de trouver un diſcours écrit ſur quelque ſujet & particulierement de Controverſe, ou celui qui voudra le lire avec attention, ne s'apperçoive que les mêmes mots & pour l'ordinaire ceux qui ſont les plus eſſentiels dans le diſcours & ſur leſquels roule le fort de la queſtion, y ſont employés en divers ſens, tantôt pour déſigner une certaine collection d'idées ſimples, & tantôt pour en déſigner une autre ; ce qui eſt un parfaite abus du Langage. Comme les mots ſont deſtinés à être ſignes de mes idées, pour me ſervir à faire connoître ces idées aux autres hommes, non par nne ſignification qui leur ſoit naturelle, mais par une inſtitution

II. On applique les mots d'une maniere inconſtante.

Chap. X.

rement arbitraire, c'eſt une manifeſte tromperie que de faire ſignifier aux mots tantôt une choſe & tantôt une autre : procédé qu'on ne peut attribuer, s'il eſt volontaire, qu'à une extrême folie, ou à une grande malice. Un homme qui a un compte à faire avec un autre, peut auſſi honnêtement faire ſignifier aux caractéres des nombres quelquefois une certaine collection d'unités & quelquefois une autre, prendre, par éxemple, ce caractére 3, tantôt pour trois, tantôt pour quatre, & quelquefois pour huit, qu'il peut dans un diſcours ou dans un raiſonnement employer les mêmes mots pour ſignifier différentes collections d'idées ſimples. S'il ſe trouvoit des gens qui en uſaſſent ainſi dans leurs comptes, qui, je vous prie, voudroit avoir affaire avec eux? Il eſt viſible que quiconque parleroit de cette maniere dans les affaires du monde, donnant à cette figure 8, quelquefois le nom de ſept, & quelquefois celui de neuf, ſelon qu'il y trouveroit mieux ſon compte, ſeroit regardé comme un fou ou un méchant homme. Cependant dans les diſcours & dans les diſputes des ſçavans cette maniere

maniere d'agir paſſe ordinairement pour ſubtilité & pour véritable ſçavoir. Mais pour moi, je n'en juge point ainſi, & ſi j'oſe dire librement ma penſée, il me ſemble qu'un tel procédé eſt auſſi mal-honnête que de mal placer les jettons en ſupputant un compte ; & que la tromperie eſt d'autant plus grande, que la vérité eſt d'une bien plus haute importance & d'un plus grand prix que l'argent. CHAP. X.

§. 6. Un troiſiéme abus qu'on fait du Langage, c'eſt *une obſcurité affectée*, ſoit en donnant à des termes d'uſage des ſignifications nouvelles & inuſitées, ſoit en introduiſant des termes nouveaux & ambigus ſans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant enſemble d'une maniere qui confonde le ſens qu'ils ont ordinairement. Quoique la *Philoſophie Péripatéticienne* ſe ſoit renduë remarquable par ce défaut, les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait éxemptes. A peine y en a-t-il aucune, (telle eſt l'imperfection des connoiſſances humaines) qui n'ait été embaraſſée de quelques difficultés qu'on a été contraint de couvrir par l'obſcurité des termes en confondant la ſignifi- III. Obſcurité affectée par de mauvaiſes applications qu'on fait des mots.

CHAP. X. signification des mots, afin que cette obscurité fut comme un nuage devant les yeux du peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur Hypothése. Quiconque est capable d'un peu de réfléxion voit sans peine que dans l'usage ordinaire, *corps* & *extension* signifient deux idées distinctes ; cependant il y a des gens qui trouvent nécessaire d'en confondre la signification. Il n'y a rien qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du Langage qui consiste à confondre la signification des termes, que la Logique & les Sciences, telles qu'on les a maniées dans les écoles ; & l'art de disputer, qui a été en si grande admiration, a aussi beauconp augmenté les imperfections naturelles du Langage tandis qu'on l'a fait servir à embrouiller la signification des mots plutôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choses. En effet, qu'on jette les yeux sur les sçavans écrits de cette espece, & l'on verra que les mots y ont un sens plus obscur, plus incertain & plus indéterminé que dans la conversation ordinaire.

La Logique & les Disputes ont beaucoup contribué à cet abus.

§. Cela doit être nécessairement ainsi,

ainſi, par-tout où l'on juge de l'eſprit & du ſçavoir des hommes par l'adreſſe qu'ils ont à diſputer. Et lorſque la réputation & les récompenſes ſont attachées à ces ſortes de conquêtes, qui dépendent le plus ſouvent de la ſubtilité des mots, ce n'eſt pas merveille que l'eſprit de l'homme étant tourné de ce côté-là, confonde, embrouille & ſubtiliſe la ſignification des ſons, en ſorte qu'il lui reſte toujours quelque choſe à dire pour combatre ou pour défendre quelque queſtion que ce ſoit, la victoire étant adjugée non à celui qui a la vérité de ſon côté, mais à celui qui parle le dernier dans la diſpute. CHAP. X.

§. 8. Quoique ce ſoit une adreſſe bien inutile, & à mon avis, entierement propre à nous détourner du chemin de la connoiſſance, elle a pourtant paſſé juſqu'ici pour ſubtilité & pénétration d'eſprit, & a remporté l'applaudiſſement des écoles & d'une partie des ſçavans. Ce qui n'eſt pas fort ſurprenant : puiſque les anciens Philoſophes (j'entens ces Philoſophes ſubtils & chicaneurs que *Lucien* tourne ſi joliment & ſi raiſonnablement en ridicule) & depuis ce temps-là

Cette obſcurité eſt fauſſement appellée *ſubtilité*.

Chap. X. là les Scholaſtiques, prétendant acquerir de la gloire & gagner l'eſtime des hommes par une connoiſſance univerſelle à laquelle il eſt bien plus aiſé de prétendre qu'il n'eſt facile de l'acquerir effectivement, ont trouvé par-là un bon moyen de couvrir leur ignorance par un tiſſu curieux, mais inexplicable, de paroles obſcures, & de ſe faire admirer des autres hommes par des termes inintelligibles, d'autant plus propres à cauſer de l'admiration qu'ils peuvent être moins entendus ; bien qu'il paroiſſe par toute l'Hiſtoire que ces profonds Docteurs n'ont été, ni plus ſages, ni de plus grand ſervice que leurs voiſins, & qu'ils n'ont pas fait grand bien aux hommes en général, ni aux Sociétés particulieres dont ils ont fait partie ; à moins que ce ne ſoit une choſe utile à la vie humaine, & digne de louange & de récompenſe que de fabriquer de nouveaux mots ſans propoſer de nouvelles choſes auſquelles ils puiſſent être appliqués, ou d'embrouiller & obcurcir la ſignification de ceux qui ſont déja uſités, & par-là de mettre tout en queſtion & en diſpute.

§. 9. En effet, ces ſçavans Diſputeurs, ces Docteurs ſi capables & ſi intelligens ont eu beau paroître dans le monde avec toute leur ſcience, c'eſt à des Politiques qui ignorent cette droctrine des écoles que les Gouvernemens du monde doivent leur tranquillité, leur défenſe & leur liberté : & c'eſt de la méchanique, toute idiote & mépriſée qu'elle eſt (car ce nom eſt diſgracié dans le monde) c'eſt de la méchanique, dis-je, éxercée par des gens ſans Lettres que nous viennent ces Arts ſi utiles à la vie, qu'on perfectionne tous les jours. Cependant le ſçavoir qui s'eſt introduit dans les écoles, a fait entierement prévaloir dans ces derniers ſiécles cette ignorance artificielle, & ce docte Jargon, qui par-là a été en ſi grand crédit dans le monde qu'il a engagé les gens de loiſir & d'eſprit dans mille diſputes embarraſſées ſur des mots intelligibles ; labyrinthe où l'admiration des ignorans & des idiots, qui prennent pour ſçavoir profond tout ce qu'ils n'entendent pas, les a retenus bon gré malgré qu'ils en euſſent. D'ailleurs, il n'y a point de meilleur moyen pour mettre en vogue ou pour

CHAP. X.

Ce ſçavoir ne fait pas grand bien à la Société.

Chap. X. pour défendre des doctrines étranges & abſurdes que de les munir d'une légion de mots obcurs, douteux, & indéterminés. Ce qui pourtant rend ces retraites bien plus ſemblables à des cavernes de brigands ou à des taniéres de renards qu'à des fortereſſes de généreux guerriers. Que s'il eſt malaiſé d'en chaſſer ceux qui s'y réfugient, ce n'eſt pas à cauſe de la force de ces lieux-là, mais à cauſe des ronces, des épines & de l'obſcurité des buiſſons dont ils ſont environnés. Car la fauſſeté étant par elle-même incompatible avec l'eſprit de l'homme, il n'y a que l'obſcurité qui puiſſe ſervir de défenſe à ce qui eſt abſurde.

Il détruit au contraire les inſtrumens de l'inſtruction & de la converſation.

§. 10. C'eſt ainſi que cette docte ignorance, que cet Art qui ne tend qu'à éloigner de la véritable connoiſſance les gens mêmes qui cherchent à s'inſtruire, a été provigné dans le monde & a répandu des ténébres dans l'entendement, en prétendant l'éclairer. Car nous voyons tous les jours que d'autres perſonnes de bon ſens qui par leur éducation n'ont pas été dreſſés à cette eſpece de ſubtilité, peuvent exprimer nettement leurs penſées les uns aux autres & ſe ſervir utilement

lement du Langage en le prenant dans la ſimplicité naturelle. Mais quoique les gens ſans étude entendent aſſez bien les mots *blanc* & *noir*, & qu'ils ayent des notions conſtantes des idées que ces mots ſignifient, il s'eſt trouvé des Philoſophes qui avoient aſſez de ſçavoir & de ſubtilité pour prouver que la *neige* eſt *noire*, c'eſt-à-dire, que le *blanc* eſt *noir*; par où ils avoient l'avantage d'anéantir les inſtrumens du diſcours, de la converſation, de l'inſtruction, & de la ſociété, tout leur Art & toute leur ſubtilité n'aboutiſſant à autre choſe qu'à brouiller & confondre la ſignification des mots, & à rendre ainſi le Langage moins utile qu'il ne l'eſt par ſes défauts réels: admirable talent, qui a été inconnu juſqu'ici aux gens ſans Lettres! CHAP. X.

§. 11. Ces ſortes de Sçavans ſervent autant à éclairer l'entendement des hommes & à leur procurer des commodités dans ce monde, que celui qui altérant la ſignification des caractéres déja connus, feroit voir dans ſes écrits par une ſçavante ſubtilité fort ſupérieure à la capacité d'un eſprit idiot, groſſier & vulgaire, qu'il peut

Il eſt auſſi utile que le ſeroit l'art de confondre les caractéres.

Chap. X. peut mettre un A pour un B, & un D pour un E, &c, au grand étonnement de ſon Lecteur à qui une telle invention ſeroit fort avantageuſe : car employer le mot de *noir* qu'on reconnoît univerſellement ſignifier une certaine idée ſimple, pour exprimer une autre idée, ou une idée contraire, c'eſt-à-dire, appeller la neige *noire*, c'eſt une auſſi grande extravagance que de mettre ce caractére A à qui l'on eſt convenu de faire ſignifier une modification de ſon, faite par un certain mouvement des organes de la parole, pour B à qui l'on eſt convenu de faire ſignifier une autre modification de ſon, produit pur un autre mouvement des mêmes organes.

Cet art d'obſcurcir les mots a embrouillé la Religion & la Juſtice.

§. 12. Mais ce mal ne s'eſt pas arrêté aux pointilleries de Logique, ou à de vaines ſpéculations, il s'eſt inſinué dans ce qui intéreſſe le plus la vie & la ſociété humaine, ayant obſcurci & embrouillé les vérités les plus importantes du Droit & de la Théologie, & jetté le deſordre & l'incertitude dans les affaires du Genre-Humain : de ſorte que s'il n'a pas détruit ces deux grandes Régles des actions de l'homme, la *Religion* & la *Juſtice*, il

il les a renduës en grande partie inu- CHAP. X.
tiles. A quoi ont ſervi la plûpart des commentaires & des controverſes ſur les Loix de DIEU & des hommes, qu'à en rendre le ſens plus douteux & plus embarraſſé ? Combien de diſtinctions curieuſes, multipliées ſans fin ; combien de ſubtilités délicates a-t-on inventé ? Et qu'ont-elles produit que l'obſcurité & l'incertitude, en rendant les mots plus inintelligibles, & en dépayſant davantage le Lecteur ? Si cela n'étoit, d'où vient qu'on entend ſi facilement les Princes dans les ordres communs qu'ils donnent de bouche ou par écrit, & qu'ils ſont ſi peu intelligibles dans les Loix qu'ils prefcrivent à leurs Peuples ? Et n'arrive-t-il pas ſouvent, comme il a été remarqué ci-deſſus, qu'un homme d'une capacité ordinaire liſant un paſſage de l'Ecriture, ou une Loi, l'entend fort bien, juſqu'à ce qu'il ait conſulté un Interprete ou un Avocat, qui après avoir employé beaucoup de temps à expliquer ces endroits, fait en ſorte que les mots ne ſignifient rien du tout, ou qu'ils ſignifient tout ce qu'il lui plaît ?

§. 13. Je ne prétens point éxaminer, en cet endroit, ſi quelques-uns de

Il ne doit pas paſſer pour ſçavoir.

Chap. X. de ceux qui éxercent ces profeſſions ont introduit ce deſordre pour l'interêt du parti ; mais je laiſſe à penſer, s'il ne ſeroit pas avantageux aux hommes à qui il importe de connoître les choſes comme elles ſont & de faire ce qu'ils doivent, & non d'employer leur vie à diſcourir de ces choſes à perte de vûe, ou à ſe jouer ſur des mots ; ſi, dis-je, il ne vaudroit pas mieux qu'on rendît l'uſage des mots ſimple & direct, & que le Langage qui nous a été donné pour nous perfectionner dans la connoiſſance de la vérité, & pour lier les hommes en ſociété, ne fut point employé à obſcurcir la vérité, à confondre les droits des peuples, & à couvrir la Morale & la Religion de ténébres impénétrables ; ou que du moins, ſi cela doit arriver ainſi, on ne le fit point paſſer pour connoiſſance & pour véritable ſçavoir.

IV. Autre abus du Langage : prendre les mots pour des choſes.

§. 14. En quatriéme lieu un grand abus qu'on fait des mots, c'eſt *qu'on les prend pour des choſes.* Quoique cela regarde en quelque maniere tous les noms en général, il arrive plus particulierement à l'égard des noms des ſubſtances ; & ceux-là ſont ſur-tout ſujets

ſujets à commettre cet abus qui renfer- CHAP. X.
ment leurs penſées dans un certain Syſtême, & ſe laiſſent fortement prévenir en faveur de quelque hypothéſe reçûë qu'ils croyent ſans défauts, par où ils viennent à ſe perſuader que les termes de cette Secte ſont ſi conformes à la nature des choſes, qu'ils répondent parfaitement à leur éxiſtence réelle. Qui eſt-ce, par éxemple, qui ayant été élevé dans la Philoſophie Péripatéticienne ne ſe figure que les dix noms ſous leſquels ſont rangés les dix Prédicamens ſont éxactement conformes à la nature des choſes ? Qui dans cette école n'eſt pas perſuadé que les *formes ſubſtantielles*, les *ames végétatives*, *l'horreur du vuide*, les *eſpeces intentionnelles*, &c. ſont quelque choſe de réel ? Comme ils ont appris ces mots en commençant leurs études & qu'ils ont trouvé que leurs Maîtres, & les Syſtêmes qu'on leur mettoit entre les mains, faiſoient beaucoup de fond ſur ces termes-là, ils ne ſçauroient ſe mettre dans l'eſprit que ces mots ne ſont pas conformes aux choſes mêmes, & qu'ils ne repréſentent aucun être réellement éxiſtant. Les Platoniciens ont leur

ame

Chap. X. *ame du monde*, & les Epicuriens la *Tendance de leurs atomes vers le mouvement* dans le temps qu'ils ſont en repos. A peine y a-t-il aucune Secte de Philoſophie qui n'ait un amas diſtinct de termes que les autres n'entendent point. Et enfin ce jargon qui, vû la foibleſſe de l'entendement humain, eſt ſi propre à pallier l'ignorance des hommes & à couvrir leurs erreurs, devenant familier à ceux de la même Secte, il paſſe dans leur eſprit pour ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la Langue, de plus expreſſif dans le Diſcours. Si les *véhicules aëriens & éthériens* du Docteur *More* euſſent été une fois généralement introduits dans quelque endroit du monde où cette Doctrine eut prévalu, ces termes auroient fait ſans doute d'aſſez fortes impreſſions ſur les eſprits des hommes pour leur perſuader l'éxiſtence réelle de ces véhicules, tout auſſi bien qu'on a été ci-devant entêté de *formes ſubſtantielles*, & des *eſpeces intentionnelles*.

Exemple ſur le mot de *Matiere.*

§. 15. Pour être pleinement convaincu, combien des noms pris pour des choſes ſont propres à jetter l'entendement dans l'erreur, il ne faut que lire avec attention les écrits des

des Philoſophes. Et peut-être y en verra-t-on des preuves dans des mots qu'on ne s'aviſe guére de ſoupçonner de ce défaut. Je me contenterai d'en propoſer un ſeul, & qui eſt fort commun. Combien de diſputes embarraſſées n'a-t-on pas éxcité ſur la *matiere*, comme ſi c'étoit un certain être réellement éxiſtant dans la nature, diſtinct du *corps*, & cela parce que le mot de *matiere* ſignifie une idée diſtincte de celle du corps, ce qui eſt de la derniere évidence; car ſi les idées que ces deux termes ſignifient, étoient préciſément les mêmes, on pourroit les mettre indifféremment en tous lieux l'une à la place de l'autre. Or il eſt viſible que, quoiqu'on puiſſe dire proprement qu'*une ſeule matiere compoſe tous les corps*, on ne ſçauroit dire, que *le corps compoſe toutes les matieres.* Nous diſons ordinairement, *un corps eſt plus grand qu'un autre*, mais ce ſeroit une façon de parler bien choquante & dont on ne s'eſt jamais aviſé de ſe ſervir, à ce que je crois, que de dire, *une matiere eſt plus grande qu'une autre.* Pourquoi cela? C'eſt qu'encore que la *matiere* & le *corps* ne ſoient pas réellement diſtincts, mais que l'un ſoit CHAP. X.

Chap. X. par-tout où eſt l'autre, cependant la *matiere* & le *corps* ſignifient deux différentes conceptions, dont l'une eſt incomplete, & n'eſt qu'une partie de l'autre. Car le *corps* ſignifie une ſubſtance ſolide, étenduë, & figurée, dont la *matiere* n'eſt qu'une conception partiale & plus confuſe qu'on n'employe, ce me ſemble, que pour exprimer la ſubſtance & la ſolidité du Corps ſans conſiderer ſon étenduë & ſa figure. C'eſt pour cela qu'en parlant de la *matiere*, nous en parlons comme d'une choſe unique, parce qu'en effet elle ne renferme que l'idée d'une ſubſtance ſolide qui eſt par-tout la même, qui eſt par-tout uniforme. Telle étant notre idée de la matiere, nous ne concevons non plus différentes *matieres* dans le monde que différentes *ſolidités* : nous ne parlons non plus de différentes matieres que de différentes ſolidités quoique nous imaginions différens corps & que nous en parlions à tout moment, parce que l'étenduë & la figure ſont capables de variation. Mais comme la *ſolidité* ne ſçauroit éxiſter ſans l'étenduë & ſans figure, dès qu'on a pris la matiere pour un nom de quelque choſe qui exiſtoit réelle-

réellement ſous cette préciſion, cette penſée a produit ſans doute tous ces diſcours obſcurs & inintelligibles, toutes ces diſputes embrouillées ſur la *matiere premiere* qui ont rempli la tête & les Livres des Philoſophes. Je laiſſe à penſer juſqu'à quel point cet abus peut regarder quantité d'autres termes généraux. Ce que je crois du moins pouvoir aſſûrer, c'eſt qu'il y auroit beaucoup moins de diſputes dans le monde, ſi les mots étoient pris pour ce qu'ils ſont, ſeulement pour des ſignes de nos idées, & non pour les choſes mêmes. Car lorſque nous raiſonnons ſur la *matiere* ou ſur tel autre terme, nous ne raiſonnons effectivement que ſur l'idée que nous exprimons par ce ſon, ſoit que cette idée préciſe convienne avec quelque choſe qui éxiſte réellement dans la nature, ou non. Et ſi les hommes vouloient dire quelles idées ils attachent aux mots dont ils ſe ſervent, il ne pourroit point y avoir la moitié tant d'obſcurités ou de diſputes dans la recherche ou dans la défenſe de la vérité, qu'il y en a. Chap. X.

§. 16. Mais quelque inconvénient qui naîſſe de cet abus des mots, je ſuis C'eſt ce qui perpétue les Erreurs.

Chap. X. ſuis aſſûré que par le conſtant & ordinaire uſage qu'on en fait en ce ſens, ils entraînent les hommes dans des notions fort éloignées de la vérité des choſes. En effet, il ſeroit bien malaiſé de perſuader à quelqu'un que les mots dont ſe ſert ſon Pere, ſon Maître, ſon Curé, quelque autre vénérable Docteur ne ſignifient rien qui éxiſte réellement dans le monde : prévention qui n'eſt peut-être pas l'une des moindres raiſons pourquoi il eſt difficile de deſabuſer les hommes de leurs erreurs, même dans des opinions purement Philoſophiques, & où ils n'ont point d'autre intérêt que la vérité. Car les mots auſquels ils ont été accoûtumés depuis long-temps, demeurant fortement imprimés dans leur eſprit, ce n'eſt pas merveille que l'on n'en puiſſe éloigner les fauſſes notions qui y ſont attachées.

V. On prend les mots pour ce qu'ils ne ſignifient en aucune maniere.

§. 17. Un cinquiéme abus qu'on fait des mots, c'eſt *de les mettre à la place des choſes qu'ils ne ſignifient ni ne peuvent ſignifier en aucune maniere.* On peut obſerver à l'égard des noms généraux des ſubſtances, dont nous ne connoiſſons que les eſſences nominales, comme nous l'avons déja prouvé, que, lorſque nous

nous en formons des propoſitions, & que nous affirmons ou nions quelque choſe ſur leur ſujet, nous avons accoûtumé de ſuppoſer ou de prétendre tacitement que ces noms ſignifient l'eſſence réelle d'une certaine eſpece de ſubſtances. Car lorſqu'un homme dit, *l'or eſt malléable*, il entend & voudroit donner à entendre quelque choſe de plus que ceci, *ce que j'appelle or eſt malléable*, (quoique dans le fond cela ne ſignifie pas autre choſe) prétendant faire entendre par-là, que *l'or*, c'eſt-à-dire *ce qui a l'eſſence réelle de l'or eſt malléable*; ce qui revient à ceci *que la malléabilité dépend & eſt inſéparable de l'eſſence réelle de l'or.* Mais ſi un homme ignore en quoi conſiſte cette eſſence réelle, la malléabilité n'eſt pas jointe effectivement dans ſon eſprit avec une eſſence qu'il ne connoît pas, mais ſeulement avec le ſon *or* qu'il met à la place de cette eſſences. Ainſi, quand nous diſons que c'eſt bien définir *l'homme* que de dire qu'il eſt un *animal raiſonnable*, & qu'au contraire c'eſt le mal définir que de dire que c'eſt *un animal ſans plumes, à deux pieds, avec de larges ongles*, il eſt viſible que nous ſuppoſons que

CHAP. X.

Chap. X. le nom d'*homme* ſignifie dans ce cas-là l'eſſence réelle d'une eſpece, & que c'eſt autant que ſi l'on diſoit, qu'un *animal raiſonnable* renferme une meilleure deſcription de cette eſſence réelle, qu'un *animal à deux pieds, ſans plumes, & avec de larges ongles.* Car autrement, pourquoi *Platon* ne pouvoit-il pas faire ſignifier auſſi proprement au mot ἀνθρωπος ou *homme* une idée complexe, compoſée des idées d'un corps diſtingué des autres par une certaine figure & par d'autres apparences extérieures qu'*Ariſtote* a pu former une idée complexe qu'il a nommée ἀνθρωπος ou *homme* compoſée d'un corps & de la faculté de raiſonner qu'il a joint enſemble ; à moins qu'on ne ſuppoſe que le mot ἄνθρωπος ou *homme* ſignifie quelqu'autre choſe que ce qu'il ſignifie, & qu'il tient la place de quelqu'autre choſe que de l'idée qu'un homme déclare vouloir exprimer par ce mot.

Comment lorſqu'on les met pour les eſſences réelles des Subſtances.

§. 18. A la vérité, les noms des ſubſtances ſeroient beaucoup plus commodes, & les propoſitions qu'on formeroit ſur ces noms, beaucoup plus certaines, ſi les eſſences réelles des ſubſtances étoient les idées mêmes

mes que nous avons dans l'eſprit & que ces noms ſignifient. Et c'eſt parce que ces eſſences réelles nous manquent, que nos paroles répandent ſi peu de lumiere ou de certitude dans les diſcours que nous faiſons ſur les ſubſtances. C'eſt pour cela que l'eſprit, voulant écarter cette imperfection autant qu'il peut, ſuppoſe tacitement que les mots ſignifient une choſe qui a cette eſſence réelle, comme ſi par-là il en approchoit de plus près. Car quoique le mot *homme* ou *or* ne ſignifie effectivement autre choſe qu'une idée complexe de propriétés jointes enſemble dans une certaine ſorte de ſubſtance; cependant à peine ſe trouve-t-il une perſonne qui dans l'uſage de ces mots ne ſuppoſe que chacun d'eux ſignifie une choſe qui a l'eſſence réelle, d'où dépendent ces propriétés. Mais tant s'en faut que l'imperfection de nos mots diminue par ce moyen, qu'au contraire elle eſt augmentée par l'abus viſible que nous en faiſons en leur voulant faire ſignifier quelque choſe dont le nom que nous donnons à notre idée complexe ne peut abſolument point être le ſigne, parce qu'elle n'eſt point renfermée dans cette idée. CHAP. X.

Chap. X.

Ce qui fait que nous ne croyons pas que chaque changement qui arrive dans notre idée d'une Substance n'en change pas l'Espece.

§. 19. Nous voyons en cela la raison pourquoi, à l'égard des *modes mixtes*, dès qu'une des idées qui entrent dans la composition d'un mode complexe, est excluë ou changée, on reconnoît aussi-tôt qu'il est autre chose, c'est-à-dire, qu'il est d'une autre espece, comme il paroît visiblement par ces mots (1) *meurtre*; *assassinat*, *parricide*, &c. La raison de cela, c'est que l'idée complexe signifiée par le nom d'un *mode mixte* est l'essence réelle aussi-bien que la nominale, & qu'il n'y a point de secret rapport de ce nom à aucune autre essence qu'à celle-là. Mais il n'en est pas de même à l'égard des substances. Car quoique dans celle que nous nommons *or*, l'un mette dans son idée complexe ce qu'un autre omet, & au contraire; les hommes ne croyent pourtant pas que pour cela

[1] L'Auteur propose, outre le mot de *parricide* trois mots qui marquent trois espèces de meurtre, bien distinctes. J'ai été obligé de les omettre, parce qu'on ne peut les exprimer en François que par périphrases. Le premier est *chance-medly*, meurtre commis par hazard & sans aucun dessein. Le second *manslaughter*, meurtre qui n'a pas été fait de dessein prémédité, quoique volontairement; comme lorsque dans une querelle entre deux personnes, l'aggresseur ayant le premier tiré l'épée, vient à être tué. Le troisiéme, *murther*, homicide de dessein prémédité.

cela l'eſpece ſoit changée, parce qu'en eux-mêmes ils rapportent ſecretement ce nom à une eſſence réelle & immuable d'une choſe éxiſtante, de laquelle eſſence ces propriétés dépendent & à laquelle ils ſuppoſent que ce nom eſt attaché. Celui qui ajoûte à ſon idée complexe de l'or celle de *fixité* ou de capacité d'être diſſous dans l'*eau regale*, qu'il n'y mettoit pas auparavant, ne paſſe pas pour avoir changé l'eſpece, mais ſeulement pour avoir une idée plus parfaite en ajoutant une autre idée ſimple qui eſt toujours actuellement jointe aux autres, dont étoit compoſée ſa premiere idée complexe. Mais bien loin que ce rapport du nom à une choſe dont nous n'avons point d'idée, nous ſoit de quelque ſecours, il ne ſert qu'à nous jetter dans de plus grandes difficultés. Car par ce ſecret rapport à l'eſſence réelle d'une certaine eſpece de corps, le mot *or* par éxemple, (qui étant pris pour une collection plus ou moins parfaite d'idées ſimples, ſert aſſez bien dans la converſation ordinaire à déſigner cette ſorte de corps) vient à n'avoir abſolument aucune ſignification, ſi on le prend pour quelque

Chap. X.

CHAP. X.

choſe dont nous n'avons nulle idée ; & par ce moyen il ne peut ſignifier quoique ce ſoit, lorſque le corps lui-même eſt hors de vûe. Car bien qu'on puiſſe ſe figurer que c'eſt la même choſe de raiſonner ſur le nom d'*or* & ſur une partie de ce corps même, comme ſur une *feuille d'or* qui eſt devant nos yeux, & que dans le diſcours ordinaire nous ſoyons obligés de mettre le nom à la place de la choſe même ; on trouvera pourtant, ſi l'on y prend bien garde, que c'eſt une choſe entierement différente.

La cauſe de cet abus, c'eſt qu'on ſuppoſe que la Nature agit toujours régulierement.

§. 20. Ce qui, je crois, diſpoſe ſi fort les hommes à mettre les noms à la place des eſſences réelles des eſpeces, c'eſt la ſuppoſition dont nous avons déja parlé, que la nature agit régulierement dans la production des choſes, & fixe des bornes à chacune de ces eſpeces en donnant éxactement la même conſtitution réelle & intérieure à chaque individu que nous rangeons ſous un nom général. Mais quiconque obſerve leurs différentes qualités, ne peut guére douter que pluſieurs des individus qui portent le même nom, ne ſoient auſſi différens l'un de l'autre dans leur conſtitution intérieure

rieure, que pluſieurs de ceux qui ſont rangés ſous différens noms ſpécifiques. Cependant cette ſuppoſition qu'on fait, *que la même conſtitution intérieure ſuit toujours le même nom ſpécifique*, porte les hommes à prendre ces noms pour des repréſentations de ces eſſences réelles; quoique dans le fond ils ne ſignifient autre choſe que les idées complexes qu'on a dans l'eſprit quand on ſe ſert de ces noms-là. De ſorte que ſignifiant, pour ainſi dire, une certaine choſe & étant mis à la place d'une autre, ils ne peuvent qu'apporter beaucoup d'incertitude dans les diſcours des hommes, & ſur-tout de ceux dont l'eſprit a été entierement imbu de la doctrine des *formes ſubſtantielles*, par laquelle ils ſont fortement perſuadés que les différentes eſpeces des choſes ſont déterminées & diſtinguées avec la derniere éxactitude. Chap. X.

§. 21. Mais quelqu'abſurdité qu'il y ait à faire ſignifier aux noms que nous donnons aux choſes, des idées que nous n'avons pas, ou (ce qui eſt la même choſe) des eſſences qui nous ſont inconnuës, ce qui eſt en effet rendre nos paroles ſigne d'un Rien; il eſt pourtant évident à quiconque ré- Cet abus eſt fondé ſur deux fauſſes ſuppoſitions.

Chap. X. fléchit un peu ſur l'uſage que les hommes font des mots, que rien n'eſt plus ordinaire. Quand un homme demande ſi telle ou telle choſe qu'il voit, (que ce ſoit un magot ou un *fœtus* monſtrueux) eſt un homme ou non, il eſt viſible que la queſtion n'eſt pas ſi cette choſe particuliere convient avec l'idée complexe que cette perſonne a dans l'eſprit & qu'il ſignifie par le nom d'*homme*, mais ſi elle renferme l'eſſence réelle d'une eſpece de choſe; laquelle eſſence il ſuppoſe que le nom d'*homme* ſignifie. Maniere d'employer les noms des ſubſtances qui contient ces deux fauſſes ſuppoſitions.

La premiere, qu'il y a certaines eſſences préciſes ſelon leſquelles la nature forme toutes les choſes particulieres, & par où elles ſont diſtinguées en eſpéces. Il eſt hors de doute que chaque choſe a une conſtitution réelle par où elle eſt ce qu'elle eſt, & d'où dépendent ſes qualités ſenſibles: mais je penſe avoir prouvé que ce n'eſt pas là ce qui fait la diſtinction des eſpeces, de la maniere que nous les rangeons, ni ce qui en détermine les noms.

Secon-

Secondement, cet uſage des mots donne tacitement à entendre que nous avons des idées de ces eſſences. Car autrement, à quoi bon rechercher ſi telle ou telle choſe a l'eſſence réelle de l'eſpéce que nous nommons *homme*, ſi nous ne ſuppoſions pas qu'il y a une telle eſſence ſpécifique qui eſt connuë? Ce qui pourtant eſt tout-à-fait faux. D'où il s'enſuit que cette application des noms par où nous voudrions leur faire ſignifier des idées que nous n'avons pas, doit apporter néceſſairement bien du deſordre dans les Diſcours & dans les Raiſonnemens qu'on fait ſur ces noms là, & cauſer de grands inconveniens dans la communication que nous avons enſemble par le moyen des mots. CHAP. X.

§. 22. En ſixiéme lieu, un autre abus qu'on fait des mots, & qui eſt plus général, quoique peut-être moins remarqué, c'eſt que les hommes étant accoûtumés par un long & familier uſage, à leur attacher certaines idées; ſont portés à ſe figurer qu'*il y a une liaiſon ſi étroite & ſi néceſſaire entre les noms & la ſignification qu'on leur donne, qu'ils ſuppoſent ſans peine qu'on ne peut qu'en comprendre le ſens*, & qu'il faut, pour

VI On abuſe encore des mots en ſuppoſant qu'ils ont une ſignification certaine & évidente.

Chap. X. pour cet effet, recevoir les mots qui entrent dans le discours sans en demander la signification, comme s'il étoit indubitable que dans l'usage de ces sons ordinaires & unités, celui qui parle & celui qui écoute ayent nécessairement & précisément la même idée; d'où ils concluent, que, lorsqu'ils se sont servis de quelques termes dans leurs discours, ils ont par ce moyen mis, pour ainsi-dire, devant les yeux des autres la chose même dont ils parlent. Et prenant de même les mots des autres comme si naturellement ils avoient au juste la signification qu'ils ont accoûtumé eux-mêmes de leur donner, ils ne se mettent nullement en peine d'expliquer le sens qu'ils attachent aux mots, ou d'entendre nettement celui que les autres leur donnent. C'est ce qui produit communément bien du bruit & des disputes qui ne contribuent en rien à l'avancement ou à la connoissance de la vérité, tandis qu'on se figure que les mots sont des signes constans & réglés des notions reçuës d'un commun consentement, quoique dans le fond ce ne soient que des signes arbitraires & variables des idées que chacun a dans l'esprit.

l'eſprit. Cependant les hommes trouvent fort étrange qu'on s'aviſe quelquefois de leur demander dans un entretien ou dans la diſpute, où cela eſt abſolument néceſſaire, quelle eſt la ſignification des mots dont ils ſe ſervent ; quoiqu'il paroiſſe évidemment dans les raiſonnemens qu'on fait en converſation, comme chacun peut s'en convaincre tous les jours par lui-même, qu'il y a peu de noms d'idées complexes que deux hommes employent pour ſignifier préciſément la même collection d'idées. Il eſt difficile de trouver un mot qui n'en ſoit pas un éxemple ſenſible. Il n'y a point de terme plus commun que celui de vie, & il ſe trouveroit peu de gens qui ne priſſent pour un affront qu'on leur demandât ce qu'ils entendent par ce mot. Cependant, s'il eſt vrai qu'on mette en queſtion, ſi une plante qui eſt déja formée dans la ſemence, a de la vie ; ſi le poulet dans un œuf qui n'a pas encore été couvé, ou un homme en défaillance ſans ſentiment ni mouvement, eſt en vie ou non ; il eſt aiſé de voir qu'une idée claire, diſtincte & déterminée n'accompagne pas toujours l'uſage d'un mot auſſi connu

que

Chap. X.

que celui de *vie*. A la vérité, les hommes ont quelques conceptions groſſieres & confuſes auſquelles ils appliquent les mots ordinaires de leur Langue ; & cet uſage vague qu'ils font des mots leur ſert aſſez bien dans leurs diſcours & dans leurs affaires ordinaires. Mais cela ne ſuffit pas dans des recherches Philoſophiques. La véritable connoiſſance & le raiſonnement éxact demandent des idées préciſes & déterminées. Et quoique les hommes ne veuillent pas paroître ſi peu intelligens & ſi importuns que de ne pouvoir comprendre ce que les autres diſent, ſans leur demander une explication de tous les termes dont ils ſe ſervent, ni critiques ſi incommodes que de reprendre ſans ceſſe les autres de l'uſage qu'ils font des mots ; cependant lorſqu'il s'agit d'un point où la vérité eſt intéreſſée & dont on veut s'inſtruire éxactement, je ne vois pas quelle faute il peut y avoir à s'informer de la ſignification des mots dont le ſens paroît douteux, ou pourquoi un homme devroit avoir honte d'avoüer qu'il ignore en quel ſens une autre perſonne prend les mots dont il ſe ſert ; puiſque pour le ſçavoir certainement

tainement, il n'a point, d'autre voie que de lui faire dire quelles ſont les idées qu'il y attache préciſément. Cet abus qu'on fait des mots en les prenant au hazard ſans ſçavoir éxactement quel ſens les autres leur donnent, s'eſt répandu plus avant & a eu de plus dangereuſes ſuites parmi les gens d'étude que parmi le reſte des hommes. La multiplication & l'opiniâtreté des Diſputes d'où ſont venus tant de deſordres dans le Monde ſçavant, ne doivent leur principale origine qu'au mauvais uſage des mots. Car encore qu'on croye en général que tant de Livres & de Diſputes dont le Monde eſt accablé, contiennent une grande diverſité d'opinions, cependant tout ce que je puis voir que font les Sçavans de différens Partis dans les raiſonnemens qu'ils étalent les uns contre les autres, c'eſt qu'ils parlent différens Langages; & je ſuis fort tenté de croire, que, lorſqu'ils viennent à quitter les mots pour penſer aux choſes & conſiderer ce qu'ils penſent, il arrive qu'ils penſent tous la même choſe, quoique peut-être leurs intérêts ſoient différens. CHAP. X.

§. 23.

CHAP X.

Les fins du Langage ſont, 1. de faire entrer nos idées dans l'Eſprit des autres hommes.

§. 23. Pour conclure ces conſiderations ſur l'imperfection & l'abus du Langage; comme la fin du Langage dans nos entretiens avec les autres hommes, conſiſte principalement dans ces trois choſes, *premierement*, à faire connoître nos penſées ou nos idées aux autres, *ſecondement*, à le fare avec autant de facilité & de promptitude qu'il eſt poſſible, & *en troiſiéme lieu*, à faire entrer dans l'eſprit par ce moyen la connoiſſance des choſes; le Langage eſt mal appliqué ou imparfait, quand il manque de remplir l'une de ces trois fins.

Je dis en premier lieu, que les mots ne répondent pas à la premiere de ces fins, & ne font pas connoître les idées d'un homme à une autre perſonne, lorſque les hommes ont des noms à la bouche ſans avoir dans l'eſprit aucunes idées déterminées dont ces noms ſoient les ſignes; ou en ſecond lieu, lorſqu'ils appliquent les termes ordinaires & uſités d'une Langue à des idées auſquelles l'uſage commun de cette Langue ne les applique point; & enfin lorſqu'ils ne ſont pas conſtans dans cette application, faiſant ſignifier aux mots tantôt une idée, & bientôt après une autre.

§. 24.

§. 24. En ſecond lieu les hommes manquent à faire connoître leurs penſées avec toute la promptitude & toute la facilité poſſible, lorſqu'ils ont dans l'eſprit des idées complexes, ſans avoir des noms diſtincts pour les déſigner. C'eſt quelque fois la faute de la Langue même qui n'a point de terme qu'on puiſſe appliquer à une telle ſignification; & quelque fois la faute de l'homme qui n'a pas encore appris le nom dont il pourroit ſe ſervir pour exprimer l'idée qu'il voudroit faire connoître à un autre.

Chap. X.

2. De le faire promptement.

§. 25. En troiſiéme lieu, les mots dont ſe ſervent les hommes ne ſçauroient donner aucune connoiſſance des choſes, quand leurs idées ne s'accordent pas avec l'éxiſtence réelle des choſes. Quoique ce défaut ait ſon origine dans nos idées qui ne ſont pas ſi conformes à la nature des choſes qu'elles peuvent le devenir par le moyen de l'attention, de l'étude & de l'application, il ne laiſſe pourtant pas de s'étendre auſſi ſur nos mots, lorſque nous les employons comme ſignes d'êtres réels qui n'ont jamais eu aucune réalité.

3. De leur donner par-là la connoiſſance des choſes.

Comment les mots dont ſe ſervent les hommes manquent à remplir ces trois fins.

§. 26. Car premierement, quicon-

que

Chap. X. que retient les mots d'une Langue ſans les appliquer à des idées diſtinctes qu'il ait dans l'eſprit, ne fait autre choſe, toutes les fois qu'il les employe dans le diſcours, que prononcer des ſons qui ne ſignifient rien. Et quelque ſçavant qu'il paroiſſe par l'uſage de quelques mots extraordinaires ou *ſcientifiques*, il n'eſt pas plus avancé par-là dans la connoiſſance des choſes que celui qui n'auroit dans ſon cabinet que de ſimples titres de Livres, ſans ſçavoir ce qu'ils contiennent, pourroit être chargé d'érudition. Car quoique tous ces termes ſoient placés dans un diſcours ſelon les régles les plus éxactes de la Grammaire, & cette cadence harmonieuſe des périodes les mieux tournées, ils ne renferment pourtant autre choſe que de ſimples ſons, & rien d'avantage.

§. 27. En ſecond lieu, quiconque a dans l'eſprit des idées complexes ſans des noms particuliers pour le déſigner, eſt à peu-près dans le cas où ſe trouveroit un Libraire qui auroit dans ſa boutique quantité de Livres en feuilles & ſans titres, qu'il ne pourroit par conſequent faire connoître aux autres qu'en leur montrant les feuilles détachées

chées, & les donnant l'une après l'autre. De même, cet homme eſt embarraſſé dans la converſation, faute de mots pour communiquer aux autres ſes idées complexes qu'il ne peut leur faire connoître que par une énumération des idées ſimples dont elles ſont compoſées; de ſorte qu'il eſt ſouvent obligé d'employer vingt mots pour exprimer ce qu'une autre perſonne donne à entendre par un ſeul mot. CHAP. X.

§. 28. En troiſiéme lieu, celui qui n'employe pas conſtamment le même ſigne pour ſignifier la même idée, mais ſe ſert des mêmes mots, tantôt dans un ſens & tantôt dans un autre, doit paſſer dans les écoles & dans les converſations ordinaires pour un homme auſſi ſincere que celui qui au marché & à la bourſe vend différentes choſes ſous le même nom.

§. 29. En quatriéme lieu, celui qui applique les mots d'une Langue à des idées différentes de celle qu'ils ſignifient dans l'uſage ordinaire du Pays, a beau avoir l'entendement rempli de lumiere, il ne pourra guére éclairer les autres ſans définir ſes termes. Car encore que ce ſoient des ſons ordinairement connus, aiſément entendus de

ceux

Chap. X. ceux qui y ſont accoûtumés; cependant s'ils viennent à ſignifier d'autres idées que celles qu'ils ſignifient communément & qu'ils ont accoûtumé d'exciter dans l'eſprit de ceux qui les entendent, ils ne ſçauroient faire connoître les penſées de celui qui les employe dans un autre ſens.

§. 30. En cinquiéme lieu, celui qui venant à imaginer des ſubſtances qui n'ont jamais éxiſté, ſe remplir la tête d'idées qui n'ont aucun rapport avec la nature réelle des choſes, ne laiſſe pas de donner à ces ſubſtances & à ces idées des noms fixes & déterminés, peut bien remplir ſes diſcours & peut-être la tête d'une autre perſonne de ſes imaginations chimériques; mais il ne ſçauroit faire par ce moyen un ſeul pas dans la vraye & réelle connoiſſance des choſes.

§. 31. Celui qui a des noms ſans idées, n'attache aucun ſens à ſes mots & ne prononce que de vains ſons. Celui qui a des idées complexes ſans noms pour les déſigner, ne ſçauroit s'exprimer facilement & en peu des mots, mais eſt obligé de ſe ſervir de périphraſes. Celui qui employe les mots d'une maniere vague & inconſtante, ne

ne ſera pas écouté, où du moins ne ſera point entendu. Celui qui applique les mots à des idées différentes de celles qu'ils marquent dans l'uſage ordinaire, ignore la propriété de ſa Langue & parle jargon : & celui qui a des idées des ſubſtances, incompatibles avec l'éxiſtence réelle des choſes, eſt deſtitué par cela même des matériaux de la vraye connoiſſance, & n'a l'eſprit rempli que de chimeres. CHAP. X.

§. 32. Dans les notions que nous nous formons des Subſtances, nous pouvons commettre toutes les fautes dont je viens de parler. 1. Par éxemple celui qui ſe ſert du mot de *Tarentule* ſans avoir aucune image ou idée de ce qu'il ſignifie, prononce un bon mot; mais juſque-là, il n'entend rien du tout par ce ſon. 2. Celui qui dans un Pays nouvellement découvert, voit pluſieurs ſortes d'animaux & de végétaux qu'il ne connoiſſoit pas auparavant, peut en avoir des idées auſſi véritables que d'un *cheval* ou d'un *cerf*; mais il ne ſçauroit en parler que par des deſcriptions, juſqu'à ce qu'il apprenne les noms que les habitans du Pays leur donnent, ou qu'il leur en ait impoſé lui-même. Celui qui employe

Comment à l'égard des Subſtances.

Chap. X.

ploye le mot de *corps*, tantôt pour désigner la simple étenduë, & quelquefois pour exprimer l'étenduë & la solidité jointes ensemble, parlera d'une maniere trompeuse & entierement sophistique. 4. Celui qui donne le nom de *cheval* à l'idée que l'usage ordinaire désigne par le mot de *mule*, parle improprement & ne veut point être entendu. 5. Celui qui se figure que le mot de *centaure* signifie quelque être réel, se trompe lui-même, & prend des mots pour des choses.

Comment à l'égard des *Modes* & des Relations.

§. 33. Dans les modes & dans les relations nous ne sommes sujets en général qu'aux quatre premiers de ces inconvéniens. Car 1. je puis me ressouvenir des noms des *modes*, comme de celui de *gratitude* ou de *charité*, & cependant n'avoir dans l'esprit aucune idée précise, attachée à ces noms-là. 2. Je puis avoir des idées, & ne sçavoir pas les noms qui leur appartiennent : je puis avoir, par éxemple, l'idée d'un homme qui boit jusqu'à ce qu'il change de couleur, & d'humeur, qu'il commence à bégayer, à avoir les yeux rouges & à ne pouvoir se soûtenir sur ses pieds, & cependant ne sçavoir pas que cela s'appelle *yvresse*.

3. Je

3. Je puis avoir des idées des vertus ou des vices & en connoître les noms, mais les mal appliquer, comme lorſque j'applique le mot de *frugalité* à l'idée que d'autres appellent *avarice*, & qu'ils déſignent par ce ſon. 4. Je puis enfin employer ces noms-là d'une maniere inconſtante, tantôt pour être ſignes d'une idée & tantôt d'une autre. 5. Mais du reſte dans les modes & dans les relation je ne ſçaurois avoir des idées incompatibles avec l'éxiſtence des choſes; car comme les modes ſont des idées complexes que l'eſprit forme à plaiſir, & que la relation n'eſt autre choſe que la maniere dont je conſidere ou compare deux choſes enſemble, & que c'eſt auſſi une idée de mon invention, à peine peut-il arriver que de telles idées ſoient incompatibles avec aucune choſe éxiſtante; puiſqu'elles ne ſont pas dans l'eſprit comme des copies de choſes faites réguliérement par la nature, ni comme des propriétés qui découlent inſéparablement de la conſtitution intérieure ou de l'eſſence d'aucune ſubſtance, mais plutôt comme des modeles placés dans ma mémoire avec des noms que je leur aſſigne pour m'en ſervir à dénoter les ac- CHAP. X.

Chap. X.

tions & les relations à meſure qu'elles viennent à éxiſter. La mépriſe que je fais communément en cette occaſion c'eſt de donner un faux nom à mes conceptions, d'où il arrive qu'employant les mots dans un ſens différent de celui que les autres hommes leur donnent, je me rends inintelligible, & l'on croit que j'ai de fauſſes idées de ces choſes lorſque je leur donne de faux noms. Mais ſi dans mes idées des *modes mixtes* ou des relations je mets enſemble des idées incompatibles, je me remplirai auſſi la tête de chiméres; puiſqu'à bien éxaminer de telles idées il eſt tout viſible qu'elles ne ſçauroient éxiſter dans l'eſprit, tant s'en faut qu'elles puiſſent ſervir à dénoter quelqu'être réel.

VII. Les termes figurés doivent être comptés pour un abus du Langage.

§. 34. Comme ce qu'on appelle *eſprit* & *imagination* eſt mieux reçû dans le monde que la connoiſſance réelle & la vérité tout ſéche, on aura de la peine à regarder les *termes figurés & les alluſions* comme une imperfection & un véritable abus du Langage. J'avoue que dans des Diſcours où nous cherchons plutôt à plaire & à divertir, qu'à inſtruire & à perfectionner le jugement, on ne peut guere faire paſſer

ſer pour fautes ces ſortes d'ornemens qu'on emprunte des figures. Mais ſi nous voulons repréſenter les choſes comme elles ſont, il faut reconnoître qu'excepté l'ordre & la netteté, tout l'Art de la Rhétorique, toutes ces applications artificielles & figurées qu'on fait des mots, ſuivant les régles que l'Eloquence a inventées, ne ſervent à autre choſe qu'à inſinuer de fauſſes idées dans l'eſprit, qu'à émouvoir les paſſions & à ſéduire par-là le jugement; de ſorte que ce ſont en effet de parfaites ſupercheries. Et par conſequent l'Art Oratoire a beau faire recevoir ou même admirer tous ces différens traits, il eſt hors de doute qu'il faut les éviter abſolument dans tous les Diſcours qui ſont deſtinés à l'inſtruction; & l'on ne peut les regarder que comme de grands défauts ou dans le Langage ou dans la perſonne qui s'en ſert, par-tout où la vérité eſt intéreſſée. Il ſeroit inutile de dire ici quels ſont ces tours d'éloquence, & de combien d'eſpeces différentes il y en a; les Livres de Rhétorique dont le monde eſt abondamment pourvû, en informeront ceux qui l'ignorent. Une ſeule choſe que je ne puis m'empêcher CHAP. X.

Chap. X. pêcher de remarquer, c'eſt combien les hommes prennent peu d'intérêt à la conſervation & à l'avancement de la vérité, puiſque c'eſt à cet Art fallacieux qu'on donne le premier rang & les recompenſes. Il eſt, dis-je, bien viſible que les hommes aiment beaucoup à tromper & à être trompés, puiſque la Rhéthorique, ce puiſſant inſtrument d'erreurs & de fourberies, a ſes Profeſſeurs gagés, qu'elle eſt enſeignée publiquement, & qu'elle a toujours été en grande réputation dans le monde. Cela eſt ſi vrai, que je ne doute pas que ce que je viens de dire (1) contre cet Art, ne ſoit regardé comme

[1] Je crois que qui diſtingueroit éxactement les artifices de la *Déclamation* d'avec les régles ſolides d'une véritable Eloquence ſeroit convaincu que l'Eloquence eſt en effet un Art très-ſérieux & très-utile, *propre à inſtruire, à reprimer les paſſions, à corriger les mœurs, à ſoûtenir les Loix, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons & heureux*, comme l'aſſure & le prouve l'illuſtre Auteur du *Telemaque* dans ſes *Réfléxions ſur la Réthorique*, p. 19. d'où j'ai tranſcrit cet éloge de l'Eloquence. Si on lit tout ce que ce grand homme ajoûte pour caractériſer le véritable Orateur, & le diſtinguer *du Déclamateur fleuri qui ne cherche que des phraſes brillantes & des tours ingénieux, qui ignorant le fond des choſes ſçait parler avec grace ſans ſçavoir ce qu'il faut dire, qui énerve les plus grandes vérités par des ornemens vains & exceſſifs*, on reconnoîtra que la véritable Eloquence a une beauté réelle, & que ceux qui la connoiſſent telle qu'elle eſt, en peuvent faire un très bon uſage. Et j'oſe aſſurer que s'il ne paroiſſoit aucune

comme l'effet d'une extrême audace, pour ne pas dire d'une brutalité ſans exemple. Car *l'Eloquence*, ſemblable au beau Sexe, a des charmes trop puiſſans pour qu'on puiſſe être admis à parler contre elle ; & c'eſt en vain qu'on découvriroit les défauts de certains Arts décevans par leſquels les hommes prennent plaiſir à être trompés. CHAP. X.

CHAPITRE XI.

Des Remédes qu'on peut apporter aux imperfections, & aux abus dont on vient de parler

§. 1. NOUS venons de voir au long quelles ſont les imperfections naturelles du Langage, & celles que les hommes y ont introduites : & comme le Diſcours eſt le grand lien de la ſocieté humaine, & le canal commun par où les progrès qu'un homme fait dans la connoiſſance ſont commu- CHAP. XI. C'eſt une choſe digne de nos ſoins de chercher les moyens de remédier aux abus dont on vient de parler.

aucune trace de la véritable Eloquence dans cet Ouvrage de M. Locke, peu de gens voudroient ou pourroient ſe donner la peine de le lire.

CHAP. XI. communiqués à d'autres hommes & d'une génération à l'autre ; c'eſt une choſe bien digne de nos ſoins de conſiderer quels remédes on pourroit apporter aux inconveniens qui ont été propoſés dans les deux Chapitres précedens.

Ils ne ſont pas faciles à trouver.

§. 2. Je ne ſuis pas aſſez vain pour m'imaginer que qui que ce ſoit puiſſe ſonger à tenter de réformer parfaitement, je ne dis pas toutes les Langues du Monde, mais même celle de ſon propre Pays, ſans ſe rendre lui-même ridicule. Car éxiger que les hommes employaſſent conſtamment les mots dans un même ſens, & pour n'exprimer que des idées déterminées & uniformes, ce ſeroit ſe figurer que tous les hommes devroient avoir les mêmes notions, & ne parler que des choſes dont ils ont des idées claires & diſtinctes ; ce que perſonne ne doit eſperer, s'il n'a la vanité de ſe figurer qu'il pourra engager les hommes à être fort éclairés ou fort taciturnes. Et il faut avoir bien peu de connoiſſance du Monde pour croire qu'une grande volubilité de langue ne ſe trouve qu'à la ſuite d'un bon jugement, & que la ſeule régle que les hommes ſe font de parler plus

ou

ou moins, ſoit fondée ſur le plus ou ſur le moins de connoiſſance qu'il ont. CHAP. XI.

§. 3. Mais quoiqu'il ne faille pas ſe mettre en peine de réformer le Langage du Marché & de la Bourſe, & d'ôter aux femmelettes leurs anciens priviléges de s'aſſembler pour caqueter ſur tout à perte de vuë; & quoi qu'il puiſſe peut-être ſembler mauvais aux Etudians & aux Logiciens de profeſſion qu'on propoſe quelque moyen d'abbréger la longueur ou le nombre de leurs diſputes, je crois pourtant que ceux qui prétendent ſérieuſement à la recherche ou à la défenſe de la vérité, devroient ſe faire une obligation d'étudier comment ils pourroient s'exprimer ſans ces obcurités & ces équivoques, auſquels les mots dont les hommes ſe ſervent, ſont naturellement ſujets, ſi l'on n'a le ſoin de les en dégager. Mais ils ſont néceſſaires en Philoſophie.

§. 4. Car qui conſidera les erreurs, la confuſion, les mépriſes & les ténébres que le mauvais uſage des mots a répandu dans le monde, trouvera quelque ſujet de douter ſi le Langage conſideré dans l'uſage qu'on en a fait, a plus contribué à avancer ou à interrompre la connoiſſance de la verité parmi les hommes. Combien n'y a-t- L'abus des mots cauſe de grandes Erreurs.

CHAP. XI. il pas de gens qui, lorſqu'ils veulent penſer aux choſes, attachent uniquement leurs penſées aux mots, & ſurtout, quand ils appliquent leur eſprit à des ſujets de Morale ? Le moyen d'être ſurpris après cela que le réſultat de ces contemplations ou raiſonnemens qui ne roulent que ſur des ſons, en ſorte que les idées qu'on y attache ſont très-confuſes ou fort incertaines, ou peut-être ne ſont rien du tout ; le moyen, dis-je, d'être ſurpris que de telles penſées & de tels raiſonnemens ne ſe terminent qu'à des déciſions obſcures & erronées ſans produire aucune connoiſſance claire & raiſonnée

Comme l'opiniâtreté.

§. 5. Les hommes ſouffrent de cet inconvénient, cauſé par le mauvais uſage des mots, dans leurs méditations particulieres ; mais les deſordres qu'il produit dans leur converſation, dans leurs diſcours, & dans leurs raiſonnemens avec les autres hommes, ſont encore plus viſibles. Car le Langage étant le grand canal par où les hommes s'entre-communiquent leurs découvertes, leurs raiſonnemens, & leurs connoiſſances ; quoique celui qui en fait un mauvais uſage ne corrompe pas

pas les ſources de la connoiſſance qui ſont dans les choſes, il ne laiſſe pas, autant qu'il dépend de lui, de rompre ou de boucher les canaux par leſquels elle ſe répand pour l'uſage & le bien du Genre-Humain. Celui qui ſe ſert des mots ſans leur donner un ſens clair & déterminé ne fait autre choſe que ſe tromper lui-même, & induire les autres en erreur; & quiconque en uſe ainſi de propos délibéré, doit être regardé comme ennemi de la verité & de la connoiſſance. L'on ne doit pourtant pas être ſurpris qu'on ait ſi fort accablé les Sciences & tout ce qui fait partie de la connoiſſance, de termes obſcurs & équivoques, d'expreſſions douteuſes & deſtituées de ſens, toutes propres à faire que l'eſprit le plus attentif ou le plus pénétrant ne ſoit guére plus inſtruit ou plus orthodoxe, ou plutôt ne le ſoit pas d'avantage que le plus groſſier qui reçoit ces mots ſans s'appliquer le moins du monde à les entendre; puiſque la ſubtilité a paſſé ſi hautement pour vertu dans la perſonne de ceux qui font profeſſion d'enſeigner ou de défendre la vérité: vertu qui ne conſiſtant pour l'ordinaire

Chap. XI.

CHAP. XI.

que dans un uſage illuſoire de termes obſcurs ou trompeurs, n'eſt propre qu'à rendre les hommes plus vains dans leur ignorance, & plus obſtinés dans leurs erreurs.

Les Diſputes.

§. 6. On n'a qu'à jetter les yeux ſur des Livres de Controverſe de toute eſpece, pour voir que tous ces termes obſcurs, indéterminés ou équivoques, ne produiſent autre choſe que du bruit & des querelles ſur des ſons, ſans jamais convaincre ou éclairer l'eſprit. Car ſi celui qui parle, & celui qui écoute, ne conviennent point entr'eux des idées que ſignifient les mots dont ils ſe ſervent, le raiſonnement ne roule point ſur des choſes, mais ſur des mots. Pendant tout le temps qu'un de ces mots dont la ſignification n'eſt point déterminée entr'eux, vient à être employé dans le diſcours, il ne ſe préſente à leur eſprit aucun autre objet ſur lequel ils conviennent d'un ſimple ſon, les choſes auſquelles ils penſent en ce temps-là comme exprimées par ces mots, étant tout-à-fait différentes.

Exemple tiré d'une *Chauve-ſouris* & d'un *oiſeau*.

§. 7. Lorſqu'on demande ſi une *chauve-ſouris* eſt un *oiſeau* ou non, la queſtion n'eſt pas, ſi une chauve-ſouris eſt autre choſe que ce qu'elle eſt effectivement

tivement, ou ſi elle a d'autres qualités qu'elle n'a véritablement; car il ſeroit de la derniere abſurdité d'avoir aucun doute là-deſſus. Mais la queſtion eſt, 1. ou entre ceux qui reconnoiſſent n'avoir que des idées imparfaites de l'une des eſpeces ou de toutes les deux eſpeces de choſes qu'on ſuppoſe que ces noms ſignifient; & en ce cas-là, c'eſt une recherche réelle ſur la nature d'un *oiſeau* ou d'une *chauve-ſouris*, par où ils tâchent de rendre les idées qu'ils en ont, plus completes, tout imparfaites qu'elles ſont; & cela en éxaminant, ſi toutes les idées ſimples qui combinées enſemble ſont déſignées par le nom d'*oiſeau*, ſe peuvent toutes rencontrer dans une *chauve-ſouris*: ce qui n'eſt point une Queſtion de gens qui diſputent, mais de perſonnes qui éxaminent ſans affirmer ou nier quoique ce ſoit. Ou bien, en ſecond lieu, cette queſtion ſe paſſe entre des gens qui diſputent, dont l'un affirme & l'autre nie qu'une *chauve-ſouris* ſoit un *oiſeau*: mais alors la queſtion roule ſimplement ſur la ſignification d'un de ces mots ou de tous les deux enſemble, parce que n'ayant pas de part & d'autre les mê- CHAP. XI.

CHAP. XI. mes idées complexes qu'ils déſignent par ces deux noms, l'un ſoûtient que ces deux noms peuvent être affirmés l'un de l'autre, & l'autre le nie. S'ils étoient d'accord ſur la ſignification de ces deux noms, il ſeroit impoſſible qu'ils y puſſent trouver un ſujet de diſpute, car cela étant une fois arrêté entr'eux, ils verroient d'abord & avec la derniere évidence, ſi toutes les idées du nom le plus général qui eſt *oiſeau*, ſe trouveroient dans l'idée complexe d'une *chauve-ſouris* ou non; & par ce moyen on ne ſçauroit douter ſi une chauve-ſouris ſeroit un oiſeau ou non. A propos de quoi je voudrois bien qu'on conſiderât, & qu'on éxaminât ſoigneuſement, ſi la plus grande partie des diſputes qu'il y a dans le monde ne ſont pas purement *verbales*, & ne roulent point uniquement ſur la ſignification des mots; & s'il n'eſt pas vrai que, ſi l'on venoit à définir les termes dont on ſe ſert pour les exprimer, & qu'on les réduiſit aux collections déterminées des idées ſimples qu'ils ſignifient, (ce qu'on peut faire, lorſqu'ils ſignifient effectivement quelque choſe,) ces diſputes finiroient d'elles-mêmes & s'évanouïroient

roient auſſi tôt. Qu'on voye après cela, ce que c'eſt que l'art de diſputer, & combien l'occupation de ceux dont l'étude ne conſiſte que dans une vaine oſtentation de ſons, c'eſt-à-dire, qui employent toute leur vie à des diſputes & des controverſes, contribue à leur avantage, ou à celui des autres hommes. Du reſte, quand je remarquerai que quelqu'un de ces diſputeurs écarte de tous les termes l'équivoque & l'obſcurité, (ce que chacun peut faire à l'égard des mots dont il ſe ſert lui-même,) je croirai qu'il combat véritablement pour la vérité & pour la paix, & qu'il n'eſt point eſclave de la vanité, de l'ambition, ou de l'amour de Parti. CHAP XI.

§. 8. Pour remédier aux défauts de Langage dont on a parlé dans les deux derniers Chapitres, & pour prévenir les inconvéniens qui s'en enſuivent, je m'imagine que l'obſervation des Régles ſuivantes pourra être de quelqu'uſage, juſqu'à ce que quelqu'autre plus habile que moi, veuille bien prendre la peine de méditer plus profondément ſur ce ſujet, & faire part de ſes penſées au Public. I. Remédes n'employer aucun mot ſans y attacher une idée.

Premierement donc, chacun de-

voit

CHAP. XI. vroit prendre ſoin *de ne ſe ſervir d'aucun mot ſans ſignification*, ni d'aucun nom auquel il n'attachât quelqu'idée. Cette Régle ne paroîtra pas inutile à quiconque prendra la peine de rappeller en lui-même, combien de fois il a remarqué des mots de cette nature, comme *inſtinct*, *ſympathie*, *antipathie*, &c. employés de telles maniere dans le diſcours des autres hommes, qu'il lui eſt aiſé d'en conclure que ceux qui s'en ſervent, n'ont dans l'eſprit aucunes idées auſquelles ils ayent ſoin de les attacher; mais qu'ils les prononcent ſeulement comme de ſimples ſons, qui pour l'ordinaire tiennent lieu de raiſon en pareille rencontre. Ce n'eſt pas que ces mots & autres ſemblables n'ayent des ſignifications propres dans leſquelles on peut les employer raiſonnablement; mais comme il n'y a point de liaiſon naturelle entre aucun mot & aucune idée, il peut arriver que des gens apprenant ces mots-là & quelques autres que ce ſoit par routine, les prononcent ou les écrivent ſans avoir dans l'eſprit des idées auſquelles ils les ayent attachés & dont ils les rendent ſignes, ce qu'il faut pourtant que les

les hommes faſſent néceſſairement, s'ils veulent ſe rendre intelligibles à eux-mêmes. CHAP. XI.

§. 9. En ſecond lieu, il ne ſuffit pas qu'un homme employe les mots comme ſignes de quelques idées, il faut encore que les idées qu'il leur attache, ſi elles ſont ſimples, ſoient claires & diſtinctes ; & ſi elles ſont complexes, qu'elles ſoient déterminées, c'eſt-à-dire, qu'une collection préciſe d'idées ſimples ſoit fixée dans l'eſprit avec un ſon qui lui ſoit attaché comme ſigne de cette collection préciſe & déterminée, & non d'aucune autre choſe. Ceci eſt fort néceſſaire par rapport aux noms des *modes*, & ſur-tout par rapport aux mots qui n'ayant dans la nature aucun objet déterminé d'où leurs idées ſoient deduites comme de leurs originaux, ſont ſujets à tomber dans une grande confuſion. Le mot de *Juſtice* eſt dans la bouche de tout le monde, mais il eſt accompagné le plus ſouvent d'une ſignification fort vague & fort indéterminée : ce qui ſera toujours ainſi, à moins qu'un homme n'ait dans l'eſprit une collection diſtincte de toutes les parties dont cette idée complexe eſt

II. Remède : avoir des idées diſtinctes attachées aux mots qui expriment des *Modes*.

CHAP. XI. eſt compoſée : & ſi ces parties renferment d'autres parties, il doit pouvoir les diviſer encore, juſqu'à ce qu'il vienne enfin aux idées ſimples qui la compoſent. Sans cela l'on fait un mauvais uſage des mots, de celui de *Juſtice*, par éxemple, ou de quelqu'autre que ce ſoit. Je ne dis pas qu'un homme ſoit obligé de rappeler & de faire cette analyſe au long, toutes les fois que le nom de *Juſtice* ſe rencontre dans ſon chemin ; mais il faut du moins qu'il ait éxaminé la ſignification de ce mot, & qu'il ait fixé dans ſon eſprit l'idée de toutes ſes parties, de telle maniere qu'il puiſſe en venir là quand il lui plaît. Si, par éxemple, quelqu'un ſe repréſente la Juſtice comme *une conduite à l'égard de la perſonne & des biens d'autrui qui ſoit conforme à la Loi*, & que cependant il n'ait aucune idée claire & diſtincte de ce qu'il nomme *Loi* qui fait une partie de ſon idée complexe de *Juſtice*, il eſt évident que ſon idée même de Juſtice ſera confuſe & imparfaite. Cette éxactitude paroîtra, peut-être, trop incommode & trop pénible ; & par cette raiſon la plûpart des hommes croiront pouvoir ſe diſpenſer

diſpenſer de déterminer ſi préciſément dans leur eſprit les idées complexes des *modes mixtes*. N'importe : je ſuis pourtant obligé de dire que juſqu'à ce qu'on en vienne-là, il n'y a pas lieu de s'étonner que les hommes ayent l'eſprit rempli de tant de ténébres, & que leurs diſcours avec les autres hommes ſoient ſujets à tant de diſputes. CHAP. XI.

§. 10. Quant aux noms des ſubſtances, il ne ſuffit pas, pour en faire un bon uſage, d'en avoir des idées déterminées, il faut encore que les noms ſoient conformes aux choſes ſelon qu'elles éxiſtent : mais c'eſt de quoi j'aurai bien-tôt occaſion de parler plus au long. Cette éxactitude eſt abſolument néceſſaire dans des recherches Philoſophiques & dans les Controverſes qui tendent à la découverte de la vérité. Il ſeroit auſſi fort avantageux qu'elle s'introduisît juſques dans la converſation ordinaire & dans les affaires communes de la vie ; mais c'eſt ce qu'on ne peut guére attendre, à mon avis. Les notions vulgaires s'accordent avec les diſcours vulgaires ; & quelque confuſion qui les accompagne, on s'en accommode aſ-

Et des idées diſtinctes & conformes aux choſes à l'egard des Mots qui expriment des *Subſtances*

ſez

CHAP. XI.

ſez bien au marché & à la promenade. Les Marchands, les Amans, les Cuiſiniers, les Tailleurs, &c. ne manquent pas de mots pour expédier leurs affaires ordinaires. Les Philoſophes & les Controverſiſtes pouroient auſſi terminer les leurs, s'ils avoient envie d'entendre nettement, & d'être entendus de même.

III. Reméde : ſe ſervir de termes propres.

§. 11. En troiſiéme lieu, ce n'eſt pas aſſez que les hommes ayent des idées, & des idées déterminées, auſquelles ils attachent leurs mots pour en être les ſignes; il faut encore qu'ils prennent ſoin d'*approprier leurs mots autant qu'il eſt poſſible, aux idées que l'uſage ordinaire leur a aſſigné*. Car comme les mots, & ſur-tout ceux des Langues déja formées, n'appartiennent point en propre à aucun homme, mais ſont la régle commune du commerce & de la communication qu'il y a entre les hommes, il n'eſt pas raiſonnable que chacun change à plaiſir l'empreinte ſous laquelle ils ont cours, ni qu'il altére les idées qui y ſont attachées; ou du moins, lorſqu'il doit le faire néceſſairement, il eſt obligé d'en donner avis. Quand les hommes parlent, leur intention eſt,

eſt, ou devroit être au moins d'être entendus, ce qui ne peut être, lorſqu'on s'écarte de l'uſage ordinaire, ſans de fréquentes explications, des demandes & autres telles interruptions incommodes. Ce qui fait entrer nos penſées dans l'eſprit des autres hommes de la maniere la plus facile & la plus avantageuſe, c'eſt la propriété du Langage, dont la connoiſſance eſt par conſequent bien digne d'une partie de nos ſoins & de notre étude, & ſur-tout à l'égard des mots qui expriment des idées de Morale. Mais de qui peut-on le mieux apprendre la ſignification propre & le véritable uſage des termes ? C'eſt ſans doute de ceux qui dans leurs Ecrits & dans leurs Diſcours paroiſſent avoir eu de plus claires notions des choſes, & avoir employé les termes les plus choiſis & les plus juſtes pour les exprimer. A la vérité, malgré tout le ſoin que un homme prend de ne ſe ſervir des mots que ſelon l'éxacte propriété du Langage, il n'a pas toujours le bonheur d'être entendu : mais en ce cas-là, l'on en impute ordinairement la faute à celui qui a ſi peu de connoiſſance de ſa propre Langue qu'il ne l'entend CHAP. XI.

CHAP. XI.

l'entend pas, lors même qu'on l'employe conformément à l'uſage établi.

IV. Remède: déclarer en quel ſens on prend les Mots.

§. 12. Mais parce que l'uſage commun n'a pas ſi viſiblement attaché des ſignifications aux mots, qu'on puiſſe toujours connoître certainement ce qu'ils ſignifient au juſte ; & parce que les hommes en perfectionnant leurs connoiſſances, viennent à avoir des idées, qui différent des idées vulgaires, de ſorte que pour déſigner ces nouvelles idées, ils ſont obligés ou de faire de nouveaux mots, (ce que on hazarde rarement, de peur que cela ne paſſe pour affectation ou pour un deſir d'innover,) ou d'employer des termes uſités, dans un ſens tout nouveau : pour cet effet après avoir obſervé les Régles précédentes, je dis en quatriéme lieu : Qu'*il eſt quelquefois néceſſaire, pour fixer la ſignification des mots, de déclarer en quel ſens on les prend*, lorſque l'uſage commun les a laiſſés dans une ſignification vague & incertaine, (comme dans la plûpart des noms des idées fort complexes,) ou lorſqu'on s'en ſert dans un ſens un peu particulier, ou que le terme étant ſi eſſentiel dans le diſcours que le principal ſujet de la queſtion en dépend,

pend, il ſe trouve ſujet à quelque équivoque ou à quelque mauvaiſe interpretation. CHAP. XI.

§. 13. Comme les idées que nos mots ſignifient, ſont de différentes eſpeces, il y a auſſi différens moyens de faire connoître dans l'occaſion les idées qu'ils ſignifient. Car quoique la définition paſſe pour la voie la plus commode de faire connoître la ſignification propre des mots, il y a pourtant quelques mots qui ne peuvent être définis, comme il y en a d'autres dont on ne ſçauroit faire connoître le ſens précis par le moyen de la définition ; & peut-être y en a-t-il une troiſiéme eſpece qui participe un peu des deux autres, comme nous verrons en parcourant les noms des *idées ſimples*, des *modes* & des *ſubſtances*. Ce qu'on peut faire en trois manieres.

§. 14. Premierement donc, quand un homme ſe ſert du nom d'une idée ſimple qu'il voit qu'on n'entend pas, ou qu'on peut mal interprêter, il eſt obligé dans les régles de la véritable honnêteté & ſelon le but même du Langage de déclarer le ſens de ce mot, & de faire connoître quelle eſt l'idée qu'il lui fait ſignifier. Or c'eſt ce qui ne ſe peut 1. A l'égard des idées ſimples, par termes ſynonimes, ou en montrant la choſe.

CHAP. XI.

peut faire par voye de définition, comme nous l'avons,* déja montré. Et par conſequent, lorſqu'un terme ſynonyme ne peut ſervir à cela, on n'en peut venir à bout que par l'un de ces deux moyens. Premierement, il ſuffit quelque fois de nommer le ſujet où ſe trouve l'idée ſimple pour en rendre le nom intelligible à ceux qui connoiſſent ce ſujet, & qui en ſçavent le nom. Ainſi, pour faire entendre à un Payſan quelle eſt la couleur qu'on nomme *feuille-morte*, il ſuffit de lui dire que c'eſt la couleur des feuilles ſéches qui tombent en Automne. Mais en ſecond lieu, la ſeule voye de faire connoître ſûrement à un autre la ſignification du nom d'une idée ſimple, c'eſt de préſenter à ſes ſens le ſujet qui peut produire cette idée dans ſon eſprit, & lui faire avoir actuellement l'idée qui eſt ſignifiée par ce nom-là.

* Liv. III. *Ch.* IV. §. 6. 7. 8. 9. 10. & 11.

2. A l'égard des Modes mixtes, par des définitions.

§. 15. Voyons, en ſecond lieu, le moyen de faire entendre les noms des *modes mixtes*. Comme les modes mixtes, & ſur-tout ceux qui appartiennent à la Morale, ſont pour la plûpart des combinaiſons d'idées que l'eſprit joint enſemble par un effet de ſon propre choix, & dont on ne trouve pas

pas toujours des Modeles fixes & actuellement éxiſtans dans la nature, on ne peut pas faire connoître la ſignification de leurs noms comme on fait entendre ceux des idées ſimples, en montrant quoique ce ſoit : mais en recompenſe, on peut les définir parfaitement & avec la derniere éxactitude. Car ces modes étant des combinaiſons de différentes idées que l'eſprit a aſſemblées arbitrairement ſans rapport à aucun Archétype, les hommes peuvent connoître éxactement, s'ils veulent, les diverſes idées qui entrent dans chaque combinaiſon, & ainſi employer ces mots dans un ſens fixe & aſſuré, & déclarer parfaitement ce qu'ils ſignifient, lorſque l'occaſion s'en preſente. Cela bien obſervé expoſeroit à de grandes cenſures ceux qui ne s'expriment pas nettement & diſtinctement dans leurs diſcours de Morale. Car puiſqu'on peut connoître la ſignification préciſe des noms des *modes mixtes*, ou ce qui eſt la même choſe, l'eſſence réelle de chaque eſpece, parce qu'ils ne ſont pas formés par la nature, mais par les hommes même; c'eſt une grande négligence ou une extrême malice que de diſ-

CHAP. XI.

courir

CHAP. XI. courir des choſes morales d'une maniere vague & obcure : ce qui eſt beaucoup plus pardonnable lorſqu'on traite des ſubſtances naturelles, auquel cas il eſt plus difficile d'éviter les termes équivoques, par une raiſon toute oppoſée, comme nous verrons tout-à-l'heure.

Que la Morale eſt capable de Démonſtration.

§. 16. C'eſt ſur ce fondement que j'oſe me perſuader que la Morale eſt capable de démonſtration auſſi bien que les Mathématiques, puiſqu'on peut connoître parfaitement & préciſément l'eſſence réelle des choſes que les termes de Morale ſignifient, par où l'on peut découvrir certainement, quelle eſt la convenance ou la diſconvenance des choſes mêmes en quoi conſiſte la parfaite connoiſſance. Et qu'on ne m'objecte pas que dans la Morale on a ſouvent occaſion d'employer les noms des ſubſtances auſſi bien que ceux des *Modes*, ce qui y cauſera de l'obſcurité : car pour les ſubſtances qui entrent dans les diſcours de Morale, on en ſuppoſe les diverſes natures plutôt qu'on ne ſonge à les rechercher. Par éxemple, quand nous diſons que *l'homme eſt ſujet aux Loix*, nous n'entendons autre choſe

choſe par le mot *homme* qu'une créature corporelle & raiſonnable, ſans nous mettre aucunement en peine de ſçavoir quelle eſt l'eſſence réelle ou les autres qualités de cette créature. Ainſi, que les Naturaliſtes diſputent tant qu'ils voudront entr'eux, ſi un enfant ou un imbecille eſt *homme* dans un ſens phyſique, cela n'intéreſſe en aucune maniere *l'homme moral*, ſi j'oſe l'appeller ainſi, qui ne renferme autre choſe que cette idée immuable & inaltérable d'un *être corporel & raiſonnable.* Car ſi l'on trouvoit un ſinge ou quelque autre animal qui eut l'uſage de la raiſon à tel degré qu'il fut capable d'entendre les ſignes généraux & de tirer des conſequences des idées générales, il ſeroit ſans doute ſujet aux Loix, & ſeroit *homme* en ce ſens-là, quelque différent qu'il fut par ſa forme extérieure des autres êtres qui portent le nom d'*homme.* Si les noms des ſubſtances ſont employés comme il faut dans les diſcours de Morale, ils n'y cauſeront non plus de deſordre que dans les diſcours de mathématique, dans leſquels ſi les mathématiciens viennent à parler d'un cube ou d'un globe d'or, ou de quel- CHAP. XI.

CHAP XI.

qu'autre matiere, leur idée eſt claire & déterminée ſans varier le moins du monde, quoiqu'elle puiſſe être appliquée par erreur à un Corps particulier auquel elle n'appartient pas.

Les matieres de Morale peuvent être traitées clairement par le moyen des définitions.

§. 17. J'ai propoſé cela en paſſant pour faire voir combien il importe qu'à l'égard des noms que les hommes donnent aux *modes mixtes*, & par conſequent dans tous leurs diſcours de Morale, ils ayent ſoin de définir les mots lorſque l'occaſion s'en préſente, puiſque par-là l'on peut porter la connoiſſance des vérités morales à un ſi haut point de clarté & de certitude. Et c'eſt avoir bien peu de ſincérité, pour ne pas dire pis, que de refuſer de le faire, puiſque la définition eſt le ſeul moyen qu'on ait de faire connoître le ſens précis des termes de Morale, & un moyen par où l'on peut en faire comprendre le ſens d'une maniere certaine & ſans laiſſer ſur cela aucun lieu à la diſpute. C'eſt pourquoi la négligence où la malice des hommes eſt inexcuſable, ſi les diſcours de Morale ne ſont pas plus clairs que ceux de Phyſique ; puiſque les diſcours de Morale roulent ſur des idées qu'on a dans l'eſprit, & dont aucune

aucune n'eſt ni fauſſe ni diſproportionnée, par la raiſon qu'elles ne ſe rapportent à nuls êtres extérieures comme à des Archétypes auſquels elles doivent être conformes. Il eſt bien plus facile aux hommes de former dans leur eſprit une idée, pour être un modele auquel ils donnent le nom de *Juſtice*, de ſorte que toutes les actions qui ſeront conformes à un Patron ainſi fait, paſſent ſous cette dénomination, que de ſe former, après avoir vû *Ariſtide*, une telle idée qui en toutes choſes reſſemble éxactement à cette perſonne, qui eſt telle qu'elle eſt ſous quelque idée qu'il plaiſe aux hommes de ſe la repréſenter. Pour former la premiere de ces idées, ils n'ont beſoin que de connoître la combinaiſon des idées qui ſont jointes enſemble dans leur eſprit; & pour former l'autre, il faut qu'ils s'engagent dans la recherche de la Conſtitution cachée & abſtruſe de toute la nature & des diverſes qualités d'une choſe qui éxiſte hors d'eux-mêmes. CHAP. XI.

§. 18. Une autre raiſon qui rend la définition des *modes mixtes* ſi néceſſaire, & ſur-tout celle des mots qui appartiennent à la Morale, c'eſt ce que Et c'eſt le ſeul moyen,

CHAP. XI. je viens de dire en paſſant, que c'eſt *la ſeule voye par où l'on puiſſe avoir certainement la ſignification de la plûpart de ces mots.* Car la plus grande partie des idées qu'ils ſignifient, étant de telle nature qu'elles n'éxiſtent nulle part enſemble, mais ſont diſperſées & mêlées avec d'autres, c'eſt l'eſprit ſeul qui les aſſemble & les réünit en une idée: & ce n'eſt que par le moyen ſeul des paroles que venant à faire l'énumération des différentes idées ſimples que l'eſprit a jointes enſemble, nous pouvons faire connoître aux autres ce qu'emportent les noms de ces *modes mixtes*; car les ſens ne peuvent en ce cas-là nous être d'aucun ſecours en nous préſentant des objets ſenſibles, pour nous montrer les idées que les noms de ces modes ſignifient, comme ils le font ſouvent à l'égard des noms des idées ſimples qui ſont ſenſibles & à l'égard des ſubſtances juſqu'à un certain degré.

5. A l'égard des Subſtances I. moyen de faire connoître en quel ſens on prend leurs noms, c'eſt de montrer la Choſe & de définir le Nom.

§. 29. Pour ce qui eſt, en troiſiéme lieu, des moyens d'expliquer la ſignification des noms des Subſtances, en tant qu'ils ſignifient les idées que nous avons de leurs eſpeces diſtinctes; il faut, en pluſieurs rencontres, recourir

courir néceſſairement aux deux voies dont nous venons de parler, qui eſt de montrer la choſe qu'on veut connoître, & de définir les noms qu'on employe pour l'exprimer. Car comme il y a ordinairement en chaque ſorte de Subſtance quelques Qualités *directrices*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, auſquelles nous ſuppoſons que les autres idées qui compoſent notre idée complexe de cette eſpece, ſont attachées, nous donnons hardiment le nom ſpécifique à la choſe dans laquelle ſe trouve cette marque *caractériſtique* que nous regardons comme l'idée la plus diſtinctive de cette eſpece. Ces Qualités *directrices*, ou, pour ainſi dire, *caractériſtiques*, ſont pour l'ordinaire dans les différentes eſpeces d'Animaux & de Végétaux la figure, comme * nous l'avons déja remarqué, & la couleur dans les corps inanimés; & dans quelques-uns, c'eſt la couleur & la figure tout enſemble. CHAP. XI.

* Liv. III. *Ch.* VI. §. 26. & *Ch.* IX. §. 15.

§. 20. Ces Qualités ſenſibles que je nomme *directrices*, ſont, pour ainſi dire, les principaux ingrédiens de nos idées ſpécifiques, & ſont par conſequent la plus remarquable & la plus immuable partie des définitions des

On acquiert mieux les idées des Qualités ſenſibles des ſubſtances par la repréſentation des Subſtances mêmes.

CHAP. XI. noms que nous donnons aux eſpeces des Subſtances qui viennent à notre connoiſſance. Car quoique le ſon *homme* ſoit par ſa nature auſſi propre à ſignifier une idée complexe, compoſée d'*animalité* & de *raiſonnabilité*, unies dans un même ſujet, qu'à ſignifier quelqu'autre combinaiſon ; néanmoins étant employé pour déſigner une ſorte de Créature que nous comptons de notre propre eſpece, peut-être que la figure extérieure doit entrer auſſi néceſſairement dans notre idée complexe, ſignifiée par le mot *homme*, qu'aucune autre qualité que nous y trouvions. C'eſt pourquoi il n'eſt pas aiſé de faire voir par quelle raiſon l'*animal* de Platon *ſans plumes*, *à deux pieds*, *avec de larges ongles*, ne ſeroit pas une auſſi bonne définition du mot *homme*, conſideré comme ſignifiant cette eſpece de Créature ; car c'eſt la figure qui comme *qualité directrice* ſemble plus déterminer cette eſpece, que la faculté de raiſonner qui ne paroît pas d'abord, & même jamais dans quelques-uns. Que ſi cela n'eſt point ainſi, je ne vois pas comment on peut excuſer de meurtre ceux qui mettent à mort des productions

monſ-

monſtrueuſes (comme on a accoûtumé de les nommer) à cauſe de leur forme extraordinaire, ſans connoître ſi elles ont une ame raiſonnable ou non ; ce qui ne ſe peut non-plus connoître dans un enfant bien formé que dans un enfant contrefait, lorſqu'ils ne ſont que de naître. Et qui nous a appris qu'une ame raiſonnable ne ſçauroit habiter dans un logis qui n'a pas juſtement une telle forme de frontiſpice, ou qu'elle ne peut s'unir à une eſpece de corps qui n'a pas préciſément une telle configuration extérieure ? CHAP. XI.

§. 21. Or le meilleur moyen de faire connoître ces *qualités caractériſtiques*, c'eſt de montrer les corps où elles ſe trouvent ; & à grand peine pourroit-on les faire connoître autrement. Car la figure d'un *cheval* ou d'un *caſſiovvary* ne peut être empreinte dans l'eſprit par des paroles, que d'une maniere fort groſſiére & fort imparfaite. Cela ſe fait cent fois mieux en voyant ces animaux. De même on ne peut acquerir l'idée de la couleur particuliere de l'*or* par aucune deſcription, mais ſeulement par une fréquente habitude que les yeux ſe font de

CHAP. XI. conſiderer cette couleur, comme on le voit évidemment dans ces perſonnes accoûtumées à éxaminer ce métal, qui diſtinguent ſouvent par la vûe le véritable or d'avec le faux, le pur d'avec celui qui eſt falſifié, tandis que d'autres qui ont d'auſſi bons yeux, mais qui n'ont pas acquis par l'uſage l'idée préciſe de cette couleur particuliere, n'y remarqueront aucune différence. On peut dire la même choſe des autres idées ſimples, particulieres en leur eſpece à une certaine ſubſtance, auſquelles idées préciſes on n'a point donné de noms particuliers. Ainſi, le ſon particulier qu'on remarque dans l'or, & qui eſt diſtinct du ſon des autres corps, n'a été déſigné par aucun nom particulier, non plus que la couleur jaune qui appartient à ce métal.

On acquiert mieux les idées de leurs puiſſances par des définitions.

§. 22. Mais parce que la plûpart des idées ſimples qui compoſent nos idées ſpécifiques des ſubſtances, ſont des Puiſſances qui ne ſont pas preſentes à nos ſens dans les choſes conſidérées ſelon qu'elles paroiſſent ordinairement, il s'enſuit de-là que *dans les noms des Subſtances l'on peut mieux donner à connoître une partie de leur ſignification*

en

en faiſant une énumération de ces idées ſimples qu'en montrant la Subſtance même. Car celui qui outre ce jaune brillant qu'il a remarqué dans l'or par le moyen de la vûe, acquérera les idées d'une grande ductilité, de fuſibilité, de fixité, & de capacité d'être diſſous dans l'*eau regale*, en conſequence de l'énumération que je lui en ferai, aura une idée plus parfaite de l'or, qu'il ne peut avoir en voyant une piéce d'or, par où il ne peut recevoir dans l'eſprit que la ſeule empreinte des qualités les plus ordinaires de l'or. Mais ſi la conſtitution formelle de cette choſe brillante, peſante, ductile, *&c.* d'où découlent toutes ces propriétés, paroiſſoit à nos ſens d'une maniere auſſi diſtincte que nous voyons la conſtitution formelle ou l'eſſence d'un triangle, la ſignification du mot *or* pourroit être auſſi aiſément déterminée que celle d'un triangle. CHAP. XI.

§. 23. Nous pouvons voir par-là combien le fondement de toute la connoiſſance que nous avons des choſes corporelles, dépend de nos ſens. Car pour les eſprits ſéparés des corps qui en ont une connoiſſance, & des idées certainement beaucoup plus parfaites; Réflexion ſur la maniere dont les Purs Eſprits connoiſſent les choſes corporelles.

CHAP. XI. faites que les nôtres, nous n'avons absolument aucune idée ou notion de la maniere (1) dont ces choſes leur ſont connuës. Nos connoiſſances ou imaginations ne s'étendent point au-de-là de nos propres idées, qui ſont elles-mêmes bornées à notre maniere d'appercevoir les choſes. Et quoiqu'on ne puiſſe point douter que les Eſprits d'un rang plus ſublime que ceux qui ſont comme plongés dans la chair, ne puiſſent avoir d'auſſi claires idées de la conſtitution radicale des Subſtances, que celles que nous avons de la conſtitution d'un triangle, & reconnoître par ce moyen comment toutes leurs propriétés & opérations en découlent, il eſt toujours certain que la maniere dont ils parviennent à cette connoiſſance, eſt au-deſſus de notre conception.

[1] *L'homme*, dit Montagne, *ne peut être que ce qu'il eſt, ni imaginer que ſelon ſa portée. C'eſt plus grande préſomption, dit Plutarque, à ceux qui ne ſont qu'hommes, d'entreprendre de parler & diſcourir des Dieux, que ce n'eſt à un homme ignorant de muſique, vouloir juger de ceux qui chantent : ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir diſputer des armes & de la guerre, en préſumant comprendre par quelque légere conjecture, les effets d'un art qui eſt hors de ſa connoiſſance.* ESSAIS, LIV. II. *Ch.* 12. Tom. II. pag 405. *Ed. de la Haye* 1727.

CHAP. XI.

Les idées des Subſtances doivent être conformes aux Choſes.

§. 24. Mais bien que les définitions ſervent à expliquer les noms des Subſtances en tant qu'ils ſignifient nos idées, elles les laiſſent pourtant dans une grande imperfection en tant que ils ſignifient des choſes. Car les noms des Subſtances n'étant pas ſimplement employés pour deſigner nos idées, mais étant auſſi diſtinés à repréſenter les choſes mêmes, & par conſequent à en tenir la place ; leur ſignification doit s'accorder avec la vérité des choſes, auſſi bien qu'avec les idées des hommes. C'eſt pourquoi dans les Subſtances il ne faut pas toujours s'arrêter à l'idée complexe qu'on s'en forme d'ordinaire, & qu'on regarde communément comme la ſignification du nom qui leur a été donné ; mais nous devons aller un peu plus avant, rechercher la nature & les propriétés des choſes mêmes, & par cette recherche perfectionner, autant que nous pouvons, les idées que nous avons de leurs eſpeces diſtinctes, ou bien apprendre quelles ſont ces propriétés de ceux qui connoiſſent mieux cette eſpece de choſe par uſage & par expérience. Car puiſqu'on prétend que les noms des Subſtances doivent ſigni-

CHAP. XI. fier des collections d'idées ſimples qui éxiſtent réellement dans les choſes mêmes, auſſi-bien que l'idée complexe qui eſt dans l'eſprit des autres hommes, & que ces noms ſignifient dans leur uſage ordinaire, il faut, pour pouvoir bien définir ces noms des Subſtances, étudier l'Hiſtoire naturelle, & éxaminer les Subſtances mêmes avec ſoin, pour en découvrir les propriétés. Car pour éviter tout inconvénient dans nos diſcours & dans nos raiſonnemens ſur les corps naturels & ſur les choſes ſubſtantielles, il ne ſuffit pas d'avoir appris quelle eſt l'idée ordinaire, mais confuſe ou très-imparfaite, à laquelle chaque mot eſt appliqué ſelon la propriété du Langage; & toutes les fois que nous employons ces mots, de les attacher conſtamment à ces ſortes d'idées: il faut, outre cela, que nous acquerions une connoiſſance hiſtorique de telle ou telle eſpece de choſes, afin de rectifier & de fixer par-là notre idée complexe qui appartient à chaque nom ſpécifique: & dans nos entretiens avec les autres hommes (ſi nous voyons qu'ils prennent mal notre penſée) nous devons leur dire quelle

le eſt l'idée complexe que nous faiſons ſignifier à un tel nom. Tous ceux qui cherchent à s'inſtruire éxactement des choſes, ſont d'autant plus obligés d'obſerver cette méthode, que les enfans apprenant les mots, quand ils n'ont que des notions fort imparfaites des choſes, les appliquent au hazard, & ſans ſonger beaucoup à former des idées déterminées que ces mots doivent ſignifier. Comme cette coûtume n'engage à aucun effort d'eſprit & qu'on s'en accommode aſſez bien dans la converſation & dans les affaires ordinaires de la vie, ils ſont ſujets à continuer de la ſuivre après qu'ils ſont hommes faits, & par ce moyen ils commencent tout à rebours, apprenant en premier lieu les mots, & parfaitement, mais formant fort groſſiérement les notions auſquelles ils appliquent ces mots dans la ſuite. Il arrive par-là que des gens qui parlent la Langue de leur pays proprement, c'eſt-à-dire ſelon les régles Grammaticales de cette Langue, parlent pourtant fort improprement des choſes mêmes : de ſorte que malgré tous les raiſonnemens qu'ils font entre eux, ils ne découvrent pas beaucoup de

CHAP. XI.

de vérités utiles, & n'avancent que fort peu dans la connoiſſance des choſes, à les conſiderer comme elles ſont en elles-mêmes, & non dans notre propre imagination, & dans le fond peu importante pour l'avancement de nos connoiſſances, comment on nomme les choſes qui en doivent être le ſujet.

Il n'eſt pas aiſé de les rendre telles.

§. 25. C'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ſe ſont éxercés à des recherches Phyſiques & qui ont une connoiſſance particuliere de diverſes ſortes de corps naturels, vouluſſent propoſer les idées ſimples dans leſquelles ils obſervent que les individus de chaque eſpeçe conviennent conſtamment. Cela remédieroit en grande partie à cette confuſion que produit l'uſage que différentes perſonnes font du même nom pour déſigner une collection d'un plus grand ou d'un plus petit nombre de qualités ſenſibles, ſelon qu'ils ont été plus ou moins inſtruits des qualités d'une telle eſpece de choſes qui paſſent ſous une ſeule dénomination, ou qu'ils ont été plus ou moins éxacts à les éxaminer. Mais pour compoſer un Dictionnaire de cette eſpece qui contînt, pour ainſi dire, une Hiſtoire Naturelle, il faudroit

droit trop de perſonnes, trop de temps, trop de dépenſe, trop de peine & trop de *ſagacité* pour qu'on puiſſe jamais eſperer de voir un tel Ouvrage : & juſqu'à ce qu'il ſoit fait, nous devons nous contenter des définitions des noms des Subſtances qui expliquent le ſens que leur donnent ceux qui s'en ſervent. Et ce ſeroit un grand avantage s'ils vouloient nous donner ces définitions, lorſqu'il eſt néceſſaire. C'eſt du moins ce qu'on n'a pas accoûtumé de faire. Au lieu de cela les hommes s'entretiennent & diſputent ſur des mots dont le ſens n'eſt point fixé entr'eux, s'imaginant fauſſement que la ſignification des mots communs eſt déterminée inconteſtablement, & que les idées préciſes que ces mots ſignifient, ſont ſi parfaitement connuës, qu'il y a de la honte à les ignorer : deux ſuppoſitions entierement fauſſes. Car il n'y a point de noms d'idées complexes qui ayent des ſignifications ſi fixes & ſi déterminées qu'ils ſoient conſtamment employés pour ſignifier juſtement les mêmes idées ; & un homme ne doit pas avoir honte de ne connoître certainement une choſe que par les moyens qu'il

CHAP. XI. qu'il faut employer néceſſairement pour la connoître. Par conſequent, il n'y a aucun deshonneur à ignorer quelle eſt l'idée préciſe qu'un certain ſon ſignifie dans l'eſprit d'un autre homme, s'il ne me le déclare lui-même d'une autre maniere qu'en employant ſimplement ce ſon-là, puiſque ſans une telle déclaration, je ne puis le ſçavoir certainement par aucune autre voie. A la vérité, la néceſſité de s'entre-communiquer ſes penſées par le moyen du Langage, ayant engagé les hommes à convenir de la ſignifieation des mots communs dans une certaine latitude qui peut aſſez bien ſervir à la converſation ordinaire, l'on ne peut ſuppoſer qu'un homme ignore entierement quelles ſont les idées que l'uſage commun a attachées aux mots dans une Langue qui lui eſt familiere. Mais parce que l'uſage ordinaire eſt une Régle fort incertaine qui ſe réduit enfin aux idées des Particuliers, c'eſt ſouvent un modéle fort variable. Au reſte, quoiqu'un Dictionnaire tel que celui dont je viens de parler, demandât trop de temps, trop de peine & trop de dépenſe pour pouvoir eſperer de le

le voir dans ce ſiécle, il n'eſt pourtant pas, je crois, mal-à-propos d'avertir que les mots qui ſignifient des choſes qu'on connoît & qu'on diſtingue par leur figure extérieure, devroient être accompagnés de petites tailles-douces qui repréſentaſſent ces choſes. Un Dictionnaire fait de cette maniere enſeigneroit peut-être plus facilement & en moins de temps (1) la véritable ſignification de quantité de termes, ſur-tout dans des Langues de Pays ou de Siécles éloignés, & fixeroit dans l'eſprit des hommes de plus juſtes idées de quantité de choſes dont nous liſons les noms dans les Anciens Auteurs, que tous les vaſtes & laborieux Commentaires des plus ſçavans Critiques. Les Naturaliſtes qui traitent des plantes & des animaux, ont fort

CHAP. XI.

[1] Ce deſſein a été enfin éxécuté par un ſçavant Antiquaire, le fameux P. de *Montfaucon*. Son ouvrage eſt intitulé : *l'Antiquité expliquée & repréſentée en figures*, fol 10. vol. Paris 1722. Il a publié en 1724 un ſupplément en 5 vol. *in fol.* Ce curieux Ouvrage eſt plein de tailles-douces qui nous donnent des idées éxactes de la plûpart des choſes dont on trouve les noms dans les Anciens Auteurs Grecs & Latins, & qui n'étant plus en uſage, ne peuvent être bien repréſentées à l'eſprit, que par les figures qui en reſtent dans des bas-reliefs, ſur les médailles & dans d'autres monumens antiques.

CHAP. XI.

fort bien compris l'avantage de cette méthode ; & quiconque a eu occaſion de les conſulter, n'aura pas de peine à reconnoître qu'il a, par éxemple, une plus claire idée de * l'*Ache* ou d'un † *Bouquetin*, par une petite figure de cette herbe ou de cet animal, qu'il ne pourroit avoir par le moyen d'une longue définition du nom de l'une ou de l'autre de ces choſes. De même, il auroit ſans doute une idée bien plus diſtincte de ce que les Latins appelloient *ſtrigilis* & *ſiſtrum*, ſi au lieu des mots *Etrille* & *Cymbale* que on trouve dans quelques Dictionnaires François comme l'explication de ces deux mots Latins, il pouvoit voir à la marge de petites figures de ces inſtrumens, tels qu'ils étoient en uſage parmi les Anciens. On traduit ſans peine les mots *toga*, *tunica*, & *pallium* par ceux de *robe*, de *veſte* & de *manteau* mais par-là nous n'avons non-plus de véritables idées de la maniere dont ces habits étoient faits parmi les Romains que du viſage des Tailleurs qui les faiſoient. Les figures qu'on traceroit de ces ſortes de choſes que l'œil diſtingue par leur forme extérieure, les feroient bien mieux entrer dans l'eſprit

* *Apium.*

† *Ibex.* eſpece de bouc ſauvage.

eſprit, & par-là détermineroient bien mieux la ſignification des noms qu'on leur donne, que tous les mots qu'on met à la place, ou dont on ſe ſert pour les définir. Mais cela ſoit dit en paſſant. CHAP. XI.

§. 26. En cinquiéme lieu, ſi les hommes ne veulent pas prendre la peine d'expliquer le ſens des mots dont ils ſe ſervent, & qu'on ne puiſſe les obliger à définir leurs termes, le moins qu'on puiſſe attendre c'eſt que dans tous les Diſcours où un homme prétend inſtruire ou convaincre un autre, *il employe conſtamment le même terme dans le même ſens.* Si l'on en uſoit ainſi, (ce que perſonne ne peut refuſer de faire, s'il a quelque ſincérité) combien de Livres qu'on auroit pu s'épargner la peine de faire ! Combien de controverſes qui, malgré tout le bruit qu'elles font dans le monde, s'en iroient en fumée ! Combien de gros Volumes, pleins de mots ambigus, qu'on employe tantôt dans un ſens & bien-tôt après dans un autre, ſeroient déduits à un fort petit eſpace ! Combien de Livres de Philoſophes (pour ne parler que de ceux-là) qui pourroient être renfermés dans une coque

V. Réméde: employer conſtamment le même terme dans le même ſens.

CHAP. XI.

coque de noix auſſi-bien que les ouvrages du Poëte ?

Quand on change la ſignification d'un mot, il faut avertir en quel ſens on le prend.

§. 27. Mais après tout, il y a une ſi petite proviſion de mots en comparaiſon de cette diverſité infinie de penſées qui viennent dans l'eſprit, que les hommes, manquant de termes pour exprimer au juſte leurs véritables notions, ſeront ſouvent obligés, quelque précaution qu'ils prennent, de ſe ſervir des mêmes mots dans des ſens un peu différens. Et quoique dans la ſuite d'un diſcours ou d'un raiſonnement, il ſoit bien mal-aiſé de trouver l'occaſion de donner la définition particuliere d'un mot auſſi ſouvent qu'on en change la ſignification, cependant le but général du diſcours, ſi l'on ne s'y propoſe rien de ſophiſtique, ſuffira pour l'ordinaire à conduire un Lecteur intelligent & ſincere dans le vrai ſens de ce Mot. Mais lorſque cela n'eſt pas capable de guider le Lecteur, l'Ecrivain eſt obligé d'expliquer ſa penſée, & de faire voir en quel ſens il employe ce terme dans cet endroit-là.

Fin du Troiſiéme Livre.

ESSAI

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE QUATRIE'ME.

DE LA CONNOISSANCE.

CHAPITRE I.

De la Connoiſſance en général.

CHAP. I.

Toute notre connoiſſance roule ſur nos idées.

§. 1. PUISQUE l'eſprit n'a point d'autre objet de ſes penſées & de ſes raiſonnemens que ſes propres idées, qui ſont la ſeule choſe qu'il contemple ou qu'il puiſſe contempler, il eſt évident que ce n'eſt que ſur nos idées que roule toute notre connoiſſance.

La Connoiſſance eſt la perception de la convénance ou de la diſconvenance de deux idées.

§. 2. Il me ſemble donc que *la connoiſſance*

CHAP. I. *noiſſance n'eſt autre choſe que la perception de la liaiſon & convenance, ou de l'oppoſition & de la diſconvenance qui ſe trouve entre deux de nos idées.* C'eſt, dis-je, en cela ſeul que conſiſte la connoiſſance. Par-tout où ſe trouve cette perception, il y a de la connoiſſance ; ou elle n'eſt pas, nous ne ſçaurions jamais parvenir à la connoiſſance, quoique nous puiſſions y trouver ſujet d'*imaginer*, de *conjecturer* ou de *croire*. Car lorſque nous connoiſſons *que le blanc n'eſt pas le noir*, que faiſons-nous autre choſe qu'appercevoir que ces deux idées ne conviennent point enſemble ? De même, quand nous ſommes fortement convaincus en nous-mêmes, que *trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*, nous ne faiſons autre choſe qu'appercevoir que l'égalité à deux angles droits convient néceſſairement avec trois angles d'un triangle, & qu'elle en eſt entiérement inſéparable.

Cette convenance eſt de quatre eſpeces.

§. 3. Mais pour voir un peu plus diſtinctement en quoi conſiſte cette *convenance* ou *diſconvenance*, je crois qu'on peut la réduire à ces quatre eſpeces.

1. *Identité* ou *Diverſité.*

2. *Rela-*

2. *Relation.*

3. *Coéxiſtence*, ou *Connexion néceſſaire.*

4. *Exiſtence réelle.*

§. 4. Et pour ce qui eſt de la premiere eſpece de convenance ou de diſconvenance, qui eſt l'*identité* ou la *diverſité*; le premier & le principal acte de l'eſprit, lorſqu'il a quelque ſentiment ou quelque idée, c'eſt d'appercevoir les idées qu'il a, & autant qu'il les apperçoit, de voir ce que chacune eſt en elle-même, & par-là d'appercevoir auſſi leur différence, & comment l'une n'eſt pas l'autre. C'eſt une choſe ſi fort néceſſaire, que ſans cela l'eſprit ne pourroit, ni connoître, ni imaginer, ni raiſonner, ni avoir abſolument aucune penſée diſtincte. C'eſt par-là, dis-je, qu'il apperçoit clairement & d'une maniere infaillible que chaque idée convient avec elle-même, & qu'elle eſt ce qu'elle eſt; & qu'au contraire toutes les idées diſtinctes diſconviennent entr'elles, c'eſt-à-dire, que l'une n'eſt pas l'autre: ce qu'il voit ſans peine, ſans effort, ſans faire aucune déduction; mais dès la premiere vûe, par la puiſſance naturelle qu'il a d'appercevoir & de diſtinguer les choſes. Quoique les Logiciens ayent réduit cela

La Premiere eſt de l'identité ou de la Diverſité.

CHAP. I. cela à ces deux regles générales ; *Ce qui eſt, eſt ; & il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*, afin de les pouvoir promptement appliquer à tous les cas où l'on peut avoir ſujet d'y faire réfléxion ; il eſt pourtant certain que c'eſt ſur des idées particulieres que cette faculté commence de s'éxercer. Un homme n'a pas plutôt dans l'eſprit les idées qu'il nomme *blanc* & *rond*, qu'il connoît infailliblement que ce ſont les idées qu'elles ſont véritablement, & non d'autres idées qu'il appelle *rouge* ou *quarré*. Et il n'y a aucune maxime ou propoſition dans le Monde qui puiſſe le lui faire connoître plus nettement ou plus certainement qu'il ne faiſoit auparavant ſans le ſecours d'aucune régle générale. C'eſt donc là la premiere convenance ou diſconvenance que l'eſprit apperçoit dans ſes idées, & qu'il apperçoit toujours dès la premiere vûe. Que s'il s'éléve jamais quelque doute ſur ce ſujet, on trouvera toujours que c'eſt ſur les noms & non ſur les idées mêmes, deſquelles on appercevra toujours l'identité & la diverſité, auſſi-tôt & auſſi clairement que les idées mêmes. Cela ne ſçauroit être autrement. §. 5.

§. 5. La ſeconde ſorte de convenance ou de diſconvenance que l'eſprit apperçoit dans quelqu'une de ſes idées, peut être appellée *Relative*; & ce n'eſt autre choſe que la perception du rapport qui eſt entre deux idées, de quelque eſpece qu'elles ſoient, *Subſtances*, *Modes*, ou autres. Car puiſque toutes les idées diſtinctes doivent être éternellement reconnuës pour n'être pas les mêmes, & ainſi être univerſellement & conſtamment niées l'une de l'autre, nous n'aurions abſolument point de moyen d'arriver à aucune connoiſſance poſitive, ſi nous ne pouvions appercevoir aucun rapport entre nos idées, ni découvrir la convenance ou la diſconvenance que elles ont l'une avec l'autre dans les différens moyens dont l'eſprit ſe ſert pour les comparer enſemble.

CHAP. II.

La ſeconde peut etre appellée *Relative.*

§. 6. La troiſiéme eſpece de convenance ou de diſconvenance qu'on peut trouver dans nos idées, & ſur laquelle s'éxerce la Perception de l'eſprit, c'eſt la *coéxiſtence ou* la *non-coéxiſtence* dans le même ſujet; ce qui regarde particulierement les Subſtances. Ainſi, quand nous affirmons touchant l'*or*, qu'il eſt fixe, la connoiſſance que

La troiſiéme eſt une convenance de coéxiſtance.

CHAP. I. nous avons de cette vérité ſe réduit uniquement à ceci, que la *fixité* ou la puiſſance de demeurer dans le feu, ſans ſe conſumer, eſt une idée qui ſe trouve toujours jointe avec cette eſpéce particuliere de jaune, de peſanteur, de fuſibilité, de malléabilité & de capacité d'être diſſous dans l'*eau regale*, qui compoſe notre idée complexe que nous déſignons par le mot *Or*.

La quatriéme eſt celle d'une éxiſtence réelle.

§. 7. La derniere & quatriéme eſpece de convenance, c'eſt celle d'une éxiſtence actuelle & réelle qui convient à quelque choſe dont nous avons l'idée dans l'eſprit. Toute la connoiſſance que nous avons ou pouvons avoir, eſt renfermée, ſi je ne me trompe, dans ces quatre ſortes de convenance ou de diſconvenance. Car toutes les recherches que nous pouvons faire ſur nos idées, tout ce que nous connoiſſons ou pouvons affirmer au ſujet d'aucune de ces idées, c'eſt qu'elle eſt ou elle n'eſt pas la même avec une autre; qu'elle coéxiſte ou ne coéxiſte pas toujours avec quelque autre idée dans le même ſujet; qu'elle a tel ou tel rapport avec quelqu'autre idée; ou qu'elle a une éxiſtence réelle

réelle hors de l'esprit. Ainsi, cette Proposition, *le bleu n'est pas le jaune*, marque une disconvenance d'identité: Celle-ci, *Deux triangles dont la base est égale & qui sont entre deux lignes parallèles, sont égaux*, signifie une convenance de rapport : cette autre, *le fer est susceptible des impressions de l'aimant*, emporte une convenance de coéxistence : Et ces mots, *Dieu éxiste*, renferment une convenance d'éxistence réelle. Quoique l'*identité* & la *coéxistence* ne soient effectivement que de simples relations, elles fournissent pourtant à l'esprit des moyens si particuliers de considerer la convenance ou la disconvenance de nos idées, qu'elles méritent bien d'être considerées comme des chefs distincts, & non simplement sous le titre de Relation en général, puisque ce sont des fondemens d'affirmation & de négation fort différens, comme il paroîtra aisément à quiconque prendra seulement la peine de réfléchir sur ce qui est dit en plusieurs endroits de cet ouvrage. Je devrois éxaminer présentement les différens degrés de notre connoissance : mais il faut considerer auparavant les divers sens du mot *connoissance*. CHAP. I.

CHAP. I.

Il y a une connoiſſance actuelle & habituelle.

§. 8. Il y a différens états dans leſquels l'eſprit ſe trouve imbu de la vérité, & auſquels on donne le nom de *connoiſſance.*

I. Il y a une connoiſſance actuelle qui eſt la perception préſente que l'eſprit a de la convenance ou de la diſconvenance de quelqu'une de ſes idées ou du rapport qu'elles ont l'une à l'autre.

II. On dit, en ſecond lieu, qu'un homme connoît une Propoſition, lorſque cette Propoſition ayant été une fois préſente à ſon eſprit, il a apperçu évidemment la convenance ou la diſconvenance des idées dont elle eſt compoſée, & qu'il l'a placée de telle maniere dans ſa mémoire, que toutes les fois qu'il vient à réfléchir ſur cette propoſition, il la voit par le bon côté ſans douter ni héſiter le moins du monde, l'approuve, & eſt aſſuré de la vérité qu'elle contient. C'eſt ce qu'on peut appeller, à mon avis, *connoiſſance habituelle.* Suivant cela, l'on peut dire d'un homme, qu'il connoît toutes les vérités qui ſont dans ſa mémoire, en vertu d'une pleine & évidente perception qu'il en a euë auparavant, & ſur laquelle l'eſprit ſe repoſe

repoſe hardiment ſans avoir le moindre doute, toutes les fois qu'il a occaſion de réfléchir ſur ces vérités. Car un entendement auſſi borné que le nôtre, n'étant capable de penſer clairement & diſtinctement qu'à une ſeule choſe à la fois, ſi les hommes ne connoiſſoient que ce qui eſt l'objet actuel de leurs penſées, ils ſeroient tous extrêmement ignorans ; & celui qui connoîtroit le plus, ne connoîtroit qu'une ſeule vérité, l'eſprit de l'homme n'étant capable d'en conſiderer que une ſeule à la fois. CHAP. I.

§. 6. Il y a auſſi, vulgairement parlant, deux dégrés de connoiſſance habituelle. Il y a une double connoiſſance habituelle.

I. L'un regarde *ces vérités miſes comme en reſerve dans la mémoire qui ne ſe préſentent pas plutôt à l'eſprit qu'il voit le rapport qui eſt entre ces idées.* Ce qui ſe rencontre dans toutes les vérités dont nous avons une connoiſſance intuitive, où les idées mêmes font connoître par une vuë immédiate la convenance ou la diſconvenance qu'il y a entr'elles.

II. Le ſecond dégré de connoiſſance habituelle appartient à *ces vérités, dont l'eſprit ayant été une fois con-*

CHAP. I. *vaincu, il conſerve le ſouvenir de la conviction ſans en retenir les preuves.* Ainſi, un homme qui ſe ſouvient certainement qu'il a vu une fois d'une maniere démonſtrative, que *les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*, eſt aſſuré qu'il connoit la vérité de cette propoſition, parce qu'il ne ſçauroit en douter. Quoiqu'un homme puiſſe s'imaginer qu'en adhérant ainſi à une vérité dont la démonſtration qui la lui a fait premierement connoître, lui a échappé de l'eſprit, il croit plutôt ſa mémoire, qu'il ne connoît réellement la vérité en queſtion. Et quoique cette maniere de retenir une vérité m'ait paru autrefois quelque choſe qui tient le milieu entre l'opinion & la connoiſſance, une eſpece d'aſſurance qui eſt au-deſſus d'une ſimple croyance fondée ſur le témoignage d'autrui ; cependant je trouve après y avoir bien penſé, que cette connoiſſance renferme une parfaite certitude, & eſt en effet une véritable connoiſſance. Ce qui d'abord peut nous faire illuſion ſur ce ſujet, c'eſt que, dans ce cas-là, l'on n'apperçoit pas la convenance ou la diſconvenance des idées comme on avoit fait

fait la premiere fois, par une vuë actuelle de toutes les idées *intermédiates* par le moyen deſquelles la convenance ou la diſconvenance des idées contenuës dans la propoſition, avoit été apperçuë la premiere fois; mais par d'autres idées moyennes qui font voir la convenance ou la diſconvenance des idées renfermées dans la propoſition dont la certitude nous eſt connuë par voie de réminiſcence. Par éxemple, dans cette propoſition, *les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*, quiconque a vu & apperçu clairement la démonſtration de cette vérité, connoît que cette propoſition eſt véritable lors même que la démonſtration lui eſt ſi bien échappée de l'eſprit, qu'il ne la voit plus, & que peut-être il ne ſçauroit la rappeller; mais il le connoît d'une autre maniere qu'il ne faiſoit auparavant. Il apperçoit la convenance des deux idées qui ſont jointes dans cette propoſition, mais c'eſt par l'intervention d'autres idées que celles qui ont premierement produit cette perception. Il ſe ſouvient, c'eſt-à-dire, il connoît (car le ſouvenir n'eſt autre choſe que le renouvellement d'une choſe paſſée) CHAP. II.

CHAP. I. qu'il a été une fois aſſuré de la vérité de cette propoſition, que *les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*. L'immutabilité des mêmes rapports entre les mêmes choſes immuables, eſt préſentement l'idée qui fait voir, que ſi les angles d'un triangle ont été une fois égaux à deux droits, ils ne ceſſeront jamais d'être égaux à deux droits. D'où il s'enſuit certainement que ce qui a été une fois véritable, eſt toujours vrai dans le même cas; que les idées qui conviennent une fois entr'elles, conviennent toujours; & par conſequent que ce qu'on a une fois connu véritable, on le reconnoîtra toujours pour véritable, auſſi long-temps qu'on pourra ſe reſſouvenir de l'avoir une fois connu comme tel. C'eſt ſur ce fondement que dans les Mathématiques, les Démonſtrations particulieres fourniſſent des connoiſſances générales. En effet, ſi la connoiſſance n'étoit pas ſi fort établie ſur cette perception, *que les mêmes idées doivent toujours avoir les mêmes rapports*, il ne pourroit y avoir aucune connoiſſance de propoſitions générales dans les Mathématiques: car nulle démonſtration Mathématique

ne

ne ſeroit que particuliere ; & lorſque un homme auroit démontré une propoſition touchant un triangle ou un cercle, ſa connoiſſance ne s'étendroit point au-delà de cette figure particuliere. S'il vouloit l'étendre plus avant, il ſeroit obligé de renouveller ſa démonſtration dans un autre éxemple, avant qu'il pût être aſſuré qu'elle eſt véritable à l'égard d'un autre ſemblable triangle ; & ainſi du reſte : auquel cas, on ne pourroit jamais parvenir à la connoiſſance d'aucune propoſition générale. Je ne crois pas que perſonne puiſſe nier que Mr. *Newton* ne connoiſſe certainement que chaque propoſition qu'il lit préſentement dans ſon * Livre en quelque temps que ce ſoit, eſt véritable, quoiqu'il n'ait pas actuellement devant les yeux cette ſuite admirable d'idées moyennes par leſquelles il en découvrit au commencement la vérité. On peut dire sûrement qu'une mémoire qui ſeroit capable de retenir un tel enchaînement de vérités particulieres, eſt au-delà des facultés humaines, puiſqu'on voit par expérience que la découverte, la perception & l'aſſemblage de cette admirable connexion d'idées,

CHAP. I.

* Intitulé *Philoſophiæ naturalis Principia Mathematica.*

CHAP. I. dées qui paroît dans cet excellent Ouvrage ſurpaſſe la compréhenſion de la plûpart des Lecteurs. Il eſt pourtant viſible que l'auteur lui-même connoît que telle & telle propoſition de ſon Livre eſt véritable, dès-là qu'il ſe ſouvient d'avoir vu une fois la connexion de ces idées auſſi certainement qu'il ſçait qu'un tel homme en a bleſſé un autre, parce qu'il ſe ſouvient de lui avoir vu paſſer ſon épée au travers du corps. Mais parce que le ſimple ſouvenir n'eſt pas toujours ſi clair, que la perception actuelle; & que par ſucceſſion de temps elle décheoit, plus ou moins, dans la plûpart des hommes, c'eſt une raiſon, entr'autres, qui fait voir que la *connoiſſance démonſtrative* eſt beaucoup plus imparfaite que la *connoiſſance intuitive*, ou de ſimple vuë, comme nous l'allons voir dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE II.

Des Degrés de notre Connoissance.

CHAP. II.
Ce que c'est que la Connoissance intuitive.

§. 1. TOUTE notre connoissance consistant, comme j'ai dit, dans la vuë que l'esprit a de ses propres idées, ce qui fait la plus vive lumiere & la plus grande certitude dont nous soyons capables avec les facultés que nous avons, & selon la maniere dont nous pouvons connoître les choses, il ne sera pas mal-à-propos de nous arrêter un peu à considerer les différens degrés d'évidence dont cette connoissance est accompagnée. Il me semble que la différence qui se trouve dans la clarté de nos connoissances, consiste dans la différente maniere dont notre esprit apperçoit la convenance ou la disconvenance de ses propres idées. Car si nous réfléchissons sur notre maniere de penser, nous trouverons que quelquefois l'esprit apperçoit la convenance ou la disconvenance de deux idées, immédiatement par elles-mêmes, sans l'intervention d'aucune autre,

CHAP. II. tre, ce qu'on peut appeller une *connoiſſance intuitive.* Car en ce cas l'eſprit ne prend aucune peine pour prouver ou éxaminer la vérité ; mais il l'apperçoit comme l'œil voit la lumiere, dès-là ſeulement qu'il eſt tourné vers elle. Ainſi, l'eſprit voit que le blanc n'eſt pas le noir, qu'un cercle n'eſt pas un triangle, que *trois* eſt plus que *deux* & eſt égal à *deux & un.* Dès que l'eſprit voit ces idées enſemble, il apperçoit ces ſortes de vérités par une ſimple intuition, ſans l'intervention d'aucune autre idée. Cette eſpece de connoiſſance eſt la plus claire & la plus certaine dont la foibleſſe humaine ſoit capable. Elle agit d'une maniere *irréſiſtible.* Semblable à l'éclat d'un beau jour, elle ſe fait voir immédiatement & comme par force, dès que l'eſprit tourne la vuë vers elle ; & ſans lui permettre d'héſiter, de douter, ou d'entrer dans aucun éxamen, elle le pénétre auſſi-tôt de ſa lumiere. C'eſt ſur cette ſimple vuë qu'eſt fondée toute la certitude & toute l'évidence de nos connoiſſances ; & chacun ſent en lui-même que cette certitude eſt ſi grande, qu'il n'en ſçauroit imaginer, ni par conſéquent

quent demander une plus grande. Car perſonne ne ſe peut croire capable d'une plus grande certitude, que de connoître qu'une idée qu'il a dans l'eſprit, eſt telle qu'il l'apperçoit; & que deux idées entre leſquelles il voit de la différence, ſont différentes & ne ſont pas préciſément les mêmes. Quiconque demande une plus grande certitude que celle-là, ne ſçait ce qu'il demande, & fait voir ſeulement qu'il a envie d'être Pyrrhonien ſans en pouvoir venir à bout. La certitude dépend ſi fort de cette intuition, que dans le degré ſuivant de connoiſſance que je nomme *démonſtration*, cette intuition eſt abſolument néceſſaire dans toutes les connexions des idées moyennes, de ſorte que ſans elle nous ne ſçaurions parvenir à aucune connoiſſance ou certitude. CHAP. II.

§. 2. Ce qui conſtitue cet autre degré de notre connoiſſance, c'eſt quand nous découvrons la convenance ou la diſconvenance de quelques idées, mais non pas d'une maniere immédiate. Quoi que par-tout où l'eſprit apperçoit la convenance ou la diſconvenance de quelqu'une de ſes idées, il y ait une connoiſſance certaine, il n'arrive Ce que c'eſt que la Connoiſſance démonſtrative.

CHAP. II. rive pourtant pas toujours que l'eſprit voye la convenance ou la diſconvenance qui eſt entre elles, lors même qu'elle peut être découverte: auquel cas il demeure dans l'ignorance, ou ne rencontre tout au plus qu'une conjecture probable. La raiſon pourquoi l'eſprit ne peut pas toujours appercevoir d'abord la convenance ou la diſconvenance de deux idées, c'eſt qu'il ne peut joindre ces idées dont il cherche à connoître la convenance ou la diſconvenance, en ſorte que cela ſeul la lui faſſe connoître. Et dans ce cas où l'eſprit ne peut joindre enſemble ſes idées, pour appercevoir leur convenance ou la diſconvenance en les comparant immédiatement, & les appliquant, pour ainſi dire, l'une à l'autre, il eſt obligé de ſe ſervir de l'intervention d'autres idées (d'une ou de pluſieurs, comme il ſe rencontre) pour découvrir la convenance ou la diſconvenance qu'il cherche; & c'eſt ce que nous appellons *raiſonner*. Ainſi, dans la *grandeur*, l'eſprit voulant connoître la convenance ou la diſconvenance qui ſe trouve entre les trois angles d'un triangle & deux droits, il ne peut le faire par une vuë immédia-

te,

te, & en les comparant enſemble, parce que les trois angles d'un triangle ne ſçauroient être pris tout à la fois & comparés avec un ou deux autres angles ; & par conſequent l'eſprit n'a pas ſur cela une connoiſſance immédiate ou intuitive. C'eſt pourquoi il eſt obligé de ſe ſervir de quelques autre angles auſquels les trois angles d'un triangle ſoient égaux : & trouvant que ceux-là ſont égaux à deux droits, il connoit par-là que les trois angles d'un triangle ſont auſſi égaux à deux droits.

§. 3. Ces idées qu'on fait intervenir pour montrer la convenance de deux autres, on les nomme des *preuves* ; & lorſque par le moyen de ces preuves, on vient à appercevoir clairement & diſtinctement la convenance ou la diſconvenace des idées que l'on conſidére, c'eſt ce qu'on appelle *démonſtration* ; cette convenance ou diſconvenance étant alors *montrée* à l'entendement, deſorte que l'eſprit voit que la choſe eſt ainſi, & non autrement. Au reſte, la diſpoſition que l'eſprit a à trouver promptement ces idées moyennes qui montrent la convenance ou la diſconvenance de quelque autre Elle dépend des preuves.

CHAP. II. tre idée, & à les appliquer comme il faut, c'eſt, à mon avis, ce qu'on nomme *ſagacité*.

Elle n'eſt pas ſi facile à acquerir.

§. 4. Quoi que cette eſpece de connoiſſance qui nous vient par le ſecours des preuves, ſoit certaine, elle n'a pourtant pas une évidence ſi forte ni ſi vive, & ne ſe fait pas recevoir ſi promptement, que la connoiſſance de ſimple vuë. Car quoi que dans une démonſtration, l'eſprit apperçoive enfin la convenance ou la diſconvenance des idées qu'il conſidére, ce n'eſt pourtant pas ſans peine & ſans attention; ce n'eſt pas par une ſeule vuë paſſagére qu'on peut la découvrir, mais en s'appliquant fortement & ſans relâche. Il faut s'engager dans une certaine progreſſion d'idées, faite peu à peu & par degrés, avant que l'eſprit puiſſe arriver par cette voie à la certitude, & appercevoir la convenance ou l'oppoſition qui eſt entre deux idées, ce qu'on ne peut reconnoître que par des preuves enchaînées l'une à l'autre, & en faiſant uſage de la raiſon.

Elle eſt précédée de quelque doute.

§. 5. Une autre différence qu'il y a entre la connoiſſance intuitive & la démonſtrative, c'eſt qu'*encore qu'il ne reſte*

reſte aucun doute dans cette derniere, lorſque par l'intervention des idées moyennes on apperçoit une fois la convenance ou la diſconvenance des idées qu'on conſidére, il y en avoit avant la démonſtration : ce qui dans la connoiſſance intuitive ne peut arriver à un eſprit qui poſſéde la faculté qu'on nomme *perception* dans un degré aſſez parfait pour avoir des idées diſtinctes. Cela, dis-je, eſt auſſi impoſſible, qu'il eſt impoſſible à l'œil qui peut voir diſtinctement le blanc & le noir, de douter ſi cette encre & ce papier ſont de la même couleur. Si la lumiere réfléchie de deſſus ce papier, vient à le frapper, il appercevra tout auſſi-tôt, ſans héſiter le moins du monde, que les mots tracés ſur le papier, ſont différens de la couleur du papier : de même ſi l'eſprit a la faculté d'appercevoir diſtinctement les choſes, il appercevra la convenance ou la diſconvenance des idées qui produiſent la connoiſſance intuitive. Mais ſi les yeux ont perdu la faculté de voir, ou l'eſprit celle d'appercevoir, c'eſt en vain que nous chercherions dans les premiers une vuë pénétrante, & dans le dernier une CHAP. II

CHAP. II. (1) perception claire & distincte.

Elle n'est pas si claire que la connoissance intuitive

§. 6. Il est vrai que la perception qui est produite par voie de démonstration, est aussi fort claire : mais cette évidénce est souvent bien différente de cette lumiere éclatante, de cette pleine assurance qui accompagne toujours ce que j'appelle connoissance intuitive. Cette premiere perception qui est produite par voie de démonstration peut être comparée à l'image d'un visage réfléchi par plusieurs miroirs de l'un à l'autre, qui aussi longtemps qu'elle conserve de la ressemblance avec l'objet, produit de la connoissance, mais toujours en perdant, à chaque réfléxion successive, quelque partie de cette parfaite clarté & distinction qui est dans la premiere image, jusqu'à ce qu'enfin après avoir été éloignée plusieurs fois, elle devient fort confuse, & n'est plus d'abord si reconnoissable, & sur-tout par des yeux foibles. Il en est de même à l'égard de la connoissance qui est produite par une longue suite de preuves. §. 7.

[1] Ce mot se prend ici pour une faculté, & c'est dans ce sens qu'on l'a pris au Liv. II. Chap. IX. intitulé. *De la perception.*

CHAP. II.

Chaque degré de la déduction doit être connu intuitivement, & par lui-même.

§. 7. Au reſte, à chaque pas que la raiſon fait dans une démonſtration, il faut qu'elle apperçoive par une connoiſſance de ſimple vuë la convenance ou la diſconvenance de chaque idée qui lie enſemble les idées entre leſquelles elle intervient pour montrer la convenance ou la diſconvenance des deux idées extrêmes. Car ſans cela, on auroit encore beſoin de preuves pour faire voir la convenance ou la diſconvenance que chaque idée moyenne a avec celles entre leſquelles elle eſt placée, puiſque ſans la perception d'une telle convenance ou diſconvenance, il ne ſçauroit y avoir aucune connoiſſance. Si elle eſt apperçuë par elle-même, c'eſt une connoiſſance intuitive; & ſi elle ne peut être apperçuë par elle-même, il faut quelque autre idée qui intervienne pour ſervir, en qualité de meſure commune, à montrer leur convenance ou leur diſconvenance. D'où il paroît évidemment, que dans le raiſonnement chaque degré qui produit de la connoiſſance, a une certitude intuitive, que l'eſprit n'a pas plutôt apperçuë qu'il ne reſte autre choſe que de s'en reſſouvenir, pour faire que la conve-

CHAP. II. convenance ou la disconvenance des idées, qui est le sujet de notre recherche, soit visible & certaine. De sorte que pour faire une démonstration, il est nécessaire d'appercevoir la convenance immédiate des idées moyennes, sur lesquelles est fondée la convenance ou la disconvenance des deux idées qu'on éxamine, & dont l'une est toujours la premiere & l'autre la derniere qui entre en ligne de compte. On doit aussi retenir éxactement dans l'esprit cette perception intuitive de la convenance ou disconvenance des idées moyennes, dans chaque degré de la démonstration; & il faut être assûré qu'on n'en omet aucune partie. Mais parce que, lorsqu'il faut faire de longues déductions & employer une longue suite de preuves, la mémoire ne conserve pas toujours si promptement & si éxactement cette liaison d'idées, il arrive que cette connoissance à laquelle on parvient par voie de démonstration, est plus imparfaite que la connoissance intuitive, & que les hommes prennent souvent des fausletés pour des démonstrations.

De-là vient le faux sens qu'on donne à cet Axiome, *Que tout raisonnement vient de choses déja connuës & déja accordées.*

§. 8. La nécessite de cette connoissance de simple vuë à l'égard de chaque

que degré d'un raiſonnement démonſtratif, a, je penſe, donné occaſion à cet axiome, que tout raiſonnement vient de choſes déja connuës & déja accordées, *ex præcognitis & præconceſſis*, comme on parle dans les écoles. Mais j'aurai occaſion de montrer plus au long ce qu'il y a de faux dans cet axiome lorſque je traiterai des propoſitions, & ſur-tout de celles qu'on appelle *maximes*, qu'on prend mal à propos pour les fondemens de toutes nos connoiſſances & de tous nos raiſonnemens, comme je le ferai voir au même endroit. CHAP. I.

§. 9. C'eſt une opinion communément reçue, qu'il n'y a que les Mathématiques qui ſoient capables d'une certitude démonſtrative. Mais comme je ne vois pas que ce ſoit un privilége attaché uniquement aux idées de nombre, d'étendue & de figure, d'avoir une convenance ou diſconvenance qui puiſſe être apperçue intuitivement, c'eſt peut-être faute d'application de notre part, & non d'une aſſez grande évidence dans les choſes, qu'on a crû que la démonſtration avoit ſi peu de part dans les autres parties de notre connoiſſance, & qu'à peine qui

La connoiſſance démonſtrative n'eſt pas bornée à la Quantité.

CHAP. II. qui que ce ſoit a ſongé à y parvenir, excepté les Mathématiciens : car quelques idées que nous ayions, où l'eſprit peut appercevoir la convenance ou la diſconvenance immédiate qui eſt entre elles, l'eſprit eſt capable d'une connoiſſance intuitive à leur égard ; & par-tout où il peut appercevoir la convenance ou la diſconvenance que certaines idées ont avec d'autres idées moyennes, l'eſprit eſt capable d'en venir à la démonſtration, qui par conſequent n'eſt pas bornée aux ſeules idées d'étenduë, de figure, de nombre, & de leurs modes.

Pourquoi on l'a ainſi cru.

§. 10. La raiſon pourquoi l'on n'a cherché la démontration que dans ces dernieres idées & qu'on a ſuppoſé qu'elle ne ſe rencontroit point ailleurs, ç'a été, je crois, non ſeulement à cauſe que les ſciences qui ont pour objet ces ſortes d'idées, ſont d'une utilité générale, mais encore parce que lorſqu'on compare l'égalité ou l'excès de différens nombres, la moindre différence de chaque mode eſt fort claire & fort aiſée à reconnoître. Et quoi que dans l'étenduë chaque moindre excès ne ſoit pas ſi perceptible, l'eſprit a pourtant trouvé des moyens pour éxaminer

miner & pour faire voir démonſtrativement la juſte égalité de deux angles, ou de differentes figures ou étenduës: & d'ailleurs, on peut décrire les nombres & les figures par des marques viſibles & durables, par où les idées qu'on conſidére ſont parfaitement determinées, ce qu'elles ne ſont pas pour l'ordinaire, lorſqu'on n'emploie que des noms & des mots pour les déſigner. CHAP. II.

§. 11. Mais dans les autres idées ſimples dont on forme & dont on compte les modes & les différences par des degrés, & non par la quantité, nous ne diſtinguons pas ſi éxactement leurs différences, que nous puiſſions appercevoir ou trouver des moyens de meſurer leur juſte égalité, ou leurs plus petites différences: car comme ces autres idées ſimples ſont des apparences ou des ſenſations produites en nous par la groſſeur, la figure, le nombre & le mouvement de petits corpuſcules qui pris à part ſont abſolument imperceptibles, leurs différens degrés dépendent auſſi de la variation de quelques-unes de ces cauſes, ou de toutes enſemble; de ſorte que ne pouvant obſerver cette variation dans les parti-

CHAP. II. particules de matiere dont chacune eſt trop ſubtile pour être apperçuë, il nous eſt impoſſible d'avoir aucunes meſures éxact.s des différens degrés de ces idées ſimples. Car ſuppoſé, par éxemple, que la ſenſation, ou l'idée que nous nommons *blancheur* ſoit produite en nous par un certain nombre de globules qui pirouettans autour de leur propre centre, vont frapper la retine de l'œil avec un certain degré de tournoyement & de viteſſe progreſſive; il s'enſuivra aiſément de là que plus les parties qui compoſent la ſurface d'un corps, ſont diſpoſées de telle maniere qu'elles réfléchiſſent un plus grand nombre de globules de lumiere, & leur donnent ce tournoyement particulier qui eſt propre à produire en nous la ſenſation du *blanc*, plus un corps doit paroître blanc, lorſque d'un égal eſpace il pouſſe vers la retine un plus grand nombre de ces globules avec cette eſpece particuliere de mouvement. Je ne décide pas que la nature de la *lumiere* conſiſte dans de petits globules, ni celle de la *blancheur* dans une telle contexture de parties qui en réfléchiſſant ces globules leur donne un certain pirouet

temen

tement, car je ne traite point ici en Phyſicien de la lumiere ou des couleurs ; mais ce que je crois pouvoir dire, c'eſt que je ne ſçaurois comprendre comment des corps qui éxiſtent hors de nous, peuvent affecter autrement nos Sens, que par le contact immédiat des corps ſenſibles, comme dans le goût & dans l'attouchement, ou par le moyen de l'impulſion de quelques particules inſenſibles qui viennent des corps, comme à l'égard de la vuë, de l'ouïe, & de l'odorat : laquelle impulſion étant différente ſelon qu'elle eſt cauſée par la différente groſſeur, figure & mouvement des parties, produit en nous les différentes ſenſations que chacun éprouve en ſoi-même. Que ſi quelqu'un peut faire voir d'une maniere intelligible qu'il conçoit autrement la choſe, il me feroit plaiſir de m'en inſtruire. CHAP. II.

§. 12. Ainſi, qu'il y ait des globules, ou non, & que ces globules par un certain piroüettement autour de leur propre centre, produiſent en nous l'idée de la *blancheur* ; ce qu'il y a de certain, c'eſt que plus il y a de particules de lumiere réfléchies d'un corps diſpoſé à leur donner ce mouvement

CHAP. II. particulier qui produit la ſenſation de *blancheur* en nous ; & peut-être auſſi, plus ce mouvement particulier eſt prompt, plus le corps d'où le plus grand nombre de globules eſt réfléchi, paroit blanc, comme on le voit évidemment dans une feuille de papier qu'on met aux rayons du ſoleil, à l'ombre, ou dans un trou obſcur, trois différens endroits où ce papier produira en nous l'idée de trois degrés de blancheur fort différens.

§. 13. Or comme nous ignorons combien il doit y avoir de particules & quel mouvement leur eſt néceſſaire, pour pouvoir produire un certain degré de blancheur quel qu'il ſoit, nous ne ſçaurions démontrer la juſte égalité de deux degrés particuliers de blancheur, parce que nous n'avons aucune régle certaine pour les meſurer, ni aucun moyen pour diſtinguer chaque petite différence réelle, tout le ſecours que nous pouvons eſperer ſur cela venant de nos ſens qui ne ſont d'aucun uſage en cette occaſion. Mais lorſque la différence eſt ſi grande qu'elle excite dans l'eſprit des idées clairement diſtinctes dont on peut retenir parfaitement les différences

da

dans ce cas-là ces idées de couleur, comme on le voit dans leurs différentes eſpeces telles que le *bleu* & le *rouge*, ſont auſſi capables de démonſtration que les idées du nombre & de l'étenduë. Ce que je viens de dire de la *blancheur* & des couleurs, eſt, je penſe, également véritable à l'égard de toutes les ſecondes qualités & de leurs modes. CHAP. II.

§. 14. Voilà donc les deux degrés de notre connoiſſance, l'*intuition* & la *démonſtration*. Pour le reſte qui ne peut ſe rapporter à l'un des deux, avec quelque aſſurance qu'on le reçoive, c'eſt *foi* ou *opinion*, & non pas *connoiſſance*, du moins à l'égard de toutes les vérités générales. Car l'eſprit a encore une perception qui regarde l'éxiſtence particuliere des êtres finis hors de nous : connoiſſance qui va au-de-là de la ſimple probabilité, mais qui n'a pourtant pas toute la certitude des deux degrés de connoiſſance dont on vient de parler. Que l'idée que nous recevons d'un objet extérieur ſoit dans notre eſprit, rien ne peut être plus certain, & c'eſt une connoiſſance intuitive. Mais de ſçavoir s'il y a quelque choſe de plus que cette

La Connoiſſance ſenſitive établit l'éxiſtence des Etres particuliers.

CHAP. II. idée qui eſt dans notre eſprit, & ſi de-là nous pouvons inferer certainement l'éxiſtence d'aucune choſe hors de nous qui correſponde à cette idée, c'eſt ce que certaines gens croyent qu'on peut mettre en queſtion; parce que les hommes peuvent avoir de telles idées dans leur eſprit, lorſque rien de tel n'éxiſte actuellement, & que leurs ſens ne ſont affectés de nul objet qui correſponde à ces idées. Pour moi, je crois pourtant que, dans ce cas-là, nous avons un degré d'évidence qui nous éleve au-deſſus du doute. Car je demande à qui que ce ſoit, s'il n'eſt pas invinciblement convaincu en lui-même qu'il a une différente perception, lorſque de jour il vient à regarder le ſoleil, & que de nuit il penſe à cet aſtre; lorſqu'il goûte actuellement de l'abſinthe & qu'il ſent une roſe, ou qu'il penſe ſeulement à ce goût ou à cette odeur? nous ſentons auſſi clairement la différence qu'il y a entre une idée qui eſt renouvellée dans l'eſprit par le ſecours de la mémoire, ou qui nous vient actuellement dans l'eſprit par le moyen des ſens, que nous voyons la différence qui eſt entre deux idées abſ-

lume

lument diſtinctes. Mais ſi quelqu'un me replique qu'un ſonge peut faire le même effet ; & que toutes ces idées peuvent être produites en nous ſans l'intervention d'aucun objet extérieur ; qu'il ſonge, s'il lui plaît, que je lui répons ces deux choſes : Premierement qu'il n'importe pas beaucoup que je leve ou non ce ſcrupule, car ſi tout n'eſt que ſonge, le raiſonnement & tous les argumens qu'on pourroit faire ſont inutiles, la vérité & la connoiſſance n'étant rien du tout : & en ſecond lieu, qu'il reconnoîtra, à mon avis, une différence tout-à-fait ſenſible entre ſonger d'être dans un feu, & y être actuellement. Que s'il perſiſte à vouloir paroître Sceptique juſqu'à ſoûtenir que ce que j'appelle être actuellement dans le feu n'eſt qu'un ſonge, & que par-là nous ne ſçaurions connoître certainement qu'une telle choſe telle que le feu, éxiſte actuellement hors de nous : je répons que comme nous trouvons certainement que le plaiſir ou la douleur vient enſuite de l'application de certains objets ſur nous, deſquels objets nous appercevons l'éxiſtence actuellement ou en ſonge, par le moyen CHAP. II.

CHAP. II. de nos ſens, cette certitude eſt auſſi grande que notre bonheur ou notre miſere, deux choſes au-delà deſquelles nous n'avons aucun intérêt par rapport à notre connoiſſance, ou à notre éxiſtence. C'eſt pourquoi je crois que nous pouvons encore ajoûter aux deux précédentes eſpeces de connoiſſance, celle qui regarde l'éxiſtence des objets particuliers qui éxiſtent hors de nous, en vertu de cette perception & de ce ſentiment intérieur que nous avons de l'introduction actuelle des idées qui nous viennent de la part de ces objets ; & qu'ainſi nous pouvons admettre ces trois ſortes de connoiſſance, ſçavoir l'*intuitive*, la *démonſtrative*, & la *ſenſuive*, entre leſquelles on diſtingue différens degrés & différentes voies d'évidence & de certitude.

La Connoiſſance n'eſt pas toujours claire, quoique les idées le ſoient.

§. 15. Mais puiſque notre connoiſſance n'eſt fondée & ne roule que ſur nos idées, ne s'enſuivra-t-il pas de-là qu'elle eſt conforme à nos idées, & que par-tout où nos idées ſont claires & diſtinctes, ou obſcures & confuſes il en ſera de même à l'égard de notre connoiſſance ; nullement, car notre connoiſſance n'étant autre choſe que la

la perception de la convenance ou de la diſconvenance qui eſt entre deux idées, ſa clarté ou ſon obſcurité conſiſte dans la clarté ou dans l'obſcurité de cette perception, & non pas dans la clarté ou dans l'obſcurtié des idées même : par éxemple, un homme qui a des idées auſſi claires des angles d'un triangle & de l'égalité à deux droits, qu'aucun Mathématicien qu'il y ait dans le monde, peut pourtant avoir une perception fort obſcure de leur convenance, & en avoir par conſequent une connoiſſance fort obſcure. Mais des idées qui ſont confuſes à cauſe de leur obſcurité ou pour quelque autre raiſont, ne peuvent jamais produire de connoiſſance claire & diſtincte, parce qu'à meſure que des idées ſont confuſes, l'eſprit ne ſçauroit juſque-là appercevoir nettement ſi elles conviennent ou non : ou pour exprimer la même choſe d'une maniere qui la rende moins ſujette à être mal interprêtée, quiconque n'a pas attaché des idées déterminées aux mots dont il ſe ſert, ne ſçauroit en former des propoſitions, de la vérité deſquelles il puiſſe être aſſûré. CHAP. II.

CHAPITRE III.

De l'Etenduë de la Connoiſſance humaine.

CHAP. III.

I. Notre Connoiſſance ne va point au-delà de nos idées.

§. 1. LA connoiſſance conſiſtant, comme nous avons déja dit, dans la perception de la convenance ou diſconvenance de nos idées, il s'enſuit de là, premierement, que nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance où nous n'avons aucune idée.

II. Elle ne s'étend pas plus loin que la perception de la convenance ou de la diſconvenance de nos idées.

§. 2. En ſecond lieu, que nous ne ſçaurions avoir de connoiſſance qu'autant que nous pouvons appercevoir cette convenance ou cette diſconvenance: ce qui ſe fait, I. ou par *intuition*, c'eſt-à-dire, en comparant immediatement deux idées; II. ou par *raiſon*, en éxaminant la convenance ou la diſconvenance de deux idées, par l'intervention de quelques autres idées; III. ou enfin, par *ſenſation*, en appercevant l'éxiſtence des choſes particulieres.

III. Notre Connoiſſance intuitive ne s'étend point à toutes les Relations de toutes nos idées.

§. 3. D'où s'enſuit, en troiſiéme lieu, que nous ne ſçaurions avoir une connoiſſance intuitive qui s'étende à toutes nos idées, & à tout ce que nous voudrions ſçavoir ſur leur ſujet; parce que nous ne pouvons point éxaminer & apper-

& appercevoir toutes les relations qui ſe trouvent entr'elles en les comparant immédiatement l'une avec l'autre. Par éxemple, ſi j'ai des idées de deux triangles, l'un oxygone & l'autre amblygone, tracés ſur une baſe égale & entre deux lignes paralléles, je puis appercevoir par une connoiſſance de ſimple vûë que l'un n'eſt pas l'autre, mais je ne ſçaurois connoître par ce moyen ſi ces deux triangles ſont égaux ou non ; parcequ'on ne ſçauroit appercevoir leur égalité ou inégalité en les comparant immédiatement. La différence de leur figure rend leurs parties incapables d'être éxactement & immédiatement appliquées l'une ſur l'autre ; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de faire intervenir quelqu'autre quantité pour les meſurer, ce qui eſt *démontrer*, ou connoître par raiſon. CHAP. III.

§. 4. En quatriéme lieu, il s'enſuit auſſi de ce qui a été obſervé ci-deſſus, que notre connoiſſance raiſonnée ne peut point embraſſer toute l'étenduë de nos idées, parce qu'entre deux différentes idées que nous voudrions éxaminer, nous ne ſçaurions trouver toujours des idées moyennes que nous puiſſions IV. Ni notre connoiſſance Démonſtrative.

CHAP. III. puiſſions lier l'une à l'autre par une connoiſſance intuitive dans toutes les parties de la déduction ; & par-tout où cela nous manque, la connoiſſance & la démonſtration nous manquent auſſi.

V. La connoiſſance ſenſitive eſt moins étenduë que les deux précédentes.

§. 5. En cinquiéme lieu, comme la connoiſſance *ſenſitive* ne s'étend point au-delà de l'éxiſtence des choſes qui frappent actuellement nos ſens, elle eſt beaucoup moins étenduë que les deux précédentes.

VI. Par conſequent, notre Connoiſſance eſt plus bornée que nos idées.

§. 6. De tout cela il s'enſuit évidemment que l'étenduë de notre connoiſſance eſt non-ſeulement au-deſſous de la réalité des choſes, mais encore qu'elle ne répond pas à l'étenduë de nos propres idées. Mais quoique notre connoiſſance ſe termine à nos idées, de ſorte qu'elle ne puiſſe les ſurpaſſer ni en étenduë ni en perfection ; quoique ce ſoit là des bornes fort étroites par rapport à l'étenduë de tous nos êtres, & qu'une telle connoiſſance ſoit bien éloignée de celle qu'on peut juſtement ſuppoſer dans d'autres intelligences créées, dont les lumieres ne ſe terminent pas à l'inſtruction groſſiére qu'on peut tirer de quelques voies de perception,

en

en auſſi petit nombre, & auſſi peu ſubtiles que le ſont nos ſens; ce nous ſeroit pourtant un grand avantage, ſi notre connoiſſance s'étendoit auſſi loin que nos idées, & qu'il ne nous reſtât bien des doutes & bien des queſtions ſur le ſujet des idées que nous avons, dont la ſolution nous eſt connuë, & que nous ne trouverons jamais dans ce Monde, à ce que je crois. Je ne doute pourtant point que dans l'état & la conſtitution préſente de notre nature la connoiſſance humaine ne pût être portée beaucoup plus loin qu'elle ne l'a été juſqu'ici, ſi les hommes vouloient s'employer ſincérement & avec une entiére liberté d'eſprit, à perfectionner les moyens de découvrir la vérité avec toute l'application & toute l'induſtrie qu'ils employent à colorer, ou à ſoûtenir la fauſſeté, à défendre un Syſtême pour lequel ils ſe ſont déclarés, certain Parti & certains interêts où ils ſe trouvent engagés. Mais après cela, je crois pouvoir dire hardiment, ſans faire tort à la perfection humaine, que notre connoiſſance ne ſçauroit jamais embraſſer tout ce que nous pouvons deſirer de connoître touchant les idées que nous avons, CHAP. III.

CHAP. III. ni lever toutes les difficultés & réſoudre toutes les queſtions qu'on peut faire ſur aucune de ces idées. Par éxemple nous avons des idées d'un *quarré*, d'un *cercle*, & de ce qu'emporte égalité ; cependant nous ne ſerons peut-être jamais capables de trouver un cercle égal à un quarré, & de ſçavoir certainement s'il y en a. Nous avons des idées de la *matiere* & de la *penſée* ; mais peut-être ne ſerons nous jamais capables de connoître ſi un être purement matériel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt impoſſible de découvrir par la contemplation de nos propres idées, ſans révélation, (1) ſi Dieu n'a point donné à quel-

(1) le Docteur *Stillingfleet*, ſçavant Prélat de l'Egliſe Anglicane, ayant pris à tâche de refuter pluſieurs opinions de M. Locke répandës dans cet ouvrage, ſe récria principalement ſur ce que M. Locke avance ici : nous ne ſçaurions découvrir, *ſi Dieu n'a point donné à certains amas de matiere, diſpoſés comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de penſer.* La queſtion eſt délicate ; & M. Locke ayant eu ſoin dans le dernier ouvrage qu'il écrivit pour repouſſer les attaques du Dr Stillingfleet, d'étendre ſa penſée ſur cet article, de l'éclaircir, & de la prouver par toutes les raiſons dont il put s'aviſer, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de donner ici un extrait éxact de tout ce qu'il a dit pour établir ſon ſentiment.

La connoiſſance que nous avons, dit d'abord le Dr. Stillingfleet, *étant fondée, ſelon M. Locke, ſur nos idées; & l'idée que nous avons de la matiere en général, étant*

à quelque amas de matiere diſpoſés comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de penſer; ou s'il CHAP. III.

une ſubſtance ſolide, & celle du corps une ſubſtance étenduë ſolide & figurée, dire que la matiere eſt capable de penſer, c'eſt confondre l'idée de la matiere avec l'idée de l'eſprit. Pas plus, répond M. Locke, que je confonds l'idée de la matiere avec l'idée d'un cheval, quand je dis que la matiere en général eſt une ſubſtance ſolide & étenduë, & qu'un cheval eſt un animal, ou une ſubſtance ſolide, étenduë, avec ſentiment & motion ſpontanée. L'idée de la matiere eſt une ſubſtance étenduë & ſolide: par-tout où ſe trouve une telle ſubſtance, là ſe trouve la matiere & l'eſſence de la matiere; quelques autres qualités non contenuës dans cette eſſence, qu'il plaiſe à Dieu d'y joindre par deſſus. Par exemple, Dieu crée une ſubſtance étenduë & ſolide, ſans y joindre par-deſſus aucune autre choſe; & ainſi nous pouvons la conſiderer en repos. Il joint le mouvement à quelques-unes de ſes parties, qui conſervent toujours l'eſſence de la matiere. Il en façonne d'autres parties en plantes, & leur donne toutes les propriétés de la *végétation*, la vie & la beauté qui ſe trouvent dans un roſier & un pommier, par deſſus l'eſſence de la matiere en général, quoiqu'il n'y ait que de la matiere dans le roſier & le pommier. Et à d'autres parties * il ajoûte le ſentiment & le mouvement ſpontanée, & les autres propriétés qui ſe trouvent dans un éléphant. On ne doute point que la puiſſance de Dieu ne puiſſe aller juſques-là, ni que les propriétés d'un roſier, d'un pommier, ou d'un éléphant, ajoûtées à la matiere, changent les propriétés de la matiere. On reconnoit que dans ces choſes la matiere eſt toujours matiere. Mais ſi l'on ſe hazarde d'avancer encore un pas, & de dire que Dieu peut joindre à la matiere, la penſée, la raiſon, & la volition, auſſi-bien que le ſentiment & le mouvement ſpontanée, il ſe trouve auſſi-tôt des gens prêts à limiter la puiſſance du Souverain Créateur, & à nous dire que c'eſt une choſe que Dieu ne peut point faire, parce que cela détruit l'eſſence de la matiere ou

* Le Traducteur a fait en cet endroit des Réflexions qui lui ont paru aſſez importantes, mais qui occupent trop d'eſpace pour être placées commodément ici.

CHAP. III.

s'il a joint & uni à la matiere ainſi diſpoſée une ſubſtance immatérielle qui penſe. Car par rapport à nos notions, il ne

Vous les trouverez à la fin de la Diſſertation de M. Locke, ci-deſſous. p. 406.

ou en change les propriétés eſſentielles. Et pour prouver cette aſſertion, tout ce qu'ils diſent ſe réduit à ceci, que la penſée & la raiſon ne ſont pas renfermées dans l'eſſence de la mariere. Elles n'y ſont pas renfermées, j'en conviens, dit M. Locke; mais une propriété, qui n'étant pas contenuë dans la matiere, vient à être ajoûtée a la matiere, n'en détruit point pour cela l'eſſence, ſi elle la laiſſe être une ſubſtance étenduë & ſolide. Par-tout ou cette ſubſtance ſe rencontre, là eſt auſſi l'eſſence de la matiere. Mais ſi, dès qu'une choſe qui a plus de perfection, eſt ajoûtée à cette ſubſtance, l'eſſence de la matiere eſt détruite, que deviendra l'eſſence de la matiere dans une plante, ou dans un animal dont les propriétés ſont ſi fort au deſſus d'une ſubſtance purement ſolide & étenduë;

Mais, ajoûte-t-on, il n'y a pas moyen de concevoir comment la matiere peut penſer. J'en tombe d'accord, répond M. Locke; mais inférer de là que Dieu ne peut pas donner à la matiere la faculté de penſer, c'eſt dire que la Toute-puiſſance de Dieu eſt renfermée dans des bornes fort étroites, par la raiſon que l'entendement de l'homme eſt lui-même fort borné. Si Dieu ne peut donner aucune puiſſance à une portion de matiere que celle que les hommes peuvent déduire de l'eſſence de la matiere en général; ſi l'eſſence ou les propriétés de la matiere ſont détruites par toutes les qualités qui nous paroiſſent au-deſſus de la matiere, & que nous ne ſçaurions concevoir comme des conſequences naturelles de cette eſſence; il eſt évident que l'eſſence de la matiere eſt détruite dans la plûpart des parties ſenſibles de notre ſyſtême, dans les plantes, & dans les animaux. On ne ſçauroit comprendre comment la matiere pourroit penſer; Donc Dieu ne peut lui donner la puiſſance de penſer. Si cette raiſon eſt bonne, elle doit avoir lieu dans d'autres rencontres. Vous ne pouvez concevoir que la matiere puiſſe attirer la matiere à aucune diſtance, moins encore à la diſtance d'un millier de mille;

Donc

ne nous eſt pas plus mal aiſé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la matiere la faculté

Chap. IIÀ

Donc Dieu ne peut lui donner une telle puiſſance. Vous ne pouvez concevoir que la matiere puiſſe ſentir ou ſe mouvoir, ou affecter un être immatériel & être mûë par cet être : Donc Dieu ne peut lui donner de telles puiſſances : ce qui eſt en effet nier la peſanteur, & la révolution des planettes autour du Soleil, changer les bêtes en pures machines ſans ſentiment ou mouvement ſpontanée, & refuſer à l'homme le ſentiment & le mouvement volontaire.

Portons cette régle un peu plus avant. Vous ne ſçauriez concevoir comment une ſubſtance étenduë & ſolide pourroit penſer ; Donc Dieu ne ſçauroit faire qu'elle penſe. Mais pouvez-vous concevoir comment votre propre ame, ou aucune ſubſtance penſe ? Vous trouvez à la vérité, que vous penſez : Je le trouve auſſi ; mais je voudrois bien que quelqu'un m'apprit comment ſe fait l'Action de penſer ; car j'avoue que c'eſt une choſe tout-à-fait au-deſſus de ma portée. Cependant je ne ſçaurois en nier l'éxiſtence ; quoique je n'en puiſſe pas comprender la maniere. Je trouve que Dieu m'a donné cette faculté, & bien que je ne puiſſe qu'être convaincu de ſa puiſſance à cet égard, je ne ſçaurois pourtant en concevoir la maniere dont il l'éxerce. Et ne ſeroit-ce pas une inſolente abſurdité de nier ſa puiſſance en d'autres cas pareils, par la ſeule raiſon que je ne ſçaurois comprendre comment elle peut être éxercée dans ces cas-là ?

Dieu, *continue M. Locke*, a créé une ſubſtance : que ce ſoit, par exemple, une ſubſtance étenduë & ſolide ; Dieu eſt-il obligé de lui donner, outre l'être, la puiſſance d'agir ; c'eſt ce que perſonne n'oſera dire, à ce que je crois. Dieu peut donc la laiſſer dans une parfaite inactivité. Ce ſera pourtant une ſubſtance. De même Dieu crée ou fait éxiſter de nouveau une ſubſtance immatérielle, qui, ſans doute, ne perdra pas ſon être de ſubſtance, quoique Dieu ne lui donne que cette ſimple éxiſtence ſans lui communiquer aucune activité. Je demande à préſent, quelle puiſſance Dieu peut donner à l'une de ces ſubſtances qu'il ne puiſſe pas donner

CHAP. III. té de penſer, que de comprendre qu'il y joigne une autre ſubſtance avec la faculté de penſer ; puiſque nous ignorons

donner à l'autre ? Dans cet état d'inactivité, il eſt viſible qu'aucune d'elles ne penſe : car penſer étant une action, l'on ne peut nier que Dieu ne puiſſe arrêter l'action de toute ſubſtance créée ſans annihiler la ſubſtance : & ſi cela eſt ainſi, il peut auſſi créer ou faire éxiſter une telle ſubſtance, ſans lui donner aucune action. Par la même raiſon il eſt évident qu'aucune de ces ſubſtances ne peut ſe mouvoir elle-même. Je demande à préſent pourquoi Dieu ne pourroit-il point donner à l'une de ces ſubſtances, qui ſont également dans un état de parfaite inactivité, la même puiſſance de ſe mouvoir qu'il peut donner à l'autre, comme par éxemple, la puiſſance d'un mouvement ſpontanée, laquelle on ſuppoſe que Dieu peut donner à une ſubſtance non ſolide, mais qu'on nie qu'il puiſſe donner à une ſubſtance ſolide.

Si l'on demande à ces gens-là pourquoi ils bornent la Toute puiſſance de Dieu à l'égard de l'une plutôt qu'à l'égard de l'autre de ces ſubſtances, tout ce qu'ils peuvent dire ſe téduit à ceci : Qu'ils ne ſçauroient concevoir comment la ſubſtance ſolide peut jamais être capable de ſe mouvoir elle-même. A quoi je réponds, qu'ils ne conçoivent pas mieux comment une ſubſtance créée non ſolide peut ſe mouvoir. Mais dans une ſubſtance immatérielle il peut y avoir des choſes que vous ne connoiſſez pas. J'en tombe d'accord : & il peut y en avoir auſſi dans une ſubſtance matérielle. Par éxemple, la gravitation de la matiere vers la matiere ſelon différentes proportions qu'on voit à l'œil, pour ainſi dire, montre qu'il y a quelque choſe dans la matiere que nous n'entendons pas, à moins que nous ne puiſſions découvrir dans la matiere une faculté de ſe mouvoir elle-même, ou une attraction inexplicable & inconcevable, qui s'étend juſqu'à des diſtances immenſes & preſque incompréhenſibles. Par conſequent il faut convenir qu'il y a dans les ſubſtances ſolides, auſſi-bien que dans les ſubſtances non ſolides, quelque choſe que nous n'entendons pas. Ce que

nous

rons en quoi consiste la pensée & à quelle espece de substance cet Etre Tout-puissant a trouvé à propos d'accorder

Chap. III.

nous sçavons, c'est que chacune de ces substances peut avoir son éxistence distincte, sans qu'aucune activité leur soit communiquée ; à moins qu'on ne veuille nier que Dieu puisse ôter à un Etre sa puissance d'agir : ce qui passeroit, sans doute, pour une extrême présomption. Et après y avoir bien pensé, vous trouverez en effet qu'il est aussi difficile d'imaginer la puissance de se mouvoir dans un être immatériel, que dans un être matériel : & par consequent, on n'a aucune raison de nier qu'il soit au pouvoir de Dieu de donner, s'il veut, la puissance de se mouvoir à une substance immatérielle, tout aussi-bien qu'à une substance matérielle, puisque nulle de ces deux substances ne peut l'avoir par elle même, & que nous ne pouvons concevoir comment cette puissance peut être en l'une on en l'autre.

Que Dieu ne puisse pas faire qu'une substance soit solide & non-solide en même temps, c'est, je crois, ce que nous pouvons assurer sans blesser le respect qui lui est du. Mais qu'une substance ne puisse point avoir des qualités, des perfections & des puissances, qui n'ont aucune liaison naturelle ou visiblement nécessaire avec la solidité & l'étenduë, c'est témerité à nous qui ne sommes que d'hier & qui ne connoissons rien, de l'assurer positivement. Si Dieu ne peut joindre les choses par des connexions que nous ne sçaurions comprendre, nous devons nier la consistance & l'éxistence de la matiere même ; puisque chaque partie de matiere ayant quelque grosseur, a ses parties unies par des moyens que nous ne sçaurions concevoir. Et par consequent toutes les difficultés qu'on forme contre la puissance de penser attachée à la matiere, fondées sur notre ignorance ou les bornes étroites de notre conception, ne touchent en aucune maniere la puissance de Dieu, s'il veut communiquer à la matiere la faculté de penser ; & ces difficultés ne prouvent point qu'il ne l'ait pas actuellement communiquée à certaines parties de matiere disposées comme il trouve à propos,

jusqu'à

CHAP. III. corder cette puiſſance qui ne ſçauroit être créé qu'en vertu du bon plaiſir & de la bonté du Créateur. Je ne

juſqu'à ce qu'on puiſſe montrer qu'il y a de la contradiction à le ſuppoſer.

Quoique dans cet ouvrage M. Locke ait expreſſément compris la ſenſation ſous l'idée de penſer en général, il parle dans ſa Replique au Dr. Stillingfleet du ſentiment dans les brutes comme d'une choſe diſtincte de la penſée ; parce que ce Docteur reconnoît que les bêtes ont du ſentiment. Sur quoi M. Locke obſerve que ſi ce Docteur donne du ſentiment aux bêtes, il doit reconnoître, ou que Dieu peut donner & donne actuellement la puiſſance d'appercevoir & de penſer à certaines particules de matiére, ou que les bêtes ont des Ames immatérielles, & par conſequent immortelles, ſelon le Dr. Stillingfleet, tout auſſi-bien que les hommes. Mais, *ajoûte M. Locke*, dire que les mouches & les cirons ont des ames immortelles auſſi-bien que les hommes, c'eſt ce qu'on regardera peut-être comme une aſſertion qui a bien la mine de n'avoir été avancée que pour faire valoir une hypothéſe.

Le Docteur Stillingfleet avoit demandé à M. Locke *ce qu'il y avoit dans la matiere qui pût répondre au ſentiment intérieur que nous avons de nos Actions.* Il n'y a rien de tel, répond M. Locke, dans la matiere conſidérée ſimplement comme matiere. Mais on ne prouvera jamais que Dieu ne puiſſe donner à certaines parties de matiere la puiſſance de penſer, en demandant, comment il eſt poſſible de comprendre que le ſimple corps puiſſe appercevoir qu'il apperçoit. Je conviens de la foibleſſe de notre compréhenſion à cet égard : & j'avoüe que nous ne ſçaurions concevoir comment une ſubſtance ſolide, ni même comment une ſubſtance non ſolide créée, penſe : mais cette foibleſſe de notre compréhenſion n'affecte en aucune maniere la puiſſance de Dieu

Le Docteur Stillingfleet avoit dit *Qu'il ne mettoit point de bornes à la Toute-Puiſſance de Dieu, qui peut*, dit-il, *changer un corps en une ſubſtance immatérielle.*

C'eſt-

ne vois pas quelle contradiction il y a, que Dieu cet Etre Penſant, Eternel & Tout-puiſſant donne, s'il, veut, CHAP. III.

C'eſt-à-dire, répond M. Locke, que Dieu peut ôter à une ſubſtance la ſolidité qu'elle avoit auparavant & qui la rendoit matiere, & lui donner enſuite la faculté de penſer, qu'elle n'avoit pas auparavant, & qui la rend Eſprit, *la même ſubſtance reſtant.* Car ſi la même ſubſtance ne *reſte* pas, le corps n'eſt pas changé en une ſubſtance immatérielle, mais la ſubſtance ſolide eſt annihilée avec toutes ſes appartenances, & une ſubſtance immatérielle eſt créée à la place : ce qui n'eſt pas changer une choſe en une autre, mais en détruire une, & en faire une autre de nouveau.

Cela poſé, voici quel avantage M. Locke prétend tirer de cet aveu.

1. Dieu, dites-vous, peut ôter d'une ſubſtance ſolide la ſolidité, qui eſt ce qui la rend ſubſtance ſolide ou corps ; & qu'il peut en faire une ſubſtance immatérielle, c'eſt-à-dire, une ſubſtance ſans ſolidité. Mais cette privation d'une qualité ne donne pas une autre qualité ; & le ſimple éloignement d'une moindre qualité n'en communique pas une plus excellente, à moins qu'on ne diſe que la puiſſance de penſer réſulte de la nature même de la ſubſtance, auquel cas il faut qu'il y ait une puiſſance de penſer par-tout où eſt la ſubſtance. Voilà donc, *ajoûte M. Locke*, une ſubſtance immatérielle ſans faculté de penſer, ſelon les propres Principes du Dr. Stillingfleet.

2. Vous ne nierez pas en ſecond lieu, que Dieu ne puiſſe donner la faculté de penſer à cette ſubſtance ainſi dépouillée de ſolidité, puiſqu'il ſuppoſe qu'elle en eſt renduë capable en devenant immatérielle : d'où il s'enſuit que la même ſubſtance numérique peut être en un certain temps non-penſante, ou ſans faculté de penſer, & dans un autre temps parfaitement penſante, ou douée de la puiſſance de penſer.

3. Vous ne nierez pas non plus, que Dieu ne puiſſe donner la ſolidité à cette ſubſtance, & la rendre encore matérielle. Cela poſé, permettez-moi de vous demander pourquoi Dieu ayant donné à cette ſubſtan-

CHAP. III. veut, quelques degrés de ſentiment, de perception & de penſée à certains amas de matiere créée & inſenſible, qu'il

ce la faculté de penſer après lui avoir ôté la ſolidité, ne peut pas lui redonner la ſolidité ſans lui ôter la faculté de penſer? Après que vous aurez éclairci ce Point, vous aurez prouvé qu'il eſt impoſſible à Dieu, malgré ſa Toute-puiſſance, de donner à une ſubſtance ſolide la faculté de penſer; mais avant cela, nier que Dieu puiſſe le faire, c'eſt nier qu'il puiſſe faire ce qui de ſoi eſt poſſible, & par conſequent mettre des bornes à la Toute-puiſſance de Dieu

Enfin M. Locke déclare que s'il eſt d'une dangereuſe conſequence de ne pas admettre comme une vérité inconteſtable l'immatérialité de l'Ame, ſon Antagoniſte devoit l'établir ſur de bonnes preuves; à quoi il étoit d'autant plus obligé que, ſelon lui, *rien n'aſſure mieux les grandes fins de la Religion & de la Morale que les preuves de l'Immortalité de l'ame, fondées ſur ſa nature & ſur ſes propriétés, qui font voir qu'elle eſt immatérielle. Car quoiqu'il ne doute point que Dieu ne puiſſe donner l'Immortalité à une ſubſtance matérielle*, il dit expreſſément, que c'eſt *beaucoup diminuer l'évidence de l'immortalité que de la faire dépendre entierement de ce que Dieu lui donne ce dont elle n'eſt pas capable de ſa propre nature.* M. Locke ſoutient que c'eſt dire nettement, que la fidélité de Dieu n'eſt pas un fondement aſſez ferme & aſſez ſûr pour s'y repoſer, ſans le concours du témoignage de la raiſon; ce qui eſt autant que ſi l'on diſoit que Dieu ne doit pas en être cru ſur ſa parole, ce qui ſoit dit ſans blaſphême, à moins que ce qu'il révéle ne ſoit en ſoi-même ſi croyable qu'on en puiſſe être perſuadé ſans révélation. *Si c'eſt là*, ajoûte M. Locke, *le moyen d'accréditer la Religion Chrétienne dans tous ſes Articles, je ne ſuis pas fâché que cette méthode ne ſe trouve point dans aucun de mes ouvrages: car pour moi, je crois qu'une telle choſe m'auroit attiré (& avec raiſon) un reproche de Scepticiſme. Mais je ſuis ſi éloigné de m'expoſer à un pareil reproche ſur cet article, que je ſuis fortement perſuadé qu'encore qu'on ne puiſſe pas montrer que l'Ame eſt immatérielle,*

cela

qu'il joint enſemble comme il le trouve à propos ; quoique j'aye prouvé, ſi je ne me trompe, (*Liv. VI. Ch.* 10.) CHAP. III.

cela ne diminue nullement l'évidence de ſon Immortalité ; parce que la fidélité de Dieu eſt une démonſtration de la vérité de tout ce qu'il a révélé, & que le manque d'une autre démonſtration ne rend pas douteuſe une Propoſition démontrée.

Au reſte M. Locke ayant prouvé par des paſſages de *Virgile*, & de *Ciceron* que l'uſage qu'il faiſoit du mot *Eſprit* en le prenant pour une ſubſtance penſante ſans en exclure la matérialité, n'étoit pas nouveau, le Dr. Stillingfleet ſoutient que ces deux Auteurs diſtinguoient expreſſément l'Eſprit du Corps. A cela M. Locke répond qu'il eſt très-convaincu que ces Auteurs ont diſtingué ces deux choſes, c'eſt-a-dire que par *Corps* ils ont entendu les parties groſſieres & viſibles d'un homme, & par *Eſprit* une matiere ſubtile, comme le *vent*, le *feu* ou *l'éther*, par ou il eſt évident qu'ils n'ont pas prétendu dépouiller l'Eſprit de toute eſpece de matérialité. Ainſi Virgile décrivant l'Eſprit ou l'Ame d'Anchiſe, que ſon Fils veut embraſſer, nous dit :

* *Ter conatus ibi collo dare brachia circum :*
Ter fruſtra comprenſa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique ſimillima ſomno.

* *Æneid. Lib.* VI. *v.* 700. &c.

Et Ciceron ſuppoſe dans le premier Livre des *Queſtions Tuſculanes*, qu'elle eſt air ou feu : *Animi ſit Animus* (*a*) dit-il, *igniſve nejcio*, ou bien un air enflammé, (*b*) *inflammata anima*, ou une Quinteſcence introduite par Ariſtote, (*c*) *quinta quædam natura ab Ariſtotele introducta.*

[*a*] *Cap.* 25. [*b*] *Cap.* 18. [*c*] *Cap.* 26.

M. Locke conclut enfin que, tant s'en faut qu'il y ait de la contradiction à dire que *Dieu peut donner s'il veut, à certains amas de matiere diſpoſés comme il le trouve à propos, la faculté d'appercevoir & de penſer*, perſonne n'a prétendu trouver en cela aucune contradiction avant Descartes qui pour en venir-là dépouille les bêtes de tout ſentiment, contre l'expérience la plus

CHAP. III. 10.) que c'eſt une parfaite contradiction de ſuppoſer que la matiere qui de ſa nature eſt évidemment deſtituée de ſentiment

plus palpable. Car autant qu'il a pu s'en inſtruire par lui-méme ou ſur le rapport d'autrui, les Peres de l'Egliſe Chrétienne n'ont jamais entrepris de démontrer, que la matiere fût incapable de recevoir, des mains du Créateur, le pouvoir de ſentir, d'appercevoir, & de penſer

REFLEXIONS *ſur la maniere dont M. Locke introduit ſon opinion ſur la cauſe du ſentiment qu'on remarque dans les bêtes.*

Il faut d'abord excepter les Cartéſiens qui ne donnent ni ſentiment ni mouvement ſpontanée à l'Eléphant. M. Locke en convient puiſqu'il ſe joue, en pluſieurs endroits de ſon Livre, de la méchanique que les Cartéſiens ont imaginée pour oter tout ſentiment aux bêtes, *quoiqu'elles en donnent toutes les démonſtrations imaginables*, (je copie ſes propres termes) *excepté qu'elles ne nous le diſent pas elles-mêmes.* Les Cartéſiens qu'apparemment M. Locke a compté pour rien à cauſe de leur petit nombre, pourront lui repliquer, que, *ſi Dieu a joint à certaines parties de matiere le ſentiment & le mouvement ſpontanée qui ſe trouvent dans l'Eléphant*, de quoi l'on ne doute point, ſelon M. Locke, la matiere eſt non ſeulement capable de penſer, mais qu'elle penſe actuellement. Et par conſequent, lui diront-ils, la Queſtion eſt toute décidée. Mais ce que vous nous donnez ici pour avéré, n'eſt en effet qu'une pure *petition de Principe* juſqu'a ce que vous en ayez vérifié la certitude par des preuves phyſiques d'une évidence inconteſtable.

Pour le reſte des hommes, les Sçavans de profeſſion, le ſimple Peuple, ils reconnoiſſent tous avec M. Locke, que l'éléphant a du ſentiment, qu'il va & vient comme il lui plait. Mais comme ils ne font pas difficulté non plus d'accorder à l'éléphant la Penſée, la Raiſon & la Mémoire, je ne ſçaurois comprendre pourquoi, apres que M. Locke a dit qu'à certaines parties

ſentiment & de penſée, puiſſe être ce premier Etre penſant qui éxiſte de tout Eternité. Car comment un homme

CHAP. III.

parties de matiere Dieu communique *le ſentiment & le mouvement ſpontanée, & les autres propriétés qui ſe trouvent dans un Eléphant, & qu'on n doute point que la Puiſſance de Dieu ne puiſſe aller juſqu-là*, il ajoûte, que *ſi l'on ſe hazarde d'avancer encore un pas, & de dire que Dieu peut joindre à la matiere, la penſée, la raiſon & la volition, auſſi-bien que le ſentiment & le mouvement ſpontanée, il ſe trouve auſſi-tôt des gens prêts à limiter la Puiſſance du Souverain Créateur.* Ici M. Locke confond d'abord deux choſes qui doivent être exactement diſtinguées, un Fait qu'on lui accorde, & la cauſe de ce Fait que perſonne avant lui n'a oſé déterminer, excepté les Epicuriens qui l'ont déterminée hardiment, mais ſans en avoir jamais donné la moindre preuve. Il eſt bien vrai, que preſque tous les hommes donnent le ſentiment & la mouvement ſpontanée à l'éléphant, au chien, au chat &c. Mais ils n'ont jamais prétendu connoître quelle eſt la cauſe de ce ſentiment, ce que M. Locke ſuppoſe rapidemenet ici comme une ſeule & même choſe que tout le monde reconnoît ſans peine. *Dieu*, dit-il *ajoûte le ſentiment & le mouvement ſpontanée aux parties de matiere dont eſt compoſé l'éléphant.* Par-là il nous donne, adroitement, ou ſans y penſer, la cauſe de ce ſentiment comme un point évident, inconteſtable, & reconnu de tout le monde. Mais ce point eſt ſi peu reconnu de tout le monde, que de cent mille perſonnes qui donnent le ſentiment à l'éléphant, il n'y en a pas dix qui ayent jamais penſé à ce qui peut être la cauſe de ce ſentimect.

M. Locke ſe trompe encore, de s'imaginer qu'on lui niera que Dieu puiſſe joindre à la Matiere, la penſée, la raiſon, la volition, après lui avoir accordé que Dieu a joint le ſentiment à la matiere qui compoſe l'éléphant. Dans les Bêtes la cauſe du *ſentiment* eſt tout auſſi difficile à expliquer que la penſée & la raiſon. Ce premier point nettement & phyſiquement éclairci, l'autre ſeroit apparemment très-aiſé à démontrer.

CHAP. III.

homme peut-il s'assûrer, que quelques perceptions, comme vous diriez le Plaisir & la Douleur, ne sçauroient le rencontrer

montrer, mais *hoc opus hic labor est.* Il n'y a, comme je viens de dire, que les Epicuriens qui ayent décidé hardiment, que l'Eléphant, auquel ils donnent le sentiment, le mouvemnt spontanée, la pensée, la raison, la mémoire, n'étoit que pure matiere non plus que le rosier & le pommier. Comme ils ne reconnoissoient quoique ce soit qui éxistât réellement que leurs Atomes, petits corps très-subtils, mobiles de leur nature, & d'une viteſſe inconcevable, indivisibles par leur extrême dureté, destitués de raison & d'intelligence, absolument insensibles, ils faisoient dépendre du concours purement fortuit de ces Atomes, tout ce qui existe & qui pourra jamais éxister, les animaux brutes, les étoiles, les plantes, les hommes, leurs pensées, leurs réflexions, leurs raisonnemens les plus suivis, les plus profonds, les plus subtils, le sentiment dans les bêtes, leur mémoire, leur raison, &c. C'étoit-là leur grand principe, la base de tous leurs raisonnemens sur la nature des choses. Ils l'ont publié, tourné en tout sens, & répété cent & cent fois dans leurs Ouvrages; mais l'ont-ils prouvé? Nullement, comme l'a reconnu de bonne foi un fameux Disciple de Gassendi, *Bernier*, l'un des plus sinceres Philosophes qui ayent paru dans le dix-septiéme & le dix-huitiéme Siecle. Quoique *neuf*, comme il le dit lui-même (*a*), *dans l'Ecole des Atomes*, il a rejetté ce Principe, & l'a solidement refuté dans une *Lettre écrite de Chiras en Perſe* à son ami *Chapelle*, autre Disciple de Gassendi. Je n'ai garde de vous transcrire ici tout ce qu'il dit contre ce Dogme Epicurien dont M. Locke a fait voir l'extravagance dans son Chapitre, *De l'éxistence de Dieu.* Mais je ne puis me dispenser d'en citer un Passage concernant le sujet de cette longue Note, je veux dire la cause du *sentiment* que Bernier accorde aux bêtes tout aussi franchement que M. Locke. La voici en propres termes. *Eh Dieu, mon cher*, dit-il à son ami Chapelle (*b*), *ne sommes-nous pas, cent & cent fois, tombés d'accord ensemble vous & moi*

[*d*] Lettre envoyée de *Chiras* en Perſe, le 10. Juin 1668. à Mr. CHAPELLE. pag. 28.

[*b*] Ibid. 65. 66.

rencontre dans certains Corps, modifiés & mûs d'une certaine maniere, auſſi bien que dans une ſubſtance immatérielle CHAP. III.

moi, que quelque force que nous puiſſions faire ſur notre eſprit, nous ne ſçaurions jamais concevoir comme quoi de corpuſcules inſenſibles *il en puiſſe jamais réſulter rien de* ſenſible, *ſans qu'il intervienne rien que d'inſenſible; & qu'avec tous leurs Atômes, quelque petits, quelques mobiles qu'ils les faſſent, quelques mouvemens & quelques figures qu'ils leur donnent, & en quelqu'ordre, mélange, & diſpoſition qu'ils nous les puiſſent faire venir; & même quelqu'induſtrieuſe main qui les pût conduire, ils ne ſçauroient jamais (demeurans dans leur ſuppoſition, que ces Corpuſcules n'ayent point d'autres propriétés ou perfections que celles que j'ai dit) nous faire imaginer comme quoi il en puiſſe réſulter un Compoſé, je ne dis point qui ſoit raiſonnant comme l'homme, mais qui ſoit ſimplement* ſenſitif, *comme pourroit être le plus vil & le plus imparfait verm'ſſeau de terre qui ſe trouve?*

Il paroit évidemment, par la concluſion de ce long paſſage, que Bernier étoit fort éloigné de penſer, que l'éléphant, qu'il reconnoiſſoit doué de ſentiment fût purement matériel, ce que M. Locke ſoutient comme un fait généralement reconnu, *dont on ne doute point*, dit-il en termes exprès. De ſçavoir maintenant quel uſage il va faire de ce fait, qu'il donne pour inconteſtable, mais qui lui eſt hautement conteſté par les Cartéſiens, dont le gros des hommes ignorent abſolument la cauſe, & que quantité de bons Eſprits n'oſeroient expliquer; de ſçavoir, dis-je, quelle influence peut avoir ce Fait ſur tous les raiſonnemens que M. Locke entaſſe dans la ſuite de cette Diſſertation, pour nous faire voir que la matiere peut devenir capable de penſer; je n'ai ni le loiſir, ni aſſez de pénétration d'eſprit, pour pouvoir ſuivre M. Locke dans tous les tours & détours de ce Labyrinthe. Depuis long-temps je conſidere cette Queſtion, & la plupart des ſubtilités métaphyſiques, comme les raiſins que le renard de la fable voyoit au haut d'une treille qui lui paroiſſoient beaux & couverts d'une peau vermeille. Pour moi, je ne ſçai s'ils ſont auſſi beaux

CHAP. III. rielle en conſequence du mouvement des parties du corps ? Le corps, autant que nous pouvons le concevoir, n'eſt capable que de frapper & d'affecter un corps : & le mouvement ne peut produire autre choſe que du mouvement, ſi nous nous en rapportons à tout ce que nos idées nous peuvent fournir ſur ce ſujet ; de ſorte que lorſque nous convenons que le corps produit le plaiſir ou la douleur, ou bien l'idée d'une couleur ou d'un ſon, nous ſommes obligés d'abandonner notre raiſon, d'aller au-delà de nos propres idées, & d'attribuer cette production au ſeul bon plaiſir de notre Créateur. Or puiſque nous ſommes contrains de reconnoître que Dieu a communiqué au mouvement des effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le mouvement ſoit capable de produire, quelle raiſon avons-nous de conclure qu'il ne pourroit pas ordonner que ces effets ſoient produits dans un ſujet que nous ne ſçaurions concevoir capable

beaux & auſſi bons qu'on nous le dit. J'ai la vuë trop courte pour m'en aſſurer. Qu'ils le ſoient ou non, je dis plus naïvement que le Renard, *je ne vois aucun effet pour y atteindre*, parce que je me ſens incapable de monter ſi haut.

pable de les produire, auſſi bien que dans un ſujet ſur lequel nous ne ſçaurions comprendre que le mouvement de la matiere puiſſe opérer en aucune maniere ? Je ne dis point ceci pour diminuer en aucune ſorte la croyance de l'*immaterialité* de l'ame. Je ne parle point ici de probabilité, mais d'une connoiſſance évidente ; & je crois que non ſeulement c'eſt une choſe digne de la modeſtie d'un Philoſophe de ne pas prononcer en maître, lorſque l'évidence requiſe pour produire la connoiſſance, vient à nous manquer, mais encore, qu'il nous eſt utile de diſtinguer juſqu'où peut s'étendre notre connoiſſance ; car l'état où nous ſommes préſentement, n'étant pas un *état de viſion*, comme parlent les Théologiens, la Foi & la Probabilité nous doivent ſuffire ſur pluſieurs choſes. Et à l'égard de l'*immatérialité de l'ame* dont il s'agit préſentement, ſi nos facultés ne peuvent parvenir à une certitude démonſtrative ſur cet Article nous ne le devons pas trouver étrange. Toutes les grandes fins de la Morale & de la Religion ſont établies ſur d'aſſez bons fondemens ſans le ſecours des preuves de CHAP. III.

CHAP. III. l'immatérialité de l'ame tirées de la Philoſophie ; puiſqu'il eſt évident que celui qui a commencé à nous faire ſubſiſter ici comme des êtres ſenſibles & intelligens, & qui nous a conſervés pluſieurs années dans cet état, peut & veut nous faire jouïr encore d'un pareil état de ſenſibilité dans l'autre Monde, & nous y rendre capables de recevoir la rétribution qu'il a deſtinée aux hommes ſelon qu'ils ſe ſeront conduits dans cette vie. C'eſt pourquoi la néceſſité de ſe déterminer pour ou contre l'immatérialité de l'ame n'eſt pas ſi grande, que certaines gens trop paſſionnés pour leurs propres ſentimens ont voulu le perſuader : dont les uns ayant l'eſprit trop enfoncé, pour ainſi dire, dans la matiere, ne ſçauroient accorder aucune éxiſtence à ce qui n'eſt pas matériel : & les autres ne trouvant point que la *penſée* ſoit renfermée dans les facultés naturelles de la matiere, après l'avoir éxaminée en tout ſens avec toute l'application dont ils ſont capables, ont l'aſſûrance de conclure de-là, que Dieu lui-même ne ſçauroit donner la vie & la perception à une ſubſtance ſolide. Mais quiconque conſiderera

ſiderera combien il nous eſt difficile d'allier la ſenſation avec une matiere étenduë, & l'éxiſtence avec une choſe qui n'ait abſolument point d'étenduë; confeſſera qu'il eſt fort éloigné de connoître certainement ce que c'eſt que ſon ame. C'eſt-là, dis-je, un point qui me ſemble tout-à-fait au-deſſus de notre connoiſſance. Et qui voudra ſe donner la peine de conſiderer & d'éxaminer librement les embarras & les obſcurités impénétrables de ces deux hypothéſes, n'y pourra guéres trouver de raiſons capables de le déterminer entierement pour ou contre la *matérialité* de l'ame; puiſque de quelque maniere qu'il regarde l'ame, ou comme une ſubſtance non-étenduë, ou comme de la matiere étenduë qui penſe, la difficulté qu'il aura de comprendre l'une ou l'autre de ces choſes l'entraînera toujours vers le ſentiment oppoſé, lorſqu'il n'aura l'eſprit appliqué qu'à l'un des deux : Méthode déraiſonnable qui eſt ſuivie par cértaines perſonnes, qui voyant que des choſes conſiderées d'un certain côté ſont tout-à fait incompréhenſibles, ſe jettent tête baiſſée dans le parti oppoſé, quoiqu'il ſoit auſſi inintelligible à qui- CHAP. III.

CHAP. III.

conque l'éxamine ſans préjugé. Ce qui ne ſert pas ſeulement à faire voir la foibleſſe & l'imperfection de nos connoiſſances, mais auſſi le vain triomphe qu'on prétend obtenir par ces ſortes d'argumens, qui fondés ſur nos propres vuës, peuvent à la vérité nous convaincre que nous ne ſçaurions trouver aucune certitude dans un des côtés de la queſtion, mais qui par-là ne contribuent en aucune maniere à nous approcher de la vérité, ſi nous embraſſons l'opinion contraire, qui nous paroîtra ſujette à d'auſſi grandes difficulté, dès-que nous viendrons à l'éxaminer ſérieuſement. Car quelle ſûreté, quel avantage peut trouver un homme à éviter les abſurdités & les difficultés inſurmontables qu'il voit dans une opinion, ſi pour cela il embraſſe celle qui lui eſt oppoſée, quoique bâtie ſur quelque choſe d'auſſi inexpliquable, & qui eſt autant éloigné de ſa compréhenſion ? On ne peut nier que nous n'ayions en nous quelque choſe qui penſe ; le doute même que nous avons ſur ſa nature, nous eſt une preuve indubitable de la certitude de ſon éxiſtence ; mais il faut ſe réſoudre à ignorer de quelle eſpece d'Etre elle eſt.

eſt. Du reſte, c'eſt en vain qu'on voudroit à cauſe de cela douter de ſon éxiſtence ; comme il eſt déraiſonnable, en pluſieurs autres rencontres, de nier poſitivement l'éxiſtence d'une choſe, parce que nous ne ſçaurions comprendre ſa nature. Car je voudrois bien ſçavoir quelle eſt la ſubſtance actuellement éxiſtante qui n'ait pas en elle-même quelque choſe qui paſſe viſiblement les lumieres de l'Entendement Humain ? S'il y a d'autres Eſprits qui voyent & qui connoiſſent la nature & la conſtitution intérieure des choſes, comme on n'en peut douter, combien leur connoiſſance doit-elle être ſupérieure à la nôtre ? Et ſi nous ajoûtons à cela une plus vaſte compréhenſion qui les rende capables de voir tout à la fois la connexion & la convenance de quantité d'idées, & qui leur fourniſſe promptement les preuves moyennes que nous ne trouvons que pié-à-pié, lentement, avec beaucoup de peine, & après avoir tâtonné longtemps dans les ténébres, ſujets d'ailleurs à oublier une de ces preuves avant que d'en avoir trouvé une autre ; nous pouvons imaginer par conjecture, quelle eſt une partie du bonheur

Chap. III.

CHAP. III. des Eſprits du premier Ordre, qui ont la vuë plus vive & plus pénétrante, & un champ de connoiſſance beaucoup plus vaſte que nous. Mais pour revenir à notre ſujet, notre connoiſſance ne ſe termine pas ſeulement au petit nombre d'idées que nous avons; & à ce qu'elles ont d'imparfait, elle reſte même en deçà, comme nous l'allons voir à cette heure, en éxaminant juſqu'où elle s'étend.

Juſqu'où s'étend notre Connoiſſance.

§. 7. Les affirmations ou négations que nous faiſons ſur le ſujet des idées que nous avons peuvent ſe réduire, comme j'ai déja dit, en général, à ces quatre eſpéces, *identité*, *coéxiſtence*, *relation*, & *éxiſtence réelle*. Voyons juſqu'où notre connoiſſance s'étend à l'égard de chacun de ces articles en particulier.

1. Notre connoiſſance d'identité & de diverſité va auſſi loin que nos idées.

§. 8. Premierement, à l'égard de l'identité & de la diverſité conſidérées comme une ſource de la convenance ou de la diſconvenance de nos idées, notre connoiſſance de ſimple vuë eſt auſſi étenduë que nos idées mêmes; car l'eſprit ne peut avoir aucune idée qu'il ne voie auſſi tôt par une connoiſſance de ſimple vuë qu'elle eſt ce qu'elle eſt, & qu'elle eſt différente de toute autre. §. 9.

§. 9. Quant à la ſeconde eſpéce qui eſt la convenance ou la diſconvenance de nos idées par rapport à leur *coéxiſtence*, notre connoiſſance ne s'étend pas fort loin à cet égard, quoi que ce ſoit en cela que conſiſte la plus grande & la plus importante partie de nos connoiſſances touchant les ſubſtances. Car nos idées des eſpéces des ſubſtances ne ſont autre choſe, comme j'ai déja montré, que certaines collections d'idées ſimples, unies en un ſeul ſujet, & qui par-là coéxiſtent enſemble. Par éxemple, notre idée de *flamme*, c'eſt un corps chaud, lumineux, & qui ſe meut en haut; & celle d'*or*, un corps peſant juſqu'à un certain degré, jaune, malléable, & fuſible; de ſorte que les deux noms de ces différentes ſubſtances, *flamme* & *or*, ſignifient ces idées complexes, ou telles autres qui ſe trouvent dans l'eſprit des hommes. Et lorſque nous voulons connoître quelque choſe de plus, touchant ces ſubſtances ou aucune autre eſpéce de ſubſtances, nos recherches ne tendent qu'à ſçavoir quelles autres Qualités ou Puiſſances ſe trouvent ou ne ſe trouvent pas dans ces ſubſtances, c'eſt à-dire, quelles

Chap. III. 11. Celle de la convenance ou diſconvenance de nos idées par rapport à leur coéxiſtence ne s'étend pas fort loin.

CHAP. III. autres idées ſimples coéxiſtent, ou ne coéxiſtent pas avec celles qui conſtituent notre idée complexe.

Parce que nous ignorons la connexion qui eſt entre la plûpart des idées ſimples.

§. 10. Quoi que ce ſoit-là une partie fort importante de la ſcience humaine, elle eſt pourtant fort bornée, & ſe réduit preſque à rien. La raiſon de cela eſt, que les idées ſimples qui compoſent nos idées complexes des ſubſtances, ſont de telle nature, qu'elles n'emportent avec elles aucune liaiſon viſible & neceſſaire, ou aucune incompatibilité avec aucune autre idee ſimple, dont nous voudrions connoître la coéxiſtence avec l'idée complexe que nous avons déja.

Et ſur-tout celles des Secondes Qualités.

§. 11. Les idées dont nos idées complexes des ſubſtances ſont compoſées, & ſur quoi roule preſque toute la connoiſſance que nous avons des ſubſtances, ſont celles des *ſecondes Qualités*. Et comme toutes ces ſecondes Qualités dépendent, ainſi que nous l'avons * déja montré des *premieres Qualités* des particules inſenſibles des ſubſtances, ou ſi ce n'eſt delà, de quelque choſe encore plus éloigné de notre compréhenſion ; il nous eſt impoſſible de connoître la liaiſon ou l'incompatibilité qui ſe trouve

* *Liv. II. Ch. VIII.*

trouve entre ces ſecondes Qualités : car ne connoiſſant pas la ſource d'où elles découlent, je veux dire la groſſeur, la figure & la contexture des parties d'où elles dépendent, & d'où réſultent, par éxemple, les qualités qui compoſent notre idée complexe de l'*or*, il eſt impoſſible que nous puiſſions connoître quelles autres qualités procédent de la même conſtitution des parties inſenſibles de l'or, ou ſont incompatibles avec elle, & doivent par conſequent coéxiſter toujours avec l'idée complexe que nous avons de l'or, ou ne pouvoir ſubſiſter avec une telle idée. CHAP. III.

§. 12. Outre cette ignorance où nous ſommes à l'égard des *premieres Qualités* des parties inſenſibles des corps d'où dépendent toutes leurs ſecondes qualités, il y a une autre ignorance encore plus incurable, & qui nous met dans une plus grande impuiſſance de connoître certainement la *coéxiſtence* ou la *non coéxiſtence* de différentes idées dans un même ſujet ; c'eſt qu'on ne peut découvrir aucune liaiſon entre une ſeconde qualité & les premieres qualités dont elle dépend.

Parce que nous n'ſçaurions découvrir la connexion qui eſt entre aucune ſeconde Qualité & les premieres Qualités.

CHAP. III. §. 13. Que la groſſeur, la figure & le mouvement d'un corps cauſent du changement dans la groſſeur, dans la figure & dans le mouvement d'un autre corps ; c'eſt ce que nous pouvons fort bien comprendre. Que les parties d'un corps ſoient diviſées en conſequence de l'intruſion d'un autre corps ; & qu'un corps ſoit transféré du repos au mouvement par l'impulſion d'un autre corps, ces choſes, & autres ſemblables nous paroiſſent avoir quelque liaiſon l'une avec l'autre. Et ſi nous connoiſſions ces premieres qualitées des corps, nous aurions ſujet d'eſpérer que nous pourrions connoître un beaucoup plus grand nombre de ces différentes manieres dont les corps opérent l'un ſur l'autre. Mais notre eſprit étant incapable de découvrir aucune liaiſon entre ces premieres qualités des corps, & les ſenſations qui ſont produites en nous par leur moyen, nous ne pouvons jamais être en état d'établir des régles certaines & indubitables de la conſequence ou de la coéxiſtence d'aucunes ſecondes qualités, quand bien nous pourrions découvrir la groſſeur, la figure ou le mouvemeur des parties inſen-

Insensibles qui les produisent immé- Chap. III.
diatement. Nous sommes si éloignés de connoître quelle figure, quelle grosseur, ou quel mouvement de parties produit la couleur jaune, un goût de douceur, ou un son aigu, que nous ne sçaurions comprendre comment aucune grosseur, aucune figure, ou aucun mouvement de parties peut jamais être capable de produire en nous l'idée de quelque couleur, de quelque goût, ou de quelque son que ce soit. Nous ne sçaurions, dis-je, imaginer aucune connexion entre l'une & l'autre de ces choses.

§. 14. Ainsi, quoi que ce soit uniquement par le secours de nos idées que nous pouvons parvenir à une connoissance certaine & générale, c'est en vain que nous tâcherions de découvrir par leur moyen quelles sont les autres idées qu'on peut trouver constamment jointes avec celles qui constituent notre idée complexe de quelque substance que ce soit; puisque nous ne connoissons point la constitution réelle des petites particules d'où dependent leurs secondes qualités, & que, si elle nous étoit connuë, nous ne sçaurions découvrir aucune liaison

CHAP. III. liaiſon néceſſaire entre telle ou telle conſtitution des corps & aucune de leurs ſecondes qualités, ce qu'il faudroit faire néceſſairement avant que de pouvoir connoître leur coéxiſtence néceſſaire. Et par conſequent, quelle que ſoit notre idée complexe d'aucune eſpece de ſubſtance, à peine pouvons-nous déterminer certainement, en vertu des idées ſimples qui y ſont renfermées, la coéxiſtence néceſſaire de quelque autre qualité que ce ſoit. Dans toutes ces recherches notre connoiſſance ne s'étend guére au-delà de notre expérience. A la vérité, quelque peu de premieres qualités ont une dépendance néceſſaire & une viſible liaiſon entr'elles; ainſi la figure ſuppoſe néceſſairement l'étenduë; & la réception ou la communication du mouvement par voie d'impulſion ſuppoſe la ſolidité. Mais quoi qu'il y ait une telle dépendance entre ces idées, & peut-êrte entre quelques autres, il y en a pourtant ſi peu qui ayent une connexion viſible, que nous ne ſçaurions découvrir par intuition ou par démonſtration que la coéxiſtence de fort peu de qualités qui ſe trouvent unies dans les ſubſtan-

ces;

ces ; de ſorte que pour connoître quelles qualités ſont renfermées dans les ſubſtances, il ne nous reſte que le ſimple ſecours des ſens. Car de toutes les qualités qui coéxiſtent dans un ſujet ſans cette dépendance & cette évidente connexion de leurs idées, on n'en ſçauroit remarquer deux dont on puiſſe connoître certainement qu'elles coéxiſtent, qu'entant que l'expérience nous en aſſûre par le moyen de nos ſens. Ainſi, quoique nous voyions la couleur jaune ; & que nous trouvions, par expérience, la peſanteur, la malléabilité, la fuſibilité & la fixité unies dans une piéce d'or ; cependant parce que nulle de ces idées n'a aucune dépendance viſible, ou aucune liaiſon néceſſaire avec l'autre, nous ne ſçaurions connoître certainement que là où ſe trouvent quatre de ces idées, la cinquiéme y doive être auſſi, quelque probable qu'il ſoit qu'elle y eſt effectivement ; parce que la plus grande probabilité n'emporte jamais certitude, ſans laquelle il ne peut y avoir aucune véritable connoiſſance. Car la connoiſſance de cette coéxiſtence ne peut s'étendre au-delà de la perception qu'on en a : & dans les ſujets parti- CHAP. III.

CHAP. III. particuliers on ne peut appercevoir cette coéxiſtence que par le moyen des ſens, ou en général que par la connexion néceſſaire des idées mêmes.

La connoiſſance de l'incompatibilité des idées dans un même ſujet, s'étend plus loin que celle de leur coéxiſtence.

§. 15. Quant à l'incompatibilité des idées dans un même ſujet, nous pouvons connoître qu'un ſujet ne ſçauroit avoir, de chaque eſpece de premieres qualités, qu'une ſeule à la fois. Par éxemple, une étenduë particuliere, une certaine figure, un certain nombre de parties, un mouvement particulier exclut toute autre étenduë, toute autre figure, tout autre mouvement & nombre de parties. Il en eſt certainement de même de toutes les idées ſenſibles particulieres à chaque ſens; car toute idée de chaque ſorte qui eſt préſente dans un ſujet, exclut tout autre de cette eſpéce : aucun ſujet, par éxemple, ne peut avoir deux odeurs, ou deux couleurs dans un même temps. Mais, dira-t-on peut-être, ne voit-on pas en même temps deux couleurs dans une Opale, ou dans l'infuſion du bois, nommé *Lignum Nephreticum?* A cela je répons que ces corps peuvent exciter dans le même temps des couleurs différentes dans des yeux diverſement placés : mais

mais auſſi j'oſe dire que ce ſont différentes parties de l'objet, qui réfléchiſſent les particules de lumiere vers des yeux diverſement placés; de ſorte que ce n'eſt pas la même partie de l'objet, ni par conſequent le même ſujet qui paroît jaune & azur dans le même temps. Car il eſt auſſi impoſſible que dans le même temps une ſeule & même particule d'un corps modifie ou réfléchiſſe différemment les rayons de lumiere, qu'il eſt impoſſible qu'elle ait deux différentes figures & deux différentes contextures dans le même temps. Chap. III.

§. 16. Pour ce qui eſt de la puiſſance qu'ont les ſubſtances de changer les qualités ſenſibles des autres corps, ce qui fait une grande partie de nos recherhes ſur les ſubſtances, & qui n'eſt pas une branche peu importante de nos connoiſſances, je doute qu'à cet égard notre connoiſſance s'étende plus loin que notre expérience, ou que nous puiſſions découvrir la plûpart de ces Puiſſances & être aſſurés qu'elles ſont dans un ſujet en vertu de la liaiſon qu'elles ont avec aucune des idées qui conſtituent ſon eſſence par rapport à nous. Car comme les *Puiſ-*

Celle de la coéxiſtence des Puiſſances ne s'étend pas fort avant.

CHAP. III.

Puiſſances actives & *paſſives* des corps, & leurs manieres d'opérer conſiſtent dans une certaine contexture & un certain mouvement de parties que nous ne ſçaurions découvrir en aucune maniere, ce n'eſt que dans fort peu de cas que nous pouvons être capables d'appercevoir comment elles dépendent de quelqu'une des idées qui conſtituent l'idée complexe que nous nous formons d'une telle eſpéce de choſes, ou comment elles leur ſont oppoſées. J'ai ſuivi en cette occaſion l'hypothéſe des Philoſophes * *Matérialiſtes*, comme celle qui nous peut conduire plus avant, à ce qu'on croit, dans l'explication intelligible des qualités des corps: & je doute que l'entendement humain, foible comme il eſt, puiſſe en ſubſtituer une autre qui nous donne une plus ample & plus nette connoiſſance de la connexion néceſſaire & de la coéxiſtence des Puiſſances qu'on peut obſerver unies en différentes ſortes de corps. Ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt que, quelle que ſoit l'hypothéſe la plus claire & la plus conforme à la vérité (car ce n'eſt pas mon affaire de déterminer cela préſentement) notre connoiſ-

* *Qui expliquent les effets de la Nature par la ſeule conſidération de la groſſeur, de la figure, & du mouvement des parties de la Matiere.*

connoiſſance touchant les ſubſtances corporelles ne ſera pas portée fort avant par aucune de ces hypothéſes, juſq'à ce qu'on nous faſſe voir quelles qualités & quelles Puiſſances des corps ont une liaiſon ou une oppoſition néceſſaire entr'elles; ce que nous ne connoiſſons, à mon avis, que juſqu'à un très-petit degré dans l'état où ſe trouve préſentement la Philoſophie. Et je doute qu'avec les facultés que nous avons, nous ſoyions jamais capables de porter plus avant ſur ce point, je ne dis pas l'expérience particuliere, mais nos connoiſſances générales. C'eſt de l'expérience que doivent dépendre toutes nos recherches en cette occaſion; & il ſeroit à ſouhaitre qu'on y eût fait de plus grands progrès. Nous voyons tous les jours combien la peine que quelques perſonnes généreuſes ont pris pour cela, a augmenté le fonds des connoiſſances Phyſiques. Si d'autres perſonnes & ſurtout les Chimiſtes, qui prétendent perfectionner cette partie de nos connoiſſances, avoient été auſſi éxacts dans leurs obſervations & auſſi ſincéres dans leurs rapports que devroient l'être des gens qui ſe diſent *Philoſophes* CHAP. III.

CHAP. III. *phes*, nous connoîtrions beaucoup mieux les corps qui nous environnent, & nous pénétrerions beaucoup plus avant dans leurs Puiſſances & dans leurs opérations.

La connoiſſance que nous avons des Eſprits eſt encore plus bornée.

§. 17. Si nous ſommes ſi peu inſtruits des Puiſſances & des opérations des corps, je crois qu'il eſt aiſé de conclure que nous ſommes dans de plus grandes ténébres à l'égard des Eſprits, dont nous n'avons naturellement point d'autres idées que celles que nous tirons de l'idée de notre propre eſprit en refléchiſſant ſur les opérations de notre ame, autant que nos propres obſervations peuvent nous les faire connoître. J'ai propoſé ailleurs en paſſant une petite ouverture à mes Lecteurs pour leur donner lieu de penſer combien les Eſprits qui habitent nos corps, tiennent un rang peu conſidérable parmi ces différentes, & peut-être innombrables eſpéces d'Etres plus excellens, & combien ils ſont éloignés d'avoir les qualités & les perfections des *Chérubins* & des *Séraphins*, & d'une infinité de ſortes d'Eſprits qui ſont au-deſſus de nous.

III. Il n'eſt pas aiſé de marquer les bornes de notre connoiſſance des autres Relations. La Morale eſt capable de Démonſtration.

§. 18. Pour ce qui eſt de la troiſiéme eſpece de connoiſſance, qui eſt la conve-

convenance ou la disconvenance de quelqu'une de nos idées, considérées dans quelque autre rapport que ce soit ; comme c'est là le plus vaste champ de nos connoissances, il est bien difficile de déterminer jusqu'où il peut s'étendre. Parce que les progrès qu'on peut faire dans cette partie de notre connoissance, dépendent de notre *sagacité* à trouver des idées moyennes qui puissent faire voir les rapports des idées dont on ne considere pas la coéxistence, il est mal-aisé de dire quand c'est que nous sommes au bout de ces sortes de découvertes ; & que la raison a tous les secours dont elle peut faire usage pour trouver des preuves, & pour éxaminer la convenance ou la disconvenance des idées éloignées. Ceux qui ignorent l'*Algébre* ne sçauroient se figurer les choses étonnantes qu'on peut faire en ce genre par le moyen de cette science ; & je ne vois pas qu'il soit facile de déterminer quels nouveaux moyens de perfectionner les autres parties de nos connoissances peuvent être encore inventés par un esprit pénétrant. Je crois du moins que les idées qui regardent la quantité, ne sont pas les seu- CHAP. III.

les

CHAP. III. les capables de démonſtration ; mais qu'il y en a d'autres qui ſont peut-être la plus importante partie de nos contemplations, d'où l'on pourroit déduire des connoiſſances certaines, ſi les vices, les paſſions, & des intérêts dominans, ne s'oppoſoient directement à l'éxécution d'une telle entrepriſe.

L'idée d'un Etre ſuprême, infini en puiſſance, en bonté & en ſageſſe, qui nous a faits, & de qui nous dépendons ; & l'idée de nous mêmes comme de créatures intelligentes & raiſonnables; ces deux idées, dis-je, étant une fois clairement dans notre eſprit, en ſorte que nous les conſidéraſſions comme il faut pour en déduire les conſequences qui en découlent naturellement, nous fourniroient, à mon avis, de tels fondemens de nos devoirs, & de telles régles de conduite, qne nous pourrions par leur moyen élever la Morale au rang des ſciences capables de démonſtration. Et à ce propos je ne ferai pas difficulté de dire, que je ne doute nullement qu'on ne puiſſe déduire de propoſitions évidentes par elles-mêmes, les véritables meſures du Juſte & de l'Injuſte par des conſequences

ces néceſſaires, auſſi inconteſtables que celles qu'on emploie dans les Mathématiques, ſi l'on veut s'appliquer à ces diſcuſſions de Morale avec la même indifférence & avec autant d'attention qu'on s'attache à ſuivre des raiſonnemens Mathématiques. On peut appercevoir certainement les rapports des autres Modes auſſi-bien que ceux du Nombre & de l'Etendue; & je ne ſçaurois voir pourquoi ils ne ſeroient pas auſſi capables de démonſtration, ſi on ſongeoit à ſe faire de bonnes méthodes pour éxaminer pié-à-pié leur convenance ou leur diſconvenance. Par éxemple, cette Propoſition, *Il ne ſçauroit y avoir de l'injuſtice où il n'y a point de propriété*, eſt auſſi certaine qu'aucune Démonſtration qui ſoit dans *Euclide*; car l'idée de *propriété* étant un droit à une certaine choſe, & l'idée qu'on déſigne par le nom d'*injuſtice* étant l'invaſion ou la violation d'un Droit, il eſt évident que ces idées étant ainſi déterminées, & ces noms leur étant attachés, je puis connoître auſſi certainement que cette Propoſition eſt véritable que je connois qu'un Triangle a trois angles égaux à deux droits. Autre Propoſition d'une égale certitude, CHAP. III.

CHAP. III.

de, *nul Gouvernement n'accorde une abſoluë liberté*; car comme l'idée du *Gouvernement* eſt l'établiſſement d'une ſociété ſur certaines régles ou Loix dont il éxige l'éxécution, & que l'idée d'une *abſoluë liberté* eſt à chacun une puiſſance de faire tout ce qu'il lui plaît, je puis être auſſi certain de la vérité de cette propoſition que d'aucune qu'on trouve dans les Mathématiques.

Deux choſes pourquoi on a cru les idées morales incapables de Démonſtration.

1. Parce que elles ne peuvent être repréſentées par des marques ſenſibles; & ſecondement parce qu'elles ſont fort complexes.

§. 19. Ce qui a donné à cet égard, l'avantage aux idées de quantité, & les a fait croire plus capables de certitude & de démonſtration, c'eſt:

Premierement, qu'on peut les repréſenter par des marques ſenſibles qui ont une plus grande & plus étroite correſpondance avec elles que quelques mots ou ſons qu'on puiſſe imaginer. Des figures tracées ſur le papier ſont autant de copies des idées qu'on a dans l'eſprit, & qui ne ſont pas ſujettes à l'incertitude que les mots ont dans leur ſignification. Un angle, un cercle, ou un quarré qu'on trace avec des lignes, paroît à la vuë, ſans qu'on puiſſe s'y méprendre; il demeure invariable, & peut être conſideré à loiſir; on peut revoir la demonſtration

tration qu'on a faite ſur ſon ſujet, & en conſidérer plus d'une fois toutes les parties ſans qu'il y ait aucun danger que les idées changent le moins du monde. On ne peut pas faire la même choſe à l'égard des idées morales ; car nous n'avons point de marques ſenſibles qui les repréſentent, & par où nous puiſſions les expoſer aux yeux. Nous n'avons que des mots pour les exprimer ; mais quoi que ces mots reſtent les mêmes quand ils ſont écrits, cependant les idées qu'ils ſignifient, peuvent varier dans le même homme ; & il eſt fort rare qu'elles ne ſoient pas différentes en différentes perſonnes. CHAP. III.

En ſecond lieu, une autre choſe qui cauſe une plus grande difficulté dans la Morale, c'eſt que les idées morales ſont communément plus complexes que celles des Figures qu'on conſidére ordinairement dans les Mathématiques. D'où il naît ces deux inconvéniens : le premier que les noms des idées morales ont une ſignification plus incertaine, parce qu'on ne convient pas ſi aiſément de la collection d'idées ſimples qu'ils ſignifient préciſément. Et par conſequent le ſigne qu'on met toujours à leur place lorſqu'on s'entre-

CHAP. III. tient avec d'autres perſonnes, & ſouvent en méditant en ſoi-même, n'emporte pas conſtamment avec lui la même idée ; ce qui cauſe le même deſordre & la même mépriſe qui arriveroit, ſi un homme voulant démontrer quelque choſe d'un Heptagone omettoit dans la figure qu'il feroit pour cela, un des angles, ou donnoit, ſans y penſer, à la figure un angle de plus que ce nom-là n'en déſigne ordinairement, ou qu'il ne vouloit lui donner la premiere fois qu'il penſa à ſa Démonſtration. Cela arrive ſouvent, & à peine peut-on l'éviter dans chaque idée complexe de Morale, où en retenant le même nom, on omet ou l'on inſere, dans un temps plutôt que dans l'autre, un angle, c'eſt-à-dire une idée ſimple dans une idée complexe qu'on appelle toujours du même nom. Un autre inconvénient qui naît de la complication des idées morales, c'eſt que l'eſprit ne ſçauroit retenir aiſément ces combinaiſons préciſes d'une maniere auſſi éxacte & auſſi parfaite qu'il eſt néceſſaire pour éxaminer les rapports, les convenances ou les diſconvenances de pluſieurs de ces idées comparées l'une à l'autre, & ſur-tout lorſqu'on

qu'on n'en peut juger que par de longues déductions, & par l'intervention de pluſieurs autres idées complexes dont on ſe ſert pour montrer la convenance de deux idées éloignées. CHAP. III.

Le grand ſecours que les Mathématiciens ont trouvé contre cet inconvénient dans les figures qui étant une fois tracées reſtent toujours les mêmes, eſt fort viſible. Et en effet ſans cela, la mémoire auroit ſouvent bien de la peine à retenir ces figures ſi éxactement, tandis que l'eſprit en parcourt les parties pié-à-pié, pour en éxaminer les différens rapports. Et quoiqu'en aſſemblant une grande ſomme dans l'*addition*, dans la *multiplication*, ou dans la *diviſion*, où chaque partie n'eſt qu'une progreſſion de l'eſprit qui enviſage ſes propres idées, & qui conſidére leur convenance ou leur diſconvenance, la réſolution de la queſtion ne ſoit autre choſe que le reſultat du tout compoſé de nombres particuliers dont l'eſprit a une claire perception; cependant, ſi l'on ne déſigne les différentes parties par des marques dont la ſignification préciſe ſoit connuë, & qui reſtent & demeurent en vuë lorſque la mémoire

CHAP. III. les a laissé échapper, il seroit presque impossible de retenir dans l'esprit un si grand nombre d'idées différentes, sans brouiller ou laisser échapper quelques articles du compte, & par-là rendre inutiles tous les raisonnemens que nous ferions sur cela. Dans ce cas-là, ce n'est point du tout par le secours des chiffres que l'esprit apperçoit la convenence de deux ou de plusieurs nombres, leur égalité ou leur proportion, mais uniquement par l'intuition des idées qu'il a des nombres mêmes. Les caractéres numériques servent seulement à la mémoire pour enrégistrer & conserver les différentes idées sur lesquelles roule la démonstration : & par leur moyen un homme peut connoître jusqu'où est parvenuë sa connoissance intuitive dans l'éxamen de plusieurs de ces nombres particuliers ; afin que par-là il puisse avancer sans confusion vers ce qui lui est encore inconnu, & avoir enfin devant lui, d'un coup d'œil, le résultat de toutes ses perceptions & de tous ses raisonnemens.

Moyens pour remédier à ces difficultés.

§. 20. Un moyen par où l'on peut beaucoup remédier à une partie de ces inconvéniens qui se rencontrent dans

dans les idées morales & qui les ont fait regarder comme incapables de démonſtration, c'eſt d'expoſer, par des définitions, la collection d'idées ſimples que chaque terme doit ſignifier, & enſuite de faire ſervir les termes à déſigner préciſément & conſtamment cette collection d'idées. Du reſte, il n'eſt pas aiſé de prévoir quelles méthodes peuvent être ſuggerées par l'*Algébre* ou par quelque autre moyen de cette nature, pour écarter les autres difficultés. Je ſuis aſſûré du moins que, ſi les hommes vouloient s'appliquer à la recherche des vérités morales ſelon la même méthode, & avec la même indifférence qu'ils cherchent les vérités mathématiques, ils trouveroient que ces premieres ont une plus étroite liaiſon l'une avec l'autre, qu'elles découlent de nos idées claires & diſtinctes par des conſéquences plus néceſſaires, & qu'elles peuvent être démontrées d'une maniere plus parfaite qu'on ne croit communément. Mais il ne faut pas eſpérer qu'on s'applique beaucoup à de telles découvertes, tandis que le deſir de l'eſtime, des richeſſes ou de la puiſſance portera les hommes à épouſer CHAP. III.

CHAP. III. les opinions autoriſées par la mode, & à chercher enſuite des argumens ou pour les faire paſſer pour bonnes, ou pour les farder & pour couvrir leur difformité : rien n'étant ſi agréable à l'œil que la vérité l'eſt à l'eſprit : rien n'étant ſi difforme, ſi incompatible avec l'entendement que le menſonge. Car quoi qu'un homme puiſſe trouver aſſez de plaiſir à s'unir par le mariage avec une femme d'une beauté fort médiocre, perſonne n'eſt aſſez hardi pour avouer ouvertement qu'il a épouſé la fauſſeté, & reçu dans ſon ſein une choſe auſſi affreuſe que le menſonge. Mais pendant que les différens Partis font embraſſer leurs opinions à tous ceux qu'ils peuvent avoir en leur puiſſance, ſans leur permettre d'éxaminer ſi elles ſont fauſſes ou véritables, & qu'ils ne veulent pas laiſſer, pour ainſi dire, à la vérité ſes coudées franches, ni aux hommes la liberté de la chercher, quels progrés peut-on attendre de ce côté-là, quelle nouvelle lumiere peut-on eſpérer dans les ſciences qui concernent la Morale ? Cette partie du Genre-Humain qui eſt ſous le joug, devroit attendre, au lieu de cela, dans la plûpart

part des lieux du monde, les ténébres auſſi bien que l'eſclavage d'Egypte, ſi la Lumiere du Seigneur ne ſe trouvoit pas d'elle-même préſente à l'eſprit humain : Lumiere ſacrée que tout le pouvoir des hommes ne ſçauroit éteindre entiérement

Chap. III.

§. 21. Quant à la quatriéme ſorte de connoiſſance que nous avons, qui eſt de l'éxiſtence réelle & actuelle des choſes, nous avons une connoiſſance intuitive de notre éxiſtence, & une connoiſſance démonſtrative de l'éxiſtence de Dieu. Pour l'éxiſtence d'aucune autre choſe nous n'en avons point d'autre qu'une connoiſſance *ſenſitive* qui ne s'étend point au-de là des objets qui ſont préſens à nos ſens.

IV. A l'égard de l'éxiſtence réelle, nous avons une connoiſſance intuitive de notre éxiſtence, une démonſtration de l'éxiſtence de Dieu, une connoiſſance ſenſitive de quelque peu d'autres choſes. Combien grande eſt notre ignorance !

§. 22. Notre connoiſſance étant reſſerrée dans des bornes ſi étroites, comme je l'ai montré, pour mieux voir l'état préſent de notre eſprit, il ne ſera peut-être pas inutile d'en conſiderer un peu le côté obſcur, & de prendre connoiſſance de notre ignorance, qui étant infiniment plus étenduë que notre connoiſſance peut ſervir beaucoup à terminer les diſputes & à augmenter les connoiſſances utiles, ſi après avoir découvert juſ-

CHAP. III. qu'où nous avons des idées claires & diſtinctes nous nous bornons à la contemplation des choſes qui ſont à la portée de notre entendement, & que nous ne nous engagions point dans cet abîme de ténébres (où nos yeux nous ſont entierement inutiles, & où nos facultés ne ſçauroient nous faire appercevoir quoique ce ſoit) entêtés de cette folle penſée que rien n'eſt au-deſſus de notre compréhenſion. Mais nous n'avons pas beſoin d'aller fort loin pour être convaincus de l'extravagance d'une telle imagination. Quiconque ſçait quelque choſe, ſçait avant toutes choſes qu'il n'a pas beſoin de chercher fort loin des éxemples de ſon ignorance. Les choſes les moins conſiderables & les plus communes qui ſe rencontrent ſur notre chemin, ont des côtés obſcurs où la vûë la plus pénétrante ne ſçauroit ſe faire jour. Les hommes accoûtumés à penſer & qui ont l'eſprit le plus net & le plus étendu, ſe trouvent embarraſſés & hors de route, dans l'éxamen de chaque particule de matiere. C'eſt dequoi nous ſerons moins ſurpris, ſi nous conſidérons les *cauſes de notre ignorance*, leſquelles peuvent être réduites à ces

à ces trois principales, ſi je ne me trompe. Chap. III.

La premiere, que nous manquons d'idées.

La ſeconde, que nous ne ſçaurions découvrir la connexion qui eſt entre les idées que nous avons.

Et la troiſiéme, que nous négligeons de ſuivre & d'éxaminer éxactement nos idées.

§. 23. Premierement, il y a certaines choſes, & qui ne ſont pas en petit nombre, que nous ignorons faute d'idées.

I. Une des cauſes de notre ignorance, c'eſt que nous manquons d'idées ou de celles qui ſont au-deſſus de notre compréhenſion, ou de celles que nous ne connoiſſons point en particulier.

En premier lieu, toutes les idées ſimples que nous avons, ſont bornées à celles que nous recevons des objets corporels par *ſenſation*, & des opérations de notre propre eſprit comme objets de la *réfléxion* : c'eſt dequoi nous ſommes convaincus en nous mêmes. Or ceux qui ne ſont pas aſſez deſtitués de raiſon pour ſe figurer que leur compréhenſion s'étende à toutes choſes, n'auront pas de peine à ſe convaincre que ces chemins étroits & en ſi petit nombre n'ont aucune proportion avec toute la vaſte étenduë des êtres. Il ne nous appartient pas de déterminer quelles autres idées

CHAP. III. ſimples peuvent avoir d'autres créatures dans d'autres parties de l'Univers, par d'autres ſens & d'autres facultés plus parfaites & en plus grand nombre que celles que nous avons, ou differentes de celles que nous avons. Mais de dire ou de penſer qu'il n'y a point de telles facultés parce que nous n'en avons aucune idée, c'eſt raiſonner auſſi juſte qu'un aveugle qui ſoûtiendroit qu'il n'y a ni vuë ni couleurs, parce qu'il n'a abſolument point d'idée d'aucune telle choſe, & qu'il ne ſçauroit ſe repréſenter en aucune maniere ce que c'eſt que voir. L'ignorance qui eſt en nous, n'empêche ni ne borne non plus la connoiſſance des autres, que le défaut de la vuë dans les taupes empêche les aigles d'avoir les yeux ſi perçans. Quiconque conſiderera la puiſſance infinie, la ſageſſe & la bonté du Créateur de toutes choſes, aura tout ſujet de penſer que ces grandes vertus n'ont pas été bornées à la formation d'une créature auſſi peu conſidérable & auſſi impuiſſante que lui paroîtra l'homme, qui ſelon toutes les apparences tient le dernier rang parmi tous les êtres Intellectuels. Ainſi nous ignorons de quelles facultés

tés ont été enrichies d'autres eſpeces de créatures pour pénétrer dans la nature & dans la conſtitution intérieure des choſes, & quelles idées elles peuvent en avoir, entierement différentes des nôtres. Une choſe que nous ſçavons & que nous voyons certainement, c'eſt qu'il nous manque de les voir plus à fond que nous ne faiſons, pour pouvoir les connoître d'une maniére plus parfaite. Et il nous eſt aiſé d'être convaincus, que les idées que nous pouvons avoir par le ſecours de nos facultés, n'ont aucune proportion avec les mêmes choſes, puiſque nous n'avons pas une idée claire & diſtincte de la ſubſtance même qui eſt le fondement de tout le reſte. Mais un tel manque d'idée étant une partie auſſi bien qu'une cauſe de notre ignorance, ne ſçauroit être ſpécifié. Ce que je crois pouvoir dire hardiment ſur cela, c'eſt que le monde intellectuel & le monde matériel ſont parfaitement ſemblables en ce point, que la partie que nous voyons de l'un ou de l'autre n'a aucune proportion avec ce que nous ne voyons pas; que tout ce que nous en pouvons découvrir par nos yeux ou par nos penſées n'eſt qu'un point, & preſque rien en comparaiſon du reſte

Chap. III.

§. 24.

CHAP. III.

Parce que les Objets ſont trop éloignés de nous.

§. 24. En ſecond lieu, une autre grande cauſe de notre ignorance, c'eſt le manque des idées que nous ſommes capables d'avoir. Car comme le manque d'idées que nos facultés ſont incables de nous donner, nous ôte entierement la vuë des choſes qu'on doit ſuppoſer raiſonnablement dans d'autres êtres plus parfaits que nous ; ainſi le manque des idées dont je parle préſentement, nous retient dans l'ignorance des choſes que nous concevons capables d'être connuës par nous. La *groſſeur*, la *figure* & le *mouvement* ſont des choſes dont nous avons des idées. Mais quoique les idées de ces *premieres qualités* des corps ne nous manquent pas, cependant comme nous ne connoiſſons pas ce que c'eſt que la groſſeur particuliere, la figure & le mouvement de la plus grande partie des corps de l'Univers, nous ignorons les différentes puiſſances, productions & manieres d'opérer par où ſont produits les effets que nous voyons tous les jours : Ces choſes nous ſont cachées en certains corps, parce qu'ils ſont trop éloignés de nous, & en d'autres parce qu'ils ſont trop petits. Si nous conſidérons l'extrême diſtance des parties

ties du monde qui ſont expoſées à notre vuë & dont nous avons quelque connoiſſance, & les raiſons que nous avons de penſer que ce qui eſt expoſé à notre vuë n'eſt qu'une petite partie de cet immenſe Univers, nous découvrirons auſſi-tôt un vaſte abîme d'ignorance. Le moyen de ſçavoir quelles ſont les fabriques particulieres des grandes maſſes de matiére qui compoſent cette prodigieuſe machine d'êtres corporels, juſqu'où elles s'étendent, quel eſt leur mouvement, comment il eſt perpetué ou communiqué, & quelle influence elles ont l'une ſur l'autre ? Ce ſont tout autant de recherches où notre eſprit ſe perd dès la premiere réfléxion qu'il y fait. Si nous bornons notre contemplation à ce petit coin de l'Univers où nous ſommes renfermés, je veux dire au Syſtême de notre ſoleil & à ces grandes maſſes de matiere qui roulent viſiblement autour de lui, combien de diverſes ſortes de végétaux, d'animaux & d'êtres corporels doüés d'intelligence, infiniment différens de ceux qui vivent ſur notre petite boule, peut-il y avoir, ſelon toutes les apparences, dans les autres planettes, deſquels CHAP. IV.

CHAP. III. deſquels nous ne pouvons rien connoître, pas même leurs figures & leurs parties extérieures, pendant que nous ſommes confinés dans cette Terre, puiſqu'il n'y a point de voies naturelles qui en puiſſent introduire dans notre eſprit des idées certaines par ſenſation ou par réfléxion ? Toutes ces choſes, dis-je, ſont au-delà de la portée de ces deux ſources de toutes nos connoiſſances ; de ſorte que nous ne ſçaurions même conjecturer dequoi ſont parées ces Regions, & quelles ſortes d'habitans il y a, tant s'en faut que nous en ayions des idées claires & diſtinctes.

Parce qu'ils ſont trop petits.

§. 25. Si une grande partie, ou plutôt la plus grande partie des différentes eſpéces de corps qui ſont dans l'Univers, échappent à notre connoiſſance à cauſe de l'éloignement, il y en a d'autres qui ne nous ſont pas moins cachés par leur extrême petiteſſe. Comme ces corpuſcules inſenſibles ſont les parties actives de la matiere & les grands inſtrumens de la nature d'où dépendent non ſeulement toutes leurs *ſecondes qualités*, mais auſſi la plûpart de leurs opérations naturelles, nous nous trouvons dans une ignorance invincible de ce que

que nous desirons de connoître sur leur sujet, parce que nous n'avons point d'idées précises & distinctes de leurs premieres qualités. Je ne doute point, que, si nous pouvions découvrir la figure, la grosseur, la contexture & le mouvement des petites particules de deux corps particuliers, nous ne pussions connoître, sans le secours de l'expérience, plusieurs des opérations qu'ils seroient capables de produire l'un sur l'autre, comme nous connoissons présentement les propriétés d'un quarré ou d'un triangle. Par exemple, si nous connoissions les affections méchaniques des particules de la *rhubarbe*, de la *cigüe*, de l'*opium* & d'un *homme*, comme un Horloger connoît celles d'une montre, par où cette machine produit ses opérations, & celles d'une lime qui agissant sur les parties de la montre doit changer la figure de quelqu'une de ses rouës, nous serions capables de dire par avance que la rhubarbe doit purger un homme, que la cigüe le doit tuer, & l'opium le faire dormir, tout ainsi qu'un horloger peut prévoir qu'un petit morceau de papier posé sur le balancier, empêchera la montre. CHAP. III.

CHAP. III. montre d'aller, juſqu'à ce qu'il ſoit ôté, ou qu'une certaine petite partie de cette machine étant détachée par la lime, ſon mouvement ceſſera entiérement, & que la montre n'ira plus. En ce cas, la raiſon pourquoi l'argent ſe diſſout dans l'eau forte, & non dans l'eau régale où l'or ſe diſſout quoi qu'il ne ſe diſſolve pas dans l'eau forte, ſeroit peut-être auſſi facile à connoître, qu'il l'eſt à un Serrurier de comprendre pourquoi une clef ouvre une certaine ſerrure, & non pas une autre. Mais pendant que nous n'avons pas des ſens aſſez pénétrans pour nous faire voir les petites particules des corps & pour nous donner des idées de leurs affections méchaniques, nous devons nous réſoudre à ignorer leurs propriétés & la maniere dont ils opérent; & nous ne pouvons être aſſûrés d'aucune autre choſe ſur leur ſujet que de ce qu'un petit nombre d'expériences peut nous en apprendre. Mais de ſçavoir ſi ces expériences réüſſiront une autre fois, c'eſt dequoi nous ne pouvons pas être certains. Et c'eſt là ce qui nous empêche d'avoir une connoiſſance certaine des vérités univerſelles touchant les corps naturels; car

ſur

ſur cet article notre raiſon ne nous conduit guére au-de là des Faits particuliers. CHAP. III.

§. 26. C'eſt pourquoi quelque loin que l'induſtrie humaine puiſſe porter la Philoſophie expérimentale ſur des choſes phyſiques, je ſuis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir ſur ces matiéres à une connoiſſance *ſcientifique*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites & complettes de ces corps mêmes qui ſont le plus près de nous, & le plus à notre diſpoſition. Nous n'avons, dis-je, que des idées fort imparfaites & incomplettes des corps que nous avons rapportés à certaines claſſes ſous des noms généraux, & que nous croyons le mieux connoître. Peut-être pouvons-nous avoir des idées diſtinctes de différentes ſortes de corps qui tombent ſous l'éxamen de nos ſens, mais je doute que nous ayions des idées complettes d'aucun d'eux. Et quoi que la premiere maniere de connoître ces corps nous ſuffiſe pour l'uſage & pour le diſcours ordinaire; cependant tandis que la derniere nous manque, nous ne ſommes point capables d'une *connoiſ-*

D'où il s'enſuit que nous n'avons aucune *connoiſſance ſcientifique* concernant les Corps.

ſance

CHAP. III. *ſance ſcientifique* ; & nous ne pourrons jamais découvrir ſur leur ſujet des vérités générales, inſtructives & entierement inconteſtables. La *certitude* & la *démonſtration* ſont des choſes auſquelles nous ne devons point prétendre ſur ces matieres. Par le moyen de la couleur, de la figure, du goût, de l'odeur & des autres qualités ſenſibles, nous avons des idées auſſi claires & auſſi diſtinctes de la *ſauge* & de la *cigüe* que nous en avons d'un cercle & d'un triangle : mais comme nous n'avons point d'idée des premieres qualités des particules inſenſibles de l'une & de l'autre de ces plantes & des autres corps auſquels nous voudrions les appliquer, nous ne ſçaurions dire quels effets elles produiront ; & lorſque nous voyons ces effets, nous ne ſçaurions conjecturer la maniere dont ils ſont produits, bien loin de la connoître certainement. Ainſi, n'ayant point d'idée des particulieres affections méchaniques des petites particules des corps qui ſont près de nous, nous ignorons leurs conſtitutions, leurs puiſſances & leurs opérations. Pour les corps plus éloignés ils nous ſont encore plus inconnus, puiſque nous

nous ne connoiſſons pas même leur figure extérieur, ou les parties ſenſibles & groſſieres de leurs conſtitutions. CHAP. III.

§. 27. Il paroît d'abord par-là combien notre connoiſſance a peu de proportion avec toute l'étenduë des êtres même matériels. Que ſi nous ajoutons à cela la conſidération de ce nombre infini d'Eſprits qui peuvent éxiſter & qui éxiſtent probablement, mais qui ſont encore plus éloignés de notre connoiſſance, puiſqu'ils nous ſont abſolument inconnus & que nous ne ſçaurions nous former aucune idée diſtincte de leurs différens ordres ou différentes eſpéces; nous trouverons que cette ignorance nous cache dans une obſcurité impénétrable preſque tout le monde intellectuel, qui certainement eſt & plus grand & plus beau que le monde matériel. Car excepté quelque peu d'idées fort ſuperficielles que nous nous formons d'un *eſprit* par la réfléxion que nous faiſons ſur notre propre eſprit, d'où nous déduiſons le mieux que nous pouvons l'idée du *Pere des Eſprits*, cet Etre éternel & indépendant qui a fait ces excellentes créatures, qui nous a faits, Encore moins concernant les Eſprits.

CHAP. III. faits avec tout ce qui éxiſte, nous n'avons aucune connoiſſance des autres Eſprits, non pas même de leur éxiſtence, autrement que par le ſecours de la révélation. L'éxiſtence actuelle des Anges & de leurs différences eſpéces, eſt naturellement au-delà de nos découvertes ; & toutes ces Intelligences dont il y a apparemment plus de diverſes ſortes que de ſubſtances corporelles, ſont des choſes dont nos Facultés naturelles ne nous apprennent abſolument rien d'aſſûré. Chaque homme a ſujet d'être perſuadé par les paroles & les actions des autres hommes qu'il y a en eux une ame, un être penſant auſſi bien que dans ſoi-même ; & d'autre part la connoiſſance qu'on a de ſon propre eſprit, ne permet pas à un homme, qui fait quelque réfléxion ſur la cauſe de ſon éxiſtence, d'ignorer qu'il y a un DIEU. Mais qu'il y ait des degrés d'Etres ſpirituels entre nous & Dieu, qui eſt-ce qui peut venir à le connoître par ſes propres recherches & par la ſeule pénétration de ſon eſprit ? Encore moins pouvons-nous avoir des idées diſtinctes de leurs différentes natures, conditions, états, puiſſances & diverſes conſtitutions, par

par où ces êtres différent les uns des autres & de nous. C'eſt pourquoi nous ſommes dans une abſoluë ignorance ſur ce qui concerne leurs différentes eſpéces & leur diverſes propriétés. CHAP. III.

§. 28. Après avoir vu combien parmi ce grand nombre d'êtres qui éxiſtent dans l'univers il y en a peu qui nous ſoient connus, faute d'idées, conſidérons, *en ſecond lieu*, une autre ſource d'ignorance qui n'eſt pas moins importante, c'eſt que nous ne ſçaurions trouver la connexion qui eſt entre les idées que nous avons actuellement. Car par-tout où cette connexion nous manque, nous ſommes entiérement incapables d'une connoiſſance univerſelle & certaine; & toutes nos vuës ſe réduiſent comme dans le cas précédent à ce que nous pouvons apprendre par l'obſervation & par l'expérience, dont il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'elle eſt fort bornée & bien éloignée d'une connoiſſance générale; car qui ne le ſçait? Je vais donner quelques éxemples de cette cauſe de notre ignorance, & paſſer enſuite à d'autres choſes. Il eſt évident que la groſſeur, la figure & le mouvement

II. Autre ſource de notre ignorance: c'eſt que nous ne pouvons pas trouver la connexion qui eſt entre les idées que nous avons.

des

CHAP. III. des différens corps qui nous environnent, produiſent en nous differentes ſenſations de couleurs, de ſons, de gouts ou d'odeurs, de plaiſir ou de douleur, *&c.* Comme les affections méchaniques de ces corps n'ont aucune liaiſon avec ces idées qu'elles produiſent en nous (car on ne ſçauroit concevoir aucune liaiſon entre aucune impulſion d'un corps quel qu'il ſoit, & aucune perception de couleur ou d'odeur que nous trouvions dans notre eſprit) nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance diſtincte de ces ſortes d'opérations au-delà de notre propre expérience, ni raiſonner ſur leur ſujet que comme ſur des effets produits par l'inſtitution d'un Agent infiniment ſage, laquelle eſt entiérement au-deſſus de notre compréhenſion. Mais tout ainſi que nous ne pouvons déduire, en aucune maniere, les idées des qualités ſenſibles que nous avons dans l'eſprit, d'aucune cauſe corporelle, ni trouver aucune correſpondance ou liaiſon entre ces idées & les premieres qualités qui les produiſent en nous, comme il paroît par l'expérience, il nous eſt d'autre part auſſi impoſſible de com-

prendre

prendre comment nos eſprits agiſſent ſur nos corps. Il nous eſt, dis-je, tout auſſi difficile de concevoir qu'une penſée produiſe du mouvement dans le corps, que de concevoir qu'un corps puiſſe produire aucune penſée dans l'eſprit. Si l'expérience ne nous eût convaincus que cela eſt ainſi, la conſidération des choſes mêmes n'auroit jamais été capable de nous le découvrir en aucune maniere. Quoi que ces choſes & autres ſemblables ayent une liaiſon conſtante & réguliére dans le cours ordinaire; cependant comme cette liaiſon ne peut être reconnuë, dans les idées mêmes, qui ne ſemblent avoir aucune dépendance néceſſaire, nous ne pouvons attribuer leur connexion à aucune autre choſe qu'à la détermination arbitraire d'un Agent tout ſage qui les a fait être & agir ainſi par des voies qu'il eſt abſolument impoſſible à notre foible entendement de comprendre. CHAP. III.

§. 29. Il y a, dans quelques-unes de nos idées, des relations & des liaiſons qui ſont ſi viſiblement renfermées dans la nature des idées mêmes, que nous ne ſçaurions concevoir qu'elles en puiſſent être ſeparées par quelque Exemples.

CHAP. III. que puiſſance que ce ſoit. Et ce n'eſt qu'à l'égard de ces idées que nous ſommes capables d'une connoiſſance certaine & univerſelle. Ainſi l'idée d'un triangle rectangle emporte néceſſairement avec ſoi l'égalité de ſes angles à deux droits ; & nous ne ſçaurions concevoir que la relation & la connexion de ces deux idées puiſſe être changée, ou dépende d'un pouvoir arbitraire qui l'ait fait ainſi à ſa volonté, ou qui l'eût pu faire autrement. Mais la cohéſion & la *continuité* des parties de la matiere, la maniere dont les ſenſations des couleurs, des ſons &c. ſe produiſent en nous par impulſion & par mouvement, les régles & la communication de mouvement même étant des choſes où nous ne ſçaurions découvrir aucune connexion naturelle avec aucune idée que nous ayions, nous ne pouvons les attribuer qu'à la volonté arbitraire & au bon plaiſir du ſage Architecte de l'univers. Il n'eſt pas néceſſaire, à mon avis, que je parle ici de la Reſurrection des morts, de l'état à venir du globe de la terre, & de telles autres choſes que chacun reconnoît dépendre entiérement de la détermination d'un Agent libre.

libre. Lorſque nous trouvons que des choſes agiſſent régulierement, auſſi loin que s'étendent nos obſervations, nous pouvons conclure qu'elles agiſſent en vertu d'une loi qui leur eſt preſcrite, mais qui pourtant nous eſt inconnuë : auquel cas, encore que les cauſes agiſſent réglément & que les effets s'en enſuivent conſtamment, cependant comme nous ne ſçaurions découvrir par nos idées leurs connexions & leurs dépendances, nous ne pouvons en avoir qu'une connoiſſance expérimentale. Par tout cela il eſt aiſé de voir dans quelles ténébres nous ſommes plongés, & combien la connoiſſance que nous pouvons avoir de ce qui éxiſte, eſt imparfaite & ſuperficielle. Par conſequent nous ne mettons point cette connoiſſance à trop bas prix ſi nous penſons modeſtement en nous-mêmes, que nous ſommes ſi éloignés de nous former une idée de toute la nature de l'Univers & de comprendre toutes les choſes qu'il contient, que nous ne ſommes pas même capables d'acquerir une connoiſſance philoſophique des corps qui ſont autour de nous, & qui font partie de nous-mêmes, puiſque nous ne ſçau- CHAP. III.

CHAP. III. rions avoir une certitude univerſelle de leurs ſecondes qualités, de leurs puiſſances, & de leurs opérations. Nos ſens apperçoivent chaque jour différens effets, dont nous avons juſque-là une *connoiſſance ſenſitive :* mais pour les cauſes, la maniere & la certitude de leur production, nous devons nous réſoudre à les ignorer pour les deux raiſons que nous venons de propoſer. Nous ne pouvons aller, ſur ces choſes, au-delà de ce que l'expérience particuliere nous découvre comme un point de fait, d'où nous pouvons enſuite conjecturer par analogie quels effets il eſt apparent que de pareils corps produiront dans d'autres expériences. Mais pour une *connoiſſance* parfaite touchant les corps naturels (pour ne pas parler des Eſprits) nous ſommes, je crois, ſi éloignés d'être capables d'y parvenir, que je ne ferai pas difficulté de dire que c'eſt perdre ſa peine que de s'engager dans une telle recherche.

III. Troiſiéme cauſe d'ignorance : Nous ne ſuivons pas nos idées.

§. 30. En troiſiéme lieu, là où nous avons des idées complettes & où il y a entr'elles une connexion certaine que nous pouvons découvrir, nous ſommes ſouvent dans l'ignorance, faute de ſuivre

ſuivre ces idées que nous avons, ou que nous pouvons avoir, & pour ne pas trouver les idées moyennes qui peuvent nous montrer quelle eſpéce de convenance ou de diſconvenance elles ont l'une avec l'autre. Ainſi, pluſieurs ignorent des vérites mathématiques, non en conſéquence d'aucune imperfection dans leurs facultés, ou d'aucune incertitude dans les choſes mêmes, mais faute de s'appliquer à acquerir, éxaminer, & comparer ces idées de la maniere qu'il faut. Ce qui a le plus contribué à nous empêcher de bien conduire nos idées & de découvrir leurs rapports, la convenance ou la diſconvenance qui ſe trouve entr'elles, ç'a été, à mon avis, le mauvais uſage des mots. Il eſt impoſſible que les hommes puiſſent jamais chercher éxactement, ou découvrir certainement la convenance ou la diſconvenance des idées, tandis que leurs penſées ne roulent & ne voltigent que ſur des ſons d'une ſignification douteuſe & incertaine. Les Mathématiciens, en formant leurs penſées indépendamment des noms & en s'accoutumant à préſenter à leur eſprit les idées mêmes qu'ils veulent conſidérer, & non CHAP. III.

CHAP. III. & non les ſons à la place de ces idées, ont évité par-là une grande partie des embarras & des diſputes qui ont ſi fort arrêté les progrès des hommes dans d'autres Sciences. Car tandis qu'ils s'attachent à des mots d'une ſignification indéterminée & incertaine, ils ſont incapables de diſtinguer, dans leurs propres opinions, le vrai du faux, le certain de ce qui n'eſt que probable, & ce qui eſt ſuivi & raiſonnable de ce qui eſt abſurde. Tel a été le deſtin ou le malheur d'une grande partie des gens de Lettres; & par-là le fond des connoiſſances réelles n'a pas été fort augmenté à proportion des écoles, des diſputes, & des Livres dont le Monde a été rempli, pendant que les gens d'étude perdus dans un vaſte labyrinthe de mots n'ont ſçu où ils en étoient, juſqu'où leurs découvertes étoient avancées, & ce qui manquoit à leur propre fonds, ou au fonds général des connoiſſances humaines. Si les hommes avoient agi dans leurs découvertes du Monde materiel comme ils en ont uſé à l'égard de celles qui regardent le Monde intellectuel; s'ils avoient tout confondu dans un cahos de termes & de façons

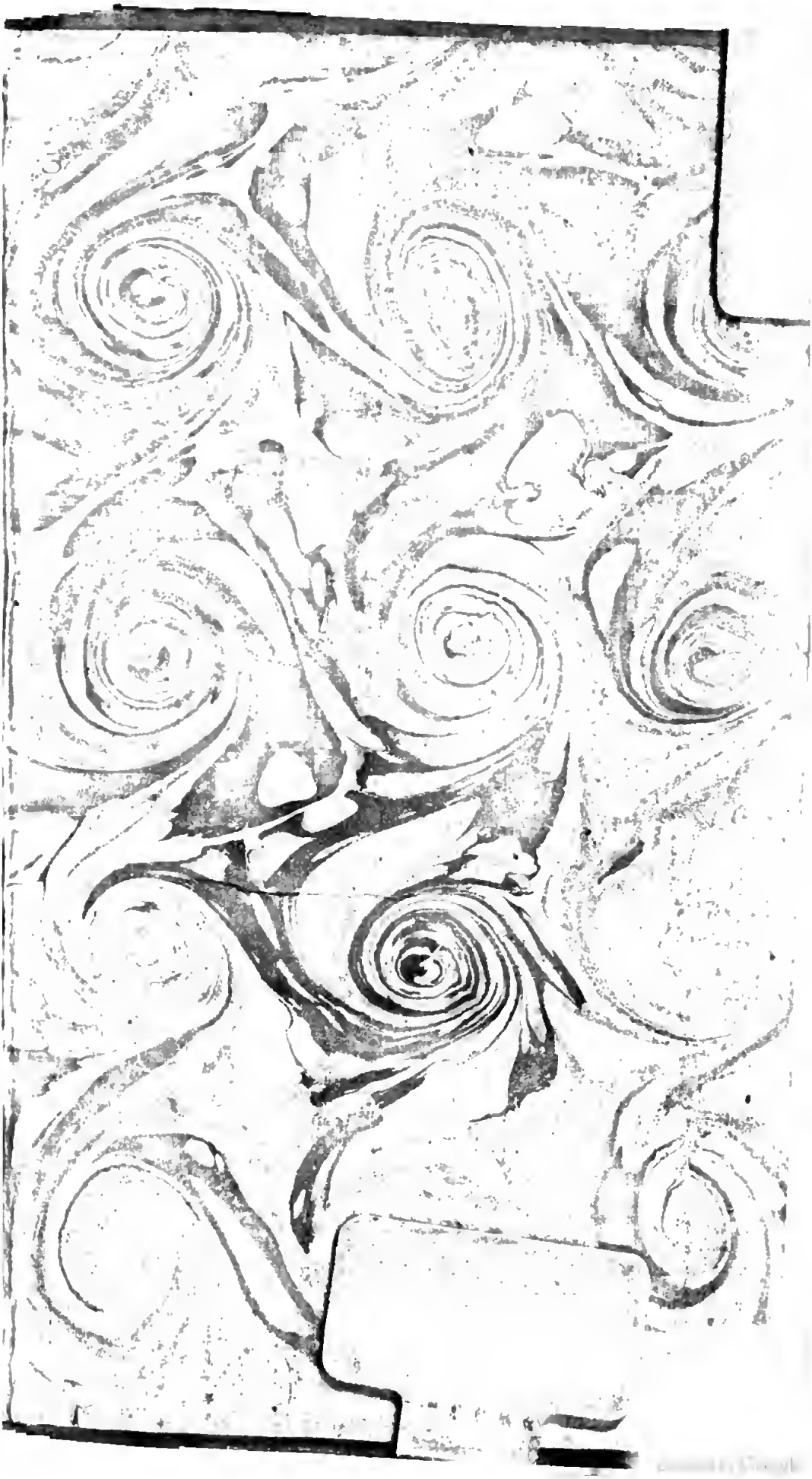
de

de parler d'une ſignification douteuſe & incertaine ; tous les Volumes qu'on auroit écrit ſur la Navigation & ſur les Voyages, toutes les ſpéculations qu'on auroit formées, toutes les diſputes qu'on auroit excité & multiplié ſans fin ſur les Zones & ſur les Marées, les vaiſſeaux même qu'on auroit bâtis & les Flottes qu'on auroit miſes en Mer, tout cela ne nous auroit jamais appris un chemin au-delà de la Ligne ; & les Antipodes ſeroient toujours auſſi inconnus que lors qu'on avoit déclaré que c'étoit une Héréſie de ſoûtenir, qu'il y en eût. Mais parce que j'ai déja traité aſſez au long des mots & du mauvais uſage qu'on en fait communément, je n'en parlerai pas davantage en cet endroit. CHAP. III.

§. 31. Outre l'étenduë de notre connoiſſance que nous avons examiné juſqu'ici, & qui ſe rapporte aux différentes eſpéces d'êtres qui éxiſtent, nous pouvons y conſiderer une autre ſorte d'étenduë, par rapport à ſon univerſalité, & qui eſt bien digne auſſi de nos réfléxions. Notre connoiſſance ſuit, à cet égard, la nature de nos idées. Lorſque les idées dont nous appercevons la convenance ou la diſcon-

Autre étenduë de notre Connoiſſance, par rapport à ſon univerſalité.

CHAP. III.

diſconvenance, ſont abſtraites, notre connoiaſſnce eſt univerſelle. Car ce qui eſt connu de ces ſortes d'idées générales, ſera toujours véritable de chaque choſe particuliere, où cette eſſence, c'eſt-à-dire, cette idée abſtraite doit ſe trouver renfermée; & ce qui eſt une fois connu de ces idées, ſera continuellement & éternellement véritable. Ainſi pour ce qui eſt de toutes les conuoiſſancecs générales, c'eſt dans notre Eſprit que nous devons les chercher & les trouver uniquement; & ce n'eſt que la conſideration de nos propres idées qui nous les fournit. Les vérités qui appartiennent aux eſſences des choſes, c'eſt-à-dire, aux idées abſtraites, ſont éternelles; & l'on ne peut les découvrir que par la contemplation de ces eſſences, tout ainſi que l'éxiſtence des choſes ne peut être connuë que par l'expérience. Mais je dois parler plus au long ſur ce ſujet dans les Chapitres où je traiterai de la Connoiſſance générale & réelle; ce que je viens de dire en général de l'univerſalité de notre connoiſſance peut ſuffire pour le préſent.

Fin du Tome Troiſiéme.